





LE MANUEL
DES ARTISTES
ET DES AMATEURS,
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE
ET MYTHOLOGIQUE
DES EMBLÊMES, ALLÉGORIES, &c.

LE MANUEL
DES ARTISTES ET DES AMATEURS,
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET MYTHOLOGIQUE

DES *Emblêmes, Allégories, Énigmes, Devises, Attributs & Symboles, relativement au Costûme, aux Mœurs, aux Usages & aux Cérémonies :*

CONTENANT tous les Caractères distinctifs & l'Explication de chaque sujèt naturel ou moral, sacré ou profane, historique ou fabuleux ; dont on peut faire usage dans la Poésie, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, le Dessin, l'Ornement & la Décoration, *&c.*

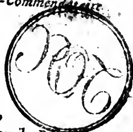
OUVRAGE *utile aux Poëtes, aux Artistes & aux Amateurs des Beaux Arts.*

COMPOSÉ en faveur des nouvelles Écoles Gratuites de Dessin :

PAR *Messire* JEAN-RAYMOND DE PETITY, *Prédicateur de la Reine, Prieur-Commendataire de Vieux-Vicq & Dangeau.*

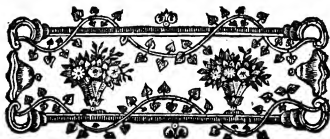
TOME II.





A PARIS,
Chez J. P. COSTARD, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



MANUEL DES ARTISTES *ET DES AMATEURS.*

PEINTURE ANTIQUE.

LA *PEINTURE* Antique paſſa d'Égypte en Grèce, & de Grèce à Rome, où elle fut en grande réputation ſous les premiers Empereurs; juſqu'à ce qu'enfin le Luxe & les Guerres ayant diſſipé l'Empire Romain, elle s'éteignit, & ne reparut en Italie, que quand Cimabué, vers le milieu du treiſième ſiècle, retira d'entre les mains de quelques Grècs, les déplorables reſtes de ce bel Art.

Quoique l'Égypte ait été le berçeau de la *Peinture*, elle n'a produit aucun chef-

d'œuvre en ce genre. Pline n'en cite aucun, & Pétrone écrit que les Égyptiens ne formèrent que de mauvais Peintres. Il ajoute même qu'ils avoient nui beaucoup à cet Art, en inventant des Règles propres à en rendre l'apprentissage moins long & la pratique moins pénible.

Parmi les Morçeaux qui nous restent de la Peinture Antique; on remarque 1°. à Rome la Nôce de la Vigne Aldobrandine, & les Figurines de la Pyramide de Cestius. Il n'y a point de curieux qui, du moins, n'en ait vû des Estampes. En second lieu, les Peintures qui sont au Palais Barberin dans Rome, & qui furent trouvées dans des grottes souterraines, lorsqu'on jetta les fondemens de ce Palais : ces Peintures sont le paysage, ou le Nymphée, dont Lucas Holstenius a publié l'estampe, avec une explication qu'il avoit faite de ce Tableau. 2°. La Vénus restaurée, par Carle-Maratte, & une figure de Rome qui tient une victoire. Les connoisseurs qui ne sçavent pas l'Histoire de ces deux Fresques, prennent l'une pour être de Raphaël, & l'autre pour être du Correge. 3°. On voit encore au Palais Farnèse un morçeau de Peinture Antique, trouvée dans la Vigne de l'Empereur Adrien à Tivoli, & un reste de plafond dans le jardin d'un par-

ticulier auprès de S. Grégoire. 4°. On a aussi trouvé plusieurs autres Peintures Antiques dans la Vigne Farnèse sur le Mont-Palatin, dans l'endroit qu'occupoit autrefois le Palais des Empereurs. Le Roi des deux Siciles, aujourd'hui Roi d'Espagne, les a fait transporter à Naples : elles n'ont point encore été gravées. 5°. On a trouvé en 1752, en fouillant les Ruines d'Herculanum, une riche collection de Peintures Antiques, qui doivent former un trésor unique en ce genre.

6°. Enfin plusieurs particuliers ont dans leurs cabinèts quelques morçeaux de Peinture Antique. Le Docteur Méad, M. le Marquis Capponi, M. le Cardinal Massini, M. Crozat & autres, possédoient plusieurs de ces morçeaux.

Quant à ce qui reste dans les Thermes de Titus, il n'y a plus que des Peintures à demi effaçées. Il est vrai cependant que depuis deux siècles, on en a déterré un grand nombre en Italie, & en Espagne même; mais la plûpart de ces Peintures sont péries, & il ne nous en est demeuré que les Dessins, ou des Estampes. *Voyez* les ouvrages curieux sur cette matière, tels que le *Pitture antiche delle grotte di Bocea*, par M. de la Chausse; les Ouvrages de Bartoli, de Bellori, du P. Mont-

faucon, & autres. Les Peintures du Tombeau des Nasons, qu'on déterra près de Pontemole en 1674, ne subsistent déjà plus; les Peintures mêmes qu'on déterra il y a environ soixante & dix ans, à la Vigne Corsini, bâtie sur le Janicule, sont détruites.

On connoît aisément par ce détail abrégé, qu'on ne peut sans témérité, entreprendre un parallele de la Peinture Antique, avec la Peinture Moderne, sur la foi des fragmens de la Peinture Antique, qui ne subsistent plus qu'en images, du moins par la vétusté. D'ailleurs ce qui nous reste, & ce qui étoit peint à Rome sur les murailles, n'a été fait que longtems après la mort de Peintres célèbres de la Grèce. Or il paroît par les écrits des Anciens, que les Peintres qui ont travaillé à Rome sous Auguste, & sous ses premiers Successeurs, étoient très-inférieures au célèbre Apelle, & à ses illustres contemporains. Pline qui composoit son Histoire sous Vespasien, & quand les Arts avoient atteint déjà le plus haut point de perfection où ils soient parvenus sous les Empereurs, ne cite point parmi les Tableaux qu'il compte pour un des plus grands Ornemens de la Capitale de l'Univers, aucun Tableau qui donne

lieu de croire avoir été fait du tems des Césars. On ne sçauroit donc asseoir sur des fragmens de la Peinture Antique qui nous restent, & qui sont les débris faits dans Rome sous les Empereurs, aucun jugement certain concernant le degré de perfection où les Grècs & les Anciens Romains pourroient avoir porté ce bel Art. On ne sçauroit même décider par ces fragmens, du degré de perfection où la Peinture pouvoit être, lorsqu'ils furent faits; quel rang tenoit entre les Peintres de son tems, l'Artiste qui les fit, ni en quel endroit étoit son ouvrage, & s'il passoit pour un Ouvrage excellent en son genre.

Il seroit téméraire de décider la question de la prééminence de la Peinture Antique sur ce que nos Tableaux ne font point ces effèts prodigieux que les Tableaux des Anciens Peintres ont fait quelquefois suivant les apparences. Les récits des Écrivains qui nous racontent ces effèts, sont éxagérés, & nous ne sçavons pas même ce qu'il en faudroit rabattre pour les réduire à l'éxacte vérité. Nous ignorons quelle part la nouveauté de l'Art de la Peinture peut avoir euë dans l'impression qu'on veut que certains Tableaux aient faite sur les Spectateurs. Les premiers Tableaux, quoique grossiers, ont

dû paroître des Ouvrages Divins. L'admiration pour un Art naiſſant, fait tomber aiſément dans l'éxagération, ceux qui parlent de ces productions; & la Tradition en recueillant ces récits outrés, aime encore quelquefois à les rendre plus merveilleux qu'elle ne les a reçus. On trouve même dans les Écrivains Anciens des choſes ordinaires traitées de prodige. Sçavons-nous d'ailleurs quel effèt auroient produit ſur des hommes (auſſi ſenſibles & auſſi diſpoſés à ſe paſſionner, que l'étoient les compatriotes des Anciens Peintres de la Grèce), pluſieurs Tableaux de Raphaël, de Rubens, & d'Annibal Carrache.

Enfin nous ne ſçavons pas même quelle comparaiſon on pouvoit faire autrefois entre les fragmens de Peinture Antique qui nous reſtent, & les beaux Tableaux des Peintres de la Grèce qui ne ſubſiſtent plus.

Les injures du tems, & les ravages des hommes plus cruels que le tems même, nous ont dérobé les moyens de prononçer d'üne façon déciſive ſur la Peinture des Grècs. Il eſt probable que leurs Peintres réuniſſoient dans leurs Ouvrages les beautés que l'on admire dans leurs Sculpteurs; cependant on n'accorde communément aux Peintres Grècs que le Deſſin & l'Éx-

preſſion, & on leur ôte la ſcience de la Perſpective, de la Compoſition & du Coloris. On fonde ce ſentiment ſur les bas-reliefs antiques, & ſur quelques Peintures anciennes qui ont été trouvées aux environs de Rome, & à Rome même dans des voutes ſouterraines des Palais de Mécène, de Titus, de Trajan & des Antonius. Il eſt à obſerver que ces Peintures, dont il n'y en a guères que huit qui ſe ſoient conſervées en entier, & dont quelques-unes ne ſont qu'en Moſaïques, ne viennent point des Auteurs Grècs.

Turbull, Auteur Anglois, a fait un Traité ſur la Peinture des Anciens, en *un vol. in-fol.* imprimé en 1740; il a orné ſon Ouvrage de pluſieurs de ces morçeaux qui ont été deſſinés par Camillo Paderini, & gravés par Mynde, & qui ſont le ſeul mérite d'un Livre magnifique, dont on a ſujèt de regretter le papier mal employé. Parmi les Eſtampes de cet Ouvrage, il y en a deux dont les Originaux étoient dans le Cabinet de feu M. Richard Méad, célèbre Médecin de Londres.

Les Écrivains Modernes, qui ont traité de la Peinture Antique, nous rendent plus ſçavans, ſans nous rendre plus capables de juger de la queſtion, de la ſupériorité des Peintres de l'Antiquité ſur les Pein-

tres Modernes. Ces Écrivains se sont contentés de ramasser les passages des Auteurs Anciens qui parlent de la Peinture, & de les commenter en Philologues, sans les expliquer par l'éxamen de ce que nos Peintres font tous les jours, & même sans appliquer ces passages aux morçeaux de la Peinture Antique qui subsistent encore. Ainsi, pour se former une idée aussi distincte de la Peinture Antique qu'il soit possible de l'avoir, il faudroit considérer séparément ce que nous pouvons sçavoir de certain sur la Composition, sur l'Expression & sur le Coloris des Peintres de l'Antiquité.

A l'égard de la Composition Pittoresque, il faut avouer que dans les Monumens qui nous restent, les Peintres Anciens ne paroissent pas supérieurs à Raphaël, à Rubens, à Paul Véronèse & à M. le Brun; mais il ne faut pas dire la même chose de l'excellence des Anciens dans la Composition Poëtique; comme ils étoient grands dessinateurs, ils avoient toutes sortes de facilités pour y réussir, & nous ne pouvons douter qu'ils n'y aient excellé. Les Tableaux d'Aristide avec tant de goût & de sentiment, ne pouvoient pas se tromper en jugeant de l'Expression dans les Tableaux; c'est par-là qu'Ausone

ſoue ſi bien la Médée de Timomaque. On ſçait avec quelle affection Pline vante le Tableau du Sacrifice d'Iphigénie. On connoît la Belle Deſcription du Tableau d'Œtion qui repréſentoit le Mariage d'Aléxandre & de Roxane, le Tableau de Zeuxis repréſentant la Famille d'un Centaure, & tant d'autres qui prouvent que cette partie de l'Art étoit portée au plus haut point de perfection par les Peintres de l'Antiquité.

Il ſuffit de voir l'Antinoüs, la Vénus de Médicis & pluſieurs autres Monumens ſemblables, pour être convaincu que les Anciens ſçavoient du moins auſſi-bien que nous deſſiner élégamment & correctement. Leurs Peintres avoient mille occaſions que les nôtres ne peuvent avoir, d'étudier le nud; & les éxercices qui étoient alors en uſage pour dénouer & pour fortifier les corps, les devoient rendre mieux conformés qu'ils ne le ſont aujourd'hui.

Comme le tems a éteint les couleurs, & confondu les nuances dans les fragmens qui nous reſtent de la Peinture Antique faite au pinçeau, nous ne ſçaurions juger à quel point les Peintres de l'Antiquité ont excellé dans le Coloris, ni s'ils ont ſurpaſſé les Grands Maîtres de l'École

Lombarde dans cette belle partie de la Peinture. Il y a plus, nous ignorons si la Noce de la Vigne Aldobrandine & les autres morçeaux sont d'un grand coloriste, ou d'un Artiste médiocre de ce tems-là. Ce qu'on peut dire de certain sur leur éxécution, c'est qu'elle est très hardie. Ces morçeaux paroissent l'Ouvrage d'Artistes aussi maîtres de leur pinçeaux, que Rubens & Paul Véronèse l'étoient du leur. Les touches de la Nôce Aldobrandine qui sont très-heurtées, & qui paroissent même grossières quand elles sont vuës de près, font un effèt merveilleux quand on regarde ce Tableau à la distance de vingt pas. C'étoit sans doute de cette distance qu'il étoit vû sur le mur où le Peintre l'avoit fait.

Il semble que les récits de Pline, & ceux de plusieurs Auteurs Anciens, doivent nous convaincre que les Grècs & les Romains excelloient dans le Coloris : mais avant que de se laisser persuader, il est bon de faire la réflexion que les hommes parlent ordinairement du Coloris par comparaison à ce qu'ils peuvent avoir vû. On ne sçauroit donc décider notre question sur des récits. Il faudroit, pour la juger sans réplique, avoir des piéces de comparaison, & elles nous manquent.

Pour ce qui concerne le Clair-obscur, & la distribution enchanteresse des lumières & des ombres, ce que Pline & les autres Écrivains de l'Antiquité en disent, est si positive, leurs récits sont si bien circonstanciés & si vraisemblables, qu'on ne sçauroit disconvenir que les Anciens n'égalassent du moins dans cette partie de l'Art les plus grands Peintres Modernes. Les Passages de ces Auteurs que nous ne comprenions pas bien quand les Peintres Modernes ignoroient encore, quels prestiges on peut faire avec le secours de cette Magie, ne sont plus si difficiles à entendre; depuis que Rubens, ses Élèves, Polidore de Caravage & d'autres Peintres les ont bien mieux expliqués, les pinçeaux à la main, que les Commentateurs les plus érudits ne le pouvoient faire dans des livres.

Il paroît résulter de cette Discussion, que les Anciens avoient poussé la partie du Dessin, du Clair-obscur, de l'Expression & de la Composition Poëtique, du moins aussi loin que les Modernes les plus habiles peuvent l'avoir fait. Il paroît encore que nous ne sçaurions juger de leur Coloris; mais que nous connoissons suffisamment par leurs Ouvrages, supposé que nous ayons les meilleurs, que les An-

ciens n'ont pas réussi dans la Composition Pittoresque aussi bien que Raphaël, Rubens, Paul Véronèse, & quelques autres Peintres Modernes.

Les Anciens ont très bien connu la Perspective & la Projection des ombres; cependant plusieurs Modernes semblent tâcher de rabaisser les lumières des Anciens en ce genre, ou du moins de rabattre de leur gloire, à proportion de ce qu'ils ont bien voulu en accorder à leurs Statuaires: mais ce jugement n'est pas équitable; il faut considérer qu'il nous reste très peu de Peintures Anciennes, & celles-là même ne sont pas de la première beauté, ni des Grands Maîtres de l'Art. La Fortune peut avoir contribué autant que le tems à ce désastre; car, dit Cicéron, » quoique l'injure des ans, les outrages » du sort & la vétusté fassent tout périr, » ces causes néanmoins sont bien davan- » tage & plutôt funestes à la Peinture qu'à » la Sculpture : il arrive même souvent » que dans cette perte commune, ce qu'il » y a de meilleur disparoît, & ce qu'il y » a de plus imparfait reste. Les hommes » de notre siècle, continue-t-il, enchan- » tés à la vûë des Peintures nouvelles, ne » font attention qu'à ce qui frappe leurs » yeux, pensent bien moins favorable-

» ment de ce qu'ils ne voyent pas, par-
» ce que leur imagination n'en eſt point
» réveillée ».

J'ajoute qu'il convient encore de diſtinguer ici; car il eſt ſûr qu'il faut avoir une autre idée des Peintures Grècques, que de celles des Latins. Rome ne cultiva les Arts qu'après bien des ſiècles, & leurs Artiſtes en Peinture ne furent jamais comparés aux Artiſtes de la Grèce.

Mais quant à ceux-ci, le témoignage des Anciens, & même le peu d'Ouvrages qui nous reſtent d'eux, laiſſent peu de choſes à déſirer ſur la perfection de leur Art en ce genre. Enfin les Auteurs s'accordent tous à nous en donner des éxemples qui ne peuvent convenir qu'à des Peintres du premier ordre. Apelle, diſent-ils, étoit diſtingué par la délicateſſe & la grace infinie de ſon pinçeau; quelques-uns, comme Aſclépiodore, l'emportoient ſur lui par la diſpoſition des figures & l'harmonie générale du Tableau; Apelle cependant les effaçoit tous. Protogène, Pamphile, Mélanthius, Antiphile, Œtion, ont tous été célèbres; le premier par ſon éxactitude, le ſecond & le troiſième par leur Compoſition, le quatrième par ſa facilité, & le cinquième par ſa belle Imagination. *M. Watelet.*

PEINTURE MODERNE.

L'Art de la Peinture, dit M. l'Abbé Dubos, après avoir été long-tems enseveli en Occident sous les Ruines de l'Empire Romain, se réfugia, foible & languissant, chez les Orientaux; & renaquit enfin dans le treizième siècle, vers l'an 1240, à Florence, sous le Pinçeau de Cimabué. Cependant on ne peignit qu'à fresque & à détrempe, jusqu'au quatorzième siècle, que Jean de Bruges trouva le secrèt de peindre à l'huile. Il arriva pour lors, que plusieurs Peintres se rendirent illustres dans les deux siècles suivans; mais aucun ne se rendit excellent. Les Ouvrages de ces Peintres si vantés dans leurs tems, ont eû le sort des Poésies de Ronsard : on ne les cherche plus.

En 1450, la Peinture étoit encore grossière en Italie, où depuis près de deux cents ans, on ne cessoit de la cultiver. On dessinoit scrupuleusement la Nature, sans l'ennoblir. On finissoit les Têtes avec tant de soin, qu'on pouvoit compter les poils de la barbe & des cheveux : les draperies étoient des couleurs très-brillantes & réhaussées d'or. La main

des Artistes n'avoit pas encore le moindre feu, la moindre éteincelle de Génie. Les beautés qu'on tire du nud dans les corps représentés en action, n'avoient point été imaginées de personne. On n'avoit point fait encore aucune découverte dans le Clair-Obscur, ni dans la Perspective aérienne, non plus que dans l'élégance des contours & dans le beau jèt des draperies. Les Peintres sçavoient arranger les figures d'un Tableau, sans sçavoir les disposer suivant les règles de la Composition Pittoresque, aujourd'hui si connuës. Avant Raphaël & ses Contemporains, le Martyre d'un Saint ne touchoit aucun des Spectateurs. Les Assistans, que le Peintre introduisoit à cette action tragique, n'étoient là que pour remplir l'espace de la toile, que le Saint & les Bourreaux laissoient vuide.

A la fin du quinzième siècle, la Peinture, qui s'acheminoit vers la perfection à pas si tardifs, que sa progression étoit imperceptible, y marcha tout-à-coup à pas de géant. La Peinture encore Gothique, commença les Ornemens de plusieurs Édifices, dont les derniers Embellissemens sont les chefs-d'œuvres de Raphaël & de ses Contemporains.

Le prodige qui arrivoit à Rome, arri-

voit en même tems à Venise, à Florence & dans d'autres Villes d'Italie. Il y sortoit de dessous terre, pour ainsi dire, des Hommes Illustres à jamais dans leurs professions, & qui tous valoient mieux que les Maîtres qui les avoient enseignés; des hommes sans précurseurs, & qui étoient les Élèves de leur propre génie. Venise se vit riche tout-à-coup en Peintres excellens, sans que la République eût fondé de nouvelles Académies, ni proposé aux Peintres de nouveaux prix. Les influences heureuses, qui se répandoient alors sur la Peinture, furent chercher au commencement du seizième siècle, le Corrège dans son Village, pour en faire un Grand Peintre d'un caractère particulier.

Toutes les Écoles qui se formoient, alloient au Beau par des routes différentes. Leurs manières ne se ressembloient pas, quoiqu'elles fussent si bonnes, qu'on seroit fâché que chaque École n'eût pas suivi la sienne. Le Nord reçut aussi quelques rayons de cette influence. Albert Durer, Holbein & Lucas de Leyde, peignirent infiniment mieux qu'on ne l'avoit encore fait dans leur pays.

Cependant, dans le même Climat où la nature avoit produit libéralement &

ſans ſecour extraordinaire, les Peintres fameux du ſiècle de Léon X; les récompenſes, les ſoins de l'Académie de S. Luc, établie par Grégoire XIII & Sixte V, l'attention des Souverains; enfin tous les efforts des cauſes morales, n'ont pû donner une poſtérité à ces grands Artiſtes nés ſans ancêtres. L'École de Veniſe & celle de Florence dégénérèrent, & s'anéantirent en ſoixante ou quatre-vingts ans. Il eſt vrai que la Peinture ſe maintint à Romę en ſplendeur, durant un plus grand nombre d'années. Au milieu du ſiècle dernier, on y voyoit même de Grands Maîtres: mais ces Grands Maîtres étoient des Étrangers; tels que le Pouſſin, les Élèves des Carraches, qui vinrent faire valoir à Rome les talens de l'École de Boulogne, & quelques autres.

Le Pouſſin, en trente années de travail aſſidu dans ſon attélier placé au milieu de Rome, ne forma point d'Élève, qui ſe ſoit acquis de nom dans la Peinture; quoique ce Grand Artiſte fut auſſi capable d'enſeigner ſon Art, qu'aucun Maître qui jamais l'ait profeſſé. Dans la même Ville, mais en d'autres tems, Raphaël, mort auſſi jeune que l'étoient ſes Élèves, avoit formé dans le cours de

dix ou douze années, une École de cinq ou ſix Peintres, dont les Ouvrages font toujours une partie de la Gloire de Rome.

Enfin toutes les Écoles d'Italie, celles de Veniſe, de Rome, de Parme & de Boulogne, où les Artiſtes ſupérieurs ſe multiplièrent ſi facilement & ſi promptement, en ſont aujourd'hui dénuées. Le ſingulier eſt, que ce fut dans des tems de proſpérité, que toutes ces Écoles s'appauvrirent de bons ſujèts, & qu'elles tombèrent en décadence : comme leur midy, ajoûte ici M. l'Abbé Dubos, s'étoit trouvé fort près de leur levant, leur couchant ne ſe trouva point bien éloigné de leur midy.

La Peinture qui avoit commencé à naître en Flandre ſur le Pinçeau de Jean de Bruges, y reſta dans un état de médiocrité juſqu'au tems de Rubens; qui, ſur la fin du ſeizième ſiècle, en releva la gloire par ſes Talens & par ſes Ouvrages. Alors la ville d'Anvers devint l'Athènes du pays au-delà des monts; mais ſon Éclat fut de courte durée. Si Rubens laiſſa des Élèves, comme Vandick, Jordans, Diſpenbeck, Van-Tulden, qui font honneur à ſa réputation; ces Élèves ſont morts ſans diſciples qui les

ayent remplaçés. L'École de Rubens a eu le sort des autres Écoles, je veux dire qu'elle est tombée, quand tout paroissoit concourir à la soutenir. Milé en peut être regardé comme son dernier Peintre.

Il sembloit que la Peinture, qui a passé en France plus tard qu'ailleurs, vouloit y fixer un empire plus durable. Il est vrai qu'il ne tint pas à François I de la faire fleurir dans le bon tems : il s'en déclara le protecteur. On sçait avec quelle générosité il payoit les Tableaux qu'il commandoit à Raphaël. Ses Libéralités attirèrent des Peintres étrangers dans son Royaume : il combla de faveurs, & l'on peut dire d'amitié, le Rono & André del Sarto. Il reçut les derniers soupirs de Léonard de Vinci; mais tous ces Grands Maîtres moururent sans Élèves, du moins dignes d'eux. C'est proprement sous Louis XIV que la Peinture commença de paroître dans ce Royaume avec le Poussin. La France a eu sous son règne des Peintres excellens en tout genre, quoique ce ne soit pas dans cette profusion qui fait une des richesses d'Italie. Cependant sans nous arrêter à un le Sueur, qui n'eut d'autre Maître que lui-même ; à un le Brun, qui égal les Italiens dans le

Deſſin & dans la Compoſition; à un le Moine, qui ne leur eſt guères inférieur. Nous pouvons nommer près de vingt Peintres françois, qui ont laiſſé des morceaux ſi dignes de recherche, que les Etrangers commençent à nous les enlever.

Je n'allègue point en faveur de la Peinture Françoiſe les Académies établies par Colbert pour l'encouragement de cet Art. Le Génie de la Nation, ſes richeſſes, les immenſes collections de Tableaux d'Italie amaſſées par Louis XIV, par M. le Duc d'Orléans & par des Particuliers, ont favoriſé plus que les Académies le goût de cet Art dans le Royaume. D'ailleurs ces fantômes de paſſions, ſi je puis parler ainſi, que la Peinture fait exciter en nous émouvant par les imitations qu'elle nous préſente, ſatisfont merveilleuſement à ce genre de Luxe, à notre deſœuvrement, à notre ennui, & au beſoin où nous ſommes d'être occupés par le Spectacle des Beaux Arts. Mais enfin notre décadence à tant égard prévuë, il y a plus de ſoixante ans, par M. de Fontenelle, ne commence-t-elle pas à ſe vérifier ſur la Peinture?

Le bon tems de celle des Hollandois eſt auſſi paſſé; encore faut-il convenir

que

que, quoique leur Peinture soit admirable par le beau fini, la propreté, le moëlleux & la parfaite intelligence du clair-obscur; cependant elle ne s'est jamais élévée dans l'Histoire, & n'a jamais réussi dans ces deux parties de l'Ordonnance d'un Tableau, que nous appellons: *Composition Poétique & Composition Pittoresque.*

Depuis deux siècles, les Anglois aiment la Peinture, autant & plus qu'aucune autre Nation, si l'on en excepte l'Italienne. On sçait avec quelle magnificence ils récompensent les Peintres Étrangers qui s'établissent chez eux, & quel prix ils mettent aux beaux Ouvrages de Peinture. Cependant leur terroir n'a point produit de Peintres d'un ordre supérieur, tandis que leurs Poëtes tiennent un rang si distingué parmi ceux des autres peuples. On voit à Londres dans l'Hopital des enfans trouvés des Tableaux d'Histoire faits par MM. Hayman, Hogarth, Wills, Highmore, qui prouvent seulement que ces divers Artistes possédoient les qualités propres à faire des Grands Peintres, mais non pas qu'ils fussent de cette classe. Il n'est guère possible qu'il y ait en Angleterre des Peintres d'Histoire vraiment habiles, parce

qu'ils y manquent d'émulation; leur Religion ne fait chez eux aucun usage des secours de la Peinture pour inspirer la dévotion; leurs Églises n'y sont décorées d'aucuns Tableaux; tandis que par une raison contraire, ils réussissent parfaitement dans le Paysage & les Marines. Enfin Les Peintres Anglois ont un obstacle à surmonter, qui arrête les progrès de leurs talens, ce sont ces gens dont la Profession est de vendre des Tableaux, & qui ne pouvant faire Commerce des Tableaux des Peintres vivans de la Nation, prennent le parti de les décrier, & trouvent en cela l'approbation du Pays même.

A l'égard de la Peinture des habitans du Nord, on sçait assez ce qu'il en faut penser. Il paroît que cet Art ne s'est pas approché du pole plus près qu'à la hauteur de la Hollande. Je dois encore moins m'arrêter sur la Peinture Chinoise; elle n'offre qu'un certain goût d'imitation servile, où l'on ne trouve ni Génie, ni Dessin, ni Invention, ni Correction.

Après ce que nous venons d'exposer, sur l'état actuel & les vicissitudes que la Peinture a essuyées chez les divers Peuples de l'Europe, depuis la renaissance des Arts; il est clair que tous les Siècles, & que tous les Pays ne sont point également fertiles

en Beaux Ouvrages de ce genre, & qu'ils le sont plus ou moins en divers tems. Il y a des Siecles où les Arts languissent : il en est d'autres où ils donnent des fleurs & des fruits en abondance. La Peinture n'étoit point la même dans les deux Siècles qui précédèrent le Siècle de Léon X, que dans le Siècle de ce Pontife. Cette supériorité de certains Siècles sur les autres est si connuë, & se sent bien par les gens d'esprit dans le même Siècle où ils vivent, qu'il est inutile de le prouver. Les Annales du genre humain font mention de trois Siècles, dont les productions en Peinture ont été admirées par tous les Siècles suivans. Ces Siècles heureux sont celui de Philippe, & d'Alexandre le Grand; celui de Jules César, & celui d'Auguste; celui de Jules II, & de Léon X. Ce sont ces trois Siècles qui ont formé la distinction de la Peinture Moderne. *Diction. raisonné des Arts & des Sciences.*

HABITS DES ANCIENS.

Il importe beaucoup à tout Artiste de connoître les *Habillemens* de diverses nations, tant pour l'intelligence des Auteurs Sacrés & Prophanes, que pour celle des loix & des monumens antiques.

Les *Habits* des Romains, dans les anciens tems, n'étoient formés que de diverses peaux de bêtes, auxquelles ils firent succéder de grosses étoffes de laine, qu'on perfectionna, & qu'on rendit plus fines dans la suite; mais le genre de vie des premiers Romains étoit si grossier, qu'il approchoit de celui des Sauvages. Pendant plusieurs siècles, ils eurent si peu d'attention à l'extérieur de leur personne, pour la propreté & la parure; qu'ils laissoient croître leurs cheveux & leur barbe, sans en prendre aucun soin.

Les *Habits* annèxés aux charges éminentes de la République, se ressentoient de ce goût si peu recherché, & ne différoient des autres que par quelques ornemens de pourpre; ils pensoient que les dignités par elles-mêmes & par la manière de les remplir, devoient suffire pour imprimer tout le respect qui leur étoit dû, sans emprunter l'éclat d'une magnificence qui ne frappe que les yeux du vulgaire, & qui d'ailleurs ne convenoit point à l'esprit républiçain dont ils étoient épris.

Quand les étoffes de laines furent introduites, ils se firent des Tuniques amples avec des manches larges & si courtes, qu'à peine elles descendoient jusqu'au coude; cette mode même dura long-

tems : car il paroît que ce ne fut, que vers le siècle de Constantin, qu'ils prolongèrent les manches presque jusqu'au poignèt. C'étoit sur cette ample tunique qu'on mettoit une ceinture, & par-dessus une robe sans manches, comme une espèce de manteau large, ouvert par devant, qu'on appelloit *Toge :* on en faisoit passer un des bouts par-dessus l'épaule gauche, afin d'avoir le bras droit plus libre; & lorsqu'on vouloit agir avec cet Habillement, on le retroussoit en le tournant autour du corps.

Sous la République, la manière ordinaire, en allant par les rues, étoit de le laisser descendre presque sur les talons; Auguste amena la mode de le relever plus haut : ensorte que par-devant, on le laissoit tomber un peu au-dessous du genou, & par derrière jusqu'à mi-jambe.

Lorsque les Romains devinrent plus riches, on fit la *Toge* d'une étoffe de laine fine & blanche pour l'ordinaire : c'étoit dans son origine un Habit d'Honneur défendu au petit peuple, qui n'alloit par la ville qu'avec la simple Tunique; il étoit pareillement défendu à ceux qu'on envoyoit en éxil : cependant on quittoit ordinairement la Toge en Campagne, ou l'on se servoit d'un habit plus court, &

moins embarraſſant. A l'égard de la Ville, la bienſéance vouloit qu'on n'y parût qu'avec cet Habillement : enſuite quand il devint commun à preſque tout le monde, il n'y eût plus que la fineſſe de l'étoffe, & la plus grande ampleur de cette robe qui diſtinguât les perſonnes riches. La Toge fut commune aux deux ſèxes, juſqu'à ce que, vers le déclin de la République, quelques femmes de qualité prirent l'uſage de la Robe nommée *Stole* : alors la Toge ne fut plus que l'apanage des hommes, des femmes du menu peuple, & des libertines.

La Robe qu'on appelloit *Prétexte*, avoit beaucoup de reſſemblance avec la Toge; c'étoit celle qu'on faiſoit porter aux enfans de qualité : dès qu'ils avoient atteint l'âge de douze ans, ils quittoient l'*Habit* d'enfance, qui étoit une veſte à mouches, qu'on appelloit *Alicata chlamis*; pour porter la Prétexte, à cauſe qu'elle étoit bordée de pourpre : les Magiſtrats, les Prêtres & les Augures s'en ſervoient dans de certaines cérémonies.

Les Sénateurs avoïent ſous cette Robe une tunique, qu'on nommoit *Laticlave*; & qu'on a long-tems pris à la lettre, pour un habillement garni de larges têtes de cloux de pourpre; mais qu'on a reconnu

depuis, ne ſignifier qu'une étoffe à larges bandes ou raies de pourpre; de même que celle qu'on nommoit *Anguſti-clave*, qui étoit propre aux Chevaliers, pour les diſtinguer des Sénateurs; & qui n'étoit pareillement, qu'une étoffe à bandes de pourpre plus étroites.

Les Enfans des Sénateurs & des Magiſtrats Curules, ne portoient la Tunique Laticlave, qu'après avoir pris la Robe virile; juſqu'à ce tems-là, ils n'avoient point d'autres marques de diſtinction; outre la Robe Prétexte; que ce qu'on appelloit *Bulla*, qui étoit un petit cœur qui leur pendoit ſur la poitrine : ils avoient encore le droit de porter la Robe qu'on nommoit *Trabæa;* cette Robe étoit aſſez ſemblable à la Toge, ſeulement un peu plus courte & rayée de blanc, d'or & de pourpre : on aſſure qu'elle avoit été affectée aux Rois de Rome.

Ce qu'on appelloit *Lacerne* étoit un Manteau pour le mauvais tems, & qui ſe mettoit par-deſſus la Toge. Dans les commencemens, on ne s'en ſervoit qu'à la guerre; la Lacerne s'attachoit par devant avec une boucle. On y joignoit un Capuchon, *Cuculus*, qu'on ôtoit quand on vouloit; de-là le paſſage d'Horace;

Adaratum caput obscurante Lacernâ. Sat. vij. *liv. II. v.* 55. On avoit des Lacernes pour l'hiver, qui étoient d'une grosse étoffe; & pour l'été, d'une étoffe plus fine, mais toujours de laine. Il est vrai que jusqu'au tems de Cicéron, ces sortes de Manteaux ne furent presque qu'à l'usage du peuple; mais comme on les trouva commodes, tout le monde s'en servit d'abord pour la Campagne, ensuite pour la Ville. Les Dames, quand elles sortoient le soir, les personnes de qualité, & les Empereurs mêmes, mettoient ce Manteau par-dessus la Toge, lorsqu'ils alloient sur la plaçe & au Cirque. Ceux du peuple étoient d'une couleur brune ou blanche; ceux des Sénateurs, de pourpre; & ceux des Empereurs, d'écarlate. On observoit cependant quand on paroissoit devant l'Empereur, de quitter ce Manteau par respect.

La Synthèse étoit une autre espèce de Manteau fort large, que les Romains mettoient pour manger, comme un Habillement plus commode pour être à table couchés sur les lits. Martial nous apprend que de son tems il y avoit des particuliers qui, par un air de luxe, en changeoient souvent pendant le repas. La cou-

leur en étoit ordinairement blanche, & jamais noire, pas même dans les Repas qu'on donnoit aux Funérailles.

La *Pultata vestis* désigne un Habit qui se portoit pour le Deuil, & dont usoit ordinairement le petit peuple; la couleur en étoit noire, minime, ou brune, & la forme assez semblable à celle de la Lacerne; car elle avoit de même un Capuchon.

L'Habit Militaire étoit une Tunique juste sur le corps, qui descendoit jusqu'à la moitié des cuisses, & par-dessus laquelle s'endossoit la Cuirasse. C'étoit avec cet *Habit* que les Romains, dans leurs éxercices, ou en montant à cheval, mettoient certaines petites chausses nommées *Campestres*, qui leur tenoient lieu de culottes; car ordinairement ils ne les portoient point avec les Habits longs. Le *Paludamentum* nous présente le Manteau de Guerre des Officiers; il ressembloit à celui que les Grècs nommoient *Clamyde*, se mettoit aussi par-dessus la cuirasse, & s'attachoit avec une boucle sur l'épaule droite, ensorte que ce côté étoit tout découvert; afin que le mouvement du bras fût libre, comme on le voit dans les Statuës antiques.

Au lieu du *Paludamentum*, les soldats

portoient à l'Armée sur leur cuirasse une espèce de Casaque ou Faye, qu'ils appelloient *Sagum*.

Outre ces différens Habillemens, il y en avoit de particuliers attachés à certaines Dignités ou à de certaines Cérémonies, comme la Robe Triomphale, *Toga triumphalis*.

Nous ne parcourerons pas leurs autres *Habits*, parce que nous n'en connoissons que les noms; mais on comprend sans peine que les Guerres, le Luxe & le Commerce avec les autres nations étrangères, introduisirent dans l'Empire plusieurs Vêtemens dont il n'est pas possible de marquer les caractères & les différentes modes.

Sous les uns ou les autres des *Habits* que nous venons de décrire en peu de mots, les Romains, hommes & femmes, portoient ordinairement deux Tuniques; la plus fine qu'on mettoit sur la peau, tenoit lieu de Chemise; celle des hommes étoit très juste, sans manches, & ne descendoient qu'à mi jambe; celle des femmes étoit plus longue, plus ample, & avoit des manches qui venoient jusqu'au coude : c'étoit s'écarter de la modestie, & prendre un air trop libre, que de ne pas donner à cette Chemise la lon-

gueur ordinaire, elle prenoit juſte au cou des femmes, & ne laiſſoit voir que leur viſage, dans les premiers tems de la fondation de Rome.

L'autre Tunique qui étoit fort large, ſe mettoit immédiatement ſous la Robe; mais lorſque le Luxe eut ammené l'uſage de l'or & des pierreries, on commença impunément à ouvrir les Tuniques & à montrer la gorge. La Vanité gagna du terrein, & les Tuniques s'échancrèrent; ſouvent même les manches, au rapport d'Élien, ne furent plus couſuës; & du haut de l'épaule juſqu'au poignèt, on les attachoit avec des agraffes d'or ou d'argent; de telle ſorte cependant qu'un côté de la Tunique paſſant à demeure ſur l'épaule gauche, l'autre côté tomboit négligemment ſur la partie ſupérieure du bras droit.

Les femmes mettoient une Ceinture, *Zona*, ſur la grande Tunique; ſoit qu'elles s'en ſerviſſent pour la relever, ſoit qu'en ſe ſerrant davantage elles trouvaſſent moyen de tenir en reſpect le nombre & l'arrangement de ſes plis. Il y avoit de la grace & de la nobleſſe de relever en marchant, à la hauteur de la main, le lais de la Tunique qui tomboit au côté droit, & tout le bas de la jambe droite ſe trouvoit

alors découvert. Quelques Dames faisoient peu d'usage de leur Ceinture, & laissoient traîner leur Tunique; mais on le regardoit comme un air de négligence trop marqué : de-là ces expressions latines, *altè cincti*, ou *discincti*, pour peindre le caractère d'un homme courageux ou efféminé.

Le nombre des Tuniques s'augmenta insensiblement; Auguste en avoit jusqu'à quatre, sans compter une espèce de Camisole qu'il mettoit sur la peau avec un pourpoint; le reste du corps extrèmement garni, & une bonne robe fourrée par-dessus le tout. Ce même Prince n'étoit pas moins sensible au chaud; il couchoit pendant l'été presque nud, les portes de sa chambre ouvertes, le plus souvent au milieu d'un péristyle, au bruit d'une fontaine dont il respiroit la fraîcheur, pendant qu'un Officier de sa chambre, un éventail à la main, agitoit l'air autour de son lict. Voila l'homme à qui d'heureux hazards ouvrirent le chemin de l'Empire du Monde ! Mais ce n'est pas ici le lieu de réfléchir sur les Jeux de Fortune; il ne s'agit que de parler des vêtemens Romains.

Les Femmes suivirent en cela l'exemple des hommes; leurs Tuniques se mul-

tiplièrent : la mode vint d'en porter trois, le goût en forma la différence.

La première étoit une ſimple Chemiſe; la ſeconde, une eſpece de Rochèt; & la troiſième, c'eſt-à-dire, celle qui ſe trouvoit la ſupérieure, ayant reçu davantage de plis, & s'étant augmenté de volume, forma, à l'aide des ornemens dont elle ſe trouva ſuſceptible, la State que j'ai nommée plus haut; en remarquant qu'elle fit tomber la Toge, ou du moins n'en laiſſa l'uſage qu'aux hommes & aux courtiſannes.

Le Luxe fit bientôt ajouter par-deſſus la State, un Manteau ou Mante à longue queuë traînante, qu'on appelloit *Symarre:* on l'attachoit avec une agraffe plus ou moins riche ſur l'épaule droite, afin de laiſſer plus de liberté au bras, que les Dames tenoient découvert comme les hommes. Cette Symarre portant en plein ſur l'autre épaule, formoit en deſcendant un grand nombre de plis qui donnoient beaucoup de graçe à cet Habillement; auſſi les Actrices s'en ſervoient ſur le Théâtre.

La couleur blanche étoit la couleur générale des *Habits* des Romains, comme auſſi la plus honorable; indépendamment des Dignités qui étoient marquées par la

pourpre. Les Citoyens dans les Réjouissances Publiques, paroissoient ordinairement vêtus de blanc : Plutarque nous instruit qu'ils en usoient de même dans les Réjouissances particulières, & sur tout dans celle du Jour de leur Naissance qu'ils célébroient tous les ans.

On distinguoit les personnes de quelque rang ou qualité par la finesse, la propreté & la blancheur éclatante de l'*Habit*. Aussi lit-on dans les Auteurs, qu'on envoyoit souvent les robes au foulon pour les détacher & les blanchir; le menu peuple hors d'état de faire cette dépense, portoient généralement des *Habits* bruns.

Il faut pourtant remarquer que sur la fin de la République, la distinction dans les *Habits* ne s'observoit déjà plus à Rome; les affranchis étoient confondus avec les autres Citoyens, l'esclave s'habilloit comme son maître; & si l'on excepte le seul *Habit* du Sénateur, l'usage de tous les autres se prenoit indifféremment : le moindre Tribun des légions portoit le Laclative.

Mais au milieu de cette confusion, les *Habits* de tout le monde étoient tissus de laine pure; son emploi dans les étoffes a été le plus ancien & le plus durable de tous les usages. Pline, en nous disant que

de ſon tems le Luxe ſe jouoit de la nature même, & qu'il a vû des toiſons de béliers vivans teintes en pourpre & en écarlate, ne connoiſſoit encore que la laine pour matière de toutes ſortes d'étoffes, qui ne recevoit de différence que la diverſité des couleurs & de l'apprêt : de là ce fréquent uſage des Bains que la propreté rendoit ſi néceſſaire.

Ce ne fut que ſous le Règne des Céſars, que l'on commença à porter des Tuniques de lin ; Vopiſcus prétend que la mode en vint d'Égypte ; & l'Empereur Aléxandre Sévère trouvoit avec raiſon qu'on en avoit corrompu la bonté, depuis qu'on s'étoit aviſé de mêler dans le tiſſu des raies ou de bandes de pourpre. Si le lin eſt doux ſur la peau, diſoit il, pourquoi ces ornemens étrangers qui ne ſervent qu'à rendre la Tunique plus rude ?

L'uſage de la ſoie dans les *Habits* d'hommes s'étant introduit ſous Tibère, il fit rendre un decrèt par le Sénat conçu en ces termes remarquables : *Decretum, ne veſtis ſerica viros fædaret.* Ce fut Jules-Céſar qui inſpira ce nouveau goût de recherches, en faiſant couvrir dans quelques ſpectacles qu'il donna, tout le théâtre de voiles de ſoie. Caligula parut le premier en public en robe de ſoie. Il eſt

vrai que ſous Néron, les femmes commencèrent à en porter, mais il y a lieu de croire que leurs étoffes étoient mêlées de lin & de ſoie, & que juſqu'à Éliogabale, le luxe n'a point fourni d'exemple d'une robe toute de ſoie : *Eliogabalus primus Romanorum*, holaſericâ *veſte uſus*, *fertur*.

Aurélien n'avoit pas une ſeule robe holaſérique dans toute ſa garde-robe, auſſi refuſa-t-il à l'Impératrice ſa femme, le manteau de ſoie qu'elle lui demandoit; en lui donnant pour raiſon de ſon refus, qu'il n'avoit garde d'acheter des fils au poids de l'or. La livre de ſoie valoit une livre d'or.

Nous ne devons pas nous étonner de cette valeur de la ſoie dans ces tems-là, ſi nous nous rappellons que Henri II fut le premier en France qui porta une paire de bas de ſoie aux Nôces de ſa ſœur; & que la femme de Lopez de Padilla crut faire un préſent magnifique à Philippe II, en lui envoyant de Tolède en Flandres une paire de bas ſemblables. Cependant malgré le prix de ce genre de Luxe, les *Habits* de ſoie devinrent ſi commun à Rome, que l'Empereur Tacite qui ſe glorifioit d'être parent de l'Hiſtorien de ce nom, & qui fut le ſucceſſeur d'Aurélien

même, ſe contenta de ne défendre qu'aux hommes la Robe Holaſérique, dont Éliogabale s'étoit le premier vêtu, ſoixante ans auparavant.

Terminons cet article par conſidérer la gradation du Luxe des Romains dans leur parure.

Sous la République, il n'y avoit que les Courtiſannes qui ſe montraſſent dans la ville en *Habits* de couleur. Tous les Empereurs, les Dames aſſortirent les couleurs de leurs *Habits* à leur teint, ou au goût de mode qui règnoit alors. « La » même couleur, dit Ovide, ne va pas » à tout le monde : choiſiſſez celle qui » vous pare davantage : le noir ſied bien » aux blanches, & le blanc aux brunes. » Vous aimiez le blanc, filles de Céphée, » & vous en étiez vétuës, quand l'Iſle de » Sériphe fut preſſée des vos pas » ....

Le même Poëte ne réduit point à la ſeule couleur pourpre tout l'honneur de la teinture. Il nous parle d'un bleu qui reſſemble au Ciel, quand il n'eſt point couvert de nuages; d'une autre couleur ſemblable à celle du bélier qui porta Phryxus & ſa ſœur Hellé, & les déroba aux ſupercheries d'Ino. Il y a, ſelon lui, un beau verd-de-mèr; dont il croit que les Nymphes ſont habillées : il parle de la

couleur qui teint les *Habits* de l'Aurore, de celle qui imite les Myrthes de Paphos, & d'une infinité d'autres; dont il compare le nombre à celui des fleurs du Printems.

Sous la République, les Femmes portoient des *Habits* pour les couvrir; ſous les Empereurs, c'étoit dans un autre deſſein. « Voyez-vous, dit Sénèque, ces » *Habits* tranſparens, ſi toutefois l'on peut » les appeller *Habits*? Qu'y découvrez- » vous qui puiſſe défendre le corps ou la » pudeur? Celle qui les mèt oſera-t-elle » jurer qu'elle ne ſoit pas nuë? On fait » venir de pareilles étoffes d'un pays où » le Commerce n'a jamais été ouvert, » pour avoir droit de montrer en public » ce que les Femmes, dans le particu- » lier, n'oſent montrer à leurs Amans » qu'avec quelque réſerve : *Ut matronæ,* » *ne adultèris quidem plus ſuis, in cubiculo* » *quàm in publico, oſtendant* »

Sous la République, les Dames ne ſortoient point ſans avoir la tête couverte d'un voile; ſous les Empereurs, cet uſage diſparut : on ſe tourna du côté de la Galanterie. Cette célèbre Romaine qui poſſédoit tous les avantages de ſon ſèxe, hors la Chaſteté; Poppée, dis-je, portoit en public un voile artiſtement rangé, qui lui

couvroit à demi le visage; ou parce qu'il lui séyoit mieux de la sorte, dit Tacite, ou pour donner plus d'envie de voir le reste.

Sous la République, les Dames sortoient toujours décemment habillées, & accompagnées de leurs femmes; sous les Empereurs, elles leur substituèrent des Eunuques, & ne gardèrent plus de décence dans leurs ajustemens.

Sous la République, les femmes & les hommes avoient des *Habits* qui les distinguoient; sous Tibère, les deux sèxes avoient déjà revêtu les habits l'un de l'autre. Les femmes commencèrent, au sortir de leur lit & de leur bain, à prendre un habillement qu'elles avoient en commun avec les hommes; la Galanterie ne laissoit point sans dessein & sans goût, une robe faite pour se montrer négligemment à ses amis particuliers, & aux personnes les plus chères.

Sous la République, les Dames n'avoient des pierreries que pour ressource dans les malheurs, & elles ne les portoient sur elles que dans les Fêtes Sacrées; sous les Empereurs, elles les prodiguoient sur leurs *Habits*. Dans ces tems-là, les Femmes les plus modestes n'osoient non plus aller sans diamans, dit Pline, qu'un Con-

ſul ſans les marques de ſa dignité. J'ai vû, ajoûte le même Auteur, Lollia Paulina ſe charger tellement de pierreries, même après ſa répudiation, pour faire de ſimples viſites; qu'elle n'avoit aucune partie de ſon corps, depuis la racine de ſes cheveux, juſques ſur ſa chauſſure, qui ne fût éblouiſſante. L'état qu'elle affectoit d'en étaler elle-même, ſe montoit à un million d'or, ſans qu'on pût dire que ce fuſſent des préſens du Prince ou les pierreries de l'Empire; ce n'étoit que celles de ſa maiſon, & l'un des effèts de la ſucceſſion de Marcus Lollius, ſon oncle.

Ainſi la Toge, le Voile, le Capuchon de groſſe laine ſe changèrent en chemiſes de fin lin, en robes tranſparentes, en *Habits* de ſoie d'un prix immenſe, & en pierreries ſans nombre. C'eſt là l'Hiſtoire de Rome à cet égard, & celle de tous les peuples corrompus; car ils ſont tous les mêmes dans l'Origine de leur Luxe, & dans ſes progrès.

Ajoûtons à ceci les *Habits* ou Ornemens que portent les eccléſiaſtiques pendant le ſervice divin, & ſur-tout durant la célébration de la Liturgie.

Dès les premiers tems de l'Égliſe, dit M. Fleury, l'Évêque étoit revêtu d'une robe éclatante, auſſi-bien que les Prêtres

& les autres Miniſtres ; car dès-lors on avoit des *Habits* particuliers pour l'Office. Ce n'eſt pas, ajoute le même Auteur, que ces *Habits* fuſſent d'une figure extraordinaire. La Chaſuble étoit l'*Habit* vulgaire du tems de S. Auguſtin. La Dalmatie étoit en uſage dès le tems de l'Empereur Valérien : l'Étole étoit un manteau commun, même aux femmes. Enfin le Manipule, en latin *Mappula*, n'étoit qu'une ſerviette que les Miniſtres de l'autel portoient ſur le bras pour ſervir à la ſainte table. L'aube même, c'eſt-à-dire, la robe blanche de laine ou de lain, n'étoit pas du commencement un *Habit* particulier aux Clercs; puiſque l'Empereur Aurélien fit au peuple Romain des largeſſes de ces ſortes de Tuniques. Vopiſc. *in Aurelian.*

Mais depuis que les Clercs ſe furent accoutumés à porter l'Aube continuellement, on recommanda aux Prêtres d'en avoir qui ne ſerviſſent qu'à l'Autel, afin qu'elles fuſſent plus blanches. Ainſi il eſt à croire que du tems qu'ils portoient toujours la Chaſuble & la Dalmatie, ils en avoient de particulières pour l'Autel de même figure que les communes; mais d'étoffes plus riches & de couleurs plus éclatantes. *Mœurs des Chrét. Tit. xlj.*

S. Jérôme n'a pas voulu ſignifier autre

choſe, lorſqu'il a dit : *Religio divina alterum Habitum habet in miniſterio, alterum in uſu vitâque communi.* Car toute l'Antiquité atteſte que ces *Habits* étoient les mêmes pour la forme; mais elle a bien changé depuis, & celle qu'on leur a donnée eſt plus pour l'ornement que pour l'utilité On les ornoit ſouvent d'or, de broderie & de pierres précieuſes, pour frapper le peuple par un appareil majeſtueux.

Pluſieurs Auteurs ont donné des explications myſtiques de la forme & de la couleur des *Habits ſacrés.* S. Grégoire de Nazianze nous repréſente le Clergé vêtu de blanc, imitant les Anges par ſon éclat. S. Chryſoſtôme compare l'Étole de linge fin, que les Diacres portoient ſur l'épaule gauche, & dont ils ſe ſervoient pendant les Saints Myſtères, aux aîles des Anges. S. Germain, Patriarche de Conſtantinople, eſt celui qui s'eſt le plus étendu ſur ces explications. L'Étole repréſente, ſelon lui, l'Humanité de Jeſus-Chriſt teinte de ſon propre ſang. La Tunique blanche marque l'éclat & l'innocence de la vie des Eccléſiaſtiques; les Cordons de la Tunique figurent les liens dont Jeſus-Chriſt fut chargé. La Chaſuble repréſente la robe de pourpre, dont il fut revêtu dans ſa paſſion. Le Pallium qui eſt fait de laine, &

que le Prélat porte sur son cou, signifie la brebis égarée que le Pasteur doit conduire au bercail, & ainsi des autres. Thomassin, *Discipl. Ecclésiast. Part. I. Liv. I. Chap. xxxiij. Part. II. Liv. II. Chap. xxxiij. & Part. III. Liv. I. Chap. lxxiij.*

On peut compter parmi les *Habits Sacrés* le Rochèt, le Surplis, l'Aumusse, la Mître, le Pallium, &c.

Bingham, dans ses *Antiquités*, s'échauffe beaucoup & d'une manière peu digne d'un Sçavant de mérite, pour prononcer, que dans la primitive Église, les Évêques & les Prêtres n'avoient pas d'autres *Habits*, pour célébrer l'Office Divin, que leurs *Habits* ordinaires. Nous convenons volontiers que pour la forme, ils n'étoient pas différens des longues Robes, des Manteaux, des Tuniques : c'étoient les *Habits* que tout le monde portoit ; & parce que les Goths, les Vandales, & les autres Nations barbares qui se répandirent dans l'Empire Romain, y apportèrent des Habillemens tout différens, falloit-il pour cela que le Clergé adoptât leurs modes, & qu'il changeât ainsi que de Vainqueurs & de Maîtres ? Cet Auteur convient lui-même, que dès le quatrième siècle, les Clercs avoient déjà des *Habits* particulièrement destinés aux fonctions de leur mi-

niſtère. Il y avoit donc déjà à cet égard des Règles & des uſages établis ; & quand il n'y en auroit pas eu, a-t-on jamais conteſté à quelque Religion que ce fût, le droit de régler l'extérieur & la décence de ſes Miniſtres dans les Cérémonies publiques ? Mais quel inconvénient y auroit-il, que dans des ſiècles plus reculés, les Évêques & les Prêtres euſſent eu dans les Égliſes des *Habits* pareils à ceux qu'ils portoient en public, mais ſeulement plus riches & plus ornés ? Après tout, cet Ouvrage n'eſt pas un livre de controverſe ; & au lieu d'ennuyer ici le Lecteur par une diſpute frivole, il vaut mieux l'amuſer par les Recherches curieuſes que l'Auteur Anglois a faites ſur la forme des Anciens *Habits* que portoient les Eccléſiaſtiques. Il en nomme pluſieurs : ſçavoir le *Birrum* ou la Tunique commune, le *Pallium* ou Manteau, le *Colobium*, eſpèce de Chemiſette, la Dalmatie, la Caſaque Gauloiſe ; l'*Hemiphorium*, eſpèce de Tunique courte, & la Robe ou Chemiſe de lin, *Linea*.

Le *Birrum* ou Tunique commune étoit l'*Habit* des ſéculiers, & les Eccléſiaſtiques les portoient également. S. Auguſtin ſemble dire qu'un Évêque ou un Prêtre ne doit point porter un Vêtement de cette ſorte

ſorte qui ſoit préçieux, qu'il doit le vendre pour ſoulager les pauvres; mais ne ſçait-on pas que pour cette cauſe, il eſt permis de vendre même les Vaſes Sacrés, & que pluſieurs Saints Évêques en ont uſé ainſi? S'enſuit-il de là qu'on n'en devroit point avoir du tout?

Le *Pallium* ou Manteau étoit une ample pièçe d'étoffe que les Anciens portoient par-deſſus la Robe, & qu'ils retrouſſoient ſous le bras gauche; les Clercs, les Aſcètes même le portoient auſſi bien que les gens du monde. Le Manteau Long de nos Écclėſiaſtiques d'aujourd'hui eſt d'une forme différente & d'un uſage moins univerſel; mais il faut être étrangement prévenu pour le trouver indécent.

Le *Colobium* étoit une Tunique courte avec des manches auſſi courtes & ſerrées; c'étoit l'*Habit* de deſſous des Anciens Romains, & les Clercs en faiſoient le même uſage. La Dalmatique étoit une Tunique plus ample, traînante juſqu'aux talons, avec des manches fort larges. Bingham lui-même prouve, qu'elle étoit connuë du tems de Cicéron; mais quand l'uſage n'en auroit pas été extrémement commun alors, il pouvoit l'être du tems de S. Cyprien, dans la paſſion duquel on lit: *Cùm ſe Dalmaticâ expolliaſſet;* leçon que condamne vi-

vement Bingham, après le Docteur Fell, comme une altération impardonnable. Nous avons racourci la Dalmatique, & d'un *Habit* commun nous en avons fait un Ornement Majestueux.

La Casaque Gauloise, *Caracalla*, étoit un *Habit* propre aux laïcs; mais il ne paroît par aucun monument que les Ecclésiastiques l'ayent adopté.

L'*Hemiphorium* étoit, selon le Père Petau, une courte Tunique de dessous ou un demi-Manteau que les Clercs portoient sans doute comme les laïcs; mais qu'il ne faut pas confondre avec l'*Omophorium*, ornement particulier aux Évêques, & dont parle S. Germain de Constantinople.

Enfin *Linea*, la Chemise de lin n'est aux yeux de Bingham qu'une chemise ordinaire, sur-tout dans la relation du Martyre de S. Cyprien; nous ne nous opiniâtrerons pas à soutenir avec Baronius, que c'étoit un Rochèt Épiscopal. Mais n'a-t-on pas une foule de Monumens qui prouvent que dès-lors dans le Ministère des Autels, l'Évêque & les Prêtres étoient vêtus de longues Robes blanches? Et ces Robes ne pouvoient-elles pas être de lin, si commun chez les Anciens. *Dictionnaire raisonné des Arts.*

De la Chaussure des Anciens.

La Chauſſure eſt la partie de l'habillement qui couvre le pied. Les Grècs & les Romains en ont eu de cuir; les Égyptiens de Papirus; les Eſpagnols, de genèt tiſſu, les Indiens, les Chinois & d'autres peuples, de jonc, de ſoie, de lin, de bois, d'écorce d'arbre, de fer, d'airain, d'or, d'argent; le luxe les a quelquefois couvertes de pierreries. Les formes & les noms des *Chauſſures anciennes* nous ont été conſervées, les unes dans les Antiques, les autres dans les Auteurs : mais il eſt très-difficile d'appliquer à chaque forme ſon nom propre. Les Grècs appelloient en général la Chauſſure, *Upodemata pedila ;* ils avoient les *Diabatres* à l'uſage des hommes & des femmes; les *Sandales*, qui n'étoient portées que par les femmes de qualité; les *Lantia*, dont on n'uſoit que dans la maiſon; les *Campodes*, chauſſure baſſe & légère; les *Péribarides*, qu'il n'étoit permis de porter qu'aux femmes nobles & libres; les *Crepides*, qu'on croit n'avoir été que la Chauſſure des ſoldats; les *Abulcès*, Chauſſure des pauvres; les *Perſiques*, Chauſſure blanche à l'uſage des courtiſannes; les *Laconiques* ou *Amu-*

cledes, Chaussure rouge particulière aux Lacédémoniens; les *Garbatines*, souliers de paysans; les *Embates*, pour la Comédie; les *Cothurnes*, pour la Tragédie; les *Enemides*, que les Latins nommoient *Ocreæ*, & qui revenoient à nos Bottines; toutes ces Chaussures s'attachoient sur le pied avec des courroies, *Imantes*. Chez les Lacédémoniens, les jeunes gens ne portoient des Chaussures qu'à l'âge où ils prenoient les armes, soit pour la guerre, soit pour la chasse. Les Philosophes n'avoient que des Semelles; Pythagore avoit ordonné à ses disciples de les faire d'écorce d'arbre. On dit que celles d'Empédocle étoient de cuivre, & qu'un certain Philétas de Cos étoit si maigre & si foible, qu'il en fit faire de plomb; conte ridicule, les souliers lourds ne sont guères qu'à l'usage des personnes vigoureuses.

La Chaussure des Romains différoit peu de celle des Grècs; celle des hommes étoit noire, celle des femmes, blanche: il étoit deshonnête pour les hommes de la porter blanche ou rouge: il y en avoit qui alloient jusqu'à demi-jambe, & on les appelloit *Calcei uncinati*; elles étoient seulement à l'usage des personnes de qualité: on pouvoit les distribuer en deux sortes; celles qui couvroient entièrement le

pied, comme le *Calceus*, le *Mullæus*, le *Pero* & le *Phæcasium*; celles dont la semelle simple ou double se fixoit sous le pied par des bandes ou courroies qui s'attachoient dessus, & qui laissoient une partie de dessus le pied découverte, comme le *Caliga*, le *Solea*, le *Crepida*, le *Bacca* & le *Sandalium*.

Le *Calceus* & le *Mullæus* ne différoient du *Pero*, qu'en ce que ce dernier étoit fait de peaux de bêtes non tanées, & que les deux autres étoient de peaux préparées. La Chaussure de cuir non préparé passe pour avoir été commune à toutes les conditions; le *Mullæus* qui étoit de cuir aluné & rouge, étoit une Chaussure à *la Mode*. Dans les tems de simplicité, il n'étoit guères porté que par les Patriciens, les Sénateurs, les Ediles. On dit que cette Chaussure avoit passé des Rois d'Albe à ceux de Rome, & de ceux-ci aux principaux Magistrats de la République, qui ne s'en servoient que dans les jours de Cérémonies, comme Triomphes, Jeux Publics, &c. Il paroît qu'il y avoit telle Chaussure qu'on pardonnoit à la jeunesse, mais qu'on quittoit dans un âge plus avançé : on reprochoit à César de porter sur le retour de l'âge une Chaussure haute & rouge. Le *Calceus* & le *Mul-*

læus couvroient tout le pied, & montoient jusqu'au milieu de la jambe. Les Romains poussèrent le Luxe fort loin dans cette partie du vêtement, & y employèrent l'or, l'argent, & les pierreries. Ceux qui se piquoient de Galanterie, veilloient à ce que la Chaussure prit bien la forme du pied. On la garnissoit d'étoffe molle; on la serroit fortement avec des courroies appellées *Ansæ;* quelques uns même s'oignoient auparavant les pieds avec des parfums.

Le *Pero* étoit de peaux de bêtes non préparées : c'étoit une Chaussure rustique; elle alloit jusqu'à la moitié du genou. Le *Phæcasium* étoit de cuir blanc & léger; cette Chaussure convenoit à des pieds délicats : les Prêtres d'Athènes & d'Aléxandrie la portoient dans les Sacrifices. Le *Caliga* étoit la Chaussure des gens de guerre; c'étoit une grosse semelle d'où partoient des bandes de cuir qui se croisoient sur le coup de pied, & qui faisoient quelques tours vers la cheville : il y avoit quelquefois de ces courroies qui passoient entre le gros orteil & le suivant, & alloient s'assembler avec les autres. Le *Campagus* différoit peu du *Caliga;* c'étoit la Chaussure de l'Empereur & des Principaux de l'Armée : il paroît que les courroies de

celle-ci étoient plus légères qu'au *Caliga*, & formoient un réseau sur la jambe. Le *Solea*, *Crepida*, *Sandalium*, *Gallica*, étoient des semelles retenuës sous la plante des pieds : voilà ce qu'elles avoient de commun ; quant à leur différence, on l'ignore : on sçait seulement que le *Solea* & le *Gallica* n'alloient point avec la toge, à moins qu'on ne fût à la campagne ; mais qu'on les portoit fort bien avec le Pénule. Les Femmes se servoient de ces deux Chaussures, soit à la ville, soit à la campagne. Il paroît par quelques endroits de Cicéron, qu'il y avoit un *Solea* qui étoit de bois, qu'il étoit très-lourd, & qu'on en mettoit aux pieds des criminels pour le empêcher de s'enfuir. Ce pourroit bien être du *Gallica* des Latins, que nous avons fait notre mot *Galloche*.

Le *Crépida* différoit peu du *Solea*, & ne couvroit le pied que par intervalle. Le *Bacca* étoit une Chaussure de philosophes ; il y en avoit de feuilles de palmier. On n'a d'autres conjectures sur la *Sycionia*, sinon que c'étoit une Chaussure légère. Quant au Cothurne, c'est un espèce de soulier ou de patin fort haut, dont se servoient les Anciens Acteurs de Tragédies sur la Scène, pour paroître de plus belle taille, & pour mieux approcher des

héros dont ils jouoient le rôle, & dont la plûpart passoient pour avoir été des géans. Il couvroit le gras de la jambe, & étoit lié sur le genou. Les *Ocreæ* qui étoient en usage dès la Guerre de Troye, étoient quelquefois d'étain, de cuivre, de fer, & d'oripeau.

Les Juifs avoient aussi leurs Chaussures assez semblables à celles que nous venons de décrire; elles s'attachoient sur le pied avec des courroies. Cependant ils alloient souvent pieds nuds; ils y étoient obligés dans le Deuil, par respect, & quelquefois par pauvreté. Leurs Prêtres entroient dans le Temple pieds nuds : ils ôtoient leurs Sandales en se mettant à table, excepté à la Célébration de l'Agneau Pascal. Oter sa Chaussure & la donner, étoit le signe du transport de la propriété d'une chose.

Les Anciens Germains, & sur tout les Goths, avoient une Chaussure de cuir très-fort qui alloit jusqu'à la cheville du pied : les gens distingués la portoient de peau. Ils étoient aussi dans l'usage d'en faire de jonc & d'écorce d'arbre. Presque tous les Orientaux aujourd'hui portent des *Babouches* ou *Chaussures* semblables à nos pantoufles. Presque tous les Européens sont en souliers. Nos chaussures sont le *Soulier*,

la *Pantoufle*, la *Babouche*, la *Mule*, le *Claque*, le *Patin*, le *Sabot*.

De la Perspective.

La *Perſpective* eſt l'Art de repréſenter les objèts qui ſont ſur un plan, ſelon la différence que l'éloignement y apporte, ſoit pour la figure, ſoit pour la couleur; elle eſt fondée ſur la grandeur des angles optiques & des images qu'ils portent à différentes diſtances.

On diſtingue donc deux ſortes de *Perſpective*; la Linéaire, l'Aérienne. La *Perſpective Linéaire* conſiſte dans le juſte racourciſſement des lignes; l'*Aérienne*, dans une juſte dégradation des couleurs; car dégrader, c'eſt en terme de Peinture, ménager le fort & le foible des jours, des ombres & des teintes, ſelon les divers degrés d'éloignement. C'eſt par cette ſorte d'illuſion que la Peinture ſéduit les ſens, & qu'on attribue du relièf à ce qui n'en a pas. Voila le méchaniſme qui produit cette erreur agréable.

Le jugement de l'inſtinct porte de la grandeur & des dimenſions des corps, il ſe meſure par leurs éloignemens apparens, & par leurs différens degrés de clarté. Un objèt qui ſe trouve placé à une grande diſ-

tance de l'œil qui le voit, paroît sous des dimensions diminuées; mais l'instinct habituel frappé de la distance, corrige cette altération, & rend à l'objèt sa véritable grandeur.

Ainsi pour séduire le jugement involontaire, il doit suffire de donner sur un Tableau les apparences des distances réelles. Ces apparences sont décidées, & par la diminution de l'objèt, & par l'affoiblissement de sa clarté. Une extrémité de paysages dont les traits sont diminués & incertains, les couleurs mal décidées & la lumière affoiblie, ne peut rappeller que des objèts éloignés. L'instinct involontaire transporte au loin ces représentations; qui, par la foiblesse de leur clarté, ne peuvent être supposées qu'à de grandes distances.

La distance apparente peut être encore augmentée par le nombre d'objèts réels, ou apparens & intermidiaires. Dans un Tableau où les traits ne seroient point terminés, ni la lumière fixe, il paroîtroit qu'on eût peint de petits objèts dans les crépuscules; mais si on décide le jour par la vivacité de certaines couleurs, par la force & la correction du dessin de certaines parties; alors ce qui est sur la surface plâte & dont la clarté est affoiblie, frappe l'instinct comme il feroit dans l'éloigne-

ment. Le jugement involontaire sépare ces objèts de ce qui est fixement éclairé.

Pour rendre sur une surface plate un lointain dans lequel la vûë puisse se perdre, on peint une suite d'objèts dégradés par nuances. Ce sont ou des Palais, ou des Campagnes, ou des Figures, qui, dans leurs successions, suivent les diminutions optiques, & qui, à proportion d'un plus grand éloignement où l'on veut les faire paroître, ont des dessins moins artêtés & une lumière plus affoiblie. Cette imitation de l'éloignement séduisant l'instinct, le Tableau prend grandes distances; il n'est pas même possible à la réfléxion de détruire ces effèts méchaniques.

Il est constant que l'imitation est non-seulement la première règle de la Peinture, mais qu'elle est son principe, sa source, enfin ce qui lui a donné la naissance; il est constant encore qu'il ne faut pas avoir eu une connoissance & une pratique bien étenduë dans ce même Art, pour avoir exprimé ou indiqué dès le premier instant qu'il a été exercé, le fuyant, la diminution & la dégradation que la Nature présente & dessine de tous les côtés; c'est là, comme nous l'avons dit, ce qu'on appelle *Perspective*; c'est-à dire, le changement & la diminution que l'air,

pour la couleur & la distance pour les traits, apportent sur les objèts exposés à notre vûë.

La *Perspective* de la couleur a peut-être été plus long tems à s'établir, les Peintres auront été plus long-tems retenus par le défaut des moyens; & quand la pratique & l'usage leur ont fourni ces mêmes moyens, il est vraisemblable qu'ils ont vû quelque tems cette diminution de la couleur, & même les dégradations du trait les plus compliquées & les moins naturelles, sans oser les exprimer, dans la crainte de n'être point entendus. En effèt, quelle devoit étre à cet égard la réserve des Anciens Peintres, puisque même encore aujourd'hui l'on est obligé d'éviter des figures telles que la *Perspective* peut les donner, parce qu'elles ne sont point heureuses? N'entend-on pas tous les jours les gens du monde dire, en considérant le fond d'un Tableau : « Mais ce n'est » point tel bâtiment, je n'en ai point vû » de cette couleur, jamais il n'y a eu de » si petites maisons, &c. »? Car ces mêmes gens, qui d'ailleurs ont de l'esprit, mais qui n'ont jamais réfléchi sur la Nature, & moins encore sur l'Imitation, ne reconnoîtront pas leur ami dessiné de profil, ou des trois quarts; parce qu'ils n'en

ont jamais été frappé qu'en façe. Mais laiſſons ces gens du monde qui font le malheur des Arts & de toutes les connoiſſances qu'ils n'ont pas ; & revenons à la *Perſpective*, après être convenus que les premiers Peintres ont été long-tems ſans oſer exprimer celle de la couleur, & peut-être celle du trait.

Il faut remarquer que la *Perſpective* s'étend ſur tous les objèts les plus voiſins de l'œil, & que le monde en général ne connoît que celle qui, repréſentant des Bâtimens & des Architectures ſur des plans dégradés, en portent le nom par excellence. Pour ſe convaincre de la facilité avec laquelle tous les hommes ont pu remarquer la *Perſpective*, & par conſéquent l'exprimer ; il ſuffit de regarder par l'angle un bâtiment un peu élevé, & de quelque étenduë dans ſa longueur, on ſera frappé de l'abaiſſement proportionnel de ſon trait dans toutes ſes parties, ainſi que la dégradation de ſa couleur ; & dès-lors on conçevra que tout Peintre, ſans être obligé de paſſer par les règles, a dû néceſſairement exprimer ce qu'il voyoit auſſi clairement & auſſi conſtamment.

L'imitation ſeule, un raiſonnement des plus ſimple, enfin l'Art lui-même, nous prouvent donc inconteſtablement que tous

les peuples qui ont connu le dessin, ont dû avoir une idée plus ou moins juste, & plus ou moins d'étenduë; mais toujours constante de la *Perspective.* Cependant on a voulu en refuser la connoissance aux Grècs, les peuples de la terre qui ont poussé le plus loin le sentiment, la finesse & l'éxécution des Arts. S'ils n'eussent point connu la *Perspective*, auroient-ils conduit l'imitation jusqu'à tromper les hommes mêmes? Auroient-ils élevé ces superbes scènes, & décoré ces immenses Théâtres d'Athène avec tant de grandeur & tant de dépense? Un peuple si fin & si délié en toutes choses, auroit-il soutenu la vûë d'un amas confus d'arbres, de bâtimens, enfin celle d'un spectacle de désordre, tel qu'il auroit été nécessairement sans ce premier principe; dont la nature fournit à chaque instant des exemples si faciles à comparer.

M. Pérault, admirateur outré de son siècle, est un de ceux qui a porté le plus loin la prévention contre les Anciens, n'ayant cherché dans ses écrits qu'à les abaisser presqu'en toutes choses; mais il n'a pas eu plus de succès que tous ceux qui ont couru la même carrière, en soutenant d'aussi mauvaises thèses que les siennes. Cet homme peu Philosophe, dans

quelque ſens qu'on veuille prendre ce mot, a avancé deux propoſitions également fauſſes ; l'une que les Peintres ou les Sculpteurs n'avoient aucune idée de la *Perſpective*, qu'ils en ignoroient les règles, qu'ils n'étoient point conduits par la vuë de ces principes qui dirigent aujourd'hui nos Peintres ; l'autre qu'ils n'avoient point par conſéquent le ſecrèt de dégrader les figures, ni par la forme, ni par les couleurs, & qu'ils n'avoient jamais fait de Tableaux où cette idée de dégradation fut ſenſible.

Nous ne prétendons pas aſſurer que les Anciens ayent eu une Théorie auſſi étenduë de la *Perſpective*, que celle que nous avons aujourd'hui. Peut-être que cette intelligence parfaite des Myſtères de la *Perſpective* devoit être le fruit des réflexions, du goût & du travail de tant de génies extraordinaires, qui ont paru depuis 1500 ans. Comme les Sciences & les Arts ſe prêtent un ſecour mutuel, les découvertes qu'on a faites en pluſieurs de ces Arts qui ont rapport à la Peinture, ont bien pu ſervir à mieux développer nos connoiſſances, & à produire des Ouvrages plus réguliers & plus parfaits. Chaque ſiècle ajoûte aux lumières des ſiècles précédens. Si donc M. Pérault s'étoit con-

tenté d'accorder à notre ſiècle quelque ſupériorité en ce genre, il n'auroit rien dit qui ne fût raiſonnable; mais en ravalant le mérite des Peintres Anciens juſqu'à leur refuſer toute connoiſſance de la *Perſpective*, c'eſt ſe montrer par trop ridicule. Comment ſe peut-il que la Peinture ait eu tant d'éclat ſous le règne d'Aléxandre le Grand, & que les plus habiles n'ayent eu aucune idée de la *Perſpective*, ſans le ſecour de laquelle on convient que le Peintre ne peut pas tirer une ligne, ni donner un ſeul coup de pinçeau.

Ludius, dit Pline, peignit le premier ſur les murailles des Ouvrages d'Architèćture & des Payſages. Or, quelle idée pourroit-on ſe faire de ces ſortes de Tableaux, ſi l'on refuſoit aux Anciens la connoiſſance de la *Perſpective*? Apaturius fit une Décoration de Théâtre dans une Ville de Lydie, célèbre par ſon Temple de la Victoire; & cette Décoration étoit faite dans toutes les règles établies par Agatharque de Samos qui l'avoit inventée. Léonard de Vincy, en expliquant ces mêmes règles, n'en a pas mieux fait ſentir les effèts, que Platon dans un Dialogue du Sophiſte, & Socrate dans ſon dixième livre de la République.

En effèt, Apaturius peignit à Trallec

dans un petit Théâtre une Scène où il représenta, au lieu de Colonnes, des Statuës, des Centaures qui soutenoient les architraves, des toîts en rond, des dômes; sur tout cela, il peignit encore un second ordre, où il y avoit d'autres dômes, des faîts que l'on ne voyoit qu'à demi, & toutes les autres choses qui sont aux toîts des Édifices. » Tout l'aspect de » cette Scène paroissoit fort beau, dit Vi- » truve, *Liv. VII. Chap. V.* à cause que » le Peintre y avoit si bien ménagé les » différentes teintes, qu'il sembloit que » cette Architècture eût toutes ses sail- » lies. » Le texte signifie à la lettre que l'aspect de cette Scène flattoit agréablement la vûë à cause de son âpreté, *propter asperitatem*, ou plutôt à cause de son inégalité; ce qui venoit de ce que la lumière étant bien choisie & bien répanduë sur certaines masses, elles avoient un grand relièf, & sembloient s'avançer; la toile, quelqu'unie qu'elle fût, paroissoit raboteuse. Mais il étoit impossible que certaines parties de cette Peinture eussent une apparence de saillies, qu'il n'y en eût d'autres plongées dans l'enfonçement & dans un lointain, ce qui est tout le secrèt de la *Perspective.*

Quoique cette conséquence soit évi-

dente, quoiqu'elle soit, pour ainsi dire, renfermée toute entiére dans ces termes mêmes du passage, je vais la faire envisager dans un autre encore plus précis. C'est toujours Vitruve qui parle dans sa préface, & la traduction de Claude Perrault. « Démocrite & Anaxagore ont écrit sur ce » sujèt, principalement par quel artifice » on peut, ayant mis un point en un cer» tain lieu, imiter si bien la naturelle dis» position des lignes qui sortent des lieux » en s'élargissant, que bien que cette dis» position des lignes nous soit inconnuë, » on ne laisse pas de rencontrer à repré» senter fort bien les édifices dans les » *Perspectives* que l'on fait aux décora» tions des Théâtres; & on sçait, que ce » qui est peint seulement sur une surface » plate paroît avancer en des endroits, » & se reculer en d'autres ». Les Anciens n'ignoroient donc pas la *Perspective*.

Il est malheureux que la Peinture Ancienne, au moins la plus parfaite & la plus terminée, n'éxiste plus; pour nous convaincre du degré, auquel les Anciens ont porté la *Perspective*. On sçait qu'au siécle même d'Auguste les Tableaux de Zeuxis, d'Apelle, de Protogène, & des autres grands Peintres du bon tems de la Gréce, se distinguoient à peine; tant la

Peinture en étoit évaporée, éffaçée, & le bois vermoulu. Il ne nous reste aujourd'hui, pour établir notre jugement, que quelques Peintures sur la muraille, que nous sommes trop heureux d'avoir ; mais que notre goût pour l'Antiquité ne doit pas nous faire admirer également. Toutes belles qu'elles puissent être à de certains égards, il est certain qu'on ne peut les comparer à ces superbes Tableaux, dont les Auteurs Anciens ont fait de si grands éloges ; dont ils parloient à ceux-même qui les admiroient avec eux, à ceux qui sentoient tout le mérite des Chefs-d'œuvres de Sculpture, sur lesquels on ne peut soupçonner ces Auteurs de prévention ; puisque nous en jugeons & que nous les admirons tous les jours, & qu'enfin nous sçavons qu'ils étoient également employés à la Décoration des Temples, & des autres lieux publics. Ces Arts se suivent au point, qu'il est physiquement impossible que l'un fut élégant & sublime ; tandis que l'autre auroit été réduit à un point de platitude & d'imperfection, telle que seroit en effèt une Peinture sans relièf ; sans dégradation ; enfin dans ce qu'on appelle l'*Intelligence* & l'*Harmonie :* parties de l'Art, qui toutes, quoiqu'elles ne paroissent pas appartenir

directement à notre objèt, doivent cependant être compriſes ſous le nom de la *Perſpective* dont elles ſont partie. Après tout, les Peintures à freſque déterrées d'Herculanum, ſuffiſent pour juſtifier que la *Perſpective* étoit bien connuë des Anciens.

Avant même que le Roi d'Eſpagne, alors Roi de Naples, nous en eut donné cette preuve, en retirant de cette Ville un prodigieux nombre de Peintures, les hachures qui expriment les ombres dans la Noçe Aldobrandine, nous apprenoient bien que ſon Auteur n'ignoroit point cette partie de l'Art. Ce n'eſt pas tout, le ſujèt traité dans un intérieur de maiſon, repréſente dix figures ſur le même plan; elles ſont poſées ſimplement & naturellement, ſans aucune attitude forçée, & ſans la recherche ni l'affectation d'aucun contraſte. Si d'un côté, elles ne ſont point obligées d'avoir aucune diminution de trait ou de couleur, le Peintre n'en a pas moins indiqué la *Perſpective* dans toutes les parties où elle étoit néceſſaire; non-ſeulement par la rondeur des corps, & par le ſentiment de l'intervalle qui les ſépare du fond; mais par la juſte dégradation des corps, que ſon ſujèt lui demandoit : telles que l'Autel, le lit, le plancher, &c. Or, ſi toutes ces parties ne ſont pas de la *Perſ-*

pective aux yeux d'un homme d'Art, je ne ſçais où il en faut chercher; aujourd'hui même, que cette Sçience eſt aſſurément plus connuë qu'elle ne l'a jamais été.

Si l'on veut bien encore éxaminer plusieurs Peintures Antiques du Tombeau des Nazoni, & principalement une Chaſſe de cerf, ainſi que tout le Recueil mis au jour par Pietro Santo Bartoli, Édition de Rome, 1680; on ſera frappé des connoiſſances, que les Anciens avoient fait dans la *Perſpective* depuis Pauſias.

Les Sacrifices peints par ce célèbre Artiſte, donnent une idée complette de la *Perſpective*; c'eſt Pline qui en parle, *Liv. XXXV. Chap. xj.* en ces mots : *Cum omnes quæ volunt eminentia videri, candicantia faciant, coloremque condant nigro, hic totum bovem atri coloris fecit*; c'eſt-à-dire, loin de faire, comme on le pratique ordinairement, les corps ſaillans blancs avec les oppoſitions noires, il peignit le bœuf abſolument noir. On ne peut mieux décrire l'Intelligence, l'Harmonie & la rupion des couleurs, d'autant que le même Pline ajoûte : *Umbræque corpus ex ipſo dedit* (*ſcilicet nigro*); il tira les ombres & le corps (du Bœuf) de cette ſeule couleur noir). Il dit enſuite : *Magna prorſus arte, in quo extantia oſtendens, & in confracto*

solida omnia : faisant voir avec un Art infini sur une surfaçe, toute l'étenduë & la solidité des corps par des traits rompus. Il est impossible de donner plus parfaitement l'idée des corps mis en *Perspective.*

M. Perrault fonde une de ces preuves de l'ignorance des Anciens, en fait de *Perspective*, sur les bas reliefs de la Colonne Trajane, où en effèt toutes les règles de la *Perspective* sont violées : mais il a eu grand tort de ne pas distinguer la différence des siècles de l'Antiquité. Peut-il y avoir quelque rapport entre la Sculpture des Romains du tems de Trajan, & celle des Grècs dans l'éclat de leurs Arts ? D'ailleurs fonder une induction générale sur un éxemple particulier, est un vice de raisonnement contraire aux préceptes de tous les Logiciens du monde. Mais on peut opposer à M. Perrault des faits incontestables contre son opinion, & qu'il ne devoit pas ignorer. Le Recueil de Rossi qui a pour titre : *Admiranda veteris Sculpturæ vestigia*, nous présente plusieurs bas-reliefs qui sont une preuve évidente de la connoissance des Anciens dans la *Perspective.*

M. Perrault donne aussi les Médailles des Anciens pour preuve de leur ignorance dans la *Perspective* ; il assure même que l'on

ne connoît aucune traçe sur ces Monnoies; mais c'est un reproche trop outré : car quoiqu'il soit vrai que la plus grande partie des Médailles Anciennes manquent du côté des règles de la *Perspective*, il n'est pas vrai qu'elles soient toutes dans ce cas-là. On a plusieurs Médailles, & sur-tout des Médaillons, dans lesquels non-seulement on fait plus que d'entrevoir la *Perspective*, mais elle s'y trouve entièrement prononcée. Tel est un Médaillon de Seleucus I, Roi de Syrie, représentant d'un côté la tête de Jupiter, & au revers Pallas dans un char tiré par quatre éléphans, lançant d'une main un javelot, & de l'autre tenant un bouclier; cette Pallas est dégradée avec toute l'intelligence nécessaire, les éléphans se distinguent sans confusion, & la rouë du char est vûë de côté, même avec une grande finesse de *Perspective*, ce qu'il faut voir sur le Médaillon; car tous ceux qui l'ont gravé n'ayant point été sensibles à cette partie, ne l'ont pas fait sentir. Au reste ce Médaillon, qui est du cabinèt du Roi, se trouve gravé dans l'Histoire des Rois de Syrie, par M. Vaillant, dans les Annales de Syrie du P. Frælich, & dans plusieurs autres Recueils d'Antiquité. Tels sont encore deux Médaillons de bronze de la suite du Roi. Le premier

eſt de Fauſtine mère : d'un côté la tête de cette Princeſſe, de l'autre l'Enlevement des Sabines ; ce revers repréſente pluſieurs femmes dans le trouble naturel à leur ſituation, mais grouppées avec tout l'art du Deſſin & de la *Perſpective*. Le ſecond eſt de Lucius Vérus ; le revers repréſente Marc-Aurele, & ce Prince dans un char tiré par quatre chevaux, eſt précédé par pluſieurs ſoldats poſés ſur différens plans, avec des dégradations convenables à leur éloignement. M. de Caylus a fait graver toutes ces Médailles, à la ſuite de ſon Diſcours ſur la *Perſpective* des Anciens dans les Mémoires de Littérature ; *Tome XXIII, page* 341.

La *Perſpective* des fonds eſt plus rare dans les pierres gravées, que dans les Médailles ; la raiſon en eſt bien ſimple, nous avons moins de ſujèts de comparaiſon, & l'un ne ſe multiplie pas comme l'autre : néanmoins ſi l'on regarde dans le recueil des pierres gravées du Roi, que M. Mariette a donné au public avec tant de ſoin, les Numeros 95, 102 & 112 ; l'on verra que les Anciens n'ignoroient pas l'Art de marquer la dégradation dans les figures, ſuivant l'endroit du plan où elles ſont placées. La fameuſe pierre connuë ſous le nom de *Cachèt de Michel-Ange*, ſuffiroit ſeule

ſeule pour le juſtifier. Il réſulte invinciblement de tout ce Diſcours, que les Anciens ont connu la *Perſpective*, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'ils l'ignoraſſent. Mais il faut lire les Mémoires même de M. l'Abbé Sallier, & de M. de Caylus ſur cette matière ; ils ſont inſérés dans le Recueil de Littérature, *Tom. VIII & XXIII.* J'en ai tiré tout l'uſage que me permèt l'étenduë de cet Ouvrage.

DES COULEURS.

Du Blanc.

Le Blanc le plus commun eſt celui qu'on appelle *Blanc-d'Eſpagne* ou de *Rouen*. Ce n'eſt qu'une terre ou marne blanche qui ſe fond très-aiſément dans l'eau ; & pour la purifier, & lui ôter tout le gravier qui y eſt mêlé, on la fait fondre ou diſſoudre dans de l'eau claire. Quand elle eſt diſſoute avec beaucoup d'eau, on la remuë bien, & on la laiſſe repoſer un peu de tems, pour faire que tout le gravier tombe au fond du vaiſſeau ; & auſſi-tôt on verſe toute l'eau blanche dans des vaiſſeaux bien nèts, où on la laiſſe repoſer juſqu'à ce que l'eau ſoit devenuë claire, & que tout le Blanc ſoit tombé au fond du vaiſſeau. On

ôte enſuite toute l'eau du vaiſſeau ſans brouiller le fond; & enfin quand elle eſt preſque ſéche, on la forme en pains, & on les laiſſe ſécher à clair. Ce Blanc eſt d'un grand uſage pour la détrempe; mais il ne peut pas ſervir à l'huile, à cauſe qu'il n'a point de corps quand il eſt mêlé. Le Blanc qu'on appelle *Craye*, eſt à-peu-près de la même nature, à la réſerve qu'elle eſt plus dure; mais on peut la réduire comme la Marne.

Quand on veut ſe ſervir de Blanc pour travailler, on le fait d'abord infuſer dans un peu d'eau, pour le réduire en pâte un peu liquide; & on y mêle enſuite la cole chaude pour travailler, & pour la faire auſſi liquide qu'il eſt néceſſaire. On eſt obligé de le faire infuſer dans l'eau; car ſans cela il ne ſe mêleroit que difficilement avec la cole.

Il y a encore un autre Blanc fort commun, qui n'eſt que du marbre blanc bien pulvériſé, lequel ne ſert que dans la Peinture à freſque.

Le Blanc de plomb eſt un fort beau blanc, & c'eſt le même que le blanc de céruſe. Dans les ouvrages à détrempe où il y a pluſieurs teintes ou nuances à faire, on mêle le Blanc de plomb avec le Blanc de Rouen; car il a plus de corps, & ſe

travaille plus facilement. Mais pour la Peinture à l'huile, on n'employe que du Blanc de plomb.

Le Blanc de plomb n'eſt autre choſe qu'une chaux de plomb, ou du plomb réduit en pierre blanche & dure par la vapeur du vinaigre. Pour le faire, on prend des lames de plomb d'une ligne environ d'épaiſſeur, & on les plaçe dans un pot de terre verniſſé; enſorte qu'elles ne ſe touchent pas l'une l'autre, ni le fond du pot, où l'on mèt un peu de vinaigre. Enſuite on bouche bien le pot avec ſon couvercle, & toutes les jointures; & on l'enterre dans du fumier chaud. Au bout d'un mois environ, on retire le pot; & l'on trouve toutes les lames converties en pierre blanche, dure & friable; ce qu'on appelle *Blanc de plomb en écaille.* Il reſte quelquefois au milieu de ces écailles, de petites feuilles de plomb, qui ne ſont pas encore calcinées, & qu'il faut ſéparer du reſte, comme inutiles dans le blanc.

Enſuite on broye ces écailles ſur une pierre dure, comme Porphire, avec la molette & de l'eau claire; & le plus proprement qu'il eſt poſſible, pour avoir de beau blanc.

Quelquefois ces écailles ſont couvertes d'une matière griſe ou jaune, qu'il faut

ratiſſer avant que de les broyer; ce qui peut venir des lames de plomb, qui n'étoient pas bien nettes par deſſus, quand on les a enfermées dans les pots. Le Blanc de plomb étant bien broyé à l'eau, on le laiſſe ſécher, & on le peut garder tant qu'on veut. La Céruſe ne doit être autre choſe que le Blanc de plomb broyé, ſi elle eſt bien pure; mais elle peut être mélangée avec une partie de Blanc de Rouen, ou de craye, ſans qu'on puiſſe s'en appercevoir facilement, ſi ce n'eſt dans la ſuite du tems, après qu'elle a été employée à l'huile : car elle noircit. On peut pourtant reconnoître encore ſi elle eſt mélangée, quand elle eſt broyée à l'huile, & que l'huile n'eſt pas vieille : car le Blanc eſt gras; ce qui ne doit pas être, & ce qui vient de la craye.

Pour ſe ſervir du Blanc de plomb broyé pour la détrempe, il le faut faire encore broyer un peu à l'eau : car il ne s'y infuſe pas de lui-même; mais pour l'huile, il le faut faire bien broyer à l'huile.

Du Jaune.

L'Ocre Jaune eſt une terre tendre aſſez vive en couleur, & qui s'infuſe facilement dans l'eau. Il y en a de graſſe, & d'autre

sabloneuse ; mais pour être bonne, elle doit tenir le milieu. Pour les ouvrages grossiers à détrempe, on l'employe sans être broyée ; mais pour les ouvrages délicats, il la faut broyer. On la broye toujours à l'huile pour la Peinture à l'huile ; mais il faut toujours la broyer fort proprement : car elle perd de son éclat. Elle tient le milieu entre les Jaunes clairs & les bruns.

On a un Jaune clair qu'on appelle *Massicot*, il y en a de fort pâle, & qui tire sur la couleur de citron, qu'on appelle *Massicot blanc* ; & d'autre plus haut en couleur, qu'on appelle *Massicot doré*. Le premier est d'un grand usage dans la Peinture à détrempe & à l'huile. Le second est très-difficile à employer. Il n'est pas trop bon pour l'huile, à cause qu'il devient gris en séchant. Ces Massicots ne sont autre chose qu'une céruse poussée au feu ; & ils sont d'autant plus hauts en couleur, qu'ils ont eu un feu plus violent.

Il y a une espece de Jaune clair, qu'on appelle *Jaune de Naples*. Ce n'est qu'une terre sulphureuse recuite par les feux souterrains. Elle est assez dure, & tirant un peu sur le rouge ; mais quand elle est broyée à l'eau, elle est de la même couleur que les Massicots ; mais elle est plus

douce à employer, plus graſſe, & a beaucoup plus de corps. On ne s'en ſert guères à détrempe, à moins que ce ne ſoit dans de petits ouvrages, à cauſe qu'elle eſt rare, ſur-tout en France; & à l'huile, c'eſt une excellente couleur.

L'*Orpin* ou *Orpinum calciné* ou ſublimé, fait une très-belle couleur d'un Jaune orangé. On ne s'en ſert guères dans la Peinture, à cauſe que c'eſt une matière arſénicale & dangereuſe. On n'a point de couleur Jaune orangé qui approche de celui là; mais on ne ſçauroit le faire ſécher, qu'avec un très-fort ſiccatif.

Entre les Jaunes bruns, il y en a un qu'on appelle *Ocre de Ruë.* C'eſt une terre particulière qui eſt tendre, & s'infuſe facilement dans l'eau. Elle eſt excellente pour la détrempe; mais il faut la broyer à l'eau, pour la rendre plus fine dans les petits ouvrages. Sa couleur eſt fort douce à la vûë. Si on la fait rougir au feu, elle devient d'un Jaune plus rouge & plus brun; mais on ne s'en ſert guères à l'huile: cependant elle peut y ſervir en pluſieurs occaſions.

Les Stils de grains ſont auſſi des Jaunes d'un grand uſage, tant dans la Peinture à détrempe, qu'à l'huile, & ſur-tout dans les Payſages: car c'eſt un Jaune qui

tire un peu ſur le vert. Ce n'eſt qu'un blanc de Rouen, ou craye teinte avec la teinture de graine d'Avignon; on y mêle auſſi un peu de céruſe pour lui donner du corps. Plus la teinture eſt forte, ou plus le blanc eſt teint de fois & à pluſieurs repriſes, en le laiſſant ſécher entre-deux, plus le *Stile de grain* eſt brun. Il eſt aſſez tendre quand il eſt clair, & il peut s'infuſer dans l'eau pour la détrempe; mais il eſt beaucoup plus dur étant brun, & alors il le faut broyer; mais pour la Peinture à huile, il faut broyer le clair & le brun.

La terre d'Ombre eſt une eſpèce de Jaune brun, mais qui tire beaucoup ſur le gris. On lui donne un œil un peu plus rougeâtre, & on la rend plus brune, ſi on la fait rougir au feu. Il faut la broyer, tant pour la détrempe, que pour l'huile: car elle ne s'infuſe pas dans l'eau, quand même elle ne ſeroit pas brûlée. Le feu la rend bien plus dure qu'elle n'eſt dans ſon état naturel.

Pour les teintures jaunes qui ſervent dans la détrempe & dans la miniature, on a la graine d'Avignon qui eſt une petite graine griſe que l'on fait bouillir dans l'eau avec un peu d'alun; & l'on en tire une belle teinture d'un jaune citron.

Le Safran infuſé dans l'eau donne auſſi

une très-belle teinture jaune, & qui tire ſur l'orangé, quand il y a peu d'eau.

La Gomme Gutte qui croît dans l'Inde, donne auſſi une teinture d'un beau jaune, en ſe fondant entièrement dans l'eau, & le jaune en eſt plus brun & orangé, quand il y a peu d'eau.

Enfin *la Pierre de Fiel* donne une teinture d'un jaune brun en ſe fondant dans l'eau. C'eſt une pierre qu'on trouve communément dans le fiel des bœufs.

Du Rouge.

Le Rouge le plus commun, appellé *Brun Rouge*, eſt une terre qui eſt de la même qualité que l'ocre jaune. On en fait d'artificiel, en faiſant brûler & rougir au feu l'ocre jaune; mais il n'a jamais un œil auſſi vif que le beau brun Rouge naturel, & l'ocre jaune qui étoit tendre, devient fort dur au feu, & l'on ne peut pas s'en ſervir ſans le broyer; & le plus tendre qui peut s'infuſer dans l'eau pour la détrempe groſſière, doit être broyé pour les ouvrages délicats à détrempe, & toujours broyé à l'huile, pour la Peinture à l'huile. C'eſt une fort bonne couleur qui tient le milieu entre l'orangé & le Rouge-pourpre. Le Rouge-clair qui tire ſur l'orangé, s'appelle

Mine de plomb, ou *Minium*; c'eſt un fort beau rouge & fort vif, il eſt excellent pour la détrempe; mais on ne s'en ſert point à l'huile. Il faut toujours le broyer pour s'en ſervir. Cette couleur n'eſt qu'une calcination à grand feu de la mine de plomb. Quoique l'on ne ſe ſerve pas de la mine pour les Tableaux à huile, elle eſt pourtant très utile dans les impreſſions d'ocre jaune ou de brun rouge à huile, pour les faire ſécher, en y en mêlant un peu.

Le *Vermillon* ou *Cinabre* eſt un Rouge de couleur de feu très-vif; il y en a de deux ſortes, de naturel & d'artificiel. Le naturel eſt rare; mais l'artificiel eſt au moins auſſi beau, & fort commun. Il n'eſt pas propre pour la détrempe : car il devient violèt un peu ſale; mais à l'huile il eſt fort beau, & a beaucoup de corps. Le naturel ſe trouve dans les mines de Mercure; & l'artificiel ſe fait en mêlant du mercure avec du ſouffre, & faiſant ſublimer le mélange : on trouve au haut du vaiſſeau une maſſe dure par longues aiguilles, tirant un peu ſur le violèt brun. Il faut la broyer avec du vinaigre ou de l'urine, & on la réduira en poudre fort vive en couleur, laquelle ſe garde tant qu'on veut; & qui ſe détrempe facile-

ment à l'huile, ſans changer de couleur; ou avec la cole, ſi l'on veut s'en ſervir en détrempe; ou avec la gomme arabique fonduë pour la miniature.

Pour le Rouge brun, on a une terre d'un Rouge foncé qui tire ſur le pourpre, & qui n'eſt pas vif en couleur. On l'appelle communément *Brun-rouge d'Angleterre.* Il eſt bon pour la détrempe; mais il ne change pas de couleur étant mêlé à l'huile, & il n'eſt pas propre dans cette ſorte de Peinture. C'eſt auſſi une eſpèce de potée qui ſert à polir les métaux durs & le verre, étant préparé en poudre très-fine.

La Laque eſt le Rouge brun qui eſt le plus en uſage, tant dans la Peinture à détrempe, que dans celle à l'huile. Elle tire ſur le pourpre, & c'eſt une couleur artificielle. Il y en a de commune & de fine. La commune n'eſt qu'un blanc de Rouen ou de craye, imbibée à pluſieurs repriſes de la teinture du bois de Bréſil.

Pour faire la Laque fine, on fait fondre de belle bourre ou tonture de drap d'écarlate fine dans une leſcive de fonte bien filtrée; ce qui donne une belle teinture rouge, laquelle étant paſſée dans un linge ou tamis fin, on en imbibe de beau blanc de Rouen ou de craye bien fine, à pluſieurs repriſes, en le laiſſant ſécher à chaque fois,

pour lui donner une couleur plus fonçée. Il faut se servir de vaisseaux d'étain. On peut encore ajouter à cette bourre le mare & la liqueur qui reste, après avoir tiré le carmin de la cochenille.

La Laque est fort bonne à détrempe, & elle a beaucoup d'éclat à la lumière de la chandelle; mais comme on ne se sert guères que de la commune qui est assez pâle, on lui donne de la force avec une teinture de bois de Brésil. La Laque devient fort brune avec l'huile, & sur-tout celle qui est fine; mais il la faut toujours bien broyer pour toutes sortes de Peintures.

Le Carmin est une espèce de Laque très-fine & fort belle; mais il est rare, & on ne s'en sert que dans la miniature, ou dans quelques enluminures : car on le peut glaçer sur le blanc, à cause qu'il n'a pas beaucoup de corps, non plus que toutes les laques.

Pour faire le Carmin, prenez cinq gros de cochenille, trente-six grains de graine de chouan, dix-huit grains d'écorce de raucour, & dix huit grains d'alun de roche : pulvérisez chacun à part dans un mortier bien nèt. Puis faites bouillir vingt-une peintes d'eau de rivière ou de pluye bien claire, dans un vaisseau d'étain bien nèt; & pendant qu'elle bout, vous

y verſerez le Chouan, & le laiſſerez bouillir trois bouillons, en remuant toujours avec une ſpatule de bois, & paſſerez promptement par un linge blanc. Remettez cette eau paſſée dans le vaiſſeau bien lavé, & la faites bouillir; & quand elle commençera à bouillir, vous y mettrez la cochenille, & laiſſerez bouillir trois bouillons, puis vous y mettrez le raucour, & le laiſſerez bouillir un bouillon : enfin vous y verſerez l'alun, & vous ôterez en même tems le vaiſſeau de deſſus le feu, & vous paſſerez promptement toute la liqueur dans un plat de fayance ou de porcelaine bien nèt, & ſans preſſer le linge. Laiſſez enſuite repoſer la liqueur rouge pendant ſept ou huit jours, puis vous verſerez doucement le clair qui ſurnage, & laiſſerez ſécher le fond au ſoleil ou dans une étuve, que vous ôterez enſuite avec une broſſe ou plume; & c'eſt là le Carmin, qui eſt une poudre très fine & très-belle en couleur.

Le Carmin ne peut ſe faire dans un tems froid; il ne ſe précipite pas au fond de la liqueur, & devient une eſpèce de gelée qui ſe corrompt.

La Cochenille qui reſte dans le linge, après avoir paſſé la liqueur, peut être remiſe au feu pour en avoir un ſecond Car-

min, mais qui ſera bien plus beau que le premier.

Enfin la Cochenille qui reſte dans le linge, & la liqueur rouge qui ſurnage au Carmin, peut ſe mêler avec la teinture de bourre d'écarlatte pour en faire la Laque fine.

On tire de la graine d'écarlate, qui eſt une galle de la groſſeur d'un pètit poids qui vient à des arbriſſeaux en Languedoc & en Provence, une belle teinture rouge qui peut ſervir à faire de la Laque; mais pour la détrempe, on ne ſe ſert que de la teinture du Bréſil pour glaçer & pour donner de la force.

Pour avoir cette teinture faite de bois de Bréſil, on le fait bouillir dans un pot neuf & verniſſé avec un peu d'alun & de chaux, avec de la cole de cuir blanc; ce qui ſoutient la teinture : car ſans cela, elle ſe ramaſſe en bouillant long tems par petits pelotons en forme de bourre, & l'on ne ſçauroit s'en ſervir; ſi l'on mêle dans la teinture un peu de cendres de bois, on la change en teinture violette.

Le Raucour donne une belle teinture rouge; mais elle ſe paſſe promptement à l'air, & l'on s'en ſert peu dans la Peinture à détrempe.

Du Bleu.

L'azur à poudrer & l'email est le Bleu le plus commun. C'est une poudre d'une couleur très-vive ; & ils ne sont différens, qu'en ce que l'azur a le grain bien plus gros que l'émail : car c'est la même matière. Plus le grain de l'émail est gros, & plus la couleur est vive, il tire un peu sur le violèt comme l'azur ; mais l'émail est d'un plus beau Bleu céleste. Le grain de l'azur a poudrer est si gros, qu'on ne peut l'employer que difficilement, & seulement à détrempe ou à fresque, ou pour mettre dans l'amidon avec lequel il se lie fort bien. On l'appelle *Azur à poudrer*, parce que pour faire un beau fond d'un Bleu Turquin, on le poudre sur un blanc à l'huile couché médiocrement épais, & le plus gras qu'on peut : on l'y étend aussitôt avec une plume ; mais il faut l'avoir bien fait sécher auparavant sur un papier au-dessus du feu : on y en mèt assez épais, & on l'y laisse jusqu'à ce que le fond soit bien sec ; & ainsi le blanc en prend autant qu'il peut : ensuite on le secouë, & on ôte tout ce qui ne tient pas au blanc, en le frottant légèrement avec une plume ou une brosse douce. C'est une couleur très-

vive & qui dure fort long-tems, quoiqu'elle ſoit expoſée à l'air ou à la pluye.

L'Émail eſt d'autant plus pâle qu'il eſt plus fin. C'eſt une poudre qui ſert dans la détrempe & à freſque; mais on ne s'en ſert guères à l'huile, parce qu'il noircit, à moins qu'il ne ſoit mêlé avec beaucoup de blanc. Cette couleur n'eſt qu'un verd coloré avec le zafre, étant fondus enſemble, & enſuite réduits en poudre.

Les cendres bleuës ſont d'un très grand uſage dans la Peinture à détrempe, & il y en a qui ſont très-vives en couleur; mais à l'huile, elles noirciſſent & deviennent verdâtres : car elles tiennent de la nature du verd-de gris; & de plus, quand on les mèt à l'huile, elles ne paroiſſent pas plus brunes ou fonçées en couleur. On les trouve en pierre tendre dans les lieux où il y a des mines de cuivre ou de roſette, & l'on ne fait que les broyer à l'eau pour les réduire en poudre fine.

Cet eſpèce de Bleu eſt très-avantageux pour la Peinture à détrempe qu'on ne voit qu'à la lumière de la chandelle, comme ſont les décorations de Théâtre.

Le plus préçieux de tous les Bleus eſt celui qu'on appelle *Outremèr.* On ne s'en ſert ordinairement que dans la Peinture à l'huile, & dans la miniature. Il eſt fait

avec le *Lapis lasuli*, qui est une espèce de pierre rare qui nous vient de Perse & d'Arménie. Cette pierre est fort dure, & est ordinairement fort remplie de veines de marbre blanc, & d'une marcassite cuivreuse.

Voici la manière de le purifier, & de le réduire en poudre. On fait d'abord rougir au feu le *Lapis lasuli*, & on l'éteint dans du vinaigre; & l'on répéte cette opération plusieurs fois, pour rendre la pierre plus tendre à être broyée. Le feu ne lui fait rien perdre de la vivacité de sa couleur. On le broye ensuite à l'eau sur le porphyre ou sur quelque pierre fort dure, & on le laisse bien sécher. Après cela on fait une composition qu'on appelle *Ciment*, avec de l'huile de noix ou de lin, de la poix grasse & de la cire qu'on fait bien fondre ensemble, & l'on y incorpore la poudre du *Lapis* en mêlant bien le tout sur le feu. Ensuite le Ciment étant refroidi, on le mèt en masse dans une légère lessive de soute bien filtrée dans quelque grand bassin de fayence; & il faut qu'il y ait beaucoup de lessive par rapport au ciment. Enfin on pétri à froid la masse du ciment dans la lessive, jusqu'à ce qu'elle devienne médiocrement colorée de bleu : alors on la verse dans un autre

vaiſſeau de fayence que l'on couvre bien, de peur de la pouſſière, & on la laiſſe repoſer juſqu'à ce que tout l'Outremèr ſoit tombé au fond du vaiſſeau, & que la leſſive ſoit claire : laquelle on ôte enſuite entièrement, ſans brouiller l'Outremèr qui eſt au fond, qu'on laiſſe bien ſécher ; après quoi on l'ôte avec une plume ou une broſſe pour la garder en poudre.

Auſſi-tôt que le ciment eſt retiré de la première leſſive, on le remèt dans de nouvelle, & l'on fait comme la première fois pour en tirer l'Outremèr ; ce qu'on continuë de faire autant de fois qu'on juge à propos, à proportion que la premiere leſſive s'éteint. Car il faut remarquer que l'Outremèr qui vient de la première opération, eſt le plus beau & le plus haut en couleur ; celui de la ſeconde eſt plus gris, & enfin celui des dernières devient ſi gris, qu'il n'eſt pas d'uſage, ou très-peu, & de plus il n'a pas de corps : car ce n'eſt quaſi que le marbre qui étoit dans le Lapis. On conſerve ces différens Outremèrs chacun à part ; & on remarquera encore que le plus beau eſt toujours plus gris que le moindre : on en connoît la fineſſe en en mettant un peu entre les dents.

L'Outremèr qui n'a pas été falſifié,

étant mis ſur le feu dans un creusèt, ne change point de couleur; s'il a été falſifié, il devient noirâtre ou plus pâle.

On trouve quelquefois des cendres bleuës qui paroiſſent auſſi belles que de l'Outremèr; mais on connoît facilement que ce ne ſont que des cendres, ſi on les mêle avec un peu d'huile : car elles ne deviennent guères plus brunes qu'elles étoient auparavant, au contraire de l'Outremer qui devient fort brun, & au feu elles deviennent noires.

On a encore un Bleu brun qu'on appelle *Inde* ou *Indigo :* l'Inde eſt plus claire & bien plus vive que l'Indigo; ce qui vient ſeulement du choix de la matière dont on les fait : car au fond, c'eſt la même. C'eſt une fécule d'une plante appellée *Anil.* On en fait tremper les feuilles dans l'eau pendant deux jours environ; enſuite on ſépare l'eau qui a une légère teinture de Bleu verdâtre. On bat cette eau avec des palettes de bois durant deux heures; & quand elle mouſſe, on ceſſe de battre, & l'on y jette un peu d'huile d'olive en aſpergeant : on voit auſſi-tôt la matière de l'Inde qui ſe ſépare de l'eau par petits grumeaux, comme quand le lait ſe tourne; & l'eau étant bien repoſée, elle devient claire, & l'Inde ſe trouve au fond comme de la lie

qu'on ramaſſe après avoir ôté l'eau, & qu'on fait ſécher au ſoleil. L'Inde ſe fait avec les jeunes feuilles & les plus belles, & l'Indigo avec le reſte de la plante. Cette plante croît dans les Indes Orientales & Occidentales. L'Inde eſt ordinairement par petites tablettes de deux à trois lignes d'épaiſſeur, & d'un Bleu aſſez beau ; mais l'Indigo eſt par morçeaux irréguliers d'un Bleu brun, tirant ſur le violèt. Cette couleur eſt excellente pour la Peinture à détrempe, tant pour le brun des bleus que des verds, en y mêlant pour le verd de la teinture de graine d'Avignon ou du Verd de veſſie. On pourroit ſe ſervir de l'Inde à l'huile, elle a beaucoup de corps avec le Bleu ; mais elle ſe décharge en ſéchant, & perd la plus grande partie de ſa force : c'eſt pourquoi on n'en uſe pas, à moins que ce ne ſoit pour quelques draperies qu'on glaçe d'Outremèr par-deſſus.

Le Tourneſol peut être de quelque uſage dans la Peinture à détrempe & dans l'enluminure. Le Tourneſol eſt une pâte qu'on forme ordinairement en pains quarrés, avec le fruit d'une plante qu'on appelle auſſi *Tourneſol*. Lorſqu'on veut ſe ſervir de cette pâte qui donne une aſſez belle teinture bleuë, on la mèt dans l'eau ; mais il arrive aſſez ſouvent que la tein-

ture du Tourneſol eſt rouge; ce qui lui arrive par quelque mélange d'acide, & on lui redonne ſa couleur bleuë en y mélant de l'eau de chaux.

Du Verd.

Pour le Verd, on a des terres qu'on appelle *Terres Vertes*, & qui ſont d'une aſſez belle couleur. On ne s'en ſert point dans la Peinture à détrempe, mais ſeulement dans la Peinture à freſque & à l'huile. Il y en a de deux ſortes. La terre verte commune eſt une eſpèce de terre graſſe qui ne ſe diſſout pas facilement à l'eau, & qu'il faut broyer pour l'employer; elle eſt d'un Verd aſſez pâle. L'autre terre verte eſt un marbre tendre qu'on trouve aux environs de Vérone: elle eſt fort dure; & pour la broyer facilement à l'huile, on la broye auparavant à l'eau. Cette terre verte eſt fort eſtimée & aſſez rare; elle eſt d'un beau Verd-brun, & a beaucoup de corps, ce que n'a pas la commune. C'eſt une couleur excellente pour les payſages à l'huile.

Le Verd de montagne ou Verd de terre eſt un très-beau Verd clair qui tire ſur le bleu. C'eſt une couleur qui eſt fort en uſage dans la détrempe & à freſque; mais

on ne s'en ſert pas dans les Tableaux à l'huile, à cauſe qu'il noircit : on s'en ſert ſeulement avec l'huile pour l'impreſſion des treillages & autres ouvrages de cette nature. C'eſt une terre qui tient de la nature du Verd-de-gris, & par conſéquent du cuivre. Il eſt ordinairement en poudre; cependant il faut le broyer pour l'employer.

Les Cendres vertes ſont un Verd de la même nature que le Verd de montagne, & peut-être n'eſt-ce que ce Verd bien broyé à l'eau & réduit en poudre fine.

On compoſe fort ſouvent le Verd dans toutes les Peintures avec quelque bleu & quelque jaune.

Le Verd-de-gris n'eſt qu'un cuivre rouge ou roſette, conſumé à la vapeur du vinaigre, comme on fait le blanc de plomb, ou par les acides du mare de raiſins dont on enveloppe le cuivre; mais cette couleur n'eſt pas fort en uſage dans la Peinture à détrempe, & encore moins dans la Peinture à l'huile : car quoiqu'elle paroiſſe d'abord fort belle étant glaçée ſur des fonds blancs, elle ne dure pas, & elle devient noire peu de tems après. Le Verd-de-gris eſt un grand ſiccatif pour les couleurs à l'huile qui ne ſéchent point; mais on n'en mêle que dans les noirs tout purs qui ne peuvent pas ſécher; & pour peu

qu'il y en ait, ils séchent fort promptement. On s'en sert ordinairement dans les impressions faites avec le noir de fumée.

On tire du Verd-de gris une teinture d'un fort beau Verd qui tire sur le bleu, & qui noircit un peu dans la suite; mais il prend un œil plus jaune auparavant. On se sert de cette teinture dans quelques enluminures, & principalement dans le lavis coloré des plans, pour représenter de la couleur d'eau.

Pour tirer cette teinture, on pulvérise du beau Verd-de-gris, qu'on fait infuser dans de l'eau chaude avec un peu de tartre, en le remuant souvent pour le faire dissoudre; ensuite on laisse reposer le tout pendant quelque tems, & la teinture nage au-dessus d'une espèce de lie, que l'on sépare sans les mêler.

On a encore une autre teinture verte qu'on appelle *Verd de Vessie*, à cause qu'on le mèt dans des Vessies. Ce n'est qu'un suc épaissi tiré du fruit de *Noirprun*. On laisse bien sécher ce suc dans les Vessies en l'exposant à l'air, de peur qu'il ne se corrompe en moisissant, & qu'il ne perde sa couleur. Pour se servir de ce Verd, qui est d'un grand usage dans la Peinture à détrempe, & sur-tout dans les bruns; on le détrempe seulement avec de l'eau,

en l'y laiſſant infuſer. On l'employe aſſez épais quand on veut faire des ombres fortes ; il eſt auſſi fort bon pour glaçer, & il porte ſa cole ou ſa gomme avec lui.

Enfin on a pour la détrempe fine & pour la miniature une autre très-belle teinture verte, mais qui eſt plus rare qüe la précédente ; on l'appelle *Verd d'Iris :* c'eſt un Verd-brun & qui peut auſſi ſe glaçer, comme le Verd de veſſie ; mais il eſt bien plus beau.

Pour faire ce Verd, on prend les feuilles des fleurs d'Iris violèt, qu'on épluche fort proprement, en ne conſervant que la paille violette ; on les mèt à la cave dans quelque vaiſſeau de fayence ou de terre verniſſé & bien couvert, juſqu'à ce qu'elles ſoient comme pourries ; alors la teinture qu'elles donnent eſt violette, mais en y mélant un peu d'eau de chaux, elle devient d'un fort beau verd : on la paſſe enſuite dans un linge, & on la verſe dans des coquilles de mèr, pour la faire ſécher au ſoleil. C'eſt pourquoi on trouve ordinairement ce Verd dans des coquilles, où il n'en paroît que fort peu ; mais il a beaucoup de corps : on s'en ſert dans les petits ouvrages, comme du Verd de veſſie dans les grands ouvrages à détrempe ; car il ſe fond avec l'eau, & porte ſa gomme.

Du Noir.

Pour les Noirs, il y en a une grande quantité; mais ils ne sont pas tous propres pour toutes sortes de peintures. Toutes les terres & pierres noires peuvent servir pour la détrempe & la fresque; mais on ne s'en sert point à l'huile : encore pour la détrempe, on ne se sert guères que du Noir de fumée, qui y est fort commode, parce qu'il a beaucoup de corps; mais on ne doit pas s'en servir dans les Tableaux à l'huile : car pour peu qu'on en mêle dans les autres couleurs, il les fait noircir; & même si l'on peint par-dessus quelque couleur où il y en ait, quoiqu'elle soit bien séche, ce Noir ne laisse pas de pénétrer celle de dessus & la gâte : ainsi on ne s'en sert que dans les impressions noires à l'huile.

Tous les charbons de bois peuvent s'employer dans les peintures à l'huile; mais on choisit ordinairement ceux qui sont faits de bois très-dur, comme ceux de noyaux de pêches ou d'abricots : je crois qu'on pourroit y employer aussi ceux de coco : car ce charbon à plus de corps. Ces Noirs tirent un peu sur le brun, ce qu'on connoît en y mêlant du blanc. Il faut le broyer

broyer d'abord sur la pierre avec de l'eau; & lorsqu'il est sec, on le garde tant qu'on veut, & il se détrempe très-facilement avec l'huile, toutes les fois qu'on en a besoin.

Il y a un autre Noir, qu'on appelle *Noir d'os ou d'yvoire*. Ce Noir est d'un très-grand usage, seulement dans la peinture à l'huile. Il se fait avec de l'ivoire ou avec des os très solides, qu'on fait brûler à feu couvert, ou dans un creusèt, pour les réduire seulement en charbon, & non pas les calciner : car après qu'ils sont brûlés, s'il s'y trouve quelques parties blanches ou grises, il la faut ratisser ou rejetter. Comme ces os sont encore très-durs, quoiqu'ils soient bien brûlés, on les broye d'abord à l'eau, parce que tous les corps durs se broyent bien plus facilement à l'eau qu'à l'huile; & quand l'eau est bien séchée & évaporée, on les broie facilement à l'huile. On les peut aussi garder tant qu'on veut, étant broyés à l'eau; & les broyer à l'huile quand on en a à faire. Ce Noir est d'une couleur roussâtre, & fort doux à la vûë, étant mêlé avec le blanc & avec des couleurs claires, & même glaçé.

Quelques Peintres se servent d'un Noir particulier pour retoucher leurs Tableaux à l'huile, & pour donner beaucoup de

force dans les bruns. Cette couleur n'eſt que le Bitume de Judée qu'on appelle *Aſphaltum*. Il ſe fond facilement dans l'huile étant un peu écraſé : il eſt d'un Noir rouſſâtre tirant ſur le Minime ; & comme il ſe glaçe facilement, il eſt fort doux à la vûë & fort commode pour l'uſage auquel ils l'employent ; mais il ne ſéche jamais ſans un fort ſiccatif ; c'eſt pourquoi quand on en prépare, il ſe conſerve pendant pluſieurs années, pour s'en ſervir quand on veut, en y mettant un ſiccatif.

On ſe ſert à détrempe d'une teinture brune qui fait le même effèt que l'Aſphalte ; à l'huile, on l'appelle *Fulverin*. On la glaçe auſſi ſur toutes ſortes de couleurs brunes, pour leur donner plus de force. Ce Fulverin ſe trouve chez les Teinturiers en écarlate ; & ce n'eſt que l'urine dans laquelle ils lavent d'abord les draps qui ſont teints en écarlate.

Entre toutes les couleurs, il y en a pluſieurs qu'on eſt obligé de broyer quand on s'en veut ſervir, ſoit à détrempe ou à l'huile. Celles pour la détrempe, qui ſont broyées avec l'eau, il les faut conſerver avec un peu d'eau par deſſus, pour empêcher qu'elles ne ſe ſéchent : car elles redeviendroient auſſi dures qu'elles étoient auparavant ; mais pour celles qui ſervent

pour la miniature, qu'on employe avec la gomme Arabique, on y mêle un peu d'eau gommée quand elles ſont broyées; & ſi elles ſe ſéchent, il ſuffit d'y mettre un peu d'eau, laquelle faiſant fondre la gomme, diſſout auſſi la couleur qui y eſt mêlée; & on la mêle ſeulement un peu avec le bout du doigt. Mais pour conſerver celles qui ſont broyées à l'huile, & qui ſe ſéchent facilement, ou qui deviennent ſi graſſes, qu'on ne peut s'en ſervir quelque tems après qu'elles ſont broyées, on les enferme dans des morçeaux de veſſie de porc ou dans des boyaux de quelques animaux, où elles ſe conſervent fort longtems ſans ſe gâter; & lorſqu'on veut s'en ſervir, on pique la veſſie, & en la preſſant un peu, on en fait ſortir autant qu'on en a à faire.

Pour toutes les couleurs qui, étant broyées à l'eau, ne ſe durciſſent pas en ſe ſéchant, on les conſerve en cet état; & on les détrempe à la cole ou à l'huile, quand on s'en veut ſervir.

De la manière de glaçer les couleurs.

Premièrement il faut ſçavoir qu'il n'y a que les couleurs qui ſont des teintures, ou qui ont peu de corps, qui peuvent ſe

glaçer : car une couleur glaçée n'eſt autre choſe qu'une couleur qui laiſſe voir au travers le fond ſur lequel elle eſt couchée. On glaçe ſur les bruns pour leur donner plus de force, & ſur les couleurs claires & blanches, pour faire une couleur très-vive & éclatante; & qui l'eſt toujours beaucoup plus, que ſi la même couleur étoit peinte à l'ordinaire avec toutes ſes teintes différentes.

On glaçe à détrempe ſeulement avec les teintures, qu'il faut coucher le plus également & uniment qu'il eſt poſſible avec une broſſe ou un pinçeau qui ne ſoit pas rude ; & il faut le faire fort promptement, de peur de détremper le fond ſur lequel on glaçe. Il faut auſſi que ce fond ne puiſſe pas boire la couleur avec laquelle on glaçe: car ſans cela, il s'y fait des taches, comme il arrive au papier qui n'eſt pas aſſez colé ni lavé avec l'eau d'alun, quand on lave deſſus. C'eſt pourquoi quand on veut glaçer quelque choſe à détrempe, il faut l'*encoler* auparavant. On encole un ouvrage peint à détrempe, en paſſant légèrement par-deſſus une couche de cole claire & nette, & médiocrement forte; & quand la cole eſt ſéche, on glaçe par-deſſus.

Pour les ouvrages à l'huile qu'on veut

glaçer pour leur donner beaucoup d'éclat, ce qui se fait ordinairement aux draperies avec le bel Outremèr, ou la belle Laque; on peint le dessous fort clair, l'on va même jusqu'au blanc tout pur pour les plus grands réhauts; & pour les bruns, on les peint à l'ordinaire; mais on doit remarquer qu'il faut que les couleurs du fond soient fort fines ou bien broyées; & de plus, aussi tôt qu'on a peint ce fond, & quand il est encore tout frais, il faut y passer légèrement en tout sens la brosse de bléreau à adoucir, afin que le fond qui doit être glaçé, soit bien uni : car sans cela, la couleur que l'on glaçe par-dessus, ne pourroit pas se coucher bien uniment, & seroit plus épaisse dans tous les petits sillons qui se font avec le pinçeau; ce qui ne seroit pas propre, & feroit un mauvais effèt à la vûë. On ne glaçe point à l'huile sur un fond qui n'est pas bien sèc. Il y en a qui vernissent le fond sur lequel ils veulent glaçer avec le vernis ordinaire des Tableaux, pour le rendre plus uni; & quand le vernis est sèc, ils glaçent par-dessus; mais le vernis gâte toujours un peu la couleur : cependant il faut vernir, si le fond est bien embué. Il faut que la couleur avec laquelle on glaçe, soit fine, pour se bien étendre, & se coucher éga-

lement & uniment avec un pinçeau de poil doux & fin, & qu'elle ſoit aſſez claire d'huile. *Mém. de l'Académie des Sçiences, Tom. XIX. pag. 663.*

Les meilleures *Huiles* qu'on puiſſe employer, ſont l'*Huile* de lin & noix.

Pour fondre les couleurs, & pour les adoucir ſur la toile, on employe l'*Huile* d'Aſpic, qui ôte le luiſant des Peintures: on s'en ſert auſſi pour nettoyer les Tableaux; mais il faut prendre garde qu'elle n'emporte la couleur.

La *Gomme* eſt une matière gluante, dont on ſe ſert pour broyer les couleurs en détrempe : on employe ordinairement la *Gomme* d'Arabie. Les couleurs les plus épaiſſes ont le plus beſoin d'être *gommées*, ſans quoi elles s'attachent difficilement.

La *Broſſe* eſt un pinçeau dont tous les poils ſont égaux, & ne ſe terminent pas en pointe comme les pinçeaux ordinaires. Les premières couleurs s'appliquent avec la *Broſſe*. On ſe ſert de la *Broſſe* pour adoucir les traits.

Le *Pinçeau* eſt un inſtrument garni de poils qui vont en diminuant par l'extrémité, & qui ſe terminent en pointe : les Peintres s'en ſervent pour appliquer les couleurs.

Le *Torchon* eſt un morçeau de toille

dont les Peintres se servent pour torcher & essuyer.

La *Petite cuvette* remplie d'huile, sert pour nettoyer les pinçeaux, que les Peintres nomment trivialement *Pot de chambre*.

Observation sur le Coloris.

Le Coloris consiste dans la diversité spécifique du Rouge, du Bleu, du Verd, du Jaune, du Cramoisi, &c. Le clair-obscur tombe sur une même couleur, bleu clair, bleu foncé, bleu moyen. Ce clair-obscur résulte du mélange du noir & du blanc, ou comme on disoit anciennement, de l'ombre & de la lumière.

On découvre par cette seule distinction du Coloris & du Clair-obscur, l'erreur de ces anciens Philosophes qui faisoient consister leurs couleurs dans les divers mélanges d'ombres & de lumière. Ils prenoient le simple Clair-obscur pour le Coloris, qui doit consister dans quelque chose de plus fin, mais d'inconnu jusqu'à ce moment.

Une première règle, ou un premier principe en cette matière; c'est que tout degré de Coloris est susceptible de tout degré de Clair-obscur; par éxemple, il y a des Bleus de tous les degrés de clair &

d'obscur. Il y a des fonçés, des verds moyens, des verds clairs, des rouges fonçés, des rouges moyens, des rouges clairs: mais il y a ici bien des équivoques de langage à craindre & à éviter.

La couleur de rose, la couleur de chair, sont des couleurs, dit-on, essentiellement claires; & un violet clair, ajoute-on, n'est pas un vrai violèt, c'est un gris de lin. La couleur de chair est une autre couleur claire, parce que son nom propre se spécifie & la détermine à un tel degré de clair. Mais son degré de Coloris, qui est le Cramoisi, la rend indifférente à toutes sortes de degrés de clair & d'obscur. Le Rouge Cramoisi peut être fonçé, & alors c'est du pourpre; il peut être moyen, & alors c'est cramoisi tout court; il peut être entre clair & moyen, & alors c'est rose, ou rose vif; il peut être très-clair, & alors c'est chair.

C'est-à-dire, que d'une même cuve de Cochenille, la teinture peut, en y faisant tremper l'étoffe plus ou moins de tems, ou l'y retrempant plus ou moins de fois, tirer des pourpres, des amaranthes, des giroflées, des cramoisis vifs & pâles, des roses vifs & pâles, des chairs vifs & mourans; & c'est le même des violèts qui sont toujours faits d'une même cuve ou d'une

même pâte, avec noir & blanc; ils prennent tantôt le nom de violèt, tantôt de gris de lin, selon leur degré de clair, sans cesser d'avoir le même degré de Coloris.

Il s'agit donc d'abord de déterminer les degrés de Coloris, sans égard à ceux de Clair-obscur. Car les plus diverses couleurs, le Rouge, le Verd, le Bleu, le Jaune, peuvent, malgré leur diversité spécifique & très-sensible de Coloris, avoir le méme degré de clair & d'obscur. C'est-là une seconde règle ou la suite de la précédente.

Quand on examine de près les couleurs telles que la nature & les divers Arts naturels nous les représente, sur-tout dans l'observation d'un fer qui rougit par degrés au feu, on sent que toutes les couleurs sortent du Noir pour aller se perdre dans le blanc.

Quand on y regarde de plus près, on voit que le Bleu est la première couleur qui se dégage des ténèbres, & que ce bleu est le vrai noir, couleur de la Nature & de l'Art. On distingue donc ici le *Noir*, couleur du *noir noir*, du *noir* tout court.

Avec du bleu pur on fait du noir & un beau noir, tant en peinture qu'en teinture; noir qui ne diffère du noir vulgaire

que par un petit œil imperceptible de couleur. Le Bleu au reste a la propriété de s'étendre depuis le noir jusqu'au blanc, le blanc n'étant qu'un bleu noyé dans les ténèbres.

Nulle couleur ne peut monter si haut ni descendre si bas. Le Rouge ne peut conserver son œil, ni aussi bas, ni aussi haut que le bleu; & il paroît d'un degré de clair au-dessus de ce bleu, & d'un degré au dessous.

Comme le bleu sort du noir, le rouge sort du bleu; tout bleu foncé a un petit œil rougeâtre; ce qui a fait croire que le violèt étoit naturellement la plus foncée de toutes les couleurs. Mais on peut éprouver de rendre un violèt aussi foncé que le bleu l'est naturellement; on n'y réussira jamais, à moins que de lui ôter tout son œil violèt. Il faut pour le rouge une pointe de vivacité, qui le fait monter au second degré d'obscur au-dessus de son bleu.

Au Jaune, il faut encore une pointe de clair au dessus du rouge; & jamais on ne fera jaune, vrai jaune, aussi foncé que le rouge foncé, beaucoup moins aussi foncé que le bleu.

Le Jaune sort du rouge, comme le rouge sort du bleu, & le bleu du noir.

Après quoi, & du sein du jaune même, paroît sortir le clair sans teinture, le blanc pur dans lequel se perd tout le Coloris.

Pour le dire en passant, le vrai bleu primitif se trouve assez dans le beau bleu de Prusse, ou peut-être dans l'Indigo; le rouge dans la bonne Laque, & le jaune dans la terre d'Ombre. Selon la balance des couleurs, la terre d'Ombre a un degré de clair au-dessus de la Laque, & celle-ci en a un au-dessus de l'Inde; le tout à l'huile, qui est le vrai creusèt des couleurs.

Après ces trois bleu, rouge, & jaune; toutes les autres se produisent par leur mélange, & il n'y en a point d'autres primitives. Il n'est pas nouveau de remarquer qu'il n'y a que ces trois couleurs primitives, & que tout le reste est dérivé par le mélange.

Après ces trois couleurs primitives, il y en a cinq; qu'on peut qualifier de sous-primitives ou secondaires. Ce sont les couleurs primitives du vulgaire qui n'en connoît guères d'autres, & les rapporte toutes; le bleu, le verd, le jaune, le rouge & le violèt, en remarquant, comme on l'a fait plusieurs fois, que M. Newton n'a point connu les couleurs, lorsqu'il a confondu le verd & le violèt avec les trois autres.

Passé les cinq couleurs précédentes, il n'y a donc qu'équivoque dans les autres degrés de Coloris. Il est essentiel de les bien déterminer par des observations Pittoresques & *Tittoresques*, si on peut le dire, & par un calcul bien précis & bien géométrique.

Pour abréger toutes discussions faites, il y a douze degrés de Coloris, ni plus ni moins; & ces douze degrés forment un cercle parfait, qui démontre la vérité du calcul, commençant par le bleu, & finissant par le bleu. Voici ces douze demi teintes.

Bleu, *Céladon*, *Verd*, *Olive*, *Jaune*, *Fauve*, *Nacarat*, *Rouge*, *Cramoisi*, *Violèt*, *Agathe*, *Violant*, *Bleu.*

La composition en est précise; bleu fait bleu, trois de bleu, un de jaune, fait le céladon : deux de bleu contre deux de jaune, fait le verd; un de bleu sur trois de jaune, fait l'olive.

Ce sont-là les couleurs simples. Les couleurs composées, autrement-dites, couleurs sales, couleurs pourtant fort communes dans la nature, & fort usuelles dans la Peinture, se trouvent plus abondantes, au nombre à-peu-près de 41 ou 42; sans parler des troisièmes, des quatrièmes & cinquièmes mélanges.

De-là on passe aux degrés de clair-obscurs, dont le nombre monte aussi à douze ou treize demi-teintes depuis le blanc jusqu'au noir.

De sorte que, multipliant 12 par 12, on a 144 ou 146 degrés ou demi-teintes de couleurs possibles, couleurs vraies & comme simples, ni plus ni moins, partageant en nuances égales l'espace immense qu'on croit être, & qui est même, en un vrai sens, entre le noir & le blanc.

Les couleurs sales ou fausses, à l'aide du clair-obscur, montent à 500 environ. Tout cela au reste a été éxécuté avec le pinçeau, avec la teinture & avec la navette même.

Or, dans tout ceci, il ne s'agit que de peinture, de teinture, & d'autres Arts purement colorisés, dont la nouvelle Optique propose la perfection, ou plutôt, si on peut le dire, le perfectionnement dans un cabinet de couleurs.

Tout consiste à tendre un ou plusieurs cabinèts de toutes sortes de couleurs tranchées & nuancées selon les règles de l'Art & de la Science, chaque couleur portant dans son revers, ou dans son étiquette, son numéro, son nom, sa fabrique, ses degrés de mélange, d'analyse & de composition.

L'usage en est 1°. de définir tous les degrés & les rapports des couleurs possibles, voulut-on même les nuançer comme à l'infini.

2°. Quelque couleur qui se présente dans les objèts naturels, ou dans les ouvrages de l'Art, d'en trouver tout d'un coup, par la simple confrontation, l'espèce, le genre, la classe, l'ordre, le caractère, le nom, la fabrique même, avec la façon précise de l'imiter, soit avec le pinçeau, soit autrement.

3°. D'avoir une espèce de balance de coloris & de clair-obscur, qui définisse le degré juste de toutes les drogues de peinture & de teinture, & de tous les objèts naturels. Par éxemple, de pouvoir dire, la couleur de chair est du neuvième degré de coloris, de la classe des rouges cramoisis, & du dix ou onzième degré de clair-obscur.

Le Carmin est du huitième degré & demi de coloris, entre la classe du couleur de feu, & celle du cramoisi, au six ou septième degré de clair-obscur.

Le Vermillon est du septième degré & demi de coloris, entre le rouge orangé & le rouge de feu, au huit ou neuvième degré de clair-obscur.

La fleur de Lilas est au onze ou dou-

zième degré de coloris, dans la claſſe des violets bleuâtres, & au dix ou onzième degré de clair.

La roſe eſt au neuvième degré de coloris, dans la claſſe des cramoiſis, au huit ou neuvième degré de clair; & ainſi de tous les objèts qui peuvent ſe préſenter, les métaux même, les pierres, & ſur-tout les coquillages, les animaux, les oiſeaux, les plantes, &c. *Mém. de Trévoux, Avril* 1739. *Pag.* 808.





DES DOUZE SORTES *DE PEINTURE.*

Peinture a la Mosaïque.

I. Il faut premièrement avoir tous les Dessins au nèt, de la grandeur de l'ouvrage ; ce qu'on appelle *Cartons*, avec un Tableau peint, soit en petit, soit en grand, de tout l'ouvrage qu'on veut faire : car cette éxécution n'est proprement qu'une copie.

Pour les couleurs, il faut que toutes les petites pierres de chaque teinte ou nuance d'une même couleur, soient rangées par ordre dans des paniers ou boëtes ; & toutes ces petites pierres doivent avoir au moins une façe plate & unie, ou à-peu-près, laquelle doit être exposée à la vûe, & que les autres côtés soient un peu plus petits que la façe : car c'est la partie qui doit entrer dans le mortier, pour les retenir contre l'enduit. Il faut encore que

ces petites pierres ne ſoient pas luiſantes ni polies : car on n'en verroit pas les couleurs à un jour qui réfléchiroit la lumière. Les plus petites pierres ſeront plus propres à faire un ouvrage plus délicat & plus fini; mais l'éxécution en ſera plus longue. Il n'eſt pas néceſſaire que ces pierres ſoient d'égales figures, pourvû qu'on les puiſſe plaçer fort proche l'une de l'autre, & qu'il n'y ait pas de grands vuides entr'deux : c'eſt pourquoi il faut en avoir, dont les façes ſoient de toutes ſortes de figures, pour ſuivre plus éxactement les contours du Deſſin. Il faut enfin que la ſurfaçe éxtérieure de toutes ces parties enſemble, quand elles ſont à leur place, ſoit la plus unie & la plus égale qu'il ſera poſſible; ce qui rendra l'ouvrage plus propre & plus parfait, ce qui lui fera faire un meilleur effèt.

Lorſque le premier enduit eſt fait ſur le mur, comme le premier qu'on a fait pour la Peinture à freſque, & qu'il eſt bien ſèc ; on mouille un peu la plaçe ſur laquelle on veut travailler, & l'on y ponce avec de la pierre noire pilée, le Deſſin ou carton de papier, qui doit être picqué pour cela ; enſuite on mèt du mortier fin d'une épaiſſeur médiocre & égale ſur chaque petite plaçe. On ne paſſe pas le trait

du Deſſin : car il faut le conſerver, & plaçer dans les contours de petites pierres, en les trempant dans le mortier un peu clair ou liquide, qu'on doit avoir tout près dans un auge ou jatte de bois. Quand on a couvert de pierres un petit eſpaçe, il faut un peu les battre avec une règle épaiſſe & forte pour les dreſſer par leur faççe platte qui paroît au-dehors, à-peu-près comme les Carreleurs font le carreau ; mais il faut bien prendre garde quand on les dreſſe ainſi avec la règle, que le mortier ſoit encore tout frais ; car ſans cela on romproit la liaiſon qu'elles ont avec le mortier.

Quand on fait quelque partie délicate, comme une tête, une main, &c. on pourroit avoir le trait de ces parties fait à l'encre, ſur du papier blanc, fin & huilé ; afin qu'en l'appliquant ſur l'ouvrage tout frais fait, on connût ſi le Deſſin n'en ſeroit pas altéré : car on verroit l'ouvrage fait au travers du papier huilé ; & s'il y avoit quelques défauts, on pourroit les corriger avant que le tout fût bien ſèc.

Si le mortier déborde un peu en quelques endroits, entre les joints des pierres qu'il faut faire tous les plus petits qu'il ſera poſſible, on doit le ratiſſer avec la truelle qui ſert dans tout ce travail. Mais comme les pierres ſe barbouillent toujours

un peu de mortier, & principalement en les dreſſant avec la règle, lorſque tout ſera bien ſèc, on les ratiſſera le plus promptement qu'il ſera poſſible, avec un couteau ou ratiſſoire; & enfin on les frottera avec un morçeau de bois, & du ſablon fin avec de l'eau, pour les nettoyer entièrement, en les lavant enſuite avec l'eau.

Si l'on veut faire quelque changement quand tout eſt fait, il ſera bien aiſé, puiſqu'il n'y aura qu'à abbatre juſqu'au premier enduit qui doit toujours reſter.

Cette eſpèce de Peinture doit durer autant que le mur ſur lequel elle eſt, ſans aucune altération des couleurs; mais on ne s'en ſert ordinairement que dans les grands ouvrages qui doivent être placés loin de la vûë. Cependant on en voit quelques petits morçeaux qui ſont fort finis.

Pour dorer dans cette eſpèce de Peinture, on a de petites piéces de verre blanc ou clair, épais & doré au feu d'un côté; & c'eſt le côté doré qu'on applique ſur le mortier, la ſurfaçe extérieure du verre ſervant de vernis à l'or. Ces petits morçeaux de verre doivent être de la même grandeur que les autres pierres colorées; mais pour ôter le mortier qui déborderoit entre les petites piéces de verre, il faut ſeulement les ratiſſer proprement avec un

couteau, & les laver enſuite avec de l'eau: car le ſablon étant frotté ſur le verre, le terniroit, & le brillant de l'or ne paroîtroit plus au travers; auſſi bien le mortier n'eſt pas bien adhérant au verre.

Toutes les pierres qu'on emploie, doivent être des cailloux, ou marbre colorés ou blancs, leſquels il faut choiſir & rechercher ſoigneuſement, en les ſéparant & triant entre tous les marbres de différentes couleurs & veines qu'on trouve dans les rochers, en mettant chaque teinte à part dans chaque couleur; mais comme il ſeroit difficile d'en recouvrer de toutes les couleurs néceſſaires pour la Peinture, il en faudra faire d'artificielles par le moyen du feu, leſquelles ne feront que de gros émaux imparfaits, compoſés de ſable & de quelques mineraux fondus enſemble. *Mémoires de l'Académie, Tom.* 10.

Peinture a Détrempe.

II. Il y a lieu de préſumer que cette Peinture eſt la première qui ait été miſe en uſage, parce que toutes ſortes de couleurs s'y peuvent employer, & qu'il ne faut que de l'eau, & qu'un peu de gomme ou de cole pour les détremper.

On peint à détrempe ſur des murs de

plâtre, ſur du bois, ſur des peaux, ſur des toiles, ſouvent même ſur de gros papiers forts; enfin il eſt indifférent ſur quel fond on l'employe, pourvû qu'il ne ſoit point gras, & que ce ne ſoit point ſnr un enduit frais, où il entre de la chaux, comme dans les enduits pour la Peinture à freſque. On en fait ſur tout uſage pour les éventails, les décorations de théâtre, &c.

Cette Peinture dure long-tems, quand elle eſt à couvert & dans un lieu ſèc. La Peinture *à Détrempe* a cela de commun avec la freſque, que les clairs en ſont très-vifs; mais elle a de plus, que les bruns en ſont plus forts.

Cette Peinture a un avantage particulier, c'eſt qu'étant expoſée à quel jour ou lumière que ce ſoit, elle fait toujours ſon effêt; & plus le jour eſt grand, plus elle paroît éclatante & belle : d'ailleurs les couleurs étant ſèches, ne changent jamais; elles demeurent toujours au même état, tant que le fond ſubſiſte.

PEINTURE A FRESQUE.

III. L'enduit ſur lequel on doit peindre, ſe fait avec de la chaux & du ſable : il ne peut être bien bon, ni de longue durée, que ſur la pierre ou ſur la brique;

mais on fait deux enduits l'un sur l'autre. Le premier qui touche la pierre, qui n'est pas celui sur lequel on doit peindre, doit être fort raboteux, mais égal, avec de gros sable; & sur celui-là on couche le second avec du sable fin, sur lequel on peint.

Si la pierre n'est pas poreuse & trouée, il faudra y faire plusieurs trous en tous sens, & de biais, pour y faire entrer le premier enduit de mortier, ensorte qu'il ne puisse pas s'en détacher. Mais si c'est de la brique, dont les joints soient de mortier qui ait débordé en bâtissant, le fond sera assez inégal pour retenir le premier enduit.

On pourroit faire ce premier enduit avec de bonne chaux & du ciment fait de tuile pilée; mais ordinairement on le fait de gros sable de rivière, ou d'autre qui soit aussi bon. Il faut que cet enduit soit bien dressé, mais fort rude; afin de pouvoir happer & bien retenir le second, qui doit être fait avec du sable fin, pour y coucher les couleurs. On choisit pour le second enduit, de la chaux fort vieille éteinte, à cause que l'on croit que l'enduit qui en est fait avec le sable, ne se gerse pas.

Quand le premier enduit est bien sèc,

& qu'il a bien pris corps avec le fond, on y applique le ſecond, pour peindre, en mouillant un peu le premier, pour faire mieux happer le ſecond. Mais comme on ne couche ce ſecond enduit qui doit être mince, qu'à meſure qu'on veut travailler deſſus, & qu'il doit être encore frais quand on travaille, il faut auparavant avoir fait tous ſes deſſins ſur de gros papier, & de la grandeur de l'ouvrage.

On conſidère donc d'abord quelle eſt à-peu-près la grandeur de la ſurfaçe qu'on pourra peindre pendant que l'enduit ſera frais; & c'eſt cette portion d'enduit qu'on fait coucher & qu'on unit bien avec la truelle. Auſſi-tôt qu'il a pris un peu de conſiſtance, pour ne pas s'enfonçer facilement en y touchant, on y applique le Deſſin qu'on veut peindre, & on l'y calque avec une pointe; enſorte que, lorſque le Deſſin eſt ôté, on puiſſe en voir toutes les traçes gravées ſur l'enduit, & alors on commence à peindre.

Les couleurs qui doivent ſervir dans cette eſpèce de Peinture, ne peuvent être que des terres, & même des terres d'une nature ſèche, s'il eſt poſſible, ou des marbres ou des pierres bien pilées. Car toutes ces couleurs qui s'employent avec l'eau toute ſeule, ſe doivent un peu mêler avec

l'enduit où il y a de la chaux ; & elles doivent faire un mortier coloré.

Avant que de commencer à peindre, on doit préparer toutes les teintes des couleurs dans des écuelles ou terrines de terre, & en faire les épreuves en les faiſant ſécher ſur des carreaux ou tuiles, comme on a fait pour la Détrempe : car cette Peinture a beaucoup de rapport à celle-là, à l'exception du fond où il y a de la chaux, & qui eſt frais, & qu'on ne s'y ſert point de colle, ni d'aucune matière gommeuſe.

Auſſi tôt que l'on s'apperçoit que l'enduit ſur lequel on peint, eſt un peu trop ſèc pour faire que les couleurs qu'on y couche s'y puiſſent incorporer, il faut l'abbatre en le hachant, & en faire un nouveau tout proche de ce qui eſt déjà peint, & prendre bien garde de barbouiller l'ouvrage qui y touche, & qui eſt fini.

On ne peut noyer les teintes les unes avec les autres, qu'en les hachant, comme ſi l'on deſſinoit, ou en les pointillant ; mais comme la plûpart de cet Ouvrage n'eſt que touché, ſi les teintes ne ſont pas bien différentes, il paroît aſſez adouci quand elles ſont plaçées les unes auprès des autres ; & ſur-tout dans une diſtance conſidérable, comme ſont la plûpart de ces ouvrages

ouvragres qu'on fait dans de grandes Voûtes, & des Dômes des Égliſes.

On ne retouche jamais cet Ouvrage pour lui donner des clairs. Mais comme la force dans les ombres lui manque aſſez ſouvent, on eſt obligé quelquefois de les retoucher; ce qu'on ne fait, que quand le tout eſt bien ſèc : car ce n'eſt qu'alors qu'on peut bien voir l'effèt de cette Peinture. On ſe ſert pour retoucher, de quelques couleurs brunes de leur nature, leſquelles ne puiſſent pas être détruites par la chaux qui eſt deſſous; & l'on détrempe ces couleurs avec de l'eau & quelques matières gommeuſes. En Italie, ils y mêlent du lait de bois de figuier; mais il faut que l'ouvrage ſoit à couvert de la pluie. On pourroit auſſi retoucher à ſèc, des couleurs rouges avec de la ſanguine brune, en frottant & eſtampant, comme ſi l'on deſſinoit : car on trouve quelques morçeaux de cette pierre qui eſt un peu graſſe de ſa nature, leſquels ſont d'un brun aſſez vif, & tirant ſur la Laque; par ce moyen ce qu'on retoucheroit, ne pourroit s'eſfaçer, pourvû qu'il ne fût pas lavé par l'eau. On pourroit auſſi faire la même choſe pour les noirs, avec de la pierre noire qui n'eût point de ſalpêtre, comme il s'en trouve quelques morçeaux; ce qu'on peut

connoître en les exposant à l'humidité pendant quelque tems.

Si l'on vouloit dorer sur la Peinture à Fresque, on le pourroit faire de la même manière qu'on dore sur la Peinture à l'Huile avec l'or couleur. *Mém. de l'Academ. Tom,* 10.

Peinture a l'Huile.

IV. Cette Peinture a de grands avantages pour la délicatesse de l'éxécution, pour l'union & le mélange des teintes, pour la vivacité de plusieurs de ses couleurs, & enfin pour la force de la Peinture. Elle pourroit passer pour la plus parfaite des manières de peindre, si ces couleurs ne se ternissoient pas dans la suite du tems; ce qui vient de l'Huile avec laquelle toutes ses couleurs sont détrempées. Le luisant de ses couleurs empêche qu'elle ne fasse son effèt, à moins qu'elle ne soit éxposée à un jour de biais; c'est pourquoi on ne peut pas s'en servir dans toutes les éxpositions où le jour ne lui est pas avantageux.

Quoique l'Huile de Noix soit sécative, il y a pourtant des couleurs qui, étant mêlées & broyées avec cette huile, ne sèchent jamais, & d'autres ne sèchent que

très difficilement : ainsi on a recours à la couperose blanche fonduë & séchée sur une platine de fer ; mais il faut la broyer à l'huile pour l'y mêler. Cependant comme la couperose est un sel, & qu'il y a à craindre qu'elle ne se sépare des couleurs quoique sèches, quand les Tableaux sont éxposés à l'humidité, & qu'en se fondant avec l'eau, elle ne laisse sur le Tableau une espèce de farine blanche quand l'eau se sèche, plusieurs employent d'autres sécatifs que la couperose.

Le plus commun est une huile qu'on appelle *Sécative.* Ce n'est que de l'Huile de Noix, cuite dans un pot de terre à feu lent, avec de la litarge bien broyée avec la même huile ; on ne mèt environ qu'une huitième ou dixième partie de litarge. Il y en a qui font cuire avec l'huile un oignon coupé en plusieurs morçeaux, pour la dégraisser & pour la rendre plus coulante & moins gluante.

On peignit d'abord à l'huile sur des planches de bois, ensuite sur des lames de cuivre, & enfin sur des toiles & de gros taffetas. On peut aussi peindre sur des murs enduits de plâtre.

Pour préparer les planches de bois pour peindre à l'huile, on les encole d'abord des deux côtés, avec de la cole chaude

de cuir ; on en mèt des deux côtés, pour empêcher que les planches ne ſe tourmentent. Enſuite quand la cole eſt ſèche, on racle bien le côté ſur lequel on doit travailler ; & on les imprime auſſi des deux côtés avec du blanc de craie & de la cole, en ſe ſervant d'une broſſe douce ; & on le fait pluſieurs fois de ſuite, en laiſſant toujours bien ſécher la couche précédente, & uniſſant bien à chaque couche le côté où l'on doit travailler, avant que d'en mettre une autre : toutes ces couches ſervent à remplir tous les pores du bois, pour rendre le fond bien uni. Enfin on l'imprime d'une couleur à huile, qui ſoit fine & médiocrement épaiſſe, en la couchant uniment avec la broſſe douce. Cette couleur eſt ordinairement du blanc de plomb ou de céruſe, mêlé d'un peu de brun-rouge & de noir de charbon ; ce qui fait un gris tirant ſur le rouge.

Pour les planches de cuivre, on les imprime d'abord de la couleur à huile qui doit ſervir de fond pour travailler : on donne deux ou trois de ces couches l'une après l'autre, en laiſſant toujours ſécher la précédente ; mais comme ces couches ſont ordinairement trop polies, & qu'on n'y peut pas peindre facilement à cauſe que la couleur y gliſſe trop, on bat un

peu l'impression toute fraîche avec la paume de la main, pour y faire un petit grain qui happe mieux la couleur qu'on y mèt en peignant.

Maintenant pour les toiles, elles doivent être neuves, assez claires, & avec le moins de nœuds qu'il est possible. Quand la toile est bien tenduë sur le chassis, on l'encole d'abord avec la cole de cuir, qui doit être figée. On couche cette cole avec le tranchant d'un grand coûteau. On pousse un peu la toile par derrière aux endroits où l'on passe le coûteau, pour étendre la cole plus également & plus uniment; & on n'y en laisse que le moins que l'on peut. On racle aussi tôt toute la cole qui a passé par derrière avec le même coûteau, afin que la toile soit plus également encolée. La toile devient alors fort tenduë; & on la laisse bien sécher. Lorsqu'elle est sèche, on y frotte en tout sens une pierre de ponce, qui emporte tous les nœuds & toutes les inégalités. On imprime ensuite la toile avec un brun rouge broyé à l'huile & médiocrement épais, dans lequel on mèt quelque sécatif, qui est pour l'ordinaire un peu de mine rouge bien broyée & bien mêlée avec le brun-rouge. On étend cette impression sur la toile avec le couteau, comme on a fait la cole. On

ponçe encore la toile pour la rendre plus unie, & pour donner une autre couche.

On donne presque toujours deux autres couches d'impression l'une après l'autre sur la première, & de la même couleur que les dernières qu'on a mises sur les planches de bois; en ponçant toujours la précédente quand elle est sèche, avant que de mettre la suivante. Ces dernières couches sont d'un gris rougeâtre qui convient en général à toutes les couleurs de la Peinture; & quand la toile est bien sèche, elle est alors préparée pour peindre.

Si l'on veut peindre sur un mur de plâtre, on y donne d'abord une couche d'impression à huile, avec du brun-rouge ou de l'ocre jaune, laquelle s'emboit dans le plâtre sèc; & cette seule impression pourroit suffire pour peindre dessus; mais on en peut donner une seconde par-dessus la première.

Il y a eu des Peintres fameux qui ont crû que toutes les impressions à huile gâtoient toujours les couleurs qu'on y mettoit dessus : c'est pourquoi ils se sont seulement servis de toiles imprimées de blanc à détrempe, & ils ont peint à huile pardessus.

On fait d'abord une ébauche du Tableau, laquelle ne sert que pour couvrir

la toile avec les couleurs, pour en faire voir l'effèt; mais il faut que cette ébauche soit faite proprement, & que toutes les couleurs soient autant à leur plaçe qu'il est possible; & pour cela il faut que le dessin soit bien arrêté.

Plus un Tableau est nourri de couleurs, comme on parle, & que la couleur est pure & sans être patrouillée avec d'autres par-dessous, plus les couleurs conservent leur éclat dans la suite du tems.

Quand on veut retoucher un Tableau qui est fini, il ne le faut faire qu'avec beaucoup de précaution; & ce ne doit jamais être que pour les bruns, afin de leur donner plus de force, & en glaçant : car si on vouloit retoucher les clairs, on ne réussiroit jamais, & il vaut mieux recommençer à peindre toute la partie dont on n'est pas satisfait.

Quand on peint une couleur sur une autre qui n'est pas sèche il y a long-tems, la dernière s'emboit, à cause que l'huile de celle de dessus pénètre & entre dans celle de dessous; ce qui arrive aussi quand on peint sur des toiles qui sont nouvellement imprimées.

Un des grands avantages de cette Peinture, est qu'elle donne du tems pour mêler autant qu'on veut, les teintes les unes

sur les autres, en les adoucissant, & pour les faire paroître plus semblables au naturel; & de même pour les contours des corps ronds & fuyans, qui ne doivent jamais être tranchés, mais toujours un peu noyés & adoucis avec le fond sur lequel ils sont.

C'est pourquoi on commençe toujours à finir sur l'ébauche ces sortes d'objets arrondis, lesquels sont les plus avancés; afin que l'on puisse coucher un peu du fond proche des contours fuyans, pour en noyer les couleurs ensemble : car sans cela, ces contours seroient tranchés; ce qui les feroit paroître secs & durs. Ensuite quand on finit les autres corps qui sont derrière, & dont on a déjà couché un peu de couleur, on joint la couleur qui est nouvelle, avec celle qui a été couchée, le plus proprement qu'il est possible, sans y faire de bourelèts, comme si elles n'avoient pas été couchées à différentes reprises : mais ce n'est pas la même chose pour les corps qui ne paroissent pas ronds, & qui doivent être tranchées : car pour ceux-là, on finit le fond le premier, comme un ciel contre lequel il y a des arbres, qu'il faut toucher sur le ciel; & autres semblables qui sont tranchés naturellement.

Quand un Tableau est fini & bien sec,

il est presque toujours tout entier, ou en partie; mais principalement quand il est peint sur un fond qui n'étoit pas sèc depuis plusieurs années : c'est pourquoi on est obligé de le vernir, pour rendre aux couleurs leur vivacité; ce qui donne aussi un luisant à tout le Tableau. On fait de plusieurs sortes de vernis pour les Tableaux à huile, dont le principal corps est la thérébentine de Venise; mais il faut y ajoûter une autre matière sécative : car sans cela, la thérébentine ne sécheroit pas, & le vernis haperoit toujours. Le meilleur de tous ces sécatifs est de la gomme Laque, bien blanche & bien claire, qu'on fait fondre à un feu lent dans de l'huile de thérébentine, ou dans de l'huile d'Aspic : on la passe ensuite; & c'est ce qu'on appelle *Vernis sécatif*. La dose de cette matière n'est pas autrement déterminée : cependant on peut prendre une once de thérébentine, une demi-once de vernis sécatif, deux onces d'huile de thérébentine; on mêle ces trois choses ensemble dans une phiole de verre, & dans de l'eau, que l'on fait bouillir un quart-d'heure ou environ, en mettant d'abord la phiole dans l'eau, avant que de faire chauffer l'eau pour échauffer peu-à-peu la phiole à mesure que l'eau s'échauffe : car une trop

grande chaleur subite pourroit la faire casser. On bouche légèrement la phiole pendant que le vernis cuit. Si l'on vouloit du vernis un peu plus ou moins épais, il faudroit y mettre plus ou moins de thérébentine. Quand le vernis n'a pas assez de corps, il faut vernir plusieurs fois : car l'huile de thérébentine s'évapore facilement, & la thérébentine entre dans la couleur.

On couche le vernis avec une brosse douce de poil de cochon, & l'on frotte légèrement; de peur que l'huile de thérébentine ne détrempe la couleur. Si le Tableau est nouvellement peint, il arrive quelquefois que le vernis refuse de prendre sur la couleur du Tableau; mais il n'y a qu'à pousser son haleine contre le Tableau, & le vernis prend aussi-tôt en cet endroit.

Il y en a qui font un vernis sécatif avec le Sandarac, qui est une gomme fort claire, qu'ils font fondre dans l'esprit de vin ou dans de l'huile de thérébentine, à feu lent. Ce vernis est très clair; mais il n'est pas propre pour les Tableaux qui sont exposés à l'humidité : car l'eau le fait fariner, & il paroît sur le Tableau des tâches blanches, où a été l'eau pendant quelque tems; lesquelles on ne peut en-

lever qu'en ôtant tout le vernis. On se sert pour cela de petits morçeaux de linge trempé dans de l'esprit de vin, dont on frotte le Tableau aux endroits tachés; & l'on change de linge à chaque fois qu'on frotte : car il s'imbibe aussi-tôt du vernis qu'il détrempe. Il faut frotter légèrement avec l'esprit de vin : car si le Tableau n'est pas vieux fait, l'esprit de vin dissoud la couleur avec le vernis. Quand on a emporté toutes les taches, on mèt un autre vernis sur le Tableau.

Pour dorer sur la Peinture à huile, on se sèrt de vieilles couleurs fort grasses & médiocrement épaisses, comme celles qui se trouvent au fond de l'huile des pinceliers; mais il les faut passer dans un linge pour en ôter toutes les ordures, & les peaux qui y sont. Au défaut de ces couleurs grasses, qui doivent être d'un jaune tirant sur le rouge, ce qu'on fait en y mêlant un peu d'ocre jaune & de brun-rouge, on prend trois parties d'ocre jaune, & une de brun-rouge, bien broyées à l'huile & assez liquides; & on les fait cuire sur le feu lent, dans une écuelle de terre, jusqu'à ce que le tout devienne épais & gluant : mais pourtant de telle consistance, qu'on le puisse coucher avec le pinçeau, & c'est ce qu'on appelle Or

couleur. Si cet or-couleur n'étoit pas assez sécatif pour sécher médiocrement en un ou deux jours d'été, il faudroit y mêler un tant soit peu de sécatif.

C'est cet or-couleur qui doit servir de fond ou de couche pour happer & retenir l'or en feuille qu'on y applique avec le coton, ou des pinçeaux longs, ou des bilboquès. Mais il y a beaucoup d'adresse à coucher proprement l'or-couleur sur la Peinture, en hachant, ou d'une autre manière, où l'on veut appliquer l'or : car l'or-couleur doit être appliqué assez épais, & assez ferme pour ne pas couler ; & plus il est épais, plus l'or a de relièf ; c'est pourquoi on se sert de pinçeaux longs, pointus & assez fermes. On n'applique l'or sur l'or-couleur, que quand l'or couleur est presque tout-à-fait sèc, pourvû seulement qu'il puisse un peu happer l'or, c'est assez : car plus il est sec, plus l'or est vif. Mais quelque précaution qu'on prit à peindre proprement l'or-couleur, on ne réussiroit pas à dorer, sans avoir entièrement dégraissé le fond : car l'or prend facilement sur la couleur, quoiqu'elle paroisse bien sèche. C'est pourquoi on détrempe dans assez d'eau, de la chaux fusée à l'air ; & on la couche sur tous les endroits de la Peinture, où l'on veut dorer. Quand la chaux

eſt bien ſèche, on l'emporte en frottant avec une broſſe aſſez rude; enſorte qu'il n'en reſte que fort peu, ce qui n'empêche pas de voir ce qui eſt peint; & alors on couche l'or-couleur aux endroits où l'on veut qu'il y ait de l'or, & l'or ne s'attachera pas à la Peinture, mais ſeulement à l'or couleur, quand on y mettra l'or. Comme on applique l'or, non-ſeulement où eſt l'or-couleur, mais tout plat aux environs, après l'avoir un peu battu avec le coton, pour le bien attacher; on laiſſe bien ſécher l'or-couleur pendant quelques jours, & enſuite on l'épouſte bien; & toute la dorure ſe dépouille fort proprement. Mais comme il faut auſſi emporter un peu de chaux qui eſt reſté ſur la peinture du fond, on y poſe légèrement une autre broſſe frottée d'un tant ſoit peu d'huile nette; ce qui nettoye tout, & ne gâte pas l'or; quoique l'huile le terniſſe un tant ſoit peu.

Il y a des Peintres qui appliquent en quelques endroits de leurs Tableaux à huile, de l'or en coquille, ce qui eſt de l'or moulu; mais comme cet or s'applique avec de l'eau gommée, elle refuſeroit de prendre ſur la couleur à huile, ſi on ne la frottoit pas ſèchement avec un peu de jus d'oignon ou d'ail; qu'on laiſſe ſécher

avant que de coucher l'or : quand cet or est sèc, on vernit par-dessus avec le vernis ordinaire des Tableaux; pour empêcher que l'eau ne puisse emporter l'or.

Quelques Peintres font sur des toiles, les Tableaux qui doivent être posés à des plafonds; pour les coler, on employe la cole de Marouffe, la meilleure de toutes les coles. L'on frotte le derrière de la toile avec ce marouffe, que l'on y mèt assez épais; & de même l'endroit du mur, où l'on doit coler le Tableau. Si le mur étoit d'une nature sèche, & qu'il bût l'huile; il faudroit l'imprimer de quelques couches à huile, & les laisser bien sécher; avant que d'y mettre le marouffe.

Pour ce qui est des vieux Tableaux peint à huile sur toile, & dont la couleur se fêle; on les cole sur des toiles neuves, pour les conserver. On tend d'abord sur le chassis une toile comme pour l'imprimer à huile; & ayant laissé le Tableau qu'on veut coler dans une cave humide, pendant deux jours ou environ; on couche avec une brosse sur la toile du Tableau, de la cole faite d'amidon & d'eau; & de même une couche de la même cole sur la toile tenduë sur le chassis, & aussitôt on applique le Tableau sur la toile neuve; & les ayant bien étendus l'un sur

l'autre en frottant, pour en chasser les vents ou l'air qui pourroit s'engager entre les deux coles; on les mèt bien en presse, jusqu'à ce que la cole soit tout à-fait sèche. Alors le Tableau se trouve bien tendu & uni sur la toile neuve, & toutes les cassures de la couleur ne paroissent presque plus. *Mémoir. de l'Académ. Tom.* 10.

PEINTURE EN PASTEL.

V. C'est une Peinture, où les crayons font l'office des pinçeaux : or le mot de *Pastel* qu'on a donné à cette sorte de Peinture, vient de ce que les crayons dont on se sert, sont faits avec des pâtes de différentes couleurs. L'on donne à ces espèces de crayons, pendant que la pâte est molle, la forme de petits rouleaux aisés à manier.

C'est de toutes les manières de peindre, celle qui passe pour la plus facile & la plus commode; en ce qu'elle se quitte, se reprend, se retouche, & se finit tant qu'on veut. Le fond ordinaire sur lequel on peint en *Pastel*, est du papier dont la couleur la plus avantageuse est d'être d'un gris un peu roux; & pour

s'en ſervir plus commodément, il faut le coler ſur un ais fait exprès d'un bois léger.

Le plus grand uſage que l'on tire du *Paſtel*, eſt de faire des portraits. On eſt obligé de couvrir toujours cette Peinture, d'une glaçe fort tranſparente qui lui ſert de vernis; & qui adoucit, & lie en quelque ſorte toutes les couleurs. *Dictionn. de Peinture.*

PEINTURE EN MINIATURE.

VI. La Peinture qu'on appelle *Miniature*, eſt très-ſemblable à la détrempe: car on y peut employer toutes les mêmes couleurs; mais elles ne ſont détrempées qu'avec de la gomme Arabique fonduë dans de l'eau claire, au lieu de la cole qu'on emploie à détrempe; & de plus on réſerve le fond du velin ou du papier ſur lequel on peint pour les plus grands réchauts, & pour les blancs tout purs. Quand on ſe ſert de velin, il faut qu'il ſoit bien blanc & bien nèt; & pour le papier, il faut qu'il ait le grain fin, qu'il ſoit bien blanc, & fort encolé.

On ne fait ordinairement que de fort petits ouvrages de cette ſorte de Peinture. La manière de la travailler eſt de pointil-

ler les couleurs avec la pointe d'un pinçeau proportionné à la grosseur des points, & d'arranger bien proprement tous les petits points les uns à côté des autres; ensorte qu'ils paroissent fort adoucis & unis ensemble, & d'une égale force; ou en augmentant, ou en diminuant également pour les corps arrondis.

On commençe à pointiller les teintures les plus foibles, non-seulement aux endroits où elles doivent demeurer; mais encore, où il doit y en avoir de plus fortes de la même couleur : car ce n'est qu'en retouchant plusieurs fois, & en changeant de couleurs, qu'on vient à donner de la force à l'ouvrage; & comme on ne se sert point de blanc pour mêler dans les couleurs, les premières teintes ne doivent être quasi que de l'eau un peu colorée de la couleur qu'on emploie, quand les réchauts ou les clairs en doivent être fort blancs. On doit mettre très-peu de couleurs sur chaque petit point, & ne retoucher jamais que le fond ne soit bien sèc : car on détremperoit la couleur de dessous. Il faut sur-tout prendre bien garde, de ne pas donner trop de force aux endroits où il ne doit pas y en avoir : car on ne pourroit plus la diminuer, ni l'effaçer.

Les couleurs vives dont on se sert dans

cette espèce de Peinture, comme l'Outremèr, le Carmin, le Verd d'Iris, & autres semblables, paroissent fort éclatantes, à cause du fond blanc où les couleurs ne sont que comme glacées : mais il faut que l'Outremèr soit du plus beau ; c'est-à-dire, du plus brun, pour donner beaucoup de force à l'ouvrage.

On peint aussi quelquefois avec de l'eau de gomme, de petits Tableaux sur des fonds de couleur ; & alors on mêle du blanc dans les teintes claires, comme on fait à détrempe avec la cole, & c'est la seule différence qu'il y a. Mais comme l'eau de gomme ne se fige pas comme la cole, on a beaucoup plus de facilité à travailler ; mais d'un autre côté, les couleurs séchées avec la cole, sont bien plus dures & bien plus difficiles à être détrempées qu'avec la gomme.

On est obligé de couvrir toujours cette Peinture d'une glaçe fort transparente, qui lui sert de vernis ; & qui en adoucit toutes les couleurs : car si elle étoit éxposée à découvert à l'air, elle se gâteroit en peu de tems.

Il y en a qui donnent un vernis sur la Miniature. Ce vernis doit être fait blanc & fort clair ; & son principal corps est de l'esprit de vin, avec de la belle thérében-

tine de Venise; & un peu de gomme-que de la plus blanche, pour le faire sécher. On fait cuire ces drogues sur un feu lent, dans une phiole de verre plongée dans l'eau; & on le passe ensuite, pour séparer la partie terrestre de la gomme-laque qui ne se peut pas dissoudre. On y emploie l'esprit de vin, car il ne détrempe pas la gomme Arabique; mais ce vernis gâte toujours les couleurs : car quoique la thérébentine soit d'abord fort blanche, elle jaunit dans la suite; & il vaudroit bien mieux conserver ces Miniatures dans un porte-feuille, en appliquant contre la Péinture un papier fin & bien lisse, pour empêcher que le grain du papier qui frotte toujours un peu, ne puisse écorcher la couleur du Tableau. *Mémoir. de l'Académ. Tom.* 10.

Peinture en Émail.

VII. Les couleurs de cette Peinture ne sont que des verres colorés, qui n'ont aucune transparence, ou très peu; & c'est ce qu'on appelle *Émaux*. Les beaux ouvrages qu'on fait de cette espèce de Peinture, sont sur des platines d'or très-fines, assez minçes & embouties; c'est-à-dire, un peu relevées vers le milieu, & plus fortes vers

les bords. Car comme elles doivent être mises plusieurs fois au feu, elles se tourmenteroient si elles n'étoient pas de cette figure; & l'Émail qu'on y applique sur la partie relevée, se casseroit ou gerseroit. Il faut aussi qu'il y ait une couche d'Émail, de quelque couleur que ce soit, sur la partie concave, pour soutenir l'effort de l'Émail qui est de l'autre côté.

Le fond sur lequel on travaille, est un Émail blanc pour l'ordinaire; & l'on travaille cette Peinture sur ce fond blanc, comme la Miniature sur le velin, en pointillant & avec de l'huile d'Aspic. On y réserve en travaillant, le blanc du fond pour les réchauts les plus clairs, & le reste est chargé de couleur à proportion de force qu'on veut donner; cependant tout cet ouvrage doit être fort uni. Quand il est fini, on le mèt recuire sous un mouffe où petit fourneau de terre de creusèt, qu'on environne d'un bon feu de charbon, pour faire parfondre les couleurs, comme parlent les ouvriers; & ces couleurs doivent prendre un luisant égal, comme un verre fondu, & sans aucun bouillon. On a aussi des épreuves à part, pour reconnoître si toutes les couleurs sont bien fonduës.

Quand l'ouvrage est sorti du feu, on peut le retoucher pour lui donner sa per-

fection; & le remettre ensuite au feu, & même plusieurs fois, s'il est nécessaire.

Toutes les couleurs doivent être broyées très-fines sur une agathe ou un caillou, avec la molette de même matière, & avec de l'huile d'Aspic. L'expérience apprend à connoître aux Ouvriers les changemens qui arrivent aux couleurs, quand elles ont passé par le feu; & c'est-là un point qui demande une singulière attention.

On faisoit autrefois des Émaux sur des platines de cuivre rouge, & on fait encore aujourd'hui quelques ouvrages sur des platines de cuivre, comme sont toutes les platines des montres qu'on peint en émail; mais le cuivre altère toujours les couleurs, quand on le mèt au feu : aussi on ne s'en sert, que pour des choses de peu de conséquence. *Mém. de l'Académ. Royale des Sciences, Tom. 10. pag. 699.*

Peinture en Camaïeu.

VIII. Ce sont des espèces de Peintures d'une ou de deux couleurs seulement, sur des fonds de couleur, & quelquefois dorés; où l'on représente toutes sortes de sujets.

On peut aussi mettre au rang des *Camaïeux*, les Peintures qui sont de blanc

& noir, & ſans aucune couleur; ce que les Italiens appellent *Chiaro-ſcuro* : c'eſt-à-dire, de Clair-obſcur. Cette dernière ſorte de Peinture eſt employée pour repréſenter des bas-reliefs de marbre, ou de pierre blanche.

On appelle *Griſaille*, un *Camaïeu* peint de gris; & *Cérage*, celui qui eſt peint de jaune. Dans les Camaïeux ou Tableaux d'une ſeule couleur, on obſerve la dégradation des teintes pour les choſes éloignées, par l'affoibliſſement du clair & de l'obſcur; comme avec le crayon.

Peinture sur Verre

qu'on appelle d'Aprêt.

IX. Cette Peinture n'eſt autre choſe qu'une couleur tranſparente, qu'on applique ſur le Verre Blanc : car elle doit faire ſeulement ſon effèt, quand le Verre eſt expoſé au jour.

Les couleurs qu'on y emploie ſont particulières : car il faut que ce ſoit des matières propres à ſe fondre ſur le Verre, qu'on mèt au feu quand il eſt peint; & il faut connoître l'effèt qu'elles feront, quand elles ſeront fonduës : car il y en a qui changent conſidérablement au feu.

Lorsque cette Peinture étoit en vogue, on faisoit des Verres de différentes couleurs dans les fourneaux des verreries, & l'on s'en servoit ordinairement pour les draperies; en les taillant suivant leurs contours, pour les mettre en œuvre avec le plomb; & l'on y mettoit seulement des ombres avec du noir, qu'on adoucissoit, ou en hachant ou en pointillant. On a aussi une autre manière de faire des ombres sur ces verres colorés. On donne une couche de noir toute égale avec la gomme Arabique, comme on fait toutes les couleurs; & quand elle est bien sèche, on enleve le noir avec une grosse plume un peu arrondie par le bèc, aux endroits où l'on veut que le fond paroisse; & pour les demi-teintes, on l'enleve en hachant plus ou moins, pour faire des teintes moins fortes ou plus fortes; ce qui fait à-peu-près comme les tailles & hachures des estampes : ensuite on fait recuire le noir au fourneau, pour l'attacher sur le verre.

On a fait aussi souvent sur le verre, des ouvrages de grisailles, en y couchant également par tout une foible teinte de noir, que l'on découvroit pour les réchauts & pour les bruns; on donnoit des teintes de noir plus fortes, en les hachant ou pointillant pour adoucir : le verre nèt y servoit

de blanc : car les vîtres étant plus blanches, les lieux étoient beaucoup plus éclairés, & de plus les contours des objèts étoient bien plus nèts : car lorſqu'il y a ſur le même morçeau de verre différentes couleurs qui ſe touchent, il arrive aſſez ſouvent qu'en ſe fondant au feu, elles ſe mêlent & ſe confondent, ce qui fait un mauvais effèt.

Les couleurs dont on ſe ſert, ne ſont que des verres colorés & tranſparents ; on n'y employe point de blanc, puiſque le verre tout nèt en ſert ; mais pour le noir, ce ne peut pas être un corps tranſparent : car il ne ſeroit pas noir. Ce noir n'eſt autre choſe que du fer brûlé, comme ſont les petites écailles qui tombent au pied de l'enclume des forgerons, que l'on broye très-fin ſur le porphire ; & enſuite on l'emploie avec de la gomme Arabique. Ce noir eſt auſſi fort doux à la vûë, pour laver ſur le papier ; mais on ne s'en ſert pas, à cauſe de la difficulté de le préparer. Le principal corps de toutes les autres couleurs n'eſt qu'un verre aſſez tendre, qu'on appelle *Roccaille* ; qui ſe fait avec du ſablon blanc calciné pluſieurs fois, & jetté dans l'eau : dans lequel on mêle enſuite du ſalpêtre, pour lui ſervir de fondant. On teint ce verre avec différens métaux

teaux calcinés, & des terres métailliques; on les broye bien sur le porphire, avant que de s'en servir : on les emploie toujours avec de l'eau de gomme Arabique assez épaisse.

Quand les couleurs sont bien sèches sur le verre, on en fait recuire toutes les pièces dans une poële de terre de creusèt; & en les arrangeant dans la poële, les unes sur les autres, on mèt entre-deux de la cendre très-fine; ou bien de la chaux ou du plâtre bien pulvérisés : afin que les pièces ne se touchent pas. On mèt ensuite la poële dans un fourneau fait exprès, ensorte que le feu de charbon qu'on y fait, puisse l'environner de tous côtés, & que la flamme sorte par quelque ouverture qui soit au haut, pour lui donner plus de force. On y donne le feu par degrès, pour échauffer le verre peu-à-peu, afin qu'il ne casse pas, & ensuite on donne le feu très-fort; mais il faut pouvoir retirer les essais des couleurs qui sont à l'entrée de la poële, pour connoître si elles sont fonduës; ce qui se fait par une ouverture particulière de la poële & du fourneau, qu'on rebouche aussi-tôt, & sans discontinuer le feu.

On peut aussi peindre à huile sur le

verre avec des couleurs tranſparentes ; comme ſont la laque, l'émail, le verd-de-gris, & des huiles ou vernis colorés, qu'on doit coucher uniment pour ſervir de fond ; & quand elles ſont ſèches, on y mèt des ombres ; & pour les réchauts, on peut les emporter par hachures avec la plume taillée exprès, comme on a dit ci-devant. Ces couleurs à huile tiennent très-fort ſur le verre ; mais il faut que le côté du verre où eſt appliqué la couleur, ne ſoit pas expoſé au ſoleil ni à la pluie, qui diſſolvent peu-à-peu l'huile, & toute la couleur s'en iroit en pouſſière. Si l'on vouloit laver les verres peints de cette manière, il faudroit ſeulement ſe ſervir d'eau nette toute pure du côté où eſt la couleur. *Mém. de l'Académ. Tom.* 18.

PEINTURE A L'ENCAUSTIQUE.

X. C'eſt une manière de peindre, dans laquelle les couleurs & les cires qu'on employe ſont paſſées au feu ou brûlées, ſuivant l'expreſſion de Pline, qui s'eſt le plus étendu ſur cette ſorte de Peinture, fort uſitée chez les Grècs & les Romains.

Mais l'Auteur Latin ne donne point d'idées nettes des procédés de ce genre ;

ensorte que s'il a été renouvellé de nos jours, c'est en 1753, d'après les recherches, & l'on peut dire; d'après les découvertes de M. Majault, Médecin de la Faculté de Paris, & de M. le Comte de Caylus, cet illustre Protecteur de talens, cet Amateur zèlé des Arts, qui joignoit l'érudition la plus profonde au goût le plus délicat.

M. Bachelier, Peintre de l'Académie, a aussi donné des Mémoires curieux sur la *Peinture à l'Encaustique*; il a composé, ainsi que M. Vien, avec plusieurs autres Maîtres célèbres, des Tableaux préçieux dans cette manière; dont les principaux avantages sont de n'avoir point de luisant, & de résister à l'humidité.

Il y a différens procédés que l'on peut apprendre dans les Mémoires bien connus, qui ont été publiés à ce sujet. Cette Peinture en cire est praticable sur le bois, la toile & le plâtre; mais il y a un choix à faire & des ménagemens à prendre.

La préparation des couleurs consiste à les broyer avec la cire sur un fond échauffé, & à faire fondre les cires colorées avec leur vernis propre; ou à fondre la cire dans les vernis, & à y ajouter la couleur réduite en une poussière très-fine. On se sert de

pourquoi les Peintres avoient toujours préféré jusqu'à présent, pour rendre le délicat de la Miniature, la détrempe; où l'on employa des couleurs légères, & qui font peu d'épaisseur. Mais la détrempe a des défauts considérables, elle est sujette à se dégrader, son coloris est toujours dur, elle n'a rien de vif & d'onctueux; ses traits sont presque sans rondeur & sans force.

La Peinture sur l'Émail est plus vive, plus brillante; mais sa fragilité l'expose à se détruire en un moment, sans pouvoir être réparée. Ce genre dans l'éxécution, présente des obstacles infinis. Il faut que l'Artiste prévoie les altérations & les changemens que le feu doit faire dans ses teintes; il ne voit pas son travail, il le devine, ce qui mèt beaucoup de contrainte dans sa manière d'opérer. Enfin la Peinture sur l'Émail ne peut atteindre l'effèt de l'huile, pour donner au Tableau un coloris vigoureux, & ces traits saillans qui font la magie de l'Art.

Un Artiste ingénieux a osé quitter la route ordinaire, & chercher à employer les couleurs préparées à l'huile pour le travail le plus préçieux & le plus recherché de la Miniature. On peut dire que ses soins & ses découvertes ont été couronnées d'un suc-

tes étonnant. Ses petits Tableaux ont le vif de l'Émail, ils ont un plus beau fini que dans la détrempe, & le moëleux & le piquant de la Peinture à l'huile; ils gagnent à être vûs au grand jour.

Voici une idée du procédé de ce nouveau genre. On place dans le tems du travail le petit Tableau sous une eau très lympide, ensuite avec un pinçeau fermé & très fin, on prend des couleurs à l'huile. On voit par le transparent de l'eau l'effèt du brillant du cristal, & l'on mèt l'ouvrage au point qu'il doit être, en peignant toujours à travers l'eau : car autrement, comme on exclut ici tout vernis, il se formeroit en retouchant beaucoup de mat & de luisant; il arriveroit qu'après beaucoup de peines & de soins, l'ouvrage rapporté sous le cristal seroit en grande partie bien différent de ce qu'on l'auroit jugé. Il y a un choix à faire des couleurs, on ne doit point se servir de celles qui peuvent s'affoiblir ou se dissoudre par l'humidité comme les stils de grain.

Le Peintre peut retoucher son Tableau en liberté, & aussi souvent qu'il le veut : l'eau ne laisse aux couleurs que l'huile nécessaire pour les attacher, & fait surnager le surplus; ensorte que cette Peinture

n'ayant point excès d'huile, & ne souffrant aucun vernis, il n'est pas à craindre que les teintes puissent jamais se dégrader.

Lorsque la Peinture est finie, on la mèt sous un cristal en interceptant l'air, & la renfermant éxactement par le moyen d'un mordant sans couleur, passé à une chaleur douce.

Ainsi ce nouveau genre réunit tous les avantages qu'on peut desirer. J'ai vû des Miniatures faites de cette manière depuis dix ans, qui avoient conservé toute leur vigueur, & leur vivacité. M. Vincent de Mont-Petit est l'auteur de cette découverte, il peint de cette manière des Portraits d'un effèt étonnant pour des Tabatières, des Braçelèts, & même des Bagues. Il a consacré en 1759, les prémices de son travail par plusieurs Portraits du Roi, qui ont été jugés dignes d'être conservés parmi les bijoux de la Couronne.

Peinture Chinoise.

XII. C'est une sorte de Peinture que les Chinois font sur des Éventails, ou sur la Porcelaine; ils y représentent des Fleurs, des Animaux, des Paysages, des Figures, &c. avec des couleurs fines & brillantes.

Le mérite de leur Peinture est une certaine propreté, & un certain goût d'imitation servile; mais où l'on ne remarque ni génie, ni dessin, ni invention, ni correction.





DICTIONNAIRE

DES

HIÉROGLYPHES, EMBLÊMES, ALLÉGORIES, ÉNIGMES, DEVISES, ATTRIBUTS ET SYMBOLES.

— F —


IXIÈME Lettre de l'Alphabèt, & la quatrième des consonnes. Cette Lettre se trouvant à la fin de plusieurs mots, se fait sentir devant ceux qui commencent par une consonne, aussi-bien que devant ceux qui commencent par une voyelle. *Juif*, *neuf*, *esquif*, *chef*, *fief*, avec quelques adjectifs dont l'F se prononce dans le masculin, & se perd dans le féminin, comme *lucratif*, ive, *oisif*, ive, *naïf*, ïve, *vif*, ive. Il en faut pourtant excepter *Apprentif*, *Clef*, *Baillif*, qui se prononcent, *Apprenti*, *Clé*, *Bailli*. Il y en a peut-être encore quelques-uns de cette nature, qui ne s'offrent

pas présentement à la mémoire. La prononciation de l'F s'étend aux mots qui viennent du Grèc, qui commencent par un *ph*, dont quelques-uns s'écrivent aujourd'hui par F simplement ; comme *frénésie*, *fantaisie*, *fiole*, *filtre*, *&c.* Covarruvias dit que cette Lettre est celle que les Grècs appelloient *Digamma Eolicum*, parcequ'elle étoit formée de deux *gamma* l'un sur l'autre. En Jurisprudence, deux ff jointes ensemble signifient *Digeste* ; ce qui vient de ce qu'on les appelloit en Grèc *Pandectes*, qu'on abrégeoit par la figure de deux ΠΠ ; & pour abréger davantage, on a joint ensemble ces deux caractères, que les Copistes Latins ont crû être deux ff jointes. *F*, *ut*, *fa* en Musique, est la troisième des clefs qu'on mèt sur la tablature.

Cette Lettre, chez ceux qui nous ont donné la valeur numérale des Lettres, signifioit 40, suivant ce Vers :

Sexta quaterdenos gerit quæ distat ab alpha.

Et quand on mettoit un titre au-dessus, elle signifioit 40 mille. Cette Lettre étoit inconnuë aux anciens Romains, à ce que dit Dausquius en son Traité de l'Ortographe, où il soutient qu'elle a été inventée par l'Empereur Claudius.

F est la marque d'Angers pour les pièces de monnoie; & dans le Calendrier Ecclésiastique, c'est la sixième Lettre Dominicale.

Chez les Orientaux, la sixième Lettre de l'Alphabèt, qui est le *Waw*, se prononça toujours comme notre *V* consonne, ou comme le *W* des Allemands : les Grècs, qui avoient déja le son de l'*V* consonne dans la Lettre *Beth*, changèrent la valeur de celle-ci, qu'ils prononcèrent comme un F, ainsi que les Latins.

Chez les Grècs, cette Lettre porte la dénomination d'*Episemon-bav*, terme qui répond au mot *Vau* : ils lui donnèrent encore dans la suite le nom de *Digamma*; parceque les Grammairiens, dit-on, à force de réfléchir sur la figure de cette Lettre, crurent y découvrir deux *Gamma*. Cependant, disent les Sçavans Bénédictins, plusieurs habiles Grammairiens, tant Grècs que Latins, tels que Didyme, Diomède, Varron, Priscien, Censorin, ont reconnu en termes formels, ou équivalens, que les Eoliens appelloient autrefois *Vau* leur *Digamma*. Les Latins eux-mêmes le qualifièrent ainsi.

Cette Lettre F a été aussi confondue avec l'H. C'est ainsi que les Espagnols disent, *Harina*, *Hosma*, *Heris*, pour

Farina, Forma, Feris, &c. De même les Latins disoient : *Hædum* & *Fædum*, *Hircum* & *Fircum*, *Hariolum* & *Fariolum*, *&c.* Isidore avance que cette H n'a été mise que pour désigner l'aspiration, & que plusieurs même ne l'ont point regardée comme une Lettre, mais simplement comme une aspiration. » *H autem littera* » *pro sola aspiratione adjecta est posteà,* » *Unde & à plerisque aspiratio putatur* » *esse, non littera : quæ proinde aspira-* » *tionis nota dicitur, quia vocem elevat.*

Les Habitans de l'Attique se servoient de l'*H* pour tenir lieu du *Digamma* ; mais les autres Grècs, ainsi que les Latins, n'emploient que la moitié de cette H ; ce qui donne la figure de l'esprit rude Ⱶ. Ainsi on disoit, *Ⱶaba*, *Ⱶostis*, pour *Faba*, *Hostis*. Vossius s'autorise du passage d'Isidore, que nous venons de rapporter, pour avancer que les deux Esprits Grècs, le rude & le doux, ont donné naissance à la Lettre Grècque *H* : mais il se trompe fort, & c'est précisément le contraire ; car il me paroît démontré, que c'est plutôt de la Lettre H que sont nés l'Esprit rude Ⱶ & l'Esprit doux ⊣. La Lettre éxistoit bien antérieurement aux accens, ainsi que le prouvent les plus anciennes Inscriptions Grècques,

» Le Digamma eut principalement la » valeur de l'*V* consonne ; ainsi l'Εσπέρα » des Grècs fut le Εϝσπέρα des Éoliens, & » le *Vespera* des Latins. Ceux-ci expri» moient quelquefois leur *Digamma* par » deux *VV*, sous Auguste ; mais l'*O* fut » substitué au second *V* avant l'Empereur » Claude.

On prétend que cet Empereur inventa trois nouvelles Lettres. La première étoit destinée à distinguer l'*V* consonne de l'*U* voyelle, qui retint son ancienne figure. Cette nouvelle Lettre avoit la forme d'un F, mais retourné ou renversé, Ⅎ ꟻ Ⅎ ; car différens Écrivains lui donnent ces diverses positions. Ainsi on écrivoit SERℲVS, ℲVLGVS, pour *Servus*, *Vulgus*. L'idée de l'Empereur Claude étoit de désigner le double *W*, que les Romains faisoient sentir dans la prononciation de certains mots. Les Grècs le rendoient par ȣ. Les Romains écrivoient *Varron*, & les Grècs οὐάῤῥων. La seconde Lettre introduite par cet Empereur fut l'anti-*Sigma*, représentant deux C adossés ƆC ; mais on n'est point d'accord sur sa valeur : les uns disent qu'il avoit celle du *PS*, ou du *BS* ; d'autres lui donnent la valeur de deux *SS*, & enfin celle du *Chi* Grèc. La troisième de ces Lettres nous est entièrement inconnuë :

d'ailleurs cette troisième Lettre, ainsi que les deux premières, ne méritent pas les recherches que l'on pourroit faire à cet égard, puisque les unes & les autres sont tombées entièrement dans l'oubli, nonobstant la persuasion & l'autorité que ce Prince avoit employées pour les faire recevoir.

FABLE.

Ce mot, qui signifie en général une Narration, s'applique en particulier aux Narrations feintes ou ornées de fictions. Les *Fables* sont de plusieurs sortes; il y en a d'Historiques, de Physiques, d'Allégoriques, de Morales, de Mixtes; il y en a enfin qui ne sont inventées que pour divertir.

Fables Historiques : ce sont d'anciennes Histoires mêlées avec plusieurs fictions: telles sont celles qui parlent des principaux Dieux & des Héros; Jupiter, Apollon; Bacchus, Hercule, Jason, Achille; le fond de leur Histoire est pris dans la vérité.

Fables Philosophiques : ce sont celles que les Poëtes ont inventées, comme des Paraboles propres à envelopper les Mystères de la Philosophie : comme quand on dit que l'Océan est le père des Fleuves;

que la Lune épousa l'Air, & devint mère de la Rosée.

Fables Allégoriques : c'étoit une espèce de Parabole qui cachoit un sens mystique; comme celle qui est dans Platon, de Porus & de Pénie, ou des Richesses & de la Pauvreté, d'où naquit l'Amour.

Fables Morales : ce sont celles qu'on a inventées pour débiter quelques préceptes propres à règler les mœurs, comme sont tous les Apologues; ou comme celle qui dit que Jupiter envoie pendant le jour les Étoiles sur la terre, pour s'informer des actions des hommes.

Fables Mixtes, c'est-à-dire, mêlées d'Allégorie & de Morale, & qui n'ont rien d'historique; ou qui, avec un fond historique, font cependant des allusions manifestes ou à la Morale ou à la Physique.

Fables inventées à plaisir : ce sont celles qui n'ont d'autre but que de divertir; comme celle de Psiché, & celles qu'on nommoit Milésiennes & Sybaritides. Toutes ces différentes espèces de *Fables* seront aisées à distinguer, par la façon dont elles sont contées dans cet Ouvrage, ou par les explications dont elles sont pour la plûpart accompagnées.

ÉNIGME I.

Je ſuis un être imaginaire,
Je ſuis beaucoup & ne ſuis rien ;
L'un m'appelle un mal néceſſaire,
Et l'autre m'appelle un vrai bien.
Qui m'a trop ſans me ſatisfaire,
Se voit bientôt forcé de deſcendre au tombeau ;
Et qui ne m'a point, au contraire,
Eſt privé d'un plaiſir toujours vif & nouveau.
Quand je règne avec l'abondance,
Je fais des ſenſuels les uniques plaiſirs ;
Mais quand je ſuis dans l'indigence,
Des Mortels je ne fais qu'irriter les deſirs.

FAIM.

Voici une Divinité qui devoit avoir peu d'Adorateurs, à moins qu'on ne s'adreſsât à elle pour l'éloigner ; comme on faiſoit avec les Divinités malfaiſantes. On plaçoit la *Faim* à l'entrée des Enfers, avec les Maladies, les Chagrins, la Pauvreté, & tous les Maux de la vie dont on faiſoit autant de Divinités. On la peignoit ſous la figure d'une femme sèche, qui a le viſage pâle & hâve, les yeux enfoncés, le corps maigre & décharné.



ÉNIGME II.

Je dois ma naiſſance & mon être
Moins à la Nature, qu'à l'Art.
Je ſuis un enfant du haſard,
Que le ſeul caprice a fait naître.
Le beau Sèxe pour moi marque beaucoup d'a-
mour.
Dans mon commencement j'avois peu de Maî-
treſſes;
Et j'en ai maintenant de toutes les eſpèces,
Sans me donner le ſoin de leur faire la cour.
J'ai pourtant tous les airs de la galanterie,
Lorſque je ſuis à leurs genoux.
Je ſuis humble, civil & doux,
Et propre à la badinerie.
Des Beautés que je ſers, vous qui ſuivez la loi,
Et que mon ſecrèt embarraſſe,
Si l'on vous ſouffroit à ma place,
Vous pourriez y trouver plus de plaiſir que moi.

FANUS.

Dieu des Anciens, qui préſidoit aux Voyageurs, & qu'on eſtimoit auſſi Dieu de l'Armée. Les Phéniciens le repréſentoient ſous la figure d'un Serpent plié en rond, qui mordoit ſa queuë, ſelon Macrobe.

ÉNIGME III.

Perfide ami de la Beauté,
Je corromps tout ce que je touche,
Et mon baiser gâte la bouche
Où je me suis trop arrêté.



Celle dont l'amour effronté
Me reçoit jusques dans sa couche,
Au Soleil se montrant farouche,
Fuit le grand jour & la clarté.



Plein de poison & d'artifice,
Je deviens le juste supplice
Des Dames qui m'ajoutent foi.



Je leur cause des maux extrêmes,
Venge la Nature & la Loi,
Et les punis par elles-mêmes.

FATIGUE.

La Vie champêtre est celle qui porte généralement le plus grand poids de la *Fatigue*, sur-tout dans la Saison de l'Eté. On représente, pour caractériser ce sujet,

une jeune & robuste Paysanne, qui a les bras & les jambes nuës, & dont le vêtement est retroussé jusqu'au-dessus des genoux. Elle porte sur sa tête un Fagot de Ramées, & tient un Vase de bois rempli de Lait; Elle est dans une Campagne, & après d'elle un jeune Veau.

FATUA.

On donnoit ce surnom principalement aux Femmes des Faunes & des Sylvains; d'où quelques-uns ont prétendus que les *Fées* de nos Romans avoient pris leur origine.

FAUNA.

Femme de Faunus, poussa, dit-on, la retenuë & la pudeur à tel point, qu'elle ne voulut jamais voir d'autre homme que son mari. Elle prédisoit l'avenir aux femmes seulement. Ses Vertus, & principalement sa modestie, la firent mettre après sa mort au rang des Divinités, sous le nom de *Bonne Déesse*. Les femmes lui offroient des Sacrifices dans des lieux où il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer, & ses Oracles étoient muets, non-seulement lorsque quelque homme les consultoit, mais encore lorsque des femmes alloient les consulter pour des hommes.

Faunales

Fêtes qui se célébroient dans l'Italie en l'honneur de Faune, deux fois l'année, en Décembre & en Février. Dans l'une, on y sacrifioit au Dieu un Chevreuil; & dans l'autre, une jeune Brebis ou un Bouc. On y faisoit des Libations de vin, & on y brûloit de l'encens. C'étoient des Fêtes de Campagne, qui se passoient dans les Prairies, & tous les Villages étoient dans la joie.

Faune.

Il étoit fils de Mars, selon Ovide, ou, selon les Historiens, de Picus, Roi des Latins, & succèda à son père : c'est lui qui introduisit dans l'Italie la Religion & le Culte des Dieux de la Grèce; c'est pourquoi il est appellé quelquefois le Père des Dieux, & confondu avec Saturne. Comme il s'appliqua pendant son règne à faire fleurir l'Agriculture, on le mit après sa mort au rang des Divinités champêtres; & on le représenta avec tout l'équipage des Satyres. On lui donna aussi des Oracles qu'il rendoit dans une vaste Forêt, près de la Fontaine Albunée. C'est à cet Oracle, dit Virgile, que les Peuples d'Italie & tout le Pays d'Oénotrie ont

recours dans leurs doutes. Lorſque le Prêtre avoit immolé les Victimes auprès de la Fontaine, il en étendoit les peaux par terre, ſe couchoit deſſus pendant la nuit, & s'y endormoit. Alors il voyoit, diſoit-il, mille phantômes voltiger autour de lui. Il entendoit différentes voix, & s'entretenoit avec les Dieux. A ſon réveil, il débitoit avec enthouſiaſme & ſans aucune ſuite, tout ce qui lui venoit dans l'eſprit, comme autant d'inſpirations de *Faune*; & chacun des Aſſiſtans s'appliquoit à ſoi-même ce qu'il croyoit lui convenir. Dès les premiers temps de Rome, *Faune* eut ſur le Mont Cœlius un Temple, qui étoit rond & entouré de Colonnades. Les Romains rendoient à *Faune* le même Culte, que les Grècs à Pan.

FAUNES.

Dieux Ruſtiques, qui habitoient dans les Campagnes, dans les Forêts : leur Père & l'Auteur de leur Race étoit *Faune*, fils de Picus. Quoique, ſelon les Poëtes, les *Faunes*, comme les Satyres, euſſent les cornes & les pieds de Chèvre ou de Bouc, (car Ovide les nomme *Fauni Bicornes*) la coutume s'eſt introduite parmi les Modernes, de prendre pour *Faunes* ceux que les anciens Monumens repréſentent

sans cornes & sans pieds de Chèvre, & avec toute la forme humaine, hors la queue & les oreilles pointues.

Quoique les *Faunes* passassent pour des demi-Dieux, on croyoit cependant qu'ils mouroient après une longue vie : le Pin & l'Olivier sauvage leur étoient consacrés ; & ces Arbres les accompagnent quelquefois dans les Monumens.

FAUSSETÉ.

C'est un Vice qui tient de l'Hypocrisie ; il se sert de la douceur des paroles & des grâces extérieures pour tromper plus facilement. On exprime ce sujet par la figure d'une vieille femme sèche & décharnée, dont cependant le vêtement est galant. Elle est occupée à s'attacher un Masque, pour paroître plus jeune & plus graçieuse. Son Emblême est une Sirène, qui se regarde dans un Miroir ; parceque la mélodie dangereuse du chant de ce Monstre & la tromperie du Miroir, donne l'idée de la *Fausseté*.

FAUSSETÉ D'AMOUR.

Ne nous reprochez point, ô Sèxe, nos sermens,
Et nos ridicules promesses :
Vous trompez quelquefois par des voies traîtresses,
Les plus tendres engagemens.

L'on voit de fausses Maîtresses,
Comme l'on voit de faux Amans.

ÉNIGME IV.

Je cache mes défauts autant que je le puis;
Avec un air trompeur j'aborde tout le monde;
Mais n'étant pas d'une beauté profonde,
Je déplais aussi-tôt qu'on connoît qui je suis.
Bénir le nom de Dieu, c'est là mon caractère,
Et prier le Seigneur pour la santé du Roi;
Mais dans cet innocent emploi,
J'ai souvent fait mourir mon père.

FAVEUR.

Divinité dont je ne trouve aucune mention dans les anciens Auteurs : il n'y a que Lilio Giraldi qui en parle, & qui dit avoir lû quelque part, qu'Apellès avoit peint ce Dieu; & il en rapporte une description en Vers Latins, où le Poëte dit qu'on ne sçait pas bien quelle est l'origine de ce Dieu; que les uns le font fils de la Beauté, & d'autres de la Fortune; que les uns disent qu'il naît par hasard; & les autres, que c'est une production de l'esprit; qu'il a à ses côtés la Flatterie; qu'il est suivi de l'Envie, & entouré de l'Opulence, du Faste, des Honneurs, des Loix, & de la Volupté, mère des crimes; qu'il a des aîles, parcequ'il se tient toujours

haut, élevé en l'air, & ne sçauroit s'abaisser; qu'il est aveugle, & méconnoît ses amis, quand il s'élève; qu'à l'éxemple de la Fortune, il est appuyé sur une Rouë, & qu'il suit cette Déesse par-tout où elle va; enfin, qu'il craint toujours, quoiqu'à l'extérieur il affecte une contenance assurée, & de grands airs.

La Faveur dérive donc de trois causes, de la Vertu, de la Fortune & du Hasard. La Vertu est symbolisée par l'Armure & les Aîles; la Fortune, par la Rouë, au haut de laquelle est posée cette figure; & le Hasard, par le Bouclier, sur lequel est représentée l'aventure d'Arion. Le Scèptre qu'elle tient abaissé vers la terre, étoit le signe dont les Rois de Perse se servoient pour favoriser leurs Sujèts. L'Écriture donne ce signe à Assuérus, lorsqu'Esther tombe évanoüie à ses pieds.

Combien de Courtisans vieillissent à la Cour,
Qui se voyent privés par des gens sans mérite ?
Je le sçais, dit l'Amant, qu'un concurrent dépite;
La Faveur est aveugle aussi-bien que l'Amour.



ÉNIGME V.

J'ai, comme un Centaure,
Outre mes deux bras,
Quatre pieds encore,
Sur lesquels je vas,
Ainsi qu'on me pousse.
Souvent une housse
On mèt sur mon dos,
Où je n'ai point d'os,
Qui ceux que je porte
Blessent en nulle sorte.
Je n'ai point de crin,
De laine, de plume,
Ni de poil enfin,
Qui contre le rhume
Par-tout le dehors
Me couvre le corps :
J'ai toutes ces choses
Dans mon ventre encloses.

FAUX.

On donne ordinairement une *Faux* à Saturne & au Temps : elle marque dans Saturne, qu'il avoit enseigné aux hommes de son temps, l'Art de couper avec une *Faux* les bleds & l'herbe des Prairies : ou peut-être désigne-t-elle le crime qu'il commit envers Célus son père. La *Faux*

caractérise aussi le Temps, qui fauche & moissonne tout.

FÉBRUALES, ou FÉBRUES.

Fêtes que les Romains célébroient au mois de Février, pour les Mânes des morts. On y faisoit des Sacrifices, & on rendoit les derniers devoirs aux âmes des défunts, dit Macrobe : & c'est de cette Fête que le mois de Février a pris son nom. On peut croire que ces Sacrifices se faisoient pour rendre les Dieux infernaux propices aux morts, comme Pline l'écrit; plutôt que pour appaiser les Mânes. Ces Fêtes & Sacrifices duroient douze jours, & l'on prenoit ordinairement ce temps-là pour faire les expiations, tant publiques, que particulières.

FÉCONDITÉ.

Divinité Romaine, qui n'étoit autre que Junon : les femmes l'invoquoient pour avoir des enfans, & se soumettoient, pour en obtenir, à une pratique également ridicule & obscène. Lorsqu'elles alloient pour cela au Temple de cette Déesse, les Prêtres les faisoient deshabiller, & les frappoient d'un fouet qui étoit fait de lanières de peau de Bouc. Les Romains poussèrent la flatterie à l'égard de

Néron, jusqu'à ériger un Temple à la *Fécondité* de Poppée. Quelquefois on confond cette Divinité avec la Déesse *Tellus* ou la Terre; & alors elle est représentée nue jusqu'à la ceinture, & à demi-couchée par terre, s'appuyant du bras gauche sur un pannier plein d'Épis & autres fruits, auprès d'un Arbre ou Cèp de Vigne qui l'ombrage; & de son bras droit elle embrasse un Globe. Sur les Médailles, c'est une femme assise, qui tient de la main gauche une Corne d'Abondance, & tend la droite à un enfant qui est à ses genoux: ou bien c'est une femme qui a quatre enfans, deux entre ses bras, & deux debout à ses côtés. Voilà bien le vrai Symbole de la *Fécondité*.

Je suis mère de l'Abondance,
Et comme la sainte semence
Que répand le Père commun,
Je produis cent pour un.

La *Fécondité* est la plus constante de toutes les Félicités que puissent avoir les femmes. On la représente allégoriquement par la figure d'une Matrône affable & riante. Elle est assise sur un lit, tenant une Corne d'Abondance, d'où sortent différens fruits: elle a autour d'elle plusieurs enfans qui la caressent. La Poule

entourée aussi de petits poussins, qui doit se mettre au bas de ce sujèt, en est un Attribut très convenable.

Horace, *Épit II. Liv. I.* mèt la *Fécondité* au nombre des choses les plus desirables.

Quæritur argentum, puerisque beata creandis.

Félicité.

C'étoit une Déesse chez les Romains; aussi-bien que chez les Grècs, qui la nommoient Eudémonie. Pline dit, que Lucullus, au retour de la Guerre contre Mithridate, voulut faire faire une Statuë de la *Félicité* par le Sculpteur Archésilas; mais que les deux moururent avant qu'elle fût achevée. Saint Augustin parle plusieurs fois de la Déesse *Félicité*, & dit que Lucullus lui bâtit un Temple.

Jules-César, après s'être rendu maître de la République, eut dessein de bâtir un Temple à la *Félicité*, comme à une Divinité à laquelle il étoit beaucoup redevable : mais sa mort prématurée empêcha son dessein, qui fut éxécuté par Lépidus, son Général de la Cavalerie. Sous l'Empire de Claude, il y eut un Temple de la *Félicité*, qui fut brûlé.

La *Félicité* est souvent représentée sur

les Médailles, quelquefois avec figure humaine, & d'autres fois par des Symboles. C'eſt une femme qui tient la Corne d'Abondance de la main gauche, & le Caducée de la droite. Ses Symboles ordinaires ſont deux Cornes d'Abondance qui ſe croiſent, & un Épi qui s'élève entre les deux. Un Sacrificateur de Cérès promettant une *Félicité* ſans pareille après la mort, à ceux qui ſe faiſoient initier dans les Myſtères de la Déeſſe *Félicité*, on lui répon *Que ne te laiſſe-tu donc mourir, pour aller jouir de la FÉLICITÉ que tu promèts aux autres.*

FÉLICITÉ ÉTERNELLE.

Après la définition de la *Félicité*, ſelon la Fable, donnée dans le ſujèt précédent, il ſuffit, pour expliquer celle-ci, qui eſt la plus parfaite de toutes, de faire connoître les Emblêmes qui lui conviennent. Elle eſt vêtuë d'une légère draperie blanche, qui eſt le diſtinctif de ſa Pureté & de l'éclat de ſa Candeur. On lui donne une Couronne de Laurier & une Palme; parceque ceux qui jouiſſent de la *Felicité éternelle*, ſont ſortis victorieux des combats qu'ils ont eu à ſoutenir ſur la terre; la Flamme qu'elle a dans ſa main, &

qu'elle élève, est le Symbole de l'Amour de Dieu.

Le prix pour lequel je combats,
N'est pas la vie d'ici-bas;
Elle est terrestre, elle est mortelle:
Je combats pour le Ciel, & la Vie éternelle.

FÉLICITÉ MONDAINE.

Les FÉLICITÉ's de la terre
Ne sont que pure vanité;
Comme elles ont l'éclat du Verre,
Elles en ont la fragilité.

FÉLICITÉ PASSAGÈRE.

Quant à la rapide *Félicité* de ce Monde, elle se peint vêtuë d'une draperie verte, qui signifie qu'elle est fondée sur les richesses indiquées par le Bassin rempli de Pièces de Monnoïe, qu'elle tient; elle a aussi un Bâton de commandement qu'elle tient élevé. La Plante de la Courge qui l'entoure, gagnant le Bassin & le Scèptre, fait allusion au peu de durée des biens terrestres.

Cet Emblême vient de l'Alciat.

Crebere la zucca a tant altezze, chella d'un altissimo pim passo la cima; e mentre abbraccia in questa parte, e in quella i

rami suoi superba oltre ogni stima il pin sen ride, e a lei così favella breve è la gloria tua, perche non prima verbà il verno di neve, e chiaccio cinto, chesia ogni tuo vigor del tutto estinto.

FÉLICITÉ PUBLIQUE.

La *Félicité* est l'état où le cœur se trouve disposé pour goûter le Plaisir, & le trouver dans ce qu'il possède.

La Paix & l'Abondance, qui sont les causes de la *Félicité* générale & publique, sont caractérisées par le Caduçée & la Corne d'Abondance, dont ils sont les Emblêmes. La figure allégorique de ce sujèt est une jeune femme aimable & gracieuse; on la couronne de Fleurs. Les Anciens, pour célébrer d'heureux évènemens; non-seulement se couronnoient de Fleurs, mais encore en ornoient leurs Maisons & leurs Festins. On lui donne l'Inscription :

FELICITAS PUBLICA.

ÉNIGME VI.

Difficile à bien définir;
Du Monde je fais la durée;
Je suis d'un mortel souvenir
L'origine trop avérée,

Le vent n'eſt pas plus inconſtant ;
Je veux que tout à mon caprice
Se ſoumette au premier inſtant ;
La raiſon devient mon ſupplice.
Souvent & du Singe & du Chat,
On m'a donné le caractère :
Je traite un Vainqueur en forçat ;
Chacun pourtant cherche à me plaire.
Au Sphinx j'avois certain rapport,
Mais avec cette différence ;
Il n'agiſſoit que pour la mort,
Je ne ſers que pour l'éxiſtence.

ÉNIGME VII.

Je remplis l'Univers de mille objèts funèbres ;
De larmes ni de ſang je ne puis m'aſſouvir.
Fils d'un père brillant, & né dans les ténèbres,
Je viens à la lumière afin de la ravir.
J'aime la couleur rouge, & je cauſe la noire.
Je bleſſe & ſuis bleſſé, je bats & ſuis battu.
La honte ſuit mes coups auſſi-bien que la gloire,
Je ſuis un inſtrument de vice & de vertu.
Un avare me cherche, un inhumain m'emploie.
Je donne le trépas, & je rends éternel ;
Mais en perdant autrui, moi-même je me noie,
Et me cache auſſi-tôt que je ſuis criminel.
Je ſuis de deux partis, & je ne ſuis point traître.
En un moment, j'attaque & donne du ſecours :
Par moi l'on eſt captif, par moi l'on devient maître ;
Tout cruel que je ſuis, j'ai pourtant mes amours.

Je

Je borne les Etats, & je les fais accroître.
J'y sers également en la Guerre, en la Paix.
Toi, qui m'entends parler, travaille à me connoître;
Mais gardes, si tu peux, de me sentir jamais.

ÉNIGME VIII.

C'est un Cyclope à qui je dois le jour.
Que de coups sur mon corps pour me donner le tour!
C'est peu. Veut-on me mettre en plaçe;
A travers de ce corps, plus d'un crampon tenace
M'attache sans quartier; & celui que je sers
Me foule aux pieds, me traîne en mille endroits divers.
Trois frères malheureux servent le même maître:
C'est un brutal, un animal, un traître,
Qui bien souvent, quand il entre en fureur,
Oubliant que c'est nous qui soutenons sa force,
Et qui lui sauvons mainte entorse,
Nous brise, & loin de lui nous lance avec roideur.
Voilà mon sort: devine-moi, Lecteur.

ÉNIGME IX.

Malgré mon teint obscur, dont noire est la couleur,
Je donne un ornement au plus charmant ouvrage;
On voit même souvent la plus grande blancheur
Rehausser son éclat, en baisant mon visage.

Je parois en tous lieux, à la Ville, au Village.
On m'y voit quelquefois d'une égale froideur.
C'eſt pourquoi ſi Catin me veut mettre en uſage,
Elle emploiera les mains pour me mettre en chaleur.

Bien que je ſois un corps peſant & mal-adroit,
Je décide par-tout des affaires & du droit.
Je ſuis, en vérité, d'une étrange nature.

Moi, qui puis embellir la blancheur du Satin
Par l'effèt naturel de ma matière dure,
Quand mon père me fait, je lui noircis la main.

FERMETÉ.

Selon P. Val. les Égyptiens ſymboliſoient la *Fermeté* par un Femme robuſte, qui avoit les jambes priſes dans un Cube de pierre, & tenoit dans ſes mains une Tour. Sa Robe d'azur parſemée d'Étoiles d'argent étoit alluſive à la ſolidité du Firmament.

On a ſuivi la même idée dans cette Image.

J'arrête le plus fier de tous les animaux,
D'Etoiles & d'Azur je ſuis toute brillante;
Je ſuis faite pour les travaux,
Rien ne m'eſt difficile, & rien ne m'épouvante.

Fermeté d'Amour.

Un amour paſſager eſt compté pour rien :
Un Amant tendre & véritable
Eſt ferme, conſtant, immuable.
Qui peut ceſſer d'aimer, n'a jamais aimé bien.

La *Fermeté d'Amour* eſt un Hiéroglyphe repréſenté par une Femme aſſiſe ſur un Cube. Elle eſt richement vêtuë, pour montrer que, quoique l'Amour ſoit ordinairement volage, elle eſt riche par ſa Conſtance. Elle joint les deux mains, ayant ſur ſa tête deux Ancres en forme de Croix, un Cœur au milieu, avec un Rouleau, où ſont ces paroles en écrit : Résolution immuable. Les deux Ancres repréſentent le ferme appui d'un Cœur amoureux, uni par la Foi, qui eſt repréſentée par ſes mains.

Fermeté de langage.

Ce Prédicateur chancellant,
Qui bronche preſqu'à chaque terme,
Me fait trembler à tout moment.
Un Orateur doit être ferme.

Cet Emblême nous eſt repréſenté par un Mercure ſur une Baſe quarrée, tenant ſon Caduçée de la main gauche, comme

dans l'action d'haranguer, & de faire paroître son Éloquence.

FÉROCITÉ.

La chaleur du sang étant plus excessive dans le jeune âge, que dans l'âge mur; on peint la *Férocité* sous la figure d'une jeune Femme robuste, & d'aspect sauvage. Ses armes signifient qu'elle est le Caractère le plus ordinaire de l'État Militaire. C'est pourquoi le Tasse parlant de la *Férocité* d'Argant, au dix-neuvième Chant de la Jérusalem délivrée, dit que ce Guerrier, dans les derniers momens de sa vie :

Minacciara morendo, e non languia.
Superbi, formidabili, e feroci
Gli ultimi detti suo, l'ultime voci.

La Massuë qu'elle tient est allusive à la Fierté de l'âme. L'action de lancer un Tigre furieux, dénote qu'elle est implacaple.

La douceur est ce qui me touche;
Voilà les attraits qu'il me faut.
Je ne trouve rien de si sot,
Qu'une Beauté fière & farouche.



Festins sacrés, ou Festins de Religion.

C'étoient des *Festins* qui n'étoient que pour les Dieux, & sur-tout pour Jupiter, Apollon, Latone, Diane, Hercule, Mercure, & Neptune. On servoit à ces Dieux un repas magnifique dans leurs Temples, en certaines occasions, aux dépens du Public; & leurs Prêtres en profitoient.

Feu.

Le Culte du *Feu* suivit de près celui qu'on rendit au Soleil, par qui l'Idolatrie a commencé dans le Monde : comme il est le plus noble des Élémens, & une vive image du Soleil, toutes les Nations se sont accordées à l'adorer. Chez les Chaldéens, le plus ancien Peuple connu, après le Peuple Hébreu, la Ville d'Ur fut ainsi appellée, à cause qu'on y adoroit le *Feu*. Mais le lieu du Monde où l'on révéra davantage cet Élément, étoit la Perse. Il y avoit des Enclos fermés de murailles & sans toît, où l'on faisoit continuellement du *Feu*, & où le Peuple dévot venoit en foule à certaines heures pour prier. Les personnes qualifiées se ruinoient à y jetter des essences précieuses & des fleurs odoriférentes; ce qu'elles regardoient comme

un des plus beaux droits de la Nobleſſe. Ces Enclos ou ces Temples découverts ont été connus des Grècs ſous le nom de Pyréia ou Pyratéia. Les Voyageurs modernes en parlent auſſi comme des plus anciens Monumens de l'Idolatrie du *Feu*. Quand les Perſes ſentoient un de leurs Rois près de la mort, ils éteignoient le *Feu* dans toutes les Villes principales ; & pour le rallumer, il falloit que ſon Succeſſeur fût couronné. On s'imaginoit que le *Feu* avoit été apporté du Ciel, & mis ſur l'Autel du premier Temple, que Zoroaſtre avoit fait bâtir dans la Ville de Xia en Médie. On n'y jettoit rien de gras ni d'impur ; on n'oſoit pas même le regarder fixement. Pour en impoſer davantage, les Prêtres Païens, toujours fourbes & impoſteurs, entretenoient ce *Feu* ſecrètement, & faiſoient accroire au Peuple, qu'il étoit inaltérable & ſe nourriſſoit de lui-même. Cette erreur n'avoit pas moins lieu à Athènes dans le Temple de Minerve, à Delphes dans celui d'Apollon, & à Rome dans celui de Veſta. Les Romains, qui adoptèrent les Idolatries les plus groſſières, ne manquèrent pas celle du *Feu*. D'où vient qu'on ne voyoit autrefois aucun Sacrifice ni aucune Cérémonie religieuſe où il n'entrât du *Feu* ;

& que celui qui servoit à parer les Autels & à consumer les Victimes, étoit traité avec respect; si ce n'est par une suite du premier Culte qu'on a rendu à cet Élément?

Ce Culte subsiste encore aujourd'hui en plusieurs pays de l'Amérique. Ce fut Prométhée, dit-on, qui déroba le *Feu* du Ciel, & en fit présent aux hommes. Ce n'est pas à dire qu'il leur en ait appris l'usage; car y a-t-il apparence que cet usage ait été ignoré jusqu'au temps de Prométhée. L'usage du *Feu* est sans doute aussi ancien que le Monde, soit que la foudre l'ait porté sur la terre, soit qu'on ait fait du *Feu* par hasard, en frappant des cailloux. Mais ce que Prométhée a pu apprendre aux hommes, c'est à combien d'usages devoit s'appliquer le *Feu*, pour les opérations des Arts manuels; c'est peut-être l'Art de rendre les métaux ductiles & malléables par le moyen du *Feu*. Diodore attribuë l'invention & les progrès de cet Art, non à Prométhée, mais à Vulcain, Roi d'Égypte, qui, pour ces heureuses inventions, fut appellé le Dieu du *Feu*, & le Dieu des Arts.



Énigme X.

Lorſqu'une vieille mère avoit la dureté
De m'enfermer encore dans ſa priſon de pierre,
J'eus beſoin, pour me mettre en pleine liberté,
Qu'un métal me mit en lumière.
On me cherche, on me fuit; on m'aime, & l'on me craint:
Mais malheur à celui pour qui l'on me contraint;
Car de tous maux je le délivre.
Je fais vivre qui me détruit,
Et je détruis qui me fait vivre.
Lorſque j'habite mon réduit,
J'éxile la noire Hirondelle;
En le quittant, je la rappelle.

Feux de Castor et Pollux.

On appelloit ainſi autrefois ces *Feux* qui paroiſſent ſouvent ſur la Mèr dans des temps d'orage. On dit que les Argonautes, dans leur voyage en Colchide, eſſuyèrent une tempête, pendant laquelle on vit deux *Feux* voltiger autour de la tête des deux frères, & un moment après l'orage ceſſa. On regarda depuis ces *Feux* comme les *Feux de Caſtor & Pollux*. Lorſqu'on en voyoit deux à la fois, c'étoit une marque de beau temps; lorſqu'il n'en

paroissoit qu'un, c'étoit un signe certain d'une prochaine tempête, & alors on invoquoit le secours de ces deux Héros. On est encore dans la même opinion sur le présage de ces deux *Feux*; & tout ce qu'on a fait en faveur de la Religion, c'est qu'on a changé leurs noms, & qu'on les nomme aujourd'hui les Feux de Saint Elme & Saint Nicolas.

ÉNIGME XI.

Il est des vérités dont l'aveu n'est point doux.
De bons pères, de bonnes mères ;
Nous sommes (quoi ! le dirons-nous ?)
Des enfans qui ne valons guères.

Mais bien que nous ayons peu de grâce & d'appas,
Nos bons parens nous portent sur leurs bras,
Comme pour nous faire paroître.
S'ils nous sont chers, voici qui le donne à connoître :
Les quitter une fois sans aller au trépas,
Nous ne le pouvons pas.

Dès l'enfance, on nous voit avec la cotte verte,
Et puis la jaune à la fin de nos jours.
Nos sœurs, qui, dans leurs temps, réparent notre perte,
Ont même sort & même cours.

Nous venons au Printemps comme les Hirondelles :
Et la légèreté, plus grande en nous qu'en elles,
Nous contraint de ſuivre en tout temps
Le train des eſprits inconſtans.
Nous en faiſons du bruit, mais ce ſont bagatelles ;
Le Monde rit des mécontens.

Enfin pour nous mieux faire entendre,
Veut-on nous voir, veut-on nous prendre ;
Notre plus grand ſéjour eſt dans les plus grands bois.
Mais a-t-on peur de nous, il ne faut pas s'y rendre.
Combien vous l'a-t-on dit de fois ?

ÉNIGME XII.

Je ne ſuis pas moins belle en-dedans, qu'en dehors ;
L'Hyver, que le Printemps, & l'Eſté, que l'Automne.
Quand on ſe ſert de moi, l'on me mèt l'âme au corps ;
Et ſans beſoin de grands efforts,
Je reçois aiſément tout les plis qu'on me donne.

Je ſuis de la couleur du jour,
Foible auſſi-bien que ſouple ; & ſi fort délicate,
Qu'on ne voit rien qui ne m'abatte,
Et telle enfin que je cède à l'amour
Du moindre Zéphir qui me flatte.

Lorsqu'on me confie un secrèt,
Il n'est pas trop en assurance ;
Car si l'on me néglige, on s'expose au regrèt
D'apprendre en peu de temps qu'il est en évidence.

Ne croyez pas que ce soit par vengeance.
Je souffre tout, jusqu'aux mots de rigueur,
De mépris & de raillerie :
Ce n'est pas toutefois sans changer de couleur.

FÉVES.

Les Égyptiens s'abstenoient de manger des *Féves*, ils n'en semoient point; & s'ils en trouvoient qui fussent cruës sans avoir été semées, ils n'y touchoient pas. Leurs Prêtres poussoient plus loin la superstition : ils n'osoient pas même jetter les yeux sur ce légume ; ils le tenoient pour immonde ; ils eussent plutôt mangé la chair de leurs pères. Pythagore, qui avoit été instruit par les Égyptiens, défendoit aussi à ses Disciples de manger des *Fèves* ; & l'on dit qu'il aima mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivoient, que de se sauver à travers un champ de *Féves*. Cicéron insinuë au premier Livre de la Divination, que l'interdiction des *Féves* étoit fondée sur ce qu'elles empêchent de faire des songes divinatoires ; car elles

échauffent trop; & par cette irritation des esprits, elles ne permettent pas à l'âme de posséder la quiétude qui est nécessaire pour la recherche de la vérité. Aristote donne plusieurs belles raisons de cette défense, dont la moins mauvaise est, que c'étoit un précepte moral, par lequel le Philosophe défendoit à ses Disciples de se mêler du Gouvernement; ce qui est fondé sur ce qu'en certaines Villes on donnoit son suffrage avec des *Féves* pour l'Élection des Magistrats. Un autre Auteur a prétendu qu'elles furent interdites par un principe de Chasteté, comme si ce légume y fut contraire. D'autres disent enfin, que ce fut pour des raisons saintes & mystérieuses, que les Pythagoriciens ne disoient à personne. Quelques-uns d'eux aimèrent mieux mourir, dit Jamblique, que de révéler un si grand secrèt. Une Pythagoricienne se coupa la langue, pour n'avoir aucun sujèt de craindre que la rigueur des tourmens ne la fît parler. L'École de Salerne défend aussi de manger des *Féves*; mais elle en donne une raison : c'est qu'elles causent la Goutte : *Manducare Fabam caveas, facit illa Podagram.* Et je croirois volontiers que la défense de manger des *Féves* n'étoit autre chose qu'un précepte de santé, dans l'idée

où l'on étoit alors que ce légume étoit mal-ſain.

ÉNIGME XIII.

Je ſuis un mèts des plus communs,
Sans être dédaigné du goût de quelques-uns.
De plus, certain jour d'allégreſſe,
Au début du repas, je fais l'attention
De maint convive qui s'empreſſe
D'inſpirer à l'envi la jubilation :
Pris dans un autre ſens, je ſuis toute autre eſpèce.
Alors j'oblige le cheval
D'avoir recours au Maréchal :
Retranchez ma queuë & ma tête,
Et vous verrez Ville & Comté.
Mon dernier membre ici ſeul rapporté,
On voit ſans aller à l'enquête,
Femelle de l'antiquité,
De qui le nom par ſingularité,
Quoique pris à rebours, reſte toujours le même.
De ma finale enfin faiſant ſouſtraction,
Et de mon chef la reſtitution,
Je vous avertis ſans problême,
Ne m'approchez qu'avec précaution.
Or de mon tout enfin ôtez la pénultième,
Je tiens certains eſprits en admiration,
Et ne ſuis pourtant rien que pure fiction.

FÉVRIER.

Les Anciens, qui perſonnifioient tout,

ont aussi personnifié les Mois. *Février* est peint en femme, je ne sçais pourquoi, revêtuë d'une tunique qui est relevée par une ceinture. Elle tient entre ses mains une Canne : cet Animal aquatique désigne que c'est un Mois pluvieux ; ce qui est aussi marqué par une Urne représentée en l'air auprès d'elle, qui verse de l'eau en abondance. Aux pieds de la femme, est, d'un côté, un Héron; Oiseau qui aime les eaux & les marais, & de l'autre un Poisson. Tout cela revient au même. C'est le Mois des Pluies, sur-tout à Rome, où l'Hyver est plus court qu'en nos climats. Ausone a fait sur cette image quatre Vers, dont le sens est tel. C'est ce Mois vêtu de bleu, dont l'habit est relevé par une Ceinture, où l'on prend ces Oiseaux qui aiment les Lacs & les lieux marécageux, où les Pluies tombent en abondance, & où l'on fait les Expiations qu'on appelle FEBRUA.

Pendant ce temps de divertissement,
Un chacun veut paroître habile.
Les Bals & les déguisemens
Occupent la Cour & la Ville.



ÉNIGME XIV.

Je ſuis un tout nouveau venu,
Et depuis peu de temps connu.
Je veux chaſſer d'un Trône une belle Etrangère,
Qui ne doit plus y règner guère :
Et ſi dans mon parti, j'avois toute la Cour,
C'en ſeroit fait au premier jour.
Mais pourtant ſi je ſemble extravagant, bizarre,
Lorſque je ſuis plaçé, je plais & je m'y carre,
Et j'y cache de doux appas,
Que les yeux n'y dérobent pas.
J'eſpère qu'un nouveau caprice,
En me faiſant rendre juſtice,
Et finiſſant notre diſcord,
Renverra l'Etrangère avec les vents du Nord.

FIDÉLITÉ.

Divinité Romaine, qui préſidoit à la Bonne Foi dans le Commerce, & à la Sûreté dans les promeſſes : on la prenoit à témoin de ſes engagemens ; & le ſerment qu'on faiſoit par elle, étoit de tous les ſermens le plus inviolable. Numa conſidérant la *Fidélité*, dit un Ancien, comme la choſe du monde la plus ſainte & la plus digne de vénération parmi les hommes, bâtit le premier de tous un Temple

à la Foi publique, & ordonna des Sacrifices, dont il voulut que les frais se fissent aux dépens du Peuple. Les Prêtres qu'il établit pour avoir soin du Culte de cette Divinité, devoient être vêtus de blanc pendant qu'ils sacrifioient : on ne répandoit point de sang dans ses Sacrifices, on ne tuoit point d'animaux. Le Temple que Numa lui consacra, étoit au Capitole, près de celui de Jupiter. Il fut rebâti & dédié par les soins d'Attilius Calatinus. On la voit représentée sur les Médailles, quelquefois sous la figure d'une femme couronnée de feuilles d'Olivier; d'autres fois assise, tenant d'une main une Tourterelle, & de l'autre un Signe militaire. La Tourterelle est un Symbole de la Foi, à cause de la Foi qu'elle garde à sa compagne. Les autres Symboles de la Divinité sont deux mains jointes ensemble, pour marquer l union des gens qui se conservent la bonne foi les uns aux autres. Dans une Médaille de Titus, derrière les deux mains jointes, s'élèvent un Caduçée & deux Épis de bled.

La Clef, le Cachèt & le Chien sont les Symboles de la *Fidélité*. On lui donne une Robe blanche, parceque la candeur est son apanage.

Eſtre noble, être riche, être jeune, être belle,
Ce ſont des traits fort éclatans :
Mais avoir tous ces traits, & n'être pas fidelle,
L'on eſt fille pendant long-temps.

FIDIUS.

Le Dieu de la Bonne Foi ou de la Fidélité, par lequel on juroit, diſant : ME DIUS FIDIUS, en ſous-entendant *Adjuvet*. Que le Dieu *Fidius* me ſoit favorable. Or ce Dieu étoit, ſelon les uns, Jupiter, vengeur des faux ſermens, & ſelon d'autres, Hercule ſon fils, qu'on faiſoit préſider à la Foi donnée dans les contrats. Ce Dieu *Fidius* avoit pluſieurs Temples dans Rome, dont l'un étoit appellé; ÆDES DII FIDII SPONSORIS, Temple du Dieu *Fidius Sponſor ;* c'eſt-à-dire, garant des promeſſes : un autre ſur le Mont Quirinal; & un troiſième dans la treizième Région de la Ville.

FIERTÉ.

Ce Défaut, Enfant de la Superbe, eſt défini par ces paroles de Saint Thomas : *Eſt inordinatus appetitus excellentiæ, cui debetur honor & reverentia.* Il tient de la Puérilité, & ne connoît d'autre mérite que celui qu'il eſt perſuadé d'avoir audeſſus des autres. Ainſi on perſonnifie la

Fierté par une jeune fille qui a un bandeau sur les yeux ; elle est posée sur une Boule, qui est l'Emblême de son peu de solidité. Le Paon qui convient à l'esprit de Superbe est son Attribut. Quant aux riches vêtemens dont elle couvre ses mauvais habits, ils dénotent qu'elle n'en impose jamais que par le faste extérieur.

FIÈVRE.

Les Romains firent de la *Fièvre* une Déesse, qui avoit un Temple au Mont Palatin, & dans deux autres quartiers de Rome, selon Cicéron & Valère Maxime. On apportoit dans ces Temples les Remèdes contre la *Fièvre*, avant de les donner aux malades ; & on les exposoit quelque temps sur l'Autel de la Déesse. Nous ne sçavons pas sous quelle forme les Romains représentoient la *Fièvre* ; mais nous avons la formule d'une Prière & d'un Vœu fait à la *Fièvre*, qui s'est conservée dans une inscription ; la voici : CAMILLA AMATA offre ses prières pour son fils malade, à la Divine *Fièvre*, à la Sainte *Fièvre*, à la Grande *Fièvre*. Les Romains avoient reçu cette Divinité des Grècs ; avec cette différence que ces derniers en faisoient un Dieu.

On la peint le visage enflammé, les

yeux exténués, & la bouche ouverte, dont il ſort une vapeur épaiſſe. Elle a une Ceinture de flammes. La Lune preſque dans ſon plein, qui eſt au-deſſus de ſa tête, ſignifie que les jours critiques de la *Fièvre* ont rapport au mouvement de cette Planète. Elle touche ſon cœur, dont le battement donne la connoiſſance de la qualité de cette maladie. Son Attribut eſt un Lion mélancolique.

Galien la définit ainſi :

Febris eſt mutatio innati caloris in ignèam naturam.

ÉNIGME XV.

La matière me forme, & ne ſuis point matière;
Auſſi ſuis-je inviſible, à la façon des Dieux :
Mais on ſent les effets de ma puiſſance altière,
Dès l'inſtant que je prends naiſſance ſous les Cieux.



Comme je ſuis ſans corps, je n'ai point de ſtature;
Je ſuis pourtant petite, & j'ai de la grandeur :
Mon humeur eſt auſſi de diverſe nature,
Tantôt lente, & tantôt d'une très-vive ardeur.



Je n'ai jamais appris la façon de combattre,
Et ſouvent devant moi l'on tremble à mon abord;
Le plus vaillant Héros ſe voit lui-même abattre,
Si je vis avec lui deux jours, quoique d'accord.

Je m'en vais quelque temps, je reviens ſur mes traçes ;
De-là l'on double, triple, & quadruple mon nom :
On dit le continu quand je demeure en plaçe ;
Quoi qu'il en ſoit, jamais je ne fais rien de bon.



Très-rarement je ſors de l'endroit que j'habite,
Sans avoir vu couler beaucoup de ſang & d'eau :
Ingratte que je ſuis, quelquefois je m'irrite
Juſqu'à faire tomber mon ſoutien au tombeau.

ÉNIGME XVI.

On me voit mal attiffée,
Et groſſièrement coëffée,
C'eſt là tout mon vêtement ;
Et puis, tant que je dure,
On arrache ma coëffure.
Un très petit inſtrument
Autour de moi tournant inceſſamment,
Groſſit de mon débris qui change de figure :
Deux doigts font tout ce changement.

FIN.

Ce nom ſignifie pluſieurs choſes, mais principalement la *Fin* de toutes choſes. C'eſt dans ce ſens, que Pétrarque a dit : *Queſte coſe che 'l ciel volge, e governa dopo molto voltar che ſine avanno.* Le

même Auteur l'adoptant à la mort, qui eſt la *Fin* de tout ce qui vit, dit : *Signor della mia fine, e della vita.*

On perſonnifie ce ſujèt par un Vieillard, qui a la barbe blanche & la tête chauve. Il eſt couronné de Lierre, Plante qui détruit les Édifices où elle s'attache. Son vêtement eſt de couleur feuilles mortes. Il regarde triſtement la terre, tient un Livre fermé où eſt l'*Oméga* Grèc. Derrière lui, eſt un Soleil couchant.

FINESSE,

QUI TEND A TROMPER.

Ce Vice, qui a du rapport avec l'Hypocriſie, ſe peint de carnation vive & enflammée, ſelon la définition d'Ariſtote, *Liv. 4, de Phil. Chap. 10*. Ce Philoſophe dit, que le bouillonnement du ſang engendre ſans ceſſe de nouveaux Monſtres dans le cœur. La *Fineſſe* a les yeux baiſſés, & la main ſur la poitrine, par une affectation de Simplicité; mais elle tient caché ſous ſa draperie, un Renard, qui eſt l'Attribut de la Fourberie.

FLAMBEAU.

Dans les anciens Monumens, un *Flambeau* qu'on élève, eſt la marque du Soleil

levant ; & un *Flambeau* qu'on éteint eſt la marque du Soleil couchant.

ÉNIGME XVII.

Je ſuis ſans fard, de couleur naturelle,
Brillante, claire, vive & belle :
Je fais quelquefois peine & quelquefois plaiſir ;
Mais qui me prend, ne ſçauroit me tenir.

FLATTERIE.

Un Flatteur eſt toujours extrême ;
Tout ce qu'il louë eſt beau, jamais de laids portraits ;
Mais c'eſt un langage qu'on aime :
On aime ce poiſon, on l'avalle à longs traits.

La *Flatterie* eſt repréſentée ſous la figure d'une femme vêtuë agréablement, & qui jouë d'une Flute, ayant un Cerf à ſes pieds, qui eſt un des animaux qui reſſemble le plus aux âmes foibles, qui ſe laiſſent aller facilement dans le piége du Flatteur : mais la Ruche qui eſt auprès d'elle, leur apprend que bientôt ils auront de douces amertumes à eſſuyer.

FLÉAU.

En prenant ce mot dans le ſens moral, il ſignifie toutes ſortes de grandes Calamités. On perſonnifie ce ſujèt par un

homme d'aſpect ſévère. Son attitude menaçante & ſa robe couleur de ſang, ſont les Symboles de la Colère & de la Vengeance Divine, ainſi que le Foudre & le Fouèt garni de pointes de Fer, qu'il tient dans chacune de ſes mains. Le Ciel qui environne cette figure, eſt obſcurci de nuages épais, & le terrein ſur lequel elle eſt poſée, eſt couvert de Sauterelles, par alluſion aux *Fléaux* dont Dieu affligea l'Égypte.

FLÈCHES D'APOLLON.

On entendoit par ces *Flèches*, les Rayons du Soleil : ainſi, quand la Fable dit, que Dieu, avec Diane ſa ſœur, tua les enfans de Niobé à coups de *Flèches* ; cela veut dire, que la Peſte, qui eſt ordinairement cauſée par la chaleur exceſſive des Rayons du Soleil, fit périr tous ſes enfans. Dans Homère, Apollon, pour ſe venger de ce que les Grècs vouloient retenir captive la fille de ſon père, lance ſes *Flèches* contre eux, & en tuë un grand nombre; c'eſt-à-dire, que la Peſte ſurvint dans le Camp des Grècs. Les Eaux du Déluge, dit Ovide, qui avoient inondé la terre, laiſsèrent un limon, d'où ſortit l'affreux Python ; Apollon armé de ſes *Flèches* lui ôta la vie : ce qui ſignifie, que

la chaleur du Soleil ayant dissipé les mauvaises exhalaisons, le Monstre disparut bientôt.

FLÈCHES D'HERCULE.

Ce Héros trempa ses *Flèches* dans le Sang de l'Hydre de Lerne, & les empoisonna; ensorte que toutes les blessures qu'elles faisoient étoient incurables. C'est de ces *Flèches* qu'il tua le Centaure Nessus. En mourant, il les laissa à son ami Philoctète, comme ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre : mais elles furent fatales à Philoctère, qui ayant voulu en faire usage dans l'Isle de Lemnos, laissa tomber par mégarde une *Flèche* sur son pied, & se fit une horrible blessure, dont il fut dix ans à guérir. Une des fatalités de Troye étoit, que les Grècs ne pouvoient prendre la Ville, sans avoir des *Flèches d'Hercule*. Après bien des difficultés, Philoctète vint au Siége, & y apporta ces redoutables *Flèches*.

FLEGMATIQUE.

Je suis paresseux, c'est naturellement;
Chacun suit son tempérament.

Le *Flegmatique* est représenté par un homme gras & replèt, ayant le teint blanc,

blanc, à cause de sa paresse. Il est assis, les deux bras croisés sur sa poitrine. C'est pour cela que l'on mèt à ses pieds une Tortuë, & qu'il a une robe fourée de peau de Bléreau, animal fort assoupi.

Fleuves, en général.

Tous les *Fleuves* & toutes les Rivières du Monde peuvent se caractériser par des Attributs qui leur conviendront, lorsqu'ils auront rapport à l'origine de leurs noms, aux qualités des Pays qu'ils arrosent, aux sortes de Poissons particuliers qu'ils produisent, & aux divers Animaux qui habitent leurs rivages.

On en donne ici plusieurs éxemples, chacun étant à portée de recourir aux Histoires, pour donner des Attributs aux *Fleuves* qu'ils auront à représenter.

Les *Fleuves* eurent part aux honneurs de la Divinité chez les Païens, comme tant d'autres Créatures souvent bien moins considérables. Les Temples des Grècs & des Romains renfermoient les Statuës de leurs *Fleuves*. Il y avoit peu de Rivières, sur-tout dans la Grèce & dans l'Italie, auprès desquelles on ne trouvât des Statuës & des Autels consacrés au Dieu du *Fleuve*, où on alloit faire régulièrement des Libations, & offrir même des Sacrifices.

« Les Égyptiens, dit Maxime de Tyr, » honorent le Nil à cause de son utilité; » les Thessaliens, le Penée, à cause de sa » beauté; les Scythes, le Danube, pour » la vaste étenduë de ses eaux; les Éto- » liens, l'Achéloüs, à cause de son com- » bat avec Hercule; les Lacédémoniens, » l'Eurotas, par une Loi expresse qui le » leur ordonnoit; les Athéniens, l'Ilissus, » par un Statut de Religion ».

A ce détail, nous pouvons ajouter le Gange, pour lequel les Indiens ont une vénération toute particulière; le Rhin, qu'on trouve représenté dans les Médailles avec ces mots, Deus Rhenus; le Tybre, qui étoit la Divinité Protectrice de Rome; le Pancise, à qui les Messeniens offroient tous les ans des Sacrifices; & enfin le Clitomne, *Fleuve* d'Ombrie, qui non-seulement passoit pour Dieu, mais même rendoit des Oracles. C'est le seul des *Fleuves* qui eut ce privilége; car la Mythologie ni l'Histoire ancienne ne parlent d'aucun autre Oracle de *Fleuve* ou de Rivière.

Voici comme Pline le jeune parle de ce Dieu Clitomne. » A la source de ce » *Fleuve*, est un Temple ancien & fort » respecté. Clitomne est là habillé à la Ro- » maine. Les Sorts marquent la présence

» & le pouvoir de la Divinité. Il y a à » l'entour plusieurs petites Chapelles, dont » quelques-unes ont des Fontaines & des » Sources ; car Clitomne est comme le » père de plusieurs *petits Fleuves* qui » viennent se joindre à lui. Il y a un Pont » qui fait la séparation de la partie sacrée » de ses eaux, d'avec la profane. Au-des-» sus de ce Pont, on ne peut qu'aller en » bateau ; au-dessous, il est permis de se » baigner ».

Hésiode nous dit que les *Fleuves* sont Enfans de l'Océan & de Thétis, pour nous marquer qu'ils viennent de la Mer, comme ils y rentrent. Il ajoute qu'il y en a trois mille sur la terre ; les a-t-il bien comptés ?

On représente le Dieu d'un *Fleuve* sous la figure d'un vénérable Vieillard, pour exprimer l'antiquité des *Fleuves*. Il a la barbe & la chevelure longues & traînantes, parcequ'on les suppose mouillées : il est couronné de Joncs, couché à terre, appuyé sur une Urne, d'où sort l'eau qui forme la Rivière. On le représente quelquefois sous la figure d'un Bœuf, ou sous une forme humaine avec des cornes.

Quelqu'un a dit que les *Fleuves* qui se dégorgent immédiatement dans la Mèr, sont représentés en Vieillards, & que les

Rivières qui se jettent dans des *Fleuves*, sont exprimées par de jeunes hommes ou par des femmes; mais cela n'est pas sûr; il se trouve des éxemples du contraire.

Les *Fleuves* sont représentés avec de longs cheveux ondés, par une Couronne de Roseaux, ainsi que le Danube dans une Médaille de Trajan, & que le Tybre dans Virgile :

Et crines umbrosa tegebat arundo.

On y voit aussi les *Fleuves* couronnés d'autres Plantes aquatiques, & ils en tiennent quelquefois à la main, ou un gouvernail. Au-dessous de leurs figures, sont souvent représentés, ou une Barque, ou un Éperon de Galère, & presque toujours une Urne renversée, d'où paroît couler de l'eau, & sur laquelle s'appuie le *Fleuve* à demi-couché.

Outre ces Types qui différencient les *Fleuves* des autres Divinités, ils ont encore des Symboles particuliers qui les caractérisent, & les distinguent les uns des autres. Le Crocodile ou l'Hyppopotame, l'Ibis, l'Ichneumon, & autres Symboles, nous annoncent le Nil, ainsi qu'une Louve qui allaite deux enfans, désigne le Tybre.

On reconnoît encore certains *Fleuves* par des Plantes particulières qui naissent dans leur sein, ou sur leurs rivages, ou dans leur voisinage. Ainsi une Feuille d'Ache marque le *Fleuve* Himère en Sicile, ou le *Fleuve* Sélimus dans la Troade.

Mais comme tout est significatif sur les Médailles, jusqu'aux attitudes, aux positions, & aux airs de tête, les Antiquaires sont aussi fort attentifs à examiner la manière dont les *Fleuves* sont représentés sur ces Monumens; pour juger, par exemple, s'ils sont navigables ou non; s'ils ont un long cours; s'ils vont jusqu'à la Mèr; & ainsi du reste.

Y sont-ils figurés en hommes âgés & barbus? Ce sont ordinairement de grands *Fleuves* navigables, qui vont se rendre à la Mèr. S'y montrent-ils en jeunes hommes sans barbe? Ce ne sont le plus souvent, que des Rivières qui à peine portent bateau.

Si les Rivières paroissent sur les Médailles sous la figure de femmes, ou plutôt de Nymphes; c'est, dit Vaillant, qu'elles ne vont pas jusqu'à la Mèr, qu'elles se joignent sur leur route à quelque *Fleuve* plus considérable, qui les reçoit, & leur fait perdre leur nôm.

Élien nous apprend même que les Agré-

gentins, pour faire connoître que le *Fleuve* qui passoit par leur Ville, étoit fort petit, & avoit très-peu de cours, l'adorèrent sous la figure d'un bel Enfant, à l'honneur de qui ils consacrèrent une Statuë d'Yvoire dans le Temple d'Apollon à Delphes.

C'est peut-être encore pour caractériser plus particulièrement certains *Fleuves*, que l'Urne des uns est fort penchée, l'ouverture en-bas; & que l'Urne des autres est de niveau, & comme à demi-plongée dans l'eau; pour exprimer que le cours des uns est très-rapide, & que le cours des autres est lent & tranquille. Ces mêmes *Fleuves* sont posés sur les Médailles à droite ou à gauche, selon leur cours vers l'Orient, ou vers l'Occident.

Fleuve.

Le Tybre.

Il se représente sous la figure d'un Vieillard appuyé sur une Urne. Il a une Couronne de Laurier, en mémoire des Victoires des Romains. Son Symbole est une Louve qui allaite deux Enfans. La Corne d'Abondance remplie de fruits, indique la fertilité des pays qu'il arrose. Son attitude tranquille caractérise le cours

paisible de ses ondes; elles sont jaunâtres: c'est ce qui a fait dire à Horace :

Flavus quam Tiberis lavit.

Lib. 2. Od. 3.

FLEUVE.

LE NIL.

On peint celui-ci comme le précédent, sous la figure d'un Vieillard. Il a une Couronne de diverses Fleurs sur la tête. Il est appuyé sur une Urne, d'où sort quantité d'eau. Il tient une Corne d'Abondance remplie de fruits; elle signifie la même chose qu'au sujèt précédent. Les seize Enfans qui sont sur lui & autour de lui, ont rapport aux seize coudées de sa plus haute inondation.

On sçait que l'Égypte, où il ne pleut jamais, n'a que les débordemens de ce *Fleuve* pour se fertiliser.

FLEUVE DES ENFERS.

L'ACHÉRON.

C'est, selon la Fable, le premier *Fleuve* qui se rencontre dans les Enfers. Il est de couleur tannée, & dans un lieu obscur, s'appuyant tristement sur une Urne, d'où sort une eau dormante & bourbeuse, près

de laquelle sont deux Ombres suppliantes.

Hinc via tartarei, quæ fert Acherontis ad undas,
Turbidus hic cœno, vastaque voragine gurges
Æstuat.

Virg. Æneid.

FLEUVE DES ENFERS.

LE COCYTE.

Il répand de son Urne quantité d'eaux noires, & est caractérisé par le dehors des murailles de fer ou d'airain, qui renferment le Tartare, autour duquel ce *Fleuve* tourne sept fois.

Cocytusque sinu labens circumfluit atro.

Virg. Æneid. Lib. 6.

Visendus ater flumine languido
Cocytus errans.

Hor. Lib. 2. Od. 11.

FLEUVE DES ENFERS.

LE STYX.

Vieillard de couleur tannée, assis sur une Urne, d'où sort une eau rougeâtre, qui coule parmi des Joncs & des Roseaux secs; parcequ'il est plutôt un Marais, qu'un *Fleuve*. Il tient un Scèptre de

Fer, Symbole de la Puissance qu'il a sur les Sermens des Dieux.

Stygiamque paludem
Dii cujus jurare timent & fallere numen.
Virg. Æn. Lib. 6.

FLEUVE DES ENFERS.

LE PHLÉGÉTON.

C'est le *Fleuve* de Feu qui entoure le Tartare. On le représente affreux, de couleur enflammée, & tenant sur son épaule une Urne, d'où sort en abondance de la matière rouge, semblable au bitume qui sort d'un Volcan enflammé.

Respicit ænus subito, & sub rupe sinistra
Mœnia lata videt triplici circumdata muro,
Quæ rapidus flammis ambit torrentibus amnis
Tartareus, PHLEGETON, torquetque sonantia
sana.
Virg. Æneid. Lib. 6.

FLEUVE DES ENFERS.

LE LÉTHÉ, OU *FLEUVE D'OUBLI.*

C'est celui qui arrose les Champs Élysées. On le nomme *Fleuve d'Oubli*; parceque ceux qui boivent de ses eaux, perdent le souvenir du passé. On le représente assis tranquillement sur son Urne,

dont il ſort une eau fort claire, où des Ombres boivent.

Lethæumque, domos placidas qui pænatat, amorem,

Poſtea :

Animæ quibus altera fato
Corpora ſlebentur, Lethæi ad fluminis undam
Securos latius, & longa oblivia potant.
Virg. Æneid. Lib. 6.

ÉNIGME XVIII.

Je vais; où? d'où je viens : actif ou pareſſeux,
Dans ma courſe, rien ne m'arrête.
Je n'ai jamais ni pied ni tête;
J'ai des bras, point de mains; devine, ſi tu peux.

ÉNIGME XIX.

Quoique toujours couché, je dors très-rarement;
Sans être oiſif, je ſuis toujours en mouvement.
Je n'aime point le vin; j'en bois par aventure,
Malgré celui qui mèt mon corps à la torture;
Et jamais je n'en bois qu'il n'arrive malheur.
Tel qui s'expoſe à ma fureur,
A deux doigts de la mort ſubite,
Sur toute autre choſe médite,
En me confiant ſes tréſors.
A tout moment changeant de corps,
Je ſuis pourtant toujours le même.
A plus d'une belle qui m'aime,

Je prête innocemment mes bras.
Tremblante à mon aſpect, le teint pâle & l'œil bas,
Elle voit mon brillant avec indifférence,
Et ſans chagrin auſſi ſouffre mon inconſtance.
Elle s'oppoſe à mon penchant ;
Je la ſuis, je la cherche, & même en la cherchant
J'uſurpe ſes faveurs, mais avec nonchalance ;
Car honni ſoit qui mal y penſe.

FLORAUX.

Les *Jeux Floraux* furent inſtitués en l'honneur de la Déeſſe des Fleurs. Ils commencèrent du temps de Romulus, ſelon Varron, & furent ſouvent interrompus : on ne les renouvelloit que lorſque l'intempérie de l'air annonçoit ou faiſoit craindre la Stérilité, ou que les Livres des Sybilles l'ordonnoient. Ce ne fut qu'en l'an de Rome 580, que ces Jeux devinrent annuels, à l'occaſion d'une Stérilité qui dura pluſieurs années, & avoit été annoncée par des Printemps froids & pluvieux. Le Sénat, pour fléchir Flore, & obtenir de meilleures récoltes, ordonna que les *Jeux Floraux* fuſſent célébrés tous les ans régulièrement à la fin d'Avril ; ce qui s'exécuta juſqu'au temps qu'ils furent entièrement proſcrits. On les célébroit la nuit aux flambeaux dans la ruë Praticienne, où étoit un Cirque aſſez vaſte. Il

s'y commettoit des débauches effroyables : on ne se contentoit pas des discours les plus dissolus ; on assembloit au son d'une trompette, dit Juvénal, les Courtisannes qui donnoient au Peuple des spectacles abominables. Caton s'étant trouvé un jour à la célébration des *Jeux Floraux*, le Peuple plein de respect & de considération pour un homme si grave & si sévère, eut honte de demander en sa présence, que les femmes, selon la coutume, se prostituassent publiquement. Favonius son ami l'ayant averti des égards qu'on avoit pour lui, il prit le parti de se retirer, pour ne pas troubler la Fête, & ne point souiller ses regards par la vûë des désordres qui se commettoient à ce spectacle. Le Peuple qui s'apperçut de cette complaisance, donna mille louanges à Caton : sur quoi Martial dit en apostrophant le sage Romain : « Pourquoi paroissiez-vous aux » Jeux, puisque vous en connoissiez la » licence ? Ou n'êtiez-vous venu au Théâ» tre, que pour en sortir ? » Il ne voulut pas priver le Peuple d'un plaisir ordinaire.

FLORE.

On la représente couronnée de Fleurs, tenant de la main gauche une Corne

d'Abondance pleine de Fruits de toutes eſpèces.

FLUTES.

Ces Inſtrumens étoient d'uſage dans les Sacrifices des Païens ; ils devoient être de Buis, à la différence des *Flutes* dont on ſe ſervoit dans les Jeux, qui étoient d'argent, ou de l'os de la jambe d'un Ane. Aſſez ſouvent l'on jouoit de deux *Flutes* à la fois. Les Joueurs à deux *Flutes* étoient communs, tant chez les Grècs, que chez les Romains, comme on le voit dans les anciens Monumens. La *Flute* à pluſieurs tuyaux, qu'on appelle la *Flute* de Pan, parcequ'il en fut l'Inventeur, accompagnoit ordinairement les Myſtères de Bacchus ; Pan étant de la Troupe Bachique.

ÉNIGME XX.

Je fais de quelques gens les plus chers délices ;
Mon corps ſec & livide a pour eux des attraits.
Ma langue en mouvement ne ſe trouve jamais ;
Mais mes yeux pour parler me rendent cent offices.

Je tire encore du Vent de ſignalés ſervices ;
Et quand ſur mon Berger Vénus lance ſes traits,
Et qu'il veut avec moi calmer ſes feux ſecrèts,
Je chante de l'Amour les douceurs, les ſupplices.

Plus les baisers sont doux, & plus douce est ma
voix :
Elle fait l'agrément des Hameaux & des Bois.
On voit mes yeux s'ouvrir, se fermer, quand je
chante.

Je ne sçais point parler ; mais qui veut à la fois
Tendrement me flatter de la bouche & des doigts,
Il en devient muèt, & me rend éloquente.

ÉNIGME XXI.

Mon commerce est très-innocent,
Ma conquête pourtant n'est pas des plus faciles ;
Il faut du goût & du talent,
Sans quoi les soins sont inutiles.
Que je sois belle ou non, c'est fort indifférent.
Celui de qui je deviens favorite,
Dans ma seule bonté trouve tout mon mérite ;
Et sans elle il ne peut, au gré de ses desirs,
Triompher avec moi, ni gouter de plaisirs.
Pour que je sois sensible & touchante,
Il faut, sans hésiter,
Me caresser, me baiser, me flatter ;
Nulle autre chose ne me tente.
Je suis douce & constante, & je donne la loi
A ceux qui dans les Jeux veulent s'unir à moi.

FOI.

Déesse Romaine. *Voyez* Fidélité.

Foi d'Amitié.

Si la Foi règnoit ici-bas,
Chacun aimeroit ſon ſemblable :
Mais comme elle n'y règne pas,
On voit peu d'amis véritables.

La *Foi d'Amitié* eſt repréſentée ſous la figure d'une vieille femme, à cauſe qu'elles ſont plus ſoigneuſes de garder leur Foi, que les jeunes. Elle a un voile qui lui couvre la tête : elle en tient un autre de la main droite, pour montrer qu'elle aime véritablement avec ardeur ; ce qui eſt dénoté par des flammes que l'on voit ſur un bucher qui eſt expoſé à ſon côté droit.

Foi Catholique.

Jé vois au travers d'un miroir
Tous les Myſtères de la Grâce :
Mais ce n'eſt pas aſſez de les appercevoir ;
Je les crois, & je les embraſſe.

La vraie *Foi* eſt repréſentée ſous la figure d'une femme, qui porte un Caſque ſur ſa tête, une Robe blanche, un Calice d'une main, & de l'autre un Cœur avec un Cierge allumé, qui repréſente la Vertu infuſe, qui diſſipe, comme dit Saint Au-

gustin, les ténèbres de l'Ignorance & de l'Infidélité. Le Casque nous montre, que, pour avoir une véritable *Foi*, il se faut mettre à couvert des armes des ennemis, qui sont les raisons naturelles des Philosophes, & les sophismes des Hérétiques : par le Calice qu'elle regarde fixement, c'est là principalement sur quoi nous devons fonder nos espérances.

Foi Chrétienne.

C'est la première des Vertus Théologales. On la peint sur une base de colomne, pour marquer qu'elle est fondée sur la Solidité. Sa Candeur & sa Pureté sont symbolisées par son air modeste & ses draperies blanches. Elle embrasse une Croix, & tient un Livre.

Quoique je sois Don de Dieu,
Des seuls prédestinés, le lot & le partage ;
Je brille dans un cœur en tout temps, en tout lieu,
Quand des Ecrits divins on fait un bon usage.

Cette Vierge tient de la main droite une Croix & un Livre ouvert, les regardant fixement tous deux : elle semble faire signe de la main gauche, qu'elle porte à son oreille. Cette action de la main & le Livre ouvert signifient qu'il y a deux moyens pour s'instruire en la *Foi*

Chrétienne, qui eſt l'Ouïe & la Lecture des Livres Canoniques. Saint Paul nous dit que la Parole de Dieu eſt ſi puiſſante, qu'elle touche au vif, & qu'il n'y a point d'épée qui pénètre plus avant : ce qui nous montre qu'elle eſt le ferme ſoutien des autres Vertus; que Jesus-Christ en eſt la Pierre fondamentale. Elle a les épaules découvertes, pour nous indiquer que l'Évangile ſe doit prêcher en termes intelligibles, & non par des paroles obſcures, comme font les Hérétiques. La Croix qu'elle tient à la place d'un Scèptre, eſt une marque de la grandeur de la Majeſté de notre ſainte Foi, & des nouvelles Victoires qu'elle nous a fait remporter ſur nos ennemis; qui ſont le Démon, la Chair, & le Monde.

Foi conjugale.

On perſonnifie allégoriquement ce ſujèt par deux figures. Un jeune homme vêtu noblement, & tenant d'une main un Anneau d'or, reçoit avec grâce une jeune Fille, qui tient une Corbeille dans laquelle ſont deux Tourterelles. Ce ſont les Symboles de la Conſtance & de l'Amour mutuel, d'où naît la Félicité de l'État du Mariage.

Foi éprouvée.

Cette figure emblématique repréſente une Main qui tient une Pièce d'or, qu'elle éprouve ſur une pierre de touche, pour en connoître la bonté. Ce qui nous donne une idée de la *Foi éprouvée*, en nous montrant par-là, qu'il ne faut plus que le ſon & la couleur pour être de bon aloi. Il en eſt de même de ceux qui veulent paſſer pour vertueux. En effèt, il faut les œuvres, & non les apparences.

Folie.

C'eſt la perte de l'uſage de la raiſon. Cet accident peut avoir différentes cauſes. On peint la *Folie* vêtuë d'un goût bizarre, ayant ſur les épaules un petit Manteau de peau d'Ours; parcequ'il y a des *Folies* qui portent à la colère; comme il y en a auſſi qui portent à la gaieté, on la mèt en action de danſer. La Girouette qui eſt ſur ſa tête, marque l'Inſtabilité de ſes fantaiſies. Elle oppoſe la foible lumière d'une Bougie aux Rayons éclatans du Soleil. Son Attribut le plus ordinaire eſt la Marotte.

ÉNIGME XXII.

J'ai pris avec mon nom ; ma naiſſance à la Cour
D'une Beauté digne d'un Prince :
Depuis ce favorable jour,
Je cours de Province en Province.

Le beau Sèxe ſe plaît à ſe ſervir de moi ;
Mais dans un ſi galant uſage,
Il eſpère de mon emploi
Tirer un brillant avantage.

S'il aime à me donner les plus rares couleurs,
Il cherche en leur éclat des charmes,
Pour toucher les yeux & le cœur,
Et fournir à l'Amour des Armes.

Lorſqu'on m'ôte d'un lieu glorieux, éminent,
Où je ſuis noblement placée ;
On m'y remèt incontinent
Après que la nuit eſt paſſée.

FORCE.

C'étoient les plus forts autrefois,
Qu'on choiſiſſoit pour être Rois.
Aujourd'hui la Vertu n'eſt la Force majeure ;
La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.

Cet Emblême repréſente la Déeſſe Pallas, ayant la phyſionomie robuſte, le corps

ramaſſé, la taille belle, les épaules larges, les membres nerveux, le teint brun, l'œil brillant & hardi, tenant d'une main une Lance & un Rameau de Chêne; de l'autre, un Écu, ſur lequel eſt peint un Lion qui combat un Sanglier. La Lance repréſente la *Force* terreſtre; le Rameau, la céleſte; le Lion qui combat le Sanglier, la *Force* du corps & de l'eſprit; parceque le Sanglier ſe précipite à chaque rencontre, au lieu que le Lion combat avec prudence. Ce qui montre que les valeureux efforts que l'on fait pour lutter contre les choſes difficiles, conviennent à toutes ces Vertus particulières : toutefois l'éxécution n'en appartient qu'à la *Force*, dont le propre eſt de ſouffrir courageuſement, pour l'amour de la Vertu, toutes ſortes d'évènemens & de fortunes contraires.

FORCE.

Divinité qu'on diſoit être fille de Thémis, & ſœur de la Tempérance & de la Juſtice; mais en ce ſens, elle ſe prend pour Courage, Vertu.



Force d'Amour.

Ce petit Dieu sans arc, sans flèches, sans flambeau,
Des cœurs qu'il a blessés veut avoir une offrande.
Il montre son pouvoir sur la terre & sur l'eau,
En montrant son poisson, en montrant sa guirlande.

La *Force d'Amour* est représentée sous la figure d'un Petit Dieu Cupidon, tenant de la main droite une Couronne de fleurs de Laurier & de Chêne ; de la main gauche, un Poisson, pour montrer l'étenduë de son Empire, tant sur la Terre, que sur l'Onde.

Force corporelle.

On la peint de stature robuste, les traits grossiers, les cheveux noirs & crêpus, les yeux vifs & petits ; son vêtement est court, & elle soutient l'Angle d'un Édifice.

Force de Courage.

Ce Brave qui, dans les combats,
Méprise les périls, affronte les trépas,
N'a pas toujours un vrai courage :
Mais ce qui l'anime au carnage,
Est l'intérêt, le point d'honneur.
Voilà ce qui souvent fait toute sa valeur.

La *Force de Courage* est susceptible de

plus & de moins; mais il n'y en a point de plus considérable, que celle qui procède de la Grandeur du Courage & des Entreprises héroïques. Cet Emblême en est une preuve. C'est une femme résoluë, ayant un Morion sur la tête, une Massuë en la main gauche, & de la droite une Toison d'or.

FORCE D'ESPRIT ET DE CORPS.

On ne peut la mieux dépeindre, que par l'image de Pallas, qui préside aux Armes; ayant une Épée au côté, un Héaume sur la tête, une Lance en la main droite, & dans le bras gauche un Bouclier, au milieu duquel on apperçoit une Massuë d'Hercule. Cependant une ancienne Médaille la représente armée en Amazone, qui porte à la main gauche un Écu, où est dépeinte la tête d'un Lion; & de la droite, elle tient une Épée nuë, qui est environnée d'un Serpent depuis la garde jusqu'à la pointe: ce qui ne peut mieux s'entendre que de la *Force du Corps*, de la Prudence de l'Ame, de la Grandeur du Courage: Vertus si excellentes, qu'on a vu souvent par leurs moyens de simples Soldats parvenir aux souverains honneurs du Triomphe, après avoir passé dignement par tous les Grades Militaires.

Force invincible.

La *Force invincible* eſt repréſentée par une Trouſſe ou Liaſſe de Dards liés enſemble avec le lien de la Prudence, qui eſt un formidable Serpent, & le véritable Symbole.

Force soumise a l'Éloquence.

Le Caduçée & la couleur violette dont eſt la draperie de cette figure, ſont les Symboles de l'Éloquence & de la Gravité. Elle arrête un Lion furieux, en le touchant légèrement avec le Caduçée : cela ſignifie que la Force aidée même de la Fureur, eſt ſoumiſe à l'Éloquence.

Force soumise a la Justice.

Le Lion, Hiéroglyphe de la *Force*, eſt repréſenté dans ce ſujèt, terraſſé par Thémis, Déeſſe de la Juſtice, qui élève ſes Balances, & lui tient la pointe d'une Épée ſur la gorge.

Force et Prudence.

Le Guerrier doit être vaillant,
Mais ce n'eſt pas aſſez, il doit être prudent.
On compte pour rien la vaillance,
Quand elle eſt dénuée de la Prudence.

La *Force* & la *Prudence* font toutes les deux repréſentées ſous la figure d'un jeune Guerrier, armé à l'antique, ayant ſur ſa tête une couronne de Lauriers, autour de laquelle eſt écrit cette Déviſe : *His fragilibus*. Il tient de la main droite une Épée nuë entrelacée d'un Serpent, & de la gauche un Bouclier.

FORTUNE.

Il n'y avoit point anciennement de Divinité plus en vogue que la *Fortune*, ni qui eût tant de Temples, ou qui fût honorée ſous tant de formes. Les hommes ont corrigé leurs idées ſur ce point : on ne la peint plus en tant de manières, mais le Culte n'en eſt guère moins qu'autrefois. Combien y a-t-il de gens de tous états, qui font leur Dieu de leur *Fortune?* Les Grècs eurent des idées particulières ſur la *Fortune*. Pindare diſoit qu'elle étoit une des Parques, plus puiſſante que ſes ſœurs. Pauſanias dit qu'il y avoit à Égine une Statuë de la *Fortune*, qui portoit la Corne d'Amalthée, & qu'auprès d'elle étoit un Cupidon aîlé, pour ſignifier, dit-il, qu'en Amour la Bonne *Fortune* réuſſit mieux que la bonne mine. Les Pharéales, dit le même Auteur, avoient un Temple & une Statuë antique de la *Fortune*. Bupalus,

habile

habile dans la ſtatuaire, avoit fait pour ceux de Smyrne une Statuë de la *Fortune*, qui ſoutenoit le Pôle ſur ſa tête. A Thèbes, la *Fortune* étoit repréſentée portant Plutus enfant, pour ſignifier qu'elle étoit comme la Mère & la Nourrice du Dieu des Richeſſes. On trouve encore la *Fortune* repréſentée avec un Soleil & un Croiſſant ſur la tête, pour exprimer qu'elle préſide, comme ces deux Âſtres, à tout ce qui ſe paſſe ſur la terre. Elle tient ſur le bras gauche deux Cornes d'Abondance; marque qu'elle eſt la Diſpenſatrice des biens de ce Monde : le Gouvernail qu'elle tient de l'autre main, veut dire que c'eſt elle qui gouverne tout l'Univers. Quelquefois au lieu de Gouvernail, elle a un pied ſur une Prouë de Navire; parcequ'elle préſide également ſur la Mèr comme ſur la Terre : elle tient une Rouë à ſa main, Symbole de ſon inconſtance. Les Romains reçurent des Grècs le Culte de la *Fortune*, ſous le Règne de Servius Tullius, qui lui bâtit le premier Temple au Marché Romain, dont la Statuë de bois reſta entière, dit-on, après un incendie qui brûla tout l'Édifice. Dans la ſuite, la *Fortune* devint la plus fêtée à Rome; elle eut à elle ſeule plus de Temples, que toutes les autres

Divinités ensemble, sous différens noms. Tels sont ceux de *Fortune* Favorable; *Fortune* Féminine; *Fortune* Virile, *vi placa*; *Fortune* Publique & *Fortune* Privée; *Fortune* de retour, *redux*; *Fortune* Libre; *Fortune* Affermie; *Fortune* Équestre; *Fortune* aux Mammelles, *Mammosa*; Bonne *Fortune*; *Fortune* appellée *Primigenia*, *Seïa*, *Viscosa*, *Obsequens*, *Respiciens*, *Manens*; *Fortune* Nouvelle; Grande & Petite *Fortune*; *Fortune* Douteuse; & jusqu'à la Mauvaise *Fortune*. Il ne faut pas s'étonner de ce grand nombre de Temples dédiés à la *Fortune* sous différens Attributs, chez un Peuple qui la regardoit comme la Dispensatrice des biens & des grâces. Comme chacun désiroit se la rendre propice, on lui érigeoit des Autels, & on lui bâtissoit des Temples sous différens noms, selon les différens besoins de ceux qui l'invoquoient. Néron lui fit bâtir un Temple magnifique, tout construit d'une pierre, qui joignoit à une blancheur éblouissante, la dureté du Marbre. Mais un autre Temple de la *Fortune*, fort renommé dans l'Antiquité, c'est celui de Préneste, qui n'avoit rien de commun avec les autres Temples; car ce bâtiment avoit plutôt l'air d'un Théâtre, que d'un Temple. Ce n'étoit peut-être pas sans

deſſein : la *Fortune* en effèt n'eſt-elle pas un Théâtre ou un Spectacle perpétuel ? Et n'eſt-ce pas ſur les divers évènemens de la *Fortune*, que ſont fondées toutes les Sçènes qu'on repréſente ſur les Théâtres ? Il y avoit encore un célèbre Temple de la *Fortune* à Antium, ſur le bord de la Mèr ; on l'appelloit même le Temple des *Fortunes*, ou des Sœurs Antiaſtines.

FORTUNE.

Cette Figure n'a d'autre Attribut qu'un Bandeau ſur les yeux, pour indiquer que la *Fortune* eſt aveugle dans ſes dons. Un ſeul toupèt de cheveux qui flottent au gré des vents, compoſe toute ſa coëffure, & dénote la facilité dont elle s'échappe de ceux qui croyent la poſſéder. Elle tient une Corne d'abondance, d'où ſe répandent au haſard des Scèptres, des Couronnes, des Bijoux, & des Pièces de Monnoie. Elle eſt poſée légèrement ſur une Boule, & en action de tourner avec rapidité.

Horace dit, en parlant de la *Fortune* :

O Diva, gratum quæ regis Antium,
Præſens vel imo tollere de gradu,
Mortale corpus, vel ſuperbos
Vertere funeribus triumphos.

Hor. Lib. 1. Od. 29.

Fortune d'Amour.

Qu'un Hymen eſt charmant & doux,
Quand l'Epoux eſt chéri d'une Epouſe qu'il aime.
Ceux qui portent le Diadême,
Sont moins riches que ces Epoux.

La *Fortune d'Amour* nous eſt repréſentée ſous la figure d'une femme de bonne mine, tenant de la main gauche une Corne d'Abondance; & de la droite elle careſſe un Cupidon, qui joue autour d'elle: ce qui exprime naïvement les faveurs que la *Fortune* fait aux Amans.

Bonne Fortune.

Défie-toi toujours de la foule importune,
De ces hableurs impertinens,
Qui ſe vantent à tout moment
D'être gens à Bonne Fortune.

La *Bonne Fortune* eſt repréſentée ſous la figure d'une belle femme, qui eſt aſſiſe, ayant le bras droit appuyé ſur une Rouë, tenant de la main droite une Corne d'Abondance, dont elle prodigue ſes dons ſans s'arrêter au mérite. On lui donne des aîles au dos, pour marquer ſa légèreté; & la Rouë, pour marquer qu'elle prend plaiſir à élever les uns, & abaiſſer les autres,

Mauvaise Fortune.

Je ris de la foule importune,
De ces hommes toujours chagrins & mécontens,
Qui parlent contre la Fortune.
Qu'on examine bien ces gens ;
La plûpart ſont auteurs de leur malheur extrême.
Que ne peſtent-ils contr'eux-mêmes ?

La *Mauvaiſe Fortune* eſt repréſentée ſous la figure d'une femme expoſée dans un Vaiſſeau, qui n'a ni mâts, ni gouvernail, & dont les voiles ont été toutes rompuës par la violence des vents : image bien naturelle du peu de repos qu'il y a dans le Monde, où les hommes ſont toujours battus de quelqu'orage.

Fortune terrestre.

Elle eſt repréſentée ſous l'Emblême d'un Serpent qui eſt comme fixé en terre, entortillant la *Fortune* juſqu'à l'arrêter par les cheveux avec le bout de ſa queuë. Cette Déeſſe eſt nuë, ayant des ailerons aux pieds, dont un eſt expoſé ſur une rouë, l'autre en l'air ; tenant de ſes deux mains une eſpèce de voile, pour montrer qu'il faut beaucoup de bonheur pour l'atteindre.

ÉNIGME XXIII.

Quelqu'un pourroit me croire un monſtre de nature.
Mon père eſt grand & haut, petite eſt ma figure.
Il aime le grand air ; & moi, comme un hibou,
Je vois peu la lumière, & loge dans un trou.
Quoique je ſois utile, & même néceſſaire,
Je ne reçois pourtant qu'un traitement ſévère.
Pour me mettre en état de ne pouvoir tromper,
On me coupe, on m'écorche, on aime à me frap-
per.
Lorſqu'on veut m'enfermer dans ma demeure étroite,
Par mon malheureux ſort alors on me maltraite :
Lorſqu'on m'en fait ſortir, je reçois plus d'un coup.
Au milieu de mes maux, quelqu'un me porte envie,
D'autant qu'en la priſon où je paſſe ma vie,
En tout temps, jour & nuit, je bois ſans être ſaou.

ÉNIGME XXIV.

Un Laboureur peut toujours eſpérer
Du grain qu'il a ſemé la récolte abondante :
Mais je cultive un champ que j'ai beau labourer,
Il ne rapporte rien de tout ce que j'y plante.

Je travaille pour des ingrats,
Qui n'ont de mon labeur nulle reconnoiſſance ;
Mais ſi de mon travail ils ne me payent pas,
J'en ſçais fort bien tirer d'ailleurs la récompenſe,

Dans mon emploi ſouvent, & de deſſein,
Je fais coucher le fils avec ſa mère,
Le frère avec la ſœur, la fille avec ſon père,
La couſine avec ſon couſin.

Rimer n'eſt pas mon éxercice;
Je m'y prendrois tout de travers :
Mais ceux à qui je rends ſervice,
Font naturellement bientôt après des Vers.

Aux parens, aux amis, même en leur préſence,
On me voit enlever ce qu'ils ont de plus cher,
Sans qu'ils ſe mettent en défenſe,
Pour m'empêcher de le leur arracher.

Mon ouvrage, quoique pénible,
Ne me chagrine point pourtant;
Toujours il s'achève en chantant,
Bien loin qu'à ſa fatigue on me trouve ſenſible.

De ma profeſſion, ſi l'on fait peu de cas,
Abus; car ſur ce point à bon droit je m'obſtine,
Qu'on devroit lui donner le pas
Immédiatement après la Médecine.

FOUDRE.

Célus, père de Saturne, ayant été délivré par Jupiter ſon petit-fils, de la priſon où le tenoit Saturne, pour récompenſer

ſon Libérateur, lui fit préſent de la *Foudre*, qui le rendit maître des Dieux & des hommes. Ce ſont les Cyclopes qui forgent les *Foudres* que le Père des Dieux lance ſouvent ſur la terre, dit Virgile : chaque *Foudre* renferme trois rayons de grêle, trois de pluie, trois de feux, & trois de vent. Dans la trempe des *Foudres*, ils mêlent les terribles éclairs, le bruit affreux, les trainées de flammes, la colère de Jupiter, & la frayeur des Mortels. La *Foudre* étoit la marque de la ſouveraine Puiſſance; c'eſt pourquoi Apellès peignit autrefois Aléxandre dans le Temple de Diane d'Éphèſe, tenant la *Foudre* à la main; pour déſigner une puiſſance à laquelle on ne pouvoit réſiſter.

La *Foudre* de Jupiter eſt figurée en deux manières : l'une eſt une eſpèce de tiſon flamboyant par les deux bouts, qui, en certaines images, ne montre qu'une flamme; l'autre d'une machine pointuë de deux côtés, armée de deux flèches. Lucien, qui dit que la *Foudre* de Jupiter avoit dix pieds de long, ſemble auſſi lui donner cette forme, lorſqu'il nous repréſente fort plaiſamment Jupiter ſe plaignant de ce qu'ayant depuis peu lancé ſa *Foudre* contre Anaxagore, qui nioit l'éxiſtence des Dieux; Périclès en avoit dé-

tourné le coup, qui avoit porté sur le Temple de Castor & Pollux, lequel en avoit été réduit en cendres : la *Foudre* s'étoit presque brisée contre la pierre, & ses deux principales pointes émoussées, ensorte qu'il ne pouvoit plus s'en servir sans la raccommoder. La principale Divinité de Séleucie, dit Pausanias, étoit la *Foudre*, qu'on honoroit avec des hymnes & des cérémonies toutes particulières : peut-être étoit-ce Jupiter même qu'on vouloit honorer sous le Symbole de la *Foudre*. Stace parlant de la Junon d'Argos, dit qu'elle lancoit le tonnerre ; mais il est le seul des Anciens qui ait donné la *Foudre* à cette Déesse, puisque Servius assure, sur l'autorité des Livres Étrusques, où tout le Cérémonial des Dieux étoit réglé, qu'il n'y avoit que Jupiter, Vulcain & Minerve qui pussent la lancer.

Les lieux atteints de la *Foudre* étoient réputés Sacrés, & on y dressoit un Autel, comme si Jupiter eût voulu par-là se les approprier. On ne pouvoit en faire aucun usage profane. Pline dit qu'il n'étoit pas permis de brûler le corps d'un homme frappé de la *Foudre* ; qu'il falloit simplement l'inhumer, & que c'étoit une tradition religieuse. Il faut que ce point de Religion n'en fut pas un du temps

d'Euripide ; puiſque Capanée, après avoir été frappé du Feu de Jupiter, reçoit les honneurs du bucher, & qu'Évadné ſa femme, s'élance dans le bucher, pour confondre ſes cendres avec celles de ſon cher Époux.

FOUGUE, ou IMPÉTUOSITÉ.

La Jeuneſſe étant pour l'ordinaire dominée par la chaleur impétueuſe du ſang ; on repréſente ce ſujèt par un Adoleſcent preſque nud, en action de courir avec précipitation, & tenant une Épée ; pour marquer qu'il ſuit inconſidérément les premiers mouvemens de ſa colère. Il a pour Attribut un Sanglier irrité : cet Animal combat toujours, ſans avoir égard au péril, même évident.

FOURBERIE.

Rien n'eſt plus beau que mon dehors ;
Tout en eſt grand, ſuperbe & riche :
Mais n'aille pas de près examiner mon corps,
Tu pourrois rencontrer plus d'un membre poſtiche.

C'eſt un Emblême repréſenté ſous la figure d'une jeune Dame, tenant en main une botte de paille allumée, portant une Robe longue chamarrée de Maſques & de Langues au travers ; & dès qu'on la

découvre, on lui voit une Jambe de bois ; Symbole de la *Fourberie*.

Énigme XXV.

Ce n'eſt pas la grandeur qui me donne un mérite,
Car ma naiſſance eſt vile, & ma taille eſt petite.
A l'homme qui me mépriſe,
Quoique je lui ſois ſoumiſe,
Sans avoir d'un Docteur ni la voix ni le ton,
Je prêche une utile leçon.

Fourmis.

Les Theſſaliens honoroient ces Inſectes, dont ils croyoient tirer leur origine ; & tous les Grècs en général ne faiſoient pas difficulté de rapporter leur origine aux *Fourmis* de la Forêt d'Égine, plutôt que de reconnoître qu'ils étoient des Colonies de Peuples Étrangers.

Énigme XXVI.

Je vais t'apprendre mon deſtin ;
Juge s'il eſt heureux ou déplorable.
Dès que je ſuis formé, mon père impitoyable
Me plonge le fer dans le ſein.
Je ſuis fait pour ſervir une fière Maîtreſſe,
Que pourtant je tiens ſous mes loix,
Et qui ſouvent, pour marquer ſa nobleſſe,
Va du même pas que les Rois.

Si celle que je ſers eſt richement parée,
Je me reſſens de ſon ſuperbe atour.
En Campagne, en Ville, à la Cour,
Elle a toujours une garde aſſurée :
Quand je la gouverne, elle eſt bien ;
M'échappe-t-elle, on la craint d'ordinaire :
Auſſi jamais on ne m'impute rien
De tout le mal qu'elle peut faire.
Il eſt vrai que dans ſon emploi,
Pour elle mon ſecours eſt de peu d'importance ;
Mais du moins elle trouve en moi
Son repos & ſon innocence.

Fragilité.

Qu'eſt-ce, Mortel, que votre vie ?
Elle vous eſt bientôt ravie.
C'eſt d'un amas de fleurs un fragile Bouquèt ;
Un Verre qui ne tient que par un ſeul filèt.

L'âge avancé étant le plus foible, on perſonnifie la *Fragilité* par une femme âgée. Elle eſt vêtuë d'un voile tranſparent, & dans une attitude chancelante, s'appuyant ſur un Roſeau. Le Vaſe de Verre ſuſpendu par un fil qu'elle tient, eſt ſon juſte Attribut. On la couronne de Ciguë, parceque Virgile, *Éclogue 5*, dit :

Hac te nos fragili, donabimus ante Cicuta.

ÉNIGME XXVII.

Je ſuis dans mon humilité
Un aſſez rare objèt, & rempli de beauté ;
Mon teint vif éclate à merveille.
Ni le Bouton de Roſe au temps du renouveau,
Ni le ſein de Vénus, Déeſſe ſans pareille,
N'eurent jamais rien de ſi beau.

Dans un ſéjour & frais & ſombre,
Je fais tout mon plaiſir de repoſer à l'ombre ;
A moins que quelque Curieux,
Pour de moi faire les prémices,
Des plus agréables délices,
Ne vienne avec reſpect me tirer de ces lieux.
Alors en bonne Compagnie,
On me reçoit avec cérémonie.

FRANC-ARBITRE.

Adreſſez vos avis à tous autres qu'à moi,
Cariatides du temps, Conſeillers mercénaires :
Je ſuis libre, & ma ſeule loi
Eſt de faire ſeul mes affaires.

Comme il n'y a point de différence entre le Libre-Arbitre & le *Franc-Arbitre*, puiſque c'eſt à peu près la même choſe ; on repréſente ce dernier ſous la figure d'un jeune homme vêtu en Roi,

ayant un habillement ſuperbe de diverſes couleurs, ayant une Couronne d'or ſur ſa tête, tenant de la main droite un Scèptre, au bout duquel eſt la Lettre *V*.

FRAUDE.

Elle eſt miſe par Bocace au rang des Divinités Romaines, quoiqu'aucun ancien Auteur n'en faſſe mention. Héſiode ſeul la compte parmi les nombreux enfans de la Nuit & des Ténèbres. Voici le Portrait allégorique que fait Bocace de cette Divinité malfaiſante. Elle a la phyſionomie d'un homme de bien, le corps d'un Serpent, dont la peau laiſſe voir différentes couleurs agréables, pendant que la partie inférieure ſe termine en queuë de poiſſon. Elle nage dans les eaux du Cocyte, dont elle tire tout ſon venin, & ne laiſſe apperçevoir que ſa tête.

La *Fraude* ſe peint à deux façes; l'une affable, & l'autre rechignée : on peint auſſi ſur ſa poitrine un Cœur double. Elle tient un Maſque, & une Ligne, à l'ameçon de laquelle eſt pris un Poiſſon. Ses jambes ſe terminent en griffes de Vautour, Oiſeau de proie; & elle a une Queuë de Scorpion, pour marquer la fomentation continuelle de ſon venin.

Proche d'elle, rampe un Serpent à façe humaine.

Voici un autre portrait de la *Fraude*; il eſt de l'Arioſte.

Avea piacevol viſo, abito oneſto,
Un amil volger d'occhi, un andar grage;
Era brutta, e deforme in tutto il reſto;
Ma naſcondea, queſte fattezze prave
Con lungo abito, e largo; e ſotto quello
Attoſſicato avea ſempre il cottello.

Ces têtes de différens âges,
Ces deux Cœurs, ce Maſque en mes mains,
En un mot tout mon équipage,
Fait voir que je ne tends qu'à tromper les humains.

Fruit Céleste.

Que le Juſte eſt heureux & qu'il eſt ſatisfait,
De ce qu'ayant vécu comme un homme parfait,
Il reçoit du Seigneur des faveurs ſans éxemple:
Il voit que ſes plaiſirs ſurpaſſent ſes ennuis;
Et que pour les honneurs, Dieu le mèt dans ſon Temple,
Ainſi qu'un Olivier, quand il eſt plein de fruit.

Cet Emblême repréſente un Olivier chargé de fruits, comme le Prophète Roi l'a dit: Je ſuis comme un Olivier fertile en la Maiſon du Seigneur, étant rempli de *Fruits Céleſtes*, pour aſſiſter & ſecourir

mon prochain dans sa misère ; je suis comme l'huile qui est la liqueur de cet Arbre, qui sert à honorer le Temple de Dieu. De même, le Fruit des Vertus de l'Homme est agréable aux yeux de sa divine Majesté.

FRUITS.

Dans le temps que les hommes ne se nourrissoient que des *Fruits* de la terre, ils n'offroient aux Dieux que des *Fruits* en Sacrifice ; & le Sacrifice sanglant leur étoit inconnu. Numa Pompilius, pour rappeller les hommes à cet ancien usage, ordonna que les *Fruits* de la terre seroient la seule matière des Sacrifices ; mais on n'eut pas long-temps égard à cette loi.

FUITE.

Sa draperie légère est agitée par le mouvement de sa course ; ses cheveux sont épars, pour marquer le peu de soin que l'on a de soi-même dans ce cas. Elle est vuë par le dos, & a des aîles aux épaules & aux talons.



ÉNIGME XXVIII.

D'un père lumineux je suis la fille obscure ;
Incertaine dans mon allure,
Je m'élève pourtant sous la voûte des Cieux :
Souvent aimé, par fois haï dans la Nature,
Mon père réjouit les yeux.
Quand je les blesse, & quand je me dévoie
De mon triste chemin,
Je fais pleurer ceux qui sont dans la joie :
Si l'on me sent dans un festin,
Je guéris de l'intempérance.
Un des quatre Elémens ne va jamais sans moi,
Dans son Palais, le plus grand Roi
Peut, jusques dans sa chambre, éprouver ma puissance.

FUREUR.

Divinité allégorique, que Virgile représente la tête teinte de sang, le visage déchiré de mille plaies, & couvert d'un Casque tout sanglant. Elle est enchaînée, pendant la Paix, les mains derrière le dos, assis sur un amas d'Armes, frémissant de rage : & pendant la Guerre, ravageant tout, après avoir rompu ses chaînes.

Cette passion cruelle se représente allégoriquement, ayant un Bandeau sur les yeux, & dans l'action de lancer un faisceau d'Armes de différentes sortes, pour

marquer qu'elle triomphe dans les horreurs de la Guerre des Massacres, & des Combats.

Pétrone la dépeint ainsi dans les Vers suivans.

Quas inter Furor, abruptis ceu liber habens,
Sanguinem late tollit caput; oraque, mille
Vulneribus confossa, cruenta eas sive vetat
Hæret detritus læva mavortius vinto,
Innumerabilibus telis gravis; atque flagranti
Stipite dextra minax terris incendia portat.

Un homme emporté de fureur,
Est un objèt qui fait horreur :
Il n'a d'humain que la figure ;
C'est une brute toute pure.

FUREUR INDOMPTABLE.

Il est des FUREURS qui s'appaisent enfin ;
La Raison, le Temps sont un frein
Qui les arrête au milieu de leur rage :
Mais on en voit aussi de si fort acharnés,
Que rien ne peut dompter ; qui toujours forcenés,
Ne respirent que le Carnage.

Pour la donner à connoître, elle ne sçauroit être mieux représentée, que sous la figure d'un homme vêtu en Guerrier, armé d'une forte Cuirasse, portant sur sa tête un Héaume, tenant de la main droite

une Épée, & de la gauche un Écu, où ſe voit gravé un Lion; qui, de colère & de rage qu'il a, démembre ſes propres Faons.

FUREUR POËTIQUE.

Il faut qu'un Poëte ſoit fou,
Ou ſe trouve en humeur bacchique;
Sans cette FUREUR POETIQUE,
Ses Vers ne valent pas un ſou.

Platon nomme *Fureur Divine* l'Enthouſiaſme qui ſaiſit l'eſprit des Poëtes. On perſonnifie ce ſujèt par une jeune femme couronnée de Lauriers, ayant des aîles à la tête, & une flamme qui lui ſort du cerveau. Ses yeux vifs & ſes joues vermeilles ſont les marques du feu qui l'anime.

La Plante de Lierre qui s'élève & monte juſqu'à ſon écrit, eſt dédiée à la Poëſie Lyrique; c'eſt pourquoi Horace dit, *Ode 1, Liv. 1.*

Me doctarum hederæ præmia frontium
Dis miſcent ſuperis.

FUREUR RÉPRIMÉE.

Elle eſt preſque nuë, couverte de bleſſures, & enchaînée ſur un amas d'Armes

aux portes fermées du Temple de Janus; pour faire connoître que la Paix ſeule peut mettre un frein à ſa rage. Elle fait des efforts violens pour ſe dégager.

C'eſt la coutume des Romains de tenir fermées les portes du Temple de Janus pendant la Paix, & de les laiſſer ouvertes tant que duroit la Guerre.

FURIES.

Divinités infernales, que les Païens avoient imaginées pour ſervir de Miniſtres à la vengeance des Dieux contre les Méchans, & pour éxécuter ſur eux les Sentences des Juges de l'Enfer. Selon Apollodore, les *Furies* avoient été formées dans la Mèr, du ſang qui ſortit de la plaie que Saturne avoit faite à ſon père Célus. Héſiode, qui les fait plus jeunes d'une génération, les fait naître de la Terre, qui les avoit conçuës du ſang de Saturne. Mais le même Poëte dit ailleurs, qu'elles étoient filles de la Diſcorde, & qu'elles étoient filles, nées le cinquième de la Lune, aſſignant à un jour que les Pythagoriciens croyoient conſacré à la Juſtice, la naiſſance des Déeſſes qui devoient la faire rendre avec la dernière rigueur. Eſchile les fait filles de la Nuit & de l'Achéron; Sophocle, de la Terre & des Ténèbres;

& d'autres enfin, de Pluton & de Proserpine, & sœurs des Parques ; c'est-à-dire, que chacun a donné à ces Divinités les parens qui paroissoient le mieux convenir à leur caractère. Mais la véritable Origine de ces Déesses se tire de l'idée naturelle qu'ont tous les hommes, qu'il devoit y avoir après cette vie des Châtimens comme des Récompenses. Et quoi de plus propre que des *Furies* pour éxercer des châtimens ?

On en nomme ordinairement trois ; Tisiphone, Mégère, Alecto : & ces noms qui signifient Rage, Carnage, Envie, leur conviennent parfaitement.

Virgile en suppose un bien plus grand nombre, car il parle d'elles en ces termes : La Troupe des cruelles Sœurs : *Agmina sæva Sororum.* Il comprend même les Harpies au nombres des *Furies ;* car il appelle Céléno la plus grande des *Furies ; Furiarum maxima.* Outre le nom de *Furies*, on les appelloit encore Érynnies, Euménides, Déesses respectables.

Quant à leurs fonctions, elles ont toujours été regardées comme des Ministres de la vengeance des Dieux, & comme des Déesses sévères & inexorables ; dont l'unique occupation étoit de punir le crime, non-seulement dans les Enfers, mais

même dans cette vie ; poursuivant sans relâche les scélérats par des remords qui ne leur donnoient aucun repos, & par des visions effrayantes qui leur faisoient souvent perdre le sens.

On sçait avec quel trait Virgile peint le désordre que causa une de ces *Furies* à la Cour du Roi Latinus ; ce que fit Tisiphone à l'égard d'Étéocle & Polinice dans Stace ; quel ravage causa à Thèbes la *Furie* que Junon avoit envoyée pour se venger d'Athamas ; & tout ce que fit endurer à Isis une autre *Furie* que la même Déesse avoit suscitée pour la persécuter, dans Ovide. Enfin ces terribles persécutions que firent les *Furies* au malheureux Oreste, dans Euripide.

Cicéron nous apprend ce qu'on pensoit de son temps sur ces noires Divinités. „ Ne vous imaginez pas, dit-il, que les „ Impies & les Scélérats soient tourmen- „ tés par les *Furies* qui les poursuivent „ réellement avec des torches ardentes ; „ les remords qui suivent le crime, sont „ les véritables *Furies* dont parlent les „ Poëtes.

Des Déesses si redoutables s'attirèrent des hommages particuliers : en effèt, le respect qu'on leur portoit étoit si grand, qu'on n'osoit presque les nommer, dit

Euripide, ni jetter les yeux ſur leurs Temples. On regarda comme une impiété, ſi nous en croyons Sophocle, la démarche que fit Œdipe, lorſqu'allant à Athènes comme Suppliant, il ſe retira dans un Bois qui leur étoit conſacré. Elles eurent des Temples dans pluſieurs endroits de la Grèce. Les Sicyoniens, ſelon Pauſanias, leur ſacrifioient tous les ans au jour de leur Fête, des Brebis pleines, & leur offroient des Couronnes & des Guirlandes de Fleurs, ſur-tout de Narciſſe. Elles avoient auſſi un Temple en Achaïe, dans la Ville de Coryne, où l'on voyoit leurs Statuës, qui étoient de bois, & aſſez petites. Ce lieu étoit ſi fatal à ceux qui étoient coupables de quelques crimes, que dès qu'ils y étoient entrés, ils étoient ſaiſis d'une fureur ſubite qui leur faiſoit perdre l'eſprit, tant la préſence de ces Déeſſes, jointe au ſouvenir du crime, leur cauſoit de trouble.

Oreſte leur fit bâtir un Temple à Athènes, près de l'Aréopage, où Démoſthène avouë qu'il a été Prêtre de ces Déeſſes. Tous ceux qui paroiſſoient devant l'Aréopage, étoient obligés d'offrir un Sacrifice dans le Temple, & de jurer ſur l'Autel des *Furies*, qu'ils étoient prêts à dire la vérité. Il leur conſacra deux autres Tem-

ples dans le Péloponnèse ; le premier au lieu même où les *Furies* avoient commencé à se saisir de lui après son crime ; & l'autre, à l'endroit où elles s'étoient montrées plus favorables.

Les Temples des *Furies* étoient un asyle assuré pour ceux qui s'y retiroient. Dans les Sacrifices qu'on leur offroit, on employoit le Narcisse, le Safran, le Génièvre : on leur immoloit des Brebis & des Tourterelles, & on observoit toutes les mêmes Cérémonies, que dans les Sacrifices des autres Divinités Infernales.

Dans les premiers temps, les Statuës de ces Déesses n'avoient rien de différent de celles des autres Divinités. Ce fut Eschille qui les fit paroître le premier dans une de ses Tragédies, avec cet air hideux & effrayant qu'on leur a donné depuis. Il falloit en effet que leur figure fût extrêmement hideuse, puisqu'on rapporte que, dès que les *Furies* qui paroissoient endormies autour d'Oreste, vinrent à se réveiller, & à paroître tumultuairement sur le Théâtre, quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, & des enfans en moururent d'effroi.

L'idée du Poëte fut suivie, & le portrait des *Furies* passa du Théâtre dans les Temples. On les représenta donc avec un visage

visage triste & un air effrayant, avec des habits noirs & ensanglantés, ayant au lieu de cheveux des Serpens entortillés autour de leur tête, avec une Torche ardente à une main, & un Fouèt de Serpens à l'autre; & pour Compagnes, la Terreur, la Rage, la Pâleur, & la Mort. C'est ainsi qu'assises autour du Trône de Pluton, elles attendent ses ordres avec une impatience qui marque toute la Fureur dont elles sont possédées.

FURINA.

Divinité des Voleurs, chez les Romains, qui avoient établi en son honneur une Fête nommée *Furinales*, *Furinalia*; dont la célébration étoit marquée au jour sixième avant les Kalendes de Septembre. Cette Déesse avoit un Temple dans la quatorzième Région de Rome; & pour le desservir, un Prêtre particulier, qui étoit un des quinze Flamines de Rome; c'étoit le *Flamen Furinalis*. Près du Temple, étoit un Bois Sacré, dans lequel Caïus Gracchus fut tué : son nom vient du mot latin *Fur*, un Voleur. Cicéron croit pourtant que cette Divinité est la même que les *Furies*; d'autant plus qu'il est parlé quelquefois des *Furines* au pluriel.

ÉNIGME XXIX.

Je ſuis long, je ſuis rond, je ſuis droit & boſſu :
La Nature m'habille en me mettant au monde ;
Mais l'Art me dépouille tout nud.
Honteux de me voir tel, je tourne & fais la ronde,
D'une agilité ſans ſeconde,
Seulement pour être vêtu ;
Mais ma condition en eſt-elle meilleure ?
Quel eſt enfin le prix de mon empreſſement ?
Je ne gagne qu'un vêtement,
Et ne le garde pas une heure.

ÉNIGME XXX.

Mon ambition m'eſt fatale,
Je jouis peu d'un deſtin glorieux ;
Et tout le brillant que j'étale
N'éblouit qu'un moment les yeux.
Condamnée à périr ſans être criminelle,
Je cauſe du déplaiſir par mon malheureux ſort ;
Et le jour de ma mort
Eſt une Fête ſolemnelle.
D'abord aſſez patiemment
Je ſouffre un cruel traitement,
Dont le Peuple ne fait que rire.
Mais à la fin j'éclate, & me plains hautement ;
C'eſt dans le moment que j'expire.

Mon trépas est rempli d'attraits.
Souvent les efforts que je fais
En mourant, me rendent féconde;
Mais je mèts des enfans au monde,
Qui ne me survivent jamais.

ÉNIGME XXXI.

Je suis connu de tous, & ne connois personne.
Un Elément subtil fait voler de mes flancs,
Au gré de ma fureur, des messagers brûlans.
Trop tard j'avertis ceux sur qui je m'abandonne.
Je travaille pour le repos;
Par moi les Grands font bonne chère,
Mais il en coûte bien des pas.
Dans les mains du beau Sèxe, on ne me trouve guère.

G

Septième Lettre de l'Alphabèt, cinquième des Consonnes.

Cette Lettre est souvent mise dans les Lettres & Épitres dédicatoires, pour exprimer le titre de Grandeur que l'on donne aux Prélats & aux Chanceliers de France. V. G. *Votre Grandeur*. En Allemagne, il se peut donner pour grâce, qui est le titre que l'on donne aux Évêques; que l'on nomme *Votre Grâce*.

Le *G* a signifié 400, suivant ce Vers :

G quadringentos demonstrativa tenebit.

Quand cette Lettre étoit chargée d'un titre Ḡ, elle signifioit quarante mille. Les Romains ne se sont servis du *G*, qu'après la première Guerre de Carthage : avant ce temps-là, ils se servoient du *c* au lieu du *g*. Le C est la troisième Lettre de leur Alphabèt, comme le *g* ou *γ gamma* est la troisième Lettre de l'Alphabèt Grèc : c'est ce qui a souvent fait prendre l'un pour l'autre.

GABALUS.

Divinité qu'on adoroit à Émèse & à Héliopolis, sous la figure d'un Lion à tête couronnée.

GABELLE.

C'est le Droit qui se lève sur toutes sortes de marchandises & de denrées qui entrent ou sortent d'un État ou d'une Ville. Selon Hérodote, ce Droit prit son origine sous le Règne de Sésostris, Roi d'Égypte. On le représente par une Matrône robuste & fière, vêtuë d'un habit simple. Elle a un Diadême sur le front, & une Couronne de Chêne sur la tête ; pour marquer que son pouvoir émane de

l'Autorité Royale. Les Attributs qui lui conviennent, sont un Mouton, une Force de Tondeur, un Rameau d'Olivier & des Raisins.

GAIETÉ.

En Latin, *Hilaritas*. Il ne paroît pas que cette Vertu ait été déifiée par les Romains; mais on la trouve souvent exprimée sur les Médailles. C'est une Femme qui tient du bras gauche une Corne d'Abondance : à ses deux côtés, sont deux petits enfans, dont celui qui est à sa droite tient une branche de Palme, vers laquelle la femme tend la main droite.

GALATÉE.

Une des cinquante Néréïdes, fut aimée par le beau Berger Acis, & par l'affreux Cyclope Polyphême. « Si vous me » demandiez, disoit-elle dans Ovide, si » je n'avois pas autant de haine pour le » Cyclope, que d'amour pour Acis; je » vous répondrois que cela étoit bien » égal. » Polyphême devenu amoureux, commença à prendre quelque soin de sa personne : après avoir peigné avec un rateau les plus vilains cheveux du monde, & s'être rasé avec une faulx, il se regardoit avec plaisir dans une fontaine. Moins

cruel & moins farouche, il n'étoit plus avide de ſang & de carnage : il couroit toute la journée pour chercher ſa Nymphe. Un jour s'étant aſſis ſur un rocher, après avoir quitté ſa houlette, qui étoit un Pin, dont on auroit pu faire un mât de Vaiſſeau, il pris ſa flûte, qui étoit compoſée de cent tuyaux, & ſe mit à chanter les louanges de ſa Maîtreſſe, & ſes tendres amours. Tout le Rivage, la Mer & les Montagnes voiſines retentirent au bruit de cette horrible Muſique. Acis & *Galatée*, qui étoient cachés ſous le rocher, furent eux-mêmes ſi épouvantés, qu'ils voulurent s'enfuir. Le Cyclope les apperçut, & lança un rocher d'une groſſeur immenſe ſur Acis, qui en fut écraſé; tandis que *Galatée* ſe jetta dans la Mer, & rejoignit les Néréïdes ſes ſœurs. Cette Fable n'a d'autre fondement que l'imagination du Poëte, ou, ſi l'on veut, quelque aventure, dans laquelle un Rival puiſſant & furieux aura fait périr l'Amant & la Maîtreſſe. La Nymphe eſt appellée *Galatée*, à cauſe de ſa blancheur.

GALAXIE.

C'eſt ainſi que les Grècs nommoient cette longue trace blanche & lumineuſe qui ſemble envelopper le Ciel, & qu'on

apperçoit lorſqu'il n'y a point de nuages. Sa blancheur lui a fait donner le nom de voie de lait, ou *Voie lactée.* C'eſt par-là que l'on ſe rend au Palais de Jupiter, dit Ovide ; à droit & à gauche ſont les maiſons des Dieux les plus puiſſans. C'eſt par-là auſſi que les Héros entrent dans le Ciel. Junon, par le conſeil de Minerve, ayant donné à tetter à Hercule, qu'elle trouva dans un champ où ſa mère l'avoit expoſé, il tira ſon lait ſi rudement, qu'il en fit rejaillir une grande quantité, qui forma cette voie de lait. Fable ridicule, qui a été publiée ſur ce qu'Hercule, qui avoit appris d'Atlas un peu d'Aſtronomie, avoit découvert la Voie lactée, & en avoit marqué la trace. Les Villageois & le Peuple nomment aujourd'hui cette Voie de lait le chemin de Saint Jacques, par erreur ; parcequ'ayant oui dire que Saint Jacques eſt en Galice, où vont pluſieurs Pélerins, & entendant nommer *Galaxie* cette Voie de lait, ils ont confondu ce mot *Galaxie*, avec celui de Galice.

ÉNIGME XXXII.

Je ſuis un compoſé de mille êtres divers,
Dont les inviſibles images
D'une obſcure priſon échappant dans les airs,
Forment de ſi ſombres nuages,

Que malgré du Soleil la brillante clarté,
Je suis en plein midi dans une obscurité
Qui ne peut être pénétrée.
Sans ordre ni raison, j'erre en toute contrée;
Mais c'est en de si noires nuits,
Que souvent pour un autre on a lieu de me prendre.
Je parle sans me faire entendre;
Mais plus je suis confus, mieux on voit qui je suis.

GALLES.

Prêtres de Cybèle, qui avoient pris leur nom d'un Fleuve de Phrygie, appellé *Gallus*. Ce n'étoient point des Gaulois, comme quelques-uns l'ont cru, mais des gens du pays. L'institution des *Galles*, qui avoient commencé dans la Phrygie, se répandit par-tout dans la Grèce, dans la Syrie, dans l'Afrique, & dans tout l'Empire Romain. La Cérémonie qu'ils faisoient en Syrie pour reçevoir de nouveaux *Galles* dans leur Société, est ainsi décrite par Lucien. « A la Fête de la Déesse, se » rend un grand nombre de gens, tant de » la Syrie, que des Régions voisines, » tous y portent les figures & les mar- » ques de leur Religion. Au jour assigné, » toute cette multitude s'assemble au » Temple; quantité de *Galles* s'y trou- » vent, & y célèbrent leurs Mystères : ils » se tailladent les coudes, & se donnent

» mutuellement des coups de fouèt sur
» le dos. La Troupe qui les environne,
» jouë de la Flûte & du Tympanon;
» d'autres saisis comme d'un enthousiasme,
» me, chantent des chansons qu'ils font
» sur le champ. Tout ceci se passe hors
» du Temple; & la Troupe qui fait toutes
» tes ces choses, n'y entre pas. C'est en ces
» jours-là qu'on fait des *Galles*. Ce son
» des Flûtes inspire à plusieurs des Assistans
» tans une espèce de fureur, & alors le
» jeune homme qui doit être initié, jette
» ses habits, & faisant de grands cris,
» vient au milieu de la Troupe, où il dégaine
» gaine une Épée, & se fait Eunuque lui-même.
» même. Il court après cela par la Ville,
» portant entre ses mains les marques de
» sa mutilation; il les jette ensuite dans
» une maison, & c'est en cette maison-là
» qu'il prend l'habit de femme. »

Les *Galles* étoient des Coureurs, des Charlatans qui alloient de Ville en Ville, jouant des Cymbales & des Crotales, qui portoient des images de leur Déesse, pour séduire les gens simples, & ramasser des aumônes, qu'ils tournoient à leur profit; des Fanatiques, des Furieux, des Misérables, des gens de la lie du Peuple, qui, en portant la Mère des Dieux, chantoient des Vers par tout pays, & rendirent par-

là, dit Plutarque, la Poësie fort méprisable, c'est-à-dire, la Poësie des Oracles. » Ces gens-là, dit-il, rendoient des Oracles, les uns sur le champ; les autres les » tiroient par sort dans certains Livres : » ils les vendoient au Peuple, & à des » Femmelettes, qui étoient charmées d'avoir ces Oracles en vers & en cadence. » Ces Prestigiateurs firent tomber les vrais » Oracles prononcés au Trépied. » « Il » leur étoit permis par la Loi des Douze » Tables, dit Cicéron, de demander l'aumône à certains jours, à l'exclusion de » tout autre mendiant. » C'étoient enfin des Diseurs de bonne aventure, qui se mêloient de prédire l'avenir. Ils menoient en leur compagnie de vieilles enchanteresses, qui marmotoient de certains vers, & jettoient des charmes pour troubler les familles.

» Quant un *Galle* est mort, dit encore » Lucien, ses Compagnons l'emportent » aux Fauxbourgs, & jettent la bière & » le corps du défunt sur un tas de pierres; » après quoi ils se retirent, & ne peuvent entrer dans le Temple que sept » jours après cette cérémonie. S'ils y entrent avant, cela passe chez eux pour » un Sacrilége. Si quelqu'un d'entre eux » voyoit un corps mort, il ne pouvoit en-

» trer de tout ce jour-là dans le Temple ; » il ne pouvoit même y entrer le lende- » main, qu'après s'être purifié. Ils immo- » lent des Taureaux, des Vaches, des » Chèvres & des Brebis ; les Cochons leur » étant éxécrables, ils ne peuvent ni en » immoler, ni en manger. Le Pigeon » passe chez eux pour le plus sain des Oi- » seaux, mais ils ne croyent pas qu'il leur » soit permis de le toucher ; si quelqu'un » d'eux le touche, même par mégarde, il » est censé impur ce jour-là. » Enfin ils faisoient pendant leurs Sacrifices des contorsions violentes de tout le corps, tournant la tête avec rapidité, & se heurtant du front les uns contre les autres, à la façon des Béliers. Ces *Galles* avoient un Chef, qu'on appelloit *Archigalle*, ou Souverain Prêtre de Cybèle : c'étoit une personne de considération : il étoit vêtu de pourpre, & portoit la Tiare.

GALLUS.

Confident de Mars, servoit ce Dieu dans ses amours, & faisoit la sentinelle, pendant que son Maître étoit avec Vénus. Un jour les ayant laissé surprendre par Vulcain pour s'être endormi, il en fut puni sur le champ, & changé en Coq,

en Latin *Gallus* ; & condamné à avertir tous les jours par ſon chant, des approches du Soleil, comme pour dire à Mars de prendre garde à lui.

Gange.

Fleuve des Indes, pour lequel les Indiens avoient une très-grande vénération. Ses Eaux, auxquelles ils attribuoient de grandes vertus, paſſoient pour ſaintes & ſacrées. Leur ſuperſtition à cet égard dure encore ; & les Princes qui ſont maîtres des bords de ce Fleuve, diſent les Voyageurs, ſçavent bien les mettre à profit, en faiſant acheter à leurs Sujèts la permiſſion d'y puiſer de l'eau, ou de s'y baigner.

Énigme XXXIII.

Autrefois dans mes jeunes ans,
J'allois dans les Bois, dans les champs
Me promener avec mon père ;
Mais depuis qu'il eſt mort par une trahiſon,
Je vais de maiſon en maiſon,
Toujours accompagné d'un frère.
En m'uniſſant à lui je deviens néceſſaire,
Et l'on voit peu de gens qui ſe paſſent de nous.
L'homme groſſier n'en a que faire :
Mais la Beauté la plus ſévère

Me tient ſouvent ſur ſes genoux.
Elle me tend la main ; à cet accueil ſi doux,
Je la lui baiſe, & je l'embraſſe,
Sans que l'Amant en ſoit jaloux,
Ni que l'Epoux s'en embarraſſe.

GANIMÈDE.

Fils de Tros, Roi de Troye, étoit d'une ſi grande beauté, que Jupiter en voulut faire ſon Échanſon. Un jour que le jeune Phrygien chaſſoit ſur le Mont Ida, le Dieu, ſous la forme d'un Aigle, l'enleva dans l'Olympe, & le plaça au nombre des douze Signes du Zodiaque, ſous le nom de Verſeau.

Cette Fable eſt fondée ſur un fait hiſtorique. Tros ayant envoyé en Lydie ſon fils *Ganimède*, avec quelques Seigneurs de ſa Cour, pour offrir des Sacrifices dans un Temple conſacré à Jupiter ; Tantale, Roi de ce pays, qui ignoroit le motif du Roi de Troye, prit les Troyens pour des eſpions ; & ayant fait arrêter le jeune *Ganimède*, le retint en priſon, ou peut-être le fit ſervir d'Échanſon à ſa Cour.

GAULOIS.

La Religion des anciens *Gaulois* nous eſt peu connuë. Jules-Céſar, qui avoit demeuré aſſez long-temps dans leur pays pour

le bien connoître, nous en apprend quelques traits dans ses Commentaires. Voici ce qu'il en rapporte. » La Nation des *Gau-*
» *lois* est fort superstitieuse ; ceux qui sont
» dangereusement malades, & ceux qui
» se trouvent dans des combats & dans
» des périls, immolent des victimes hu-
» maines, ou promettent de les immoler,
» & se servent pour cela du ministère des
» Druides. Ils croyent qu'on ne peut obte-
» nir des Dieux la vie d'un homme, qu'en
» sacrifiant un autre homme en sa plaçe.
» Ils ont des Sacrifices publics de cette
» sorte. D'autres font des figures d'hom-
» me de grandeur énorme, avec de l'osier,
» dont ils remplissent tout le vuide d'hom-
» mes vivans : ils y mettent ensuite le feu,
» & font périr tous ceux qui sont dedans.
» Ils croyent que les supplices des Vo-
» leurs, des Brigands & des autres Scélé-
» rats, sont fort agréables aux Dieux : ce
» sont ceux-là qu'ils font mourir ; mais
» quand ils en manquent, ils prennent
» aussi des innocens. Ils honorent par-des-
» sus tout le Dieu Mercure, qu'ils regar-
» dent comme l'Inventeur de tous les
» Arts, le guide des Voyageurs, & celui
» qui aide plus que tous les autres à amas-
» ser de l'argent, & à négocier heureuse-
» ment. Après Mercure, ils rendent en-

» core les honneurs divins à Apollon, à » Mars, à Jupiter, & à Minerve, dont ils » ont presque la même opinion que les » autres Nations. Ils croyent qu'Apollon » chasse les Maladies; que Minerve a » donné le commencement aux Manufac- » tures & aux Arts; que Jupiter a pour » son partage l'Empire du Ciel; que Mars » conduit la Guerre : de-là vient que, » quand ils vont combattre, ils font vœu » de lui offrir ce qu'ils pourront prendre; » & après la victoire, ils lui immolent les » bestiaux pris aux ennemis...... Tous » les *Gaulois* se vantent de descendre de » Pluton; ils ont appris cela, disent-ils, » des Druides. C'est pour cela qu'ils » comptent les espaçes du temps, non par » les jours, mais par les nuits : les jours » de la naissance, les mois & les années » commencent chez eux par la nuit, & » finissent par le jour. » César donne aux Divinités des *Gaulois* les mêmes noms qu'on leur donnoit à Rome & à Athènes, sans doute parcequ'il avoit remarqué dans quelqu'un de ces Dieux, quelque Attribut ou quelque Symbole ressemblant à ceux de son pays. Car, dans le fond, les anciens Dieux des *Gaulois* devoient être bien inconnus aux Grècs & aux Romains, puisque Lucien, dans un de ses Dialogues,

fait dire à Mercure, qu'il ne sçait comment s'y prendre pour inviter les Dieux des *Gaulois* à se trouver à l'assemblée des autres ; parceque ne sçachant pas leur langue, il ne peut ni les entendre, ni se faire entendre d'eux. D'ailleurs les Druides, seuls dépositaires de leurs Mystères, n'écrivoient rien, & cachoient soigneusement aux Étrangers & au Peuple le fond de leur Religion. Il est vrai que depuis la conquête des Gaules par les Romains, tous les Dieux d'Athènes & de Rome s'y introduisirent insensiblement, & prirent la plaçe des anciens Dieux du pays, ou du moins se confondirent avec eux.

Les noms de quelques anciens Dieux des *Gaulois* se sont conservés dans des Monumens qu'on a trouvés : tels sont *Eurisès*, *Sénani*, *Weilo*, *Volcanus*, *Ésus*, *Cernunnos*, *Tauros*, *Trigaranus*, *Ogmios*, *Magusanus*, *Taranis*, *Bélénus*, *Pélinus*, *Abélio*, *Dolichenius*, *Mithras*, *&c.*

GARDE.

C'est le soin de veiller à la sûreté générale du Public, & particulièrement à celle du Prince. Ainsi on personnifie ce sujèt par une figure armée, tenant une Épée, & une lanterne allumée ; elle marche sur

la pointe du pied, comme faisant une ronde.

Chez les Grècs, un Dragon surveillant étoit son Emblême; chez les Romains, c'étoit une Oye, parceque ce fut le cri des Oyes qui empêcha les Gaulois de prendre le Capitole.

GÉANS.

Ils firent la guerre à Jupiter. Hésiode fait naître ces *Géans* du sang qui sortit de la plaie d'Uranus : Apollodore & Ovide les font fils de la Terre, qui, dans sa colère, les avoit vomis de son sein, pour faire la guerre aux Dieux exterminateurs des Titans ses premiers enfans. Ces *Géans* étoient, dit-on, d'une taille monstrueuse, & d'une force proportionnée à cette prodigieuse hauteur : ils avoient cent mains chacun, & des Serpens au lieu de jambes. Résolus de détrôner Jupiter, ils entreprirent de l'assiéger jusques dans le Ciel ou l'Olympe, & entassèrent pour cela le Mont Ossa sur le Pélion, d'où ils essayèrent d'escalader le Ciel, tirant sans cesse contre les Dieux de grands quartiers de pierre, dont les unes qui tomboient dans la Mèr, devenoient des Isles; & celles qui retomboient sur terre, faisoient des montagnes. Jupiter éffrayé à la vûë de si re-

doutables ennemis, appella tous les Dieux à ſon ſecours : mais il en fut aſſez mal ſecondé ; car ils s'enfuirent tous en Égypte, où la peur les fit cacher ſous différentes formes d'Animaux.

Un ancien Oracle avoit dit, que les *Géans* ſeroient invincibles, & qu'aucun des Dieux ne pourroit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellaſſent quelque Mortel à leur ſecours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune & au Soleil de découvrir ſes deſſeins, devança la Terre, qui cherchoit à ſecourir ſes enfans ; & par l'avis de Pallas, fit venir Hercule pour combattre avec lui. A l'aide de ce Héros, il vint à bout de défaire tous les *Géans*, & les précipita au fond du Tartare ; ou, ſelon une autre Fable, il les enſevelit tout vivans ſous le Mont Etna.

Ces *Géans* n'étoient que des Brigands de Theſſalie, qui vinrent attaquer Jupiter ſur le Mont Olympe, où ce Prince avoit fait bâtir une bonne Citadelle. Ce Mont Olympe a été pris, par les plus anciens Poëtes, pour le Ciel ; & parceque le Mont Oſſa & Pélion, qui ſont peu éloignés de l'Olympe, ſervoient de retraite à ces Bandits, qui s'y étoient même fortifiés, & qui de-là tenoient en reſpect la Garniſon de l'Olympe, on imagina de leur faire

entaſſer montagnes ſur montagnes, pour atteindre juſqu'au Ciel. L'entrepriſe de la Tour de Babel, qu'on pouvoit regarder véritablement comme une entrepriſe contre le Ciel, & dont la tradition s'étoit peut-être conſervée parmi les hommes, quoique confuſément, pourroit bien être l'origine de cette Fable de la guerre des *Géans* contre les Dieux.

Outre ces *Géans*, enfans de la Terre, qui firent la guerre aux Dieux, les Poëtes & les anciens Hiſtoriens font mention de pluſieurs perſonnages d'une taille giganteſque. Homère parlant des Héros qui aſſiégeoient Troye, dit qu'ils lançoient des pierres que quatre hommes de ſon temps auroient eu bien de la peine à lever ſeulement de terre. Virgile en dit autant de Turnus. Du temps de Tibère, un tremblement de terre découvrit, dit-on, le tombeau de pluſieurs *Géans*, où l'on trouva une dent d'un pied de longueur : de quelle grandeur devoit donc être la bouche qui contenoit trente-deux de ces dents ? & de quelle taille étoit le corps d'un homme qui avoit la bouche ſi grande ? Phlégon aſſure qu'on trouva de ſon temps dans une Caverne de Dalmatie, des cadavres dont les côtes avoient plus de ſeize aunes de longueur ; & un

tombeau près d'Athènes, qui étoit long de cent coudées, dans lequel avoit été mis le corps du Géant Macrosiris. Philostrate le jeune dit, après Pausanias, qu'Ajax avoit onze coudées ; c'est-à-dire, près de dix-sept pieds de hauteur : qu'Aryadès dont le corps avoit été découvert sur les bords de l'Oronte, en avoit cinquante-cinq : qu'il y avoit un autre tombeau au Promontoire de Sigée dans la Troade, qui avoit vingt-deux coudées de longueur : & qu'on avoit trouvé dans l'Isle de Lemnos, un cadavre dont la tête étoit si grosse, qu'à peine pouvoit-on la remplir d'eau, en y vuidant deux cruches de Crète, qu'on sçait avoir été très-grandes. Sertorius, au rapport de Plutarque, s'étant rendu maître de la Ville de Tingy, se fit ouvrir le tombeau du Géant Antée, dont le cadavre avoit, dit-il, soixante coudées.

Nous lisons dans Pline, qu'une Montagne de l'Isle de Crète s'étant écroulée, on vit un corps qui étoit debout, haut de quarante-six coudées. Et Solin dit, qu'on fit voir au Proconsul Métellus un cadavre gigantesque qui avoit trente-trois coudées. Pausanias, après avoir parlé de la taille gigantesque d'Ajax, fils de Télamon, & de l'Indien Oronte, ajoute :

« Vis-à-vis de Milèt, il y a l'Isle de Ladé, » qui se sépare en deux autres petites » Isles, dont l'une porte le nom d'Astérius » parcequ'Astérius y a son tombeau : il » étoit fils d'Arac, que l'on dit avoir été » fils de la Terre : le corps d'Astérius n'a » pas moins de dix coudées de long. Mais » ce qui m'a encore plus étonné, c'est ce » que j'ai vu dans une petite Isle de Lydie. Là un tombeau s'étoit entr'ouvert » par l'injure des temps ; & on apperçut » des os d'une si prodigieuse grandeur, » que s'ils n'avoient pas eu la figure d'os » de corps humain, on ne les auroit jamais crus tels. Le bruit courut dans le » pays, que l'on avoit trouvé le corps de » Géryon, & l'on montroit sur une montagne une grosse roche qu'on disoit lui » avoir servi de trône : mais sur ce que » je leur objectai, que Géryon avoit demeuré à Gades, & que son corps ne se » voyoit nulle part, quelques Lydiens plus » sçavans dans les Antiquités de leur pays, » prétendirent que c'étoit le corps d'Hyllus, fils d'Hercule & d'Omphale. » Boccace, dans sa Généalogie des Dieux, raconte qu'on avoit découvert dans une Caverne du Mont Erix en Sicile le corps d'un *Géant* assis, qui tenoit dans sa main un bâton semblable à un mât de Vaisseau;

& que le tout ſe réduiſit en pouſſière lorſqu'on y toucha, à la réſerve de trois dents que les Magiſtrats de la Ville d'Erix conſervèrent, avec une partie du crâne contenant quelques boiſſeaux, meſure de Sicile. Fazellus croit que c'eſt le corps d'Erix tué par Hercule ; & il ajoute que, de ſon vivant, on avoit trouvé un autre cadavre de vingt coudées de long, qui s'étoit pareillement réduit en poudre, excepté les dents dont chacune peſoit environ cinq onces, qu'il aſſure avoir vuës, ainſi que la figure de ce *Géant* qu'on avoit deſſiné ſur une muraille.

De ces témoignages de l'Hiſtoire ancienne, qui s'accorde ſur cela avec la Mythologie, quelques-uns concluent qu'il y a eu réellement autrefois des *Géans*. Mais ſans toucher au fond de la queſtion qui fait la matière de pluſieurs diſſertations pour & contre, ne peut-on pas dire en général, que tout ce qu'on raconte de ces tombeaux découverts, de ces oſſemens monſtrueux, de ces cadavres d'une grandeur déméſurée, tout cela n'étoit fondé que ſur des rapports d'ouvriers & de manœuvres, ſans que jamais aucun homme digne de foi ait pu dire avoir rien vu de pareil ; & n'y eut-il que la circonſtance qu'on ajoutoit à chacune de ces relations,

que ces cadavres énormes se réduisoient en poudre dès que l'air entroit dans ces cavernes, c'en est assez pour nous empêcher d'y ajouter foi, & pour nous les faire regarder comme autant de relations fabuleuses. Pour ces ossemens monstrueux qu'on disoit être ou les côtes ou les dents de quelques *Géans*, il y a long-temps que d'habiles Naturalistes ont fait voir que ce pouvoit être des os de Baleine, ou de quelque autre Monstre marin, ou des productions de la Nature, qui se jouë souvent en de pareilles ressemblances.

GÉLASIE.

C'est le nom qu'on donne à une des trois Grâces, qui se trouvent peintes au fond d'un ancien verre avec leurs noms : les deux autres sont *Lécoris* & *Comasie.* C'étoit peut-être le nom de trois jeunes personnes, qui avoient mérité par les agrémens de leur esprit & de leur personne, les Attributs des Grâces ; car les véritables Grâces ne se trouvent ainsi nommées dans aucun Mythologue.



ÉNIGME XXXIV.

Je ſuis un monſtre invulnérable,
Qui porte par-tout la frayeur ;
A mon aſpect inévitable,
La Nature perd ſa vigueur.

Du fond d'une gueule béante,
Lorſque j'éxhale mes vapeurs,
Tout friſſonne, tout s'épouvante,
Tout ſe retire, juſqu'aux fleurs.

Dans ma courſe toujours égale,
Mon ſéjour n'eſt jamais conſtant ;
Mais auprès d'une ourſe hyvernale,
Je me loge ſix mois dedans.

GÉMEAUX.

Le troiſième des douze Signes du Zodiaque, qui repréſente, ſelon Manilius, Apollon, & Hercule, Égyptien ; ou, ſelon Hygin, Triptolème & Jaſion, tous deux Favoris de Cérès, pour l'avoir avertie des premiers de l'enlèvement de ſa fille : d'autres diſent que les *Gémeaux* ſont Amphion & Léthus, les deux fils de Borée. Mais les Poëtes s'accordent la plûpart à donner cette Conſtellation aux deux Tyndarides, Caſtor & Pollux.

GÉNÉROSITÉ.

Générosité.

C'eſt le déſintéreſſement
Qui fait mon caractère & toute mon eſſence :
Je donne libéralement,
Pour eſpérer des récompenſes.

La *Généroſité* eſt repréſentée par une jeune fille, dont les charmes attirent ſur elle les yeux de tout le monde. Elle eſt vêtuë de gaze d'or, ayant la main gauche appuyée ſur la tête d'un Lion, qui eſt celui de tous les animaux qui a plus de grandeur, de *Généroſité* & de courage; car s'il eſt contraint de ſe retirer, c'eſt de ſi bonne grâce, qu'il n'abandonne jamais de vûë celui qui le pourſuit. Le bras droit qu'elle a nud, dont elle tient des Chaînes d'or, des Pierreries & des Perles, ſemble vouloir diſtribuer ces riches Joyaux; pour nous avertir que le propre de cette Vertu eſt de ſe dépouiller de toutes ſortes d'intérêts, de faire du bien ſans eſpérance d'en reçevoir en échange. Elle eſt peinte jeune, parcequ'Ariſtote dit que les jeunes gens ont le courage grand, & par conſéquent ſont généreux & nobles : ce qui eſt encore montré par l'or de ſa robe; auſſi appelle-t-on proprement généıeux ce qui ne dégénère point de la Nature.

GÉNIE.

Les Anciens croyoient que chaque homme avoit ſon *Génie*, & même deux, un bon & un mauvais. « Dès que nous » naiſſons, dit Servius, Commentateur de » Virgile, deux *Génies* ſont députés pour » nous accompagner : l'un exhorte au » bien, l'autre nous pouſſe au mal. Ils » ſont appellés *Génies*, & cela fort à pro- » pos, parceque dès le temps de la géné- » ration, *cùm unuſquiſque Genitus fue-* » *rit*, ils ſont commis pour obſerver les » hommes, ils nous ſont préſens juſqu'a- » près le trépas ; & alors nous ſommes » deſtinés à une meilleure vie, ou con- » damnés à une plus mauvaiſe ». On trouve des Inſcriptions : Au bon *Génie* de l'Empereur ; ce qui ſuppoſe qu'il y avoit auſſi un mauvais *Génie*. Sur quoi Pline remarque, qu'il devoit y avoir un bien plus grand nombre de Dieux, ou de Natures céleſtes, que d'hommes ; puiſque chacun avoit un ou deux *Génies*. Les Romains donnoient le nom de *Génie* à ceux-là ſeulement qui gardoient les hommes, & le nom de Junon aux *Génies* gardiens des femmes.

Il y avoit auſſi les *Génies* propres de chaque lieu, les *Génies* des Peuples, les

Génies des Villes, les *Génies* des Provinces. On adoroit à Rome le *Génie* public; c'eſt-à-dire, la Divinité tutélaire de l'Empire. On juroit par le *Génie* des Empereurs; & le jour de leur naiſſance, on faiſoit des Libations à leur *Génie*, comme à la Divinité de qui ils tenoient leur puiſſance. Chacun faiſoit auſſi des Sacrifices à ſon *Génie* le jour de ſa naiſſance, & on lui offroit des Fleurs, du Vin & de l'Encens.

Les *Génies* ont été quelquefois repréſentés ſous la figure d'un Serpent; mais ordinairement on les dépeignoit en hommes, tantôt en vieillards, quelquefois en hommes barbus, & plus ſouvent en jeunes enfans, auxquels on donne même des aîles. Le *Génie* du Peuple Romain étoit un jeune homme à demi-vêtu de ſon manteau, appuyé d'une main ſur une Pique, & tenant de l'autre la Corne d'Abondance.

Les *Génies* ſe prenoient auſſi pour les Mânes des défunts. » Le *Génie*, dit Apulée, eſt l'âme de l'homme délivrée & dégagée des liens du corps. De ces *Génies*, les uns qui prennent ſoin de ceux » qui demeurent après eux dans la maiſon, & qui ſont doux & pacifiques, » s'appellent *Génies familiers* : ceux au

» contraire qui, par leur mauvaise vie, » n'ont point de lieu assigné pour de» meure, & vont errans de côté & d'au» tre, comme condamnés à un éxil, cau» sent des terreurs paniques aux gens de » bien, mais font véritablement du mal » aux méchans; ceux-là, dis-je, sont ordi» nairement appellés *Lares*. Les uns & » les autres ont également le nom de » Dieux Mânes : on leur fait l'honneur de » les qualifier de Dieux ». On trouve souvent sur les Inscriptions sépulcrales, que les *Génies* sont mis pour les Mânes.

Cérès, Bacchus & le Sommeil
Font goûter aux Mortels un plaisir sans pareil;
Mais il faut qu'à leurs dons soit puissamment unie
La faveur du Génie.

GÉNIE CONTRAIRE.

Le mauvais *Génie* se représente par un vieillard, noir de carnation, de cheveux, de barbe & de vêtemens. Il a deux grandes aîles de Chauve-souris, & tient un Hibou; cet Oiseau nocturne & de mauvais présage, est l'Attribut qui lui convient, selon cette autorité de Virgile :

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpè queri, & longas in fletum ducere voces.
Æneid. Lib. 4.

Génie favorable.

Le bon *Génie* ſe repréſente ſous la figure d'un enfant aîlé, ayant une petite flamme ſur la tête. Il eſt aſſis ſur un Autel, à l'ombre d'un Plane; cet arbre lui étoit conſacré par les Anciens. La Corne d'Abondance qu'il tient, ſignifie qu'il comble les hommes de ſes faveurs; & la Patère eſt le Symbole des ſentimens dûs à la Religion.

Géographie.

C'eſt par moi qu'on connoît tout ce vaſte Univers,
Et que ſans traverſer ni la terre, ni l'onde,
On voit mille Peuples divers,
Et tout ce qui ſe paſſe en l'un & l'autre monde.

La *Géographie* eſt la deſcription du Globe terreſtre en général, ou ſeulement par partie. On en repréſente l'Allégorie ſous la figure d'une belle femme vêtuë à l'Égyptienne, pour faire connoître que cette Sçience a été trouvée par le ſecours de la Géométrie, dont l'origine vient des Égyptiens, qui s'en ſervoient pour trouver les limites de leurs terres après les inondations du Nil. Elle meſure avec un Compas ſur un Globe, & tient un quart

de cercle, Inſtrument mathématique néceſſaire à ſes opérations.

GÉOMANCIE.

Eſpèce de Divination qui ſe pratiquoit, tantôt en traçant par terre des lignes & des cercles, ſur lesquels on croyoit pouvoir deviner ce qu'on avoit envie d'apprendre; tantôt en faiſant au haſard par terre ou ſur le papier, pluſieurs points ſans garder aucun ordre; les figures que le haſard formoit alors, fondoient un jugement ſur l'avenir : tantôt en obſervant les fentes & les crevaſſes qui ſe font naturellement à la ſurface de la terre, d'où ſortoient, diſoit-on, des exhalaiſons prophétiques, comme de l'Antre de Delphes.

GÉOMÉTRIE.

C'eſt proprement la Sçience de meſurer la terre; mais on en fait auſſi le nom de la plus noble partie des Mathématiques, qui conſiſte dans la conſidération & la meſure de la quantité continuë, ou des grandeurs ſenſibles. Elle ſe diviſe en Théorique & Pratique.

On la repréſente d'aſpect impoſant, parcequ'elle conduit à pluſieurs Sçiences. Sa draperie violette, couleur ſymbolique de la gravité, eſt parſemée de Triangles,

& autres figures géométriques. Elle tient un à-Plomb & un Compas, qui sont les Attributs convenables à la justesse des proportions.

Germains.

Anciens Peuples de l'Allemagne. César, dans ses Commentaires, dit que les *Germains* ne reconnoissent d'autres Dieux que ceux qu'ils voyent, & dont ils reçoivent quelques bienfaits, le Soleil, Vulcain, la Lune. Par Vulcain, César entend le Feu. Tacite, mieux instruit apparemment que César, de la Religion des *Germains*, nomme plusieurs autres de leurs Dieux. Mars & Mercure, dit-il, passoient pour leurs Dieux principaux, à qui ils immoloient des victimes humaines : ils avoient aussi leur Hercule, dont ils chantoient les louanges en allant au combat. Leurs autres Divinités sont, *Thaiston*, & *Mannus* son fils, *Aleis*, *Hertus*, *Latobius*, *Chrodo*, *Busterichus*, *Prono*, *Trigla*, *Porévith*, *Suantovith*, *Radegast*, *Siwa*, & *Flins*. » Les *Germains* pénétrés de la gran-» deur des choses célestes, dit le même » Tacite, croyent qu'il ne faut point ren-» fermer les Dieux entre des murailles, » ni leur donner une figure humaine. Ils » consacrent des Bois & des Forêts, &

» ils donnent les noms de Dieux à ces
» lieux secrèts & reculés, qu'ils n'osent
» regarder, à cause de la vénération qu'ils
» leur portent. Ils observent plus que
» toute autre Nation le vol des Oiseaux;
» ils se servent des Sorts, auxquels ils ont
» beaucoup de foi..... ils tirent aussi des
» présages des chevaux qu'ils nourrissent
» à frais communs dans ces Bois sacrés;
» & il n'est point de présage auquel toute
» la Nation ajoute plus de foi ». Tout ce qu'ils enseignoient de leurs Dieux, se débitoit en anciens Vers, n'ayant point d'autre manière d'Annales & d'Histoire en ces temps-là; & ces Vers s'apprenoient par cœur, & ne s'écrivoient jamais.

GÉRYON.

Fils de Chrysoas & de Callirhoé, étoit le plus fort de tous les hommes, selon Hésiode. Les Poëtes qui sont venus après lui, en ont fait un Géant à trois corps, qui avoit pour garder ses troupeaux un Chien à deux têtes & un Dragon à sept têtes. Hercule cependant combattit contre lui, & après l'avoir tué, lui, son Chien & son Dragon, il emmena ses Bœufs pour les offrir à Eurysthée. On croit que ce *Géryon* étoit un Prince qui règnoit dans la Bétique, & qui y faisoit nourrir beau-

coup de beſtiaux, à cauſe des excellens pâturages du pays. Ces trois corps étoient peut-être trois petites Armées qui veilloient à la garde de ſon territoire, & qu'il oppoſa à Hercule; ou bien *Géryon* avoit deux frères, & ces trois frères vivoient dans une union ſi parfaite, qu'ils ſembloient n'avoir qu'une âme. D'autres Mythologues diſent, que *Géryon* ſignifie la Foudre; qu'on lui donne ce nom pour marquer le bruit & le fracas que fait la Foudre; qu'on lui donne un triple corps, à cauſe de la triple force du Foudre, qui perce, qui renverſe, & qui brûle. Les Bœufs qu'on lui enlève, expriment le bruit du tonnerre, qui imite leur mugiſſement. Hercule emmène ces Bœufs; cela marque la force du feu qui crève la nuë, & tombe en terre. Cette explication allégorique a été imaginée par Nicolas Lloye.

ÉNIGME XXXV.

Grands & petits s'empreſſent de me voir;
Je ne fais que tourner, même ſans le vouloir.
On m'élève toujours au milieu de la nuë,
Ce n'eſt que pour mieux être vuë.
Car dans mon agitation,
J'ai plus d'une occupation.
Je tiens les quatre coins du monde,
Je ſers autant ſur terre que ſur l'onde.

Le Philoſophe en me voyant,
N'en ſçait pas plus qu'un lourd manant.
L'un & l'autre raiſonne
Sur le lieu que me donne
Un Agent plus puiſſant que moi :
Enfin du temps je ſuis la loi.

ÉNIGME XXXVI.

Je ſuis fille de l'Air, ſans corps, quoique j'en donne.
Le Docte me ſent ſans me voir.
J'attaque tout, je n'épargne perſonne ;
Les Pauvres craignent mon pouvoir.
Des Riches dans l'Eſté les plaiſirs j'aſſaiſonne ;
Comme cela ſe fait, chacun peut le ſçavoir.
Quoiqu'un rien, je produis une fille brillante.
L'éclat qu'on voit en elle aux Zéphirs eſt pareil :
Mais malgré cet éclat qu'aux yeux elle préſente,
Au moindre regard du Soleil,
Sa fierté demeure impuiſſante.
Les Aſtres étant abſens, le Monde eſt ſans appas :
A ſon abord, tout rit, & tout chante ici-bas.

ÉNIGME XXXVII.

Le Feu, par ſon activité,
Me donne ſa première forme ;
Et le froid exceſſif fait par ſon âpreté
Une choſe qui m'eſt pour le nom très-conforme.

Je ſuis fine autrement que ne l'eſt un Renard ;
Tout autrement auſſi qu'un Chien je ſuis fidèle :
Veut-on m'avoir bien naturelle,
Qu'on me faſſe avec beaucoup d'art.
Un Oracle fameux, un Avocat habile,
Ne ſont point comme moi ſans ceſſe conſultés.
Je ſuis Juge inflèxible, & Juge très-fragile,
Qui, ſans parler jamais, dis bien des vérités.

Gladiateurs.

Dans les premiers temps qui nous ſont connus de l'Hiſtoire prophane, c'étoit la coutume d'immoler des Captifs ou Priſonniers de guerre aux Mânes des Grands Hommes qui étoient morts en combattant. Ainſi Achille dans Homère immole douze jeunes Troyens aux Mânes de ſon ami Patrocle. Et dans Virgile, Énée envoie de même des Captifs à Évandre, pour les immoler aux funérailles de ſon fils Pallas. Enſuite on immola des Eſclaves aux funérailles des perſonnes de condition. Cependant, comme il parut barbare de les maſſacrer comme des bêtes, on établit qu'ils ſe battroient les uns contre les autres, & qu'ils feroient de leur mieux pour ſauver leur vie, & pour l'ôter à leur adverſaire ; cela parut moins inhumain, parcequ'enfin ils pouvoient éviter

la mort, & ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils ne l'évitoient pas. Cela fit que la profession de *Gladiateur* devint un Art : il y eut des Maîtres pour cela ; on apprit à se battre, on s'y éxerça, & on en fit des Jeux publics. Les *Gladiateurs* se servoient ordinairement de deux Épées ou Poignards, s'attaquant & se défendant également des deux mains. On ne peut rien comprendre à la rage avec laquelle ces sortes de gens se battoient, ni à la fureur qu'avoit le Peuple Romain, de voir des gens se couvrir de plaies & de sang, & s'entretuër souvent au milieu de l'Arène. Cicéron a dit que, pour établir parmi les hommes un plaisir aussi inhumain que celui des combats de *Gladiateurs*, il fallût détruire le Temple de la Miséricorde.

GLAND.

La Fable dit, que les Chefs des Colonies Phéniciennes ou Égyptiennes qui vinrent s'établir dans la Grèce, policèrent les sauvages habitans de ce pays, & leur apprirent à manger du *Gland*, au lieu de l'herbe dont ils se nourrissoient comme les bêtes. Comme le *Gland* n'est en aucune manière propre à nourrir l'homme, il faut entendre par le *Gland*, les diffé-

rentes ſortes de fruits qu'on cueille ſur les arbres, & qui étoient peut-être inconnus aux premiers habitans de la Grèce, comme les Chataignes, les Noix, &c.

GLAUCÉ.

Fille de Créon, Roi de Corinthe, fut aimée & épouſée par Jaſon, au préjudice de Médée. Celle-ci, pour ſe venger de ſa Rivale, lui envoya en préſent une Robe & une Couronne empoiſonnées. A peine la Robe fut-elle ſur le corps de cette infortunée Princeſſe, qu'elle ſe ſentit dévorée d'une flamme ſecrète. « On voit, dit » Euripide, l'écume ſur ſes lèvres, ſes » yeux éteints & égarés, & tout ſon corps » ſans couleur : elle pouſſe d'horribles » cris..... La couronne qui environnoit » ſa tête, jette un tourbillon de flammes. » *Glaucé*, toute entourée de feux, ſecouë » ſa chevelure, & tâche d'en arracher la » fatale couronne : vains efforts ; plus elle » en fait, plus la flamme redouble. Le » ſang mêlé de feu lui inonde le viſage ; » les chairs mêmes tombent comme des » gouttes ardentes d'un flambeau ; les os » ſont découverts, ce n'eſt qu'un cadavre » enflammé. C'eſt ainſi que la miſérable » Princeſſe porte la peine duë à l'infidélité de Jaſon. » Tout cela ſe réduit à

dire, que *Glaucé* fut empoisonnéer par la jalouse Médée.

GLAUCUS.

Dieu Marin, fils de Neptune & de Naïs, ou, selon d'autres, d'Anthédon & d'Alcyone, ou d'Eubée & de Polybe, fils de Mercure, fut un célèbre Pêcheur de la Ville d'Anthédon en Béotie. Un jour ayant mis sur des herbes du rivage les Poissons qu'il avoit pris, il s'apperçut que ces Poissons se donnoient de grands mouvemens jusqu'à ce qu'ils se fussent tous élançés dans la Mèr. *Glaucus* ne doutant point que ces herbes n'eussent une vertu particulière, voulut en faire lui-même l'expérience. Il en porta à la bouche, & en mâcha; mais à peine l'eut-il avalé, qu'il sentit son cœur & ses entrailles palpiter, dit Ovide; & il lui prit un si grand desir de changer de nature, que ne pouvant y résister, il se jetta dans la Mer.

L'Océan & Thétys le dépouillèrent de tout ce qu'il avoit de terrestre & de mortel, & l'admirent au nombre des Dieux marins. Philostrate décrit ainsi sa figure : « Sa barbe est humide & blanche, ses » cheveux épais, qui lui flottent sur les » épaules; ses sourcils épais de même, & » se touchent, ensorte qu'ils paroissent ne

» faire qu'un ſourcil ; ſes bras ſont faits
» d'une manière propre à nager ; ſa poi-
» trine eſt couverte d'herbes marines ; ſon
» ventre eſt étroit ; tout le reſte de ſon
» corps ſe termine en poiſſon, dont la
» queuë ſe recourbe juſqu'aux reins. Les
» Alcyons volent tout autour de lui ; c'eſt-
» à-dire, que *Glaucus* avoit la forme d'un
» Triton. » Athénée ajoute que *Glaucus* devint amoureux d'Ariadne, lorſqu'elle fut enlevée par Bacchus dans l'Iſle de Dia ; que Bacchus, pour le punir, le lia avec des ſarmens de vignes, dont il trouva enfin le moyen de ſe délier.

Ce *Glaucus* étoit un habile Pêcheur, qui ſçavoit très-bien nager : comme il demeuroit long-temps dans l'eau, il diſoit, pour s'attirer de la conſidération, qu'il avoit dans ces momens-là des entretiens avec les Dieux de la Mèr. Cependant, malgré ſon habileté, il ſe noya à la fin ; & on dit que les Dieux marins l'avoient tout-à-fait admis dans leur compagnie. La Ville d'Anthédon en parut perſuadée, puiſqu'elle lui éleva un Temple, & lui offrit des Sacrifices.

Globe.

On repréſente le Temps tenant entre ſes deux mains un grand *Globe* ; c'eſt le

Globe de la Terre, ou le Monde entier, que le temps renferme en soi, pour ainsi dire; parceque, conjointement avec le Soleil, il règle la durée des jours. Sur les Médailles, le *Globe* à la main d'un Prince, est le Symbole de sa Puissance; & lorsqu'il paroît présenter le *Globe* à ceux qui sont autour de lui, c'est pour désigner non-seulement le Maître du Monde, mais encore le Distributeur des Grâces. C'est pourquoi le *Globe* se trouve souvent parmi les Symboles de la Libéralité.

Gloire.

Je suis couronné de Lauriers;
C'est la Couronne qu'aux Guerriers
A donné de tout temps une valeur brillante:
J'en attends dans le Ciel une plus éclatante.

La *Gloire* est représentée dans les anciennes Médailles par une femme presque nuë par en-haut, portant d'une main une Sphère, où sont les douze Signes du Zodiaque; & de l'autre main elle soutient une petite figure tenant une Palme & une Guirlande. Sa nudité signifie qu'il n'y a jamais de fard dans ses actions glorieuses, qui sont découvertes en tout temps: la Sphère manifeste que la *Gloire* d'ici-bas

n'occupe point tant ce fait héroïque comme celle du Ciel, d'où elle attend la récompense de ses travaux : & la figure qu'elle soutient, est celle de la Victoire, qui est inséparable de l'autre. Il y en a qui la représentent ayant sur la tête une Couronne d'or, tenant une Trompette d'une main, & de l'autre une Corne d'Abondance; pour montrer que le prix de la *Gloire* est toujours illustre, puisqu'elle possède les plus précieuses marques d'honneur, qui sont les Scèptres & les Couronnes, gagnées par ses hautes entreprises, & publiées par la Renommée; & que, comme elle est fondée sur la Vertu, elle ne peut manquer de vrais biens, ni d'être victorieuse.

Gloire céleste.

Le Triangle mystèrieux, qui symbolise l'union de la Sainte Trinité, exprime ce sujèt : il est éclatant de lumière, & environné de Chérubins qui l'adorent.

Gloire des Princes.

J'acquiers beaucoup d'éclat par les exploits de guerre,
mais ce n'est que l'éclat des grandeurs de la terre;
Et c'est un éclat qu'un Héros
Croit indigne de ses travaux.

La *Gloire des Princes* est si grande, que l'Empereur Adrien voulant donner des marques de reconnoissance à un Prince qui l'avoit courageusement suivi dans ses actions héroïques, fit frapper une Médaille à sa gloire; qui est une Déesse superbement vêtuë, couronnée d'or, tenant d'une main une Couronne de Lauriers, soutenant de la gauche une Pyramide. La Couronne d'or signifie la récompense que reçoivent les Grands Princes pour leurs belles actions & leurs heureuses entreprises; & celle de Laurier est un illustre Prix qu'ils reçoivent pour marques d'honneur de s'être signalés dans différentes actions de guerre. La Pyramide est pareillement un symbole de leur gloire, qui éclate en diverses façons dans les Temples & dans les riches Palais qu'ils font bâtir avec une magnificence royale; car ces superbes marques de leur grandeur les rendent recommandables à la Postérité.

Ses Attributs ordinaires sont la Pyramide, allusive aux Monumens qui transmettent à la Postérité la mémoire des grands hommes, & les Couronnes de Lauriers dont elle récompense la Valeur. On lui donne une attitude noble, des habits riches, & sur le front un Diadême d'or enrichi de pierreries, pour désigner

que la Magnanimité des sentimens est l'apanage de la haute naissance.

GLOUTONNERIE, ou GOURMANDISE.

On peint ce Vice crapuleux sous la figure d'une femme désagréable, occupée à manger avidement. Elle est coëffée malproprement, vêtuë d'une draperie couleur de rouille de fer : proche d'elle, est une Autruche, & une Bouteille remplie de Sang-suës. Ces Attributs lui conviennent, parceque la Rouille détruit le fer, l'Autruche le digère, & les Sang-suës se remplissent jusqu'à mourir; ainsi que le dit Horace au dernier Vers de son Art Poëtique :

Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.

GOÉTIE.

Espèce de Magie, qui n'avoit pour objèt que de faire le mal : c'est pour cela que ceux qui en faisoient profession, n'invoquoient que les Génies malfaisans. Leurs invocations se faisoient la nuit auprès des tombeaux, par des gémissemens & des lamentations.

GORDIEN, ou NŒUD GORDIEN.

Gordius, père de Mydas, Roi de Phry-

gie, avoit un charriot dont le joug étoit attaché au timon par un nœud si adroitement fait, & où le lien faisoit tant de tours & de détours, qu'on ne pouvoit découvrir, ni où il commençoit, ni où il finissoit. Selon l'ancienne Tradition du Pays, un Oracle avoit déclaré que celui qui pourroit le délier, auroit l'Empire de l'Asie. Aléxandre se trouvant en Phrygie, dans la Ville de Gordion, ancien & fameux séjour du Roi Mydas, eut envie de voir le fameux charriot où étoit attaché le *Nœud Gordien ;* & s'étant persuadé que la promesse de l'Oracle le regardoit, il fit plusieurs tentatives pour le délier : mais n'ayant pu y réussir, & craignant que ses Soldats n'en tirassent un mauvais augure, *il n'importe*, dit-il, *comment on le dénouë ;* & l'ayant coupé avec son épée, il éluda, ou accomplit l'Oracle, dit Quinte-Curce.

Gorgones.

Trois sœurs, filles de Phoréus, Dieu marin, & de Céto, qui se nommoient *Sténo*, *Euryale*, & *Méduse*, demeuroient, dit Hésiode, au-delà de l'Océan & à l'extrémité du monde, près du séjour de a Nuit. Elles n'avoient à elles trois qu'un œil & une dent, dont elles se servoient

l'une après l'autre ; mais c'étoit une dent plus longue que les défenses des plus forts Sangliers : leurs mains étoient d'airain, & leurs cheveux hérissés de Serpens : de leurs seuls regards, elles tuoient les hommes, & selon Pindare, les pétrifioient. Après la défaite de Méduse leur Reine, elles allèrent habiter, dit Virgile, près des portes de l'Enfer, avec les Centaures, les Harpyes, & les autres Monstres de la Fable.

Diodore prétend que les *Gorgones* étoient des femmes guerrières qui habitoient la Lybie, près du Lac Tritonide ; qu'elles furent souvent en guerre avec les Amazones leurs voisines ; qu'elles étoient gouvernées par Méduse leur Reine du temps de Persée, & qu'elles furent entièrement détruites par Hercule. Selon Athénée, c'étoient des Animaux terribles, qui tuoient de leur seul regard. « Il » y a, dit-il, dans la Lybie, un Animal » que les Nomades appellent *Gorgone*, » qui ressemble à une Brebis, & dont le » soufle est si empoisonné, qu'elle tuë sur » le champ tous ceux qui l'approchent. » Une longue crinière lui tombe sur les » yeux, & elle est si pesante, que l'Ani» mal a bien de la peine à l'écarter, pour » voir les objèts qui sont autour d'elle :

„ mais quand elle s'en eſt débarraſſée ;
„ elle tuë tout ce qu'elle voit. Quelques
„ Soldats de Marius en firent une triſte
„ expérience dans le temps de la guerre
„ contre Jugurtha ; car ayant rencontré
„ une de ces *Gorgones*, & ayant voulu la
„ tuer, elle les prévint, & les fit mourir
„ par ſes regards. Enfin quelques Cavaliers
„ Nomades ayant fait une enceinte, la
„ tuèrent de loin à coup de flèches.

Quelques Auteurs prétendent que les *Gorgones* étoient de belles filles, qui faiſoient ſur les Spectateurs des impreſſions ſi ſurprenantes, qu'on diſoit qu'elle les changeoient en rocher. D'autres au contraire, qu'elles étoient ſi laides, que leur vûë pétrifioient, pour ainſi dire, ceux qui les regardoient.

Gourmandise.

Comme le plus vil animal
Que Dieu créa dans la Nature,
J'aſſouvis mon deſir brutal,
Me rempliſſant de mèts, ſans règle, ni meſure.

La *Gourmandiſe* eſt repréſentée ſous la figure d'une femme ayant un long col, pour goûter plus délicieuſement ce que ſon appétit lui inſpire, ſans règle, à l'imitation du Pourceau qui l'accompagne. Elle

tient d'une main un Verre de Liqueur, & de l'autre un Pâté.

Gouvernement.

Ceux qui gouvernent les Etats,
Doivent être comme Pallas;
Faire de la Paix leurs charmes,
Et sçavoir manier les armes.

Le *Gouvernement* se personnifie sous la figure d'une Matrône vêtuë modestement, ayant un Casque & une Égide comme Minerve; pour marquer que la Maturité de l'âge, la Sagesse & la Modestie sont les qualités requises pour l'Art de gouverner. Son Attribut ordinaire est un Gouvernail. Le Javelot & la Branche d'Olivier qu'elle tient, désignent qu'elle peut faire à son gré la Guerre ou la Paix.

Gout.

Une charmante Compagnie,
Pain blanc, Ragoût bien aprêté,
Vin frais & Table bien garnie,
C'est pour vivre en bonne santé.

Selon les Anciens, le *Goût* nous est représenté par une femme, qui de la main gauche tient une Pêche, & de la droite un Panier rempli de Fruits. Les Modernes le

représentent par diverses sortes de Raisins, quoique la Pêche ait des qualités toutes particulières.

Le *Goût* est celui des cinq sens du corps, qui se laisse le plus souvent tromper par une fausse image des choses bonnes en apparence, mais mauvaises en effêt quand on y apporte de l'excès; témoins les Épicuriens, qui vouloient que l'on crut, qu'il étoit salutaire au corps de s'abandonner entièrement à l'Ivrognerie & à la Gourmandise, sans s'embarrasser dans le monde d'aucun aiguillon d'Honneur & de Vertu.

GRACES.

Entre toutes les Déesses, il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'Adorateurs, ni qui fussent plus fêtées; parceque les biens dont on les croyoit Dispensatrices, sont recherchés de tout le monde, & dans tous les États. Les *Grâces* sont filles, selon quelques-uns, de Jupiter & d'Eurynome, ou Eunomie, fille de l'Océan; selon d'autres, du Soleil & d'Églé, ou de Jupiter & de Junon : mais la plus commune opinion les fait naître de Bacchus & de Vénus. La plûpart des Poëtes fixent le nombre des *Grâces* à trois, & les nomment *Églé, Thalie & Euphrosyne.*
Les

Les Lacédémoniens n'en reconnoiſſoient que deux, qu'ils honoroient ſous le nom de *Clito* & de *Phaenné*. Les Athéniens n'en admettoient non plus que deux, qu'ils nommoient *Auxo* & *Hégémone*. En pluſieurs endroits de la Grèce, on en reconnoiſſoit quatre, & on les confondoit quelquefois avec les quatre Saiſons de l'année. Pauſanias mèt au nombre des *Grâces*, la Déeſſe de la Perſuaſion; voulant nous inſinuer par-là, que le grand ſecrèt de perſuader, c'eſt de plaire.

Les *Grâces* étoient Compagnes de Vénus. « On les repréſentoit anciennement » vêtuës, dit Pauſanias; telles, pourſuit-» il, les voit-on chez les Éliens : leur » habit étoit doré, le viſage, les mains » & les pieds de marbre blanc; l'une te-» noit une Roſe, l'autre un Dez, & l'au-» tre un Rameau de Myrte. Elles étoient » auſſi vêtuës à Smyrne, faites par Dupa-» lus, de même dans l'Odée peintes par » Apellès, & à Pergame par Pythagore : » telles étoient auſſi leurs Statuës d'Athè-» nes, faites par Sophroniſque. » Mais dès le temps de Pauſanias même, la coutume de les peindre nuës avoit prévalu; on les trouve aujourd'hui de l'une & de l'autre manière dans les Monumens qui nous reſtent, mais le plus ſouvent nuës. Quand

on veut moraliser, on dit que cela signifie que les vraies *Grâces* se doivent trouver dans le sujèt même, & n'être point empruntées d'ornemens extérieurs; que rien n'est plus aimable, que la simple nature. On les peignoit jeunes, parcequ'on a toujours regardé les Agrémens comme le partage de la Jeunesse. Communément on croyoit qu'elles étoient Filles ou Vierges. Cependant Homère en marie une au Dieu du Sommeil, & une autre à Vulcain. Assez souvent elles paroissent dans l'attitude de personnes qui dansent, se tenant par la main sans se quitter. Un usage fort singulier chez les Anciens, c'étoit de placer les *Grâces* au milieu des plus laids Satyres, jusques-là qu'assez souvent les Statuës des Satyres étoient creuses; de manière qu'on pouvoit les ouvrir, & alors on découvroit au dedans de petites figures de *Grâces*. Que pouvoit signifier un assemblage si bizarre? Vouloit-on nous indiquer par-là, qu'il ne faut juger de personne sur les simples apparences; que les défauts de la figure peuvent se réparer par les agrémens de l'esprit; & qu'assez souvent un extérieur disgracié cache de grandes qualités intérieures?

Des Divinités si aimables n'ont manqué ni de Temples, ni d'Autels. Ethéocle,

Roi d'Orchomène, fut le premier qui leur en éleva, & qui leur assigna un Culte particulier; ce qui a fait dire, qu'il étoit leur père. Selon Pausanias, elles eurent un Temple à Élis, à Delphes, à Perges, à Périnthe, à Bizance, & en plusieurs autres endroits de la Grèce & de la Thrace. Dans l'Isle de Paros, une des Cyclades, elles avoient un Temple & un Prêtre à vie. Minos, dit Apollodore, sacrifiant aux *Grâces* dans l'Isle de Paros, apprit la mort de son fils : il jetta d'abord la Couronne qu'il portoit en sacrifiant, & fit cesser le Joueur de Flûte; ce qui n'empêcha pas qu'il ne continua son Sacrifice. Depuis ce temps-là, à Paros, on sacrifioit aux *Grâces* sans Couronne & sans Joueur de Flûte. Les Temples consacrés à l'Amour & à Vénus, l'étoient aussi ordinairement aux *Grâces*. Assez souvent elles avoient place dans ceux de Mercure, pour nous apprendre que le Dieu même de l'Éloquence avoit besoin de leur secours : mais surtout les Muses & les *Grâces* n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple, à cause de l'union intime qui doit être entre ces deux sortes de Divinités. Le Printemps leur étoit spécialement consacré, comme à Vénus leur mère. On ne faisoit jamais de repas sans invoquer les *Grâces*; &

l'on y buvoit trois coups en leur honneur.

Quant aux bienfaits qu'on attendoit de ces Déesses, on croyoit qu'elles dispensoient aux hommes, non-seulement la Bonne-grâce, la Gaieté, l'Égalité de l'humeur; mais encore la Libéralité, l'Éloquence & la Sagesse. Mais la plus belle de toutes les prérogatives des *Grâces*, c'est qu'elles présidoient aux Bienfaits, & à la Reconnoissance; jusques-là que dans presque toutes les Langues, on se sert de leurs noms pour exprimer la Reconnoissance & les Bienfaits. Les Athéniens ayant secouru les habitans de la Chersonèse dans un besoin pressant; ceux-ci, pour éterniser le souvenir d'un tel bienfait, élevèrent un Autel, avec cette Inscription : *Autel consacré à celle des Grâces qui préside à la Reconnoissance.* En suivant cette idée, on trouve de belles Allégories dans les Attributs de ces Déesses. Elles sont toujours en joie, pour marquer que nous devons également nous faire un plaisir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles sont jeunes, parceque la mémoire d'un Bienfait ne doit jamais vieillir; vives & légères, parcequ'il faut obliger promptement, & qu'un Bienfait ne doit

point ſe faire attendre : auſſi dit-on communément, qu'une *Grâce* qui ſe fait attendre, ceſſe d'être *Grâce*. Elles ſont Vierges, parceque l'inclination bienfaiſante doit être accompagnée de prudence & de retenuë. C'eſt pour cela que Socrate voyant un homme qui prodiguoit ſes bienfaits ſans diſtinction & à tout venant : *Que les Dieux te confondent*, s'écria-t-il ; *les* GRACES *ſont Vierges*, *& tu en fais des Courtiſannes*. Elles ſe tiennent par la main ; ce qui ſignifie que nous devons, par des bienfaits réciproques, ſerrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles danſent en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits ; & que par le moyen de la reconnoiſſance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il eſt parti. « Les Statuës d'A-
» pollon, dit Macrobe, portent de la main
» droite les *Grâces*, & de la gauche l'Arc
» & les flèches ; & cela parceque cette
» main gauche, qui fait le mal, eſt plus
» lente ; & que la main bienfaiſante, qui
» donne la ſanté, eſt plus prompte que
» l'autre. »

Ces trois Divinités fabuleuſes, filles de Jupiter & de Vénus, ſe repréſentent nuës. Leur action de commencer une danſe,

en se tenant par la main, est relative à la sixième Ode du quatrième Livre d'Horace, où il dit :

Gratia cum Nymphis, geminisque sororibus, audit
Ducere nuda choros.

Selon la Fable, elles sont trois sœurs, & les suivantes de Vénus. Hésiode nomme la première *Euphrosyne*, qui signifie Allégresse & Contentement; la seconde, *Aglaye*, qui veut dire Beauté imposante; & la troisième, *Thalie*, qui signifie Plaisir.

Homère en avoit ajouté une quatrième, qu'il nommoit *Pusithéa*, & qui est celle que Junon promit au Sommeil de lui donner pour épouse, s'il trouvoit le moyen d'endormir Jupiter.

Grace de Dieu.

Je suis la source de ces biens,
Qui rendent heureux les Chrétiens;
Et par une bonté qui n'a point de seconde,
Je les présente à tout le monde.

La *Grâce de Dieu* est représentée sous la figure d'une jeune Vierge, qui est d'une beauté qui charme tous ceux qui la contemplent. Elle a une Couronne resplendissante qui l'environne, & qui dis-

ſipe les nuages & les ténèbres des Vices. Sa nudité & ſes cheveux nonchalamment épandus ſur ſes épaules, ſont les marques de ſon Innocence. Elle tient une Corne d'Abondance, d'où tombent pluſieurs ſortes de biens.

GRACE DIVINE.

C'eſt la Félicité dont jouiſſent les Bienheureux dans le Ciel. L'Allégorie ſymbolique de ce ſujèt eſt une belle Vierge nuë, portée ſur un nuage dans une attitude graçieuſe : ſon viſage eſt riant, & ſes yeux pleins de douceur ſont élevés vers le Saint-Eſprit, qui eſt repréſenté en forme de Colombe au-deſſus de ſa tête. Elle tient un Rameau d'Olivier & une Coupe, qui ſont les Symboles de la Paix éternelle, dont elle fait goûter les douceurs. On lui donne cette Inſcription :

Bibite & inebriamini.

Homme aveugle & pécheur, endurci dans le vice,
Accepte ce Rameau, Symbole de la Paix ;
Bois donc à cette Coupe, à longs & fréquens traits :
Elle eſt pleine d'un vin qui fera tes délices.

ÉNIGME XXXVIII.

Voulez-vous connoître mon père ?
Il eſt fils de ma mère ;

Et mes frères & moi nous naiſſons par ſa mort.
C'eſt elle qui le tuë, & qui de notre ſort
Prend ſoin, nous nourrit tous juſques à certain âge,
Qui ne nous permèt pas de croître davantage.
Dès que nous ſommes grands, nous mourons la plûpart
D'une mort rude, inventée avec art:
Mais en quoi nous pouvons être digne d'envie,
C'eſt qu'en mourant nous ſoutenons la vie.

ÉNIGME XXXIX.

Tonnelèt
Rondelèt,
Sans nul cercle,
Ni couvercle,
Tient le jus
De Bacchus;
N'eſt de verre,
Ni de terre,
Ni de bois:
Toutefois
Mère goutte,
Ou clairèt,
En dégoute
Sans forèt
Ni canelle.
De Gabelle
L'Inſpecteur,
Rat de cave,
Point ne brave
Son buveur,
Ni ne jauge
Sa liqueur
Dans ſa loge.
Le tonneau,
Vuide-ſeau
Des belides
Maricides,
Eſt moins plein
De bon vin
Que l'humide
Tonnelèt
Rondelèt.



Grammaire.

La *Grammaire* eſt l'Art de diſpoſer avec-ordre les parties qui ſervent aux Diſcours & aux Écrits, ainſi qu'on le peut connoître par la définition latine qui eſt gravée ſur la table que l'on donne à cette Figure allégorique. La Lime qu'elle tient & la Plante qu'elle arroſe, ſont auſſi des Attributs qui lui conviennent; parceque c'eſt la *Grammaire* qui diſpoſe la Jeuneſſe aux Sçiences, auxquelles elle ſert d'introduction.

Les biens qui découlent de moi,
Découlent proprement du Père des Lumières;
Comme je les ai eus, je les rends, & je crois
Qu'ils ſeront comme à moi aux autres ſalutaires.

Grandeur de Courage.

Ce ſujèt n'a d'autre Attribut que la Peau d'un Lion, dont eſt habillé légèrement un jeune homme robuſte : il eſt nud du reſte, & repouſſe avec intrépidité un Tigre en fureur, qui ſe lançoit ſur lui.

Gratitude, ou Reconnoissance.

On la peint modeſte, & ayant la face tournée vers le Ciel, qui eſt le but prin-

cipal de cette Vertu. La Cigogne est son Symbole; parceque, selon Aristote, elle rend à ses pères dans leur vieillesse les mêmes services qu'elle en a reçus dans sa jeunesse. L'Éléphant lui est aussi donné pour Attribut, étant naturellement très-reconnoissant, & capable d'exposer sa vie en combattant avec intrépidité pour son Maître.

Voyez le second Livre des Hiéroglyphes de Pier. Valer.

Ne méprises jamais la bouche qui te louë;
Reconnois un bienfait, & le fais au plutôt:
L'ingratitude est le défaut
D'une âme pétrie de bouë.

GRAVITÉ.

La Tunique violette & le Manteau pourpre dont on habille la *Gravité*, sont les couleurs symboliques de la dignité: L'Attribut de la confiance qu'elle éxige, est la Chaîne d'or dont on la décore, & à laquelle est attaché un Papier scellé. La Colonne qui porte une Statuë vêtuë à l'héroïque, signifie la mémoire qu'elle doit conserver des glorieuses actions; & la Pierre qu'elle tient suspenduë perpendiculairement, dénote la pondération qui est toujours sa règle principale.

Le caractère où je me plais,
N'est pas celui qui me fait rire ;
Un Boufon n'a pour moi que de fades attraits :
Ce n'est qu'un Caton que j'admire.

ÉNIGME XL.

Je pourrois sans orgueil vanter mon origine,
Puisqu'on ne voit rien au-dessus,
Et qu'en un sens elle est presque divine.
Cependant on me hait, on fait encore plus ;
On ne m'attend point sans allarmes ;
Seule je cause un grand effroi :
Mais quand ma mère est avec moi,
Elle m'attendrit par ses larmes,
Et l'on me craint moins de moitié :
Ce n'est pas que je sois sensible à la pitié.

ÉNIGME XLI.

Dans la fleur de mes jours, on me tenoit pour belle :
L'éclat & la fraîcheur me donnoient des appas.
Belle ou non, ce seroit une chose nouvelle,
Si dans le cours des ans je ne vieillissois pas.

Le temps qui me vieillit, fait que je suis féconde ;
J'ai formé des petits qui plairont en tous lieux.
Je les retiens captifs dans ma grotte profonde,
Pour les livrer un jour à la table des Dieux.

Je ſuis sèche à vos yeux, cependant je ſuis bonne.
J'ai le nom d'un Auteur d'un aſſez grand renom.
Dans les fureurs de Mars, on fait voler ce nom :
Un Royaume en eſt digne, & moi d'une Couronne.

ÉNIGME XLII.

J'ai beſoin d'eau, d'air & de terre.
Plus fort que moi me fait la guerre.
Je ne quitte jamais mon habit du Printemps,
Et n'ai point de plaiſir que dans le mauvais temps;
Je veux dire, le temps de pluie,
Où tout autre que moi s'ennuie.
Rencontrai-je quelqu'un, je me mèts à ſauter,
Sans que rien me puiſſe arrêter.
Quoique ma gorge ſoit d'une blancheur extrême,
Mes cuiſſes ſont en moi ce que le plus on aime.
J'ai la voix fort vilaine, & mon chant en nuls lieux
Ne paſſe pour mélodieux.
C'eſt fait de moi quand je vais à la Ville :
Je ſuis plus à mon aiſe en mon humide aſyle.

GRUË.

Eſpèce de Danſe que Théſée inſtitua dans l'Iſle de Délos, en mémoire de ſa victoire ſur le Minotaure. Les jeunes Athéniennes la danſoient tous les ans à Delphes, le jour des Délies, autour de l'Autel d'Apollon ; c'étoit une Danſe dont les

pas & les figures embarrassées & entremêlées les unes dans les autres, exprimoient les tours & détours du Labyrinthe où étoit le Monstre.

Gryphon.

Animal fabuleux, qui par devant ressembloit à l'Aigle, & par derrière au Lion, avec des oreilles droites, quatre pieds & une longue queuë. Plusieurs d'entre les Anciens, comme Hérodote, Élien, Solin, ont cru que cette espèce d'Animaux éxistoit réellement dans la Nature : ils ont dit que, près les Arismaspes, dans les pays du Nord, il y avoit des mines d'or qui étoient gardées par des *Gryphons* ; qu'on immoloit souvent des *Gryphons* dans les Hécatombes. Mais tous les Naturalistes conviennent aujourd'hui, que les *Gryphons* n'ont jamais eu d'éxistence que dans l'idée des Poëtes. Virgile parlant du mariage mal assorti de Mopsus & de Nysa, dit qu'on uniroit plutôt des *Gryphons* avec des Jumens : il ne veut dire autre chose, sinon qu'il se fera des unions de natures étrangères.

Le *Gryphon* n'est proprement qu'un Symbole imaginé, qui, sous une figure bizarre, renferme quelques moralités; & exprime, par exemple, quelles qualités

doit avoir un Gardien ou un Tuteur fidèle. Les oreilles signifient l'attention qu'il doit apporter dans ses fonctions ; les aîles marquent la diligence dans l'éxécution ; la forme du Lion, son courage & son audace ; le bèc crochu, sa prudence & son économie. C'est encore un Emblême de la Valeur & de la Grandeur d'Ame ; comme l'Aigle & le Lyon, de tous les Animaux les plus nobles & les plus fiers, y sont mêlées, il peut désigner les Princes, les Héros. Mais il paroît que c'est une invention des Égyptiens, qui lui avoient donné un sens plus relevé. Par l'union mystique du Faucon & du Lion, ils exprimoient, soit la Divinité, le vrai Soleil de la Mèr ; soit le Soleil céleste, sa grande rapidité, la force & la vigueur de ses opérations. Ainsi ce Hiéroglyphe désignoit Osiris. On trouve aussi sur d'anciens Monumens, des *Gryphons* attachés aux rouës du Char d'Apollon. On croit que les *Gryphons* de marbre qui sont à Rome, y ont été transportés d'un Temple de ce Dieu. Peut-être encore que les Égyptiens vouloient exprimer par ce Symbole la grande activité du Soleil, lorsqu'il est dans la Constellation du Lion. Le *Gryphon* n'est pas seulement le Symbole d'Apollon ou du Soleil ; on le trouve quelquefois con-

ſacré à Jupiter, & quelquefois même à Néméſis.

Guerre.

Cet horrible Fléau ſe perſonnifie allégoriquement par la figure d'une femme armée, dont le regard eſt terrible, & les cheveux teints de ſang. Elle tient un Foudre, une Épée nuë, & marche d'un air furieux, renverſant ſous ſes pieds des Vaſes d'or & d'argent; ainſi qu'une Statuë briſée du Dieu Plutus, laquelle eſt caractériſée par le Bandeau qu'elle a ſur les yeux, & par ſa Corne d'Abondance, d'où ſortent des pièces de monnoie.

On voit dans le fond de ce Tableau, les murailles d'une ville ruinée.

Guide de l'Honneur.

La Vertu caractériſée par ſa robe blanche, & le Soleil rayonnant qu'elle a ſur ſa poitrine, ſervent à repréſenter ce ſujèt. Elle eſt aſſiſe au pied d'un Palmier, aux branches duquel ſont attachées diverſes ſortes de Couronnes militaires, qu'elle montre d'une main, tenant de l'autre un Bouclier, ſur lequel eſt tracé le Plan de deux Temples bâtis par Marcellus, l'un deſquels dédié à l'Honneur, n'avoit ſon

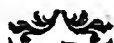
entrée que par celui qui étoit dédié à la Vertu.

Gui de Chêne.

Le *Gui de Chêne* est une Plante parasite, qui, comme dit Virgile, attaché au Chêne, dont il emprunte sa séve & sa verdure, sans être produit d'aucune semence, charge de ses fruits jaunes le corps de l'arbre qui le nourrit.

Un des plus considérables Actes de Religion chez les Druides, étoit celui de cueillir le *Gui de Chêne*. Voici comme Pline en parle. « Les Druides n'ont rien » de plus sacré que le *Gui*, *& le Chêne* » qui le produit. Ils choisissent des Bois » Sacrés qui soient de Chênes, & ne font » aucune Cérémonie, ni Acte de Reli- » gion, qu'ils ne soient ornés de Feuilles » de Chêne ..... Ils croyoient que tout » ce qui naît sur cet Arbre, est envoyé du » Ciel, & que c'est une marque que cet » Arbre a été choisi de Dieu. On ne » trouve le *Gui* que rarement ; & quand » on l'a trouvé, on le va chercher en » grande cérémonie : ils observent sur » toutes choses que ce soit au sixième de » la Lune, par lequel ils commencent » leurs mois & leurs années, & leurs » siècles, qu'ils recommencent après la

» trentième année ; parceque la Lune » commence au sixième jour d'être dans » sa force, sans qu'elle soit pourtant arri- » vée au milieu de son accroissement. Ils » lui donnent un nom qui marque qu'il » guérit de toutes sortes de maux. Après » avoir préparé le Sacrifice & le Repas, » qui se doivent faire sous un arbre, ils » amènent pour le Sacrifice deux Tau- » reaux blancs, à qui on lie pour la pre- » mière fois les cornes. Le Prêtre, vêtu » de blanc, monte sur l'arbre, coupe le » *Gui* avec une serpe d'or, & le reçoit » dans son habit blanc ; après quoi ils » immolent des victimes, & prient les » Dieux, que le présent qu'il leur fait » soit favorable à ceux à qui il l'a donné. » Ils croyent que les animaux stériles de- » viennent féconds en buvant de l'eau du » *Gui*, & que c'est un préservatif contre » toutes sortes de poisons : tant il est vrai » que bien des gens mettent leur Reli- » gion en des choses frivoles. » Pline ne dit rien du lieu où se pratiquoit cette cérémonie : on croit que c'étoit dans le Pays Chartrain, où étoit le principal Collége des Druides, & pendant la tenuë de l'assemblée générale des États.



GYGÈS,

Qui ſe fit Roi de Lydie, de ſimple Berger ou Prince qu'il étoit, a fourni à Platon la matière d'une Fable que Cicéron raconte ainſi. « La terre s'étant en-» tr'ouverte fort profondément par de » grandes pluies, *Gygès* deſcendit dans » cet abyme, où il trouva un Cheval d'ai-» rain, qui avoit à chaque côté une eſpèce » de porte qu'il ouvrit. Il trouva dans ce » Cheval un corps mort, d'une grandeur » prodigieuſe, qui avoit à un doigt un » anneau d'or. Il le prit, & l'ayant mis » à un des ſiens, il vint parmi les autres » Bergers. Lorſqu'il tournoit le chaton » de ſon anneau vers le dedans de ſa » main, il devenoit inviſible, & ne laiſ-» ſoit pas de voir tout le monde; & lorſ-» qu'il remettoit le chaton en dehors, il » redevenoit viſible, comme auparavant. » Cette commodité lui donna le moyen » de s'inſinuer juſques dans le lit de la » Reine, de s'aider d'elle pour faire mou-» rir ſon Maître & ſon Roi, & de ſe dé-» faire de tous ceux qu'il crut lui pouvoir » faire quelque obſtacle; & il vint à bout » de tous ces attentats ſans être vu de per-» ſonne. Ainſi, par le moyen de cet An-» neau, il parvint à la Couronne de Lydie.

» Quand le Sage auroit un pareil Anneau,
» ajoute Cicéron, il ne s'en serviroit ja-
» mais pour commettre aucune mauvaise
» action, parceque la Vertu ne connoît &
» ne cherche point les ténèbres. Il y en a
» qui disent, continuë-t-il, que ce que
» Platon rapporte dans cet endroit, n'est
» qu'une Fable ; comme s'il le donnoit
» pour vrai, & qu'il se mît en peine si la
» chose est possible ou non. Cet Anneau
» & cette Aventure de *Gygès* ne tendent
» qu'à mettre la supposition dans toute sa
» force, quand on demande à quelqu'un
» ce qu'il feroit, si, sans être vu ni soup-
» çonné de personne, il pouvoit se con-
» tenter sur tout ce que ses passions peu-
» vent lui inspirer ; & s'il se contiendroit
» ou non, sur ce que les hommes ni les
» Dieux ne sçauroient jamais rien de ce
» qu'il auroit fait.

GYMNIQUES.

Les Jeux & Combats *Gymniques* prirent leur nom de la nudité des Athlètes, qui, pour être plus libres dans leurs éxercices, quittoient leurs habits, & se mettoient nuds ou presque nuds. Du temps d'Homère, on ne faisoit point ces éxercices tout nud, on avoit toujours un caleçon : on ne commença à s'en passer, qu'à

la trente-deuxième Olympiade : ce fut un nommé Oreippus qui en introduiſit la coutume ; car ayant été vaincu, parceque ſon caleçon ſe dénoua, & l'embarraſſa, il n'en prit plus ; & les autres l'imitèrent dans la ſuite. Il y avoit des lieux particuliers deſtinés à former la Jeuneſſe à ces ſortes d'éxercices, qu'on appelloit *Gymnaſes* ; & comme les jeunes gens y paroiſſoient ordinairement tout nuds, il y avoit des vieillards appellés *Sophroniſtes*, prépoſés pour veiller ſur eux, & les maintenir dans la modeſtie & dans la pudeur. Les *Gymnaſes* étoient ordinairement conſacrés à Hercule : de-là venoit, ſelon Julius Pollux, que les Combats *Gymniques* s'appelloient d'un nom plus honorable, Herculiens. Il y avoit dans ces Jeux différentes ſortes d'éxercices, tous propres à faire paroître la force, l'agilité & l'adreſſe, & qui étoient très-utiles à la ſanté, lorſqu'ils n'étoient pas portés à l'excès. Les principaux & les plus ordinaires de ces éxercices étoient la Courſe, le Saut, le Diſque ou Palèt, la Lutte ou le Pancrace, le Javelot, & le Pugilat. Comme de tous les Combats, celui de la Courſe, ſur-tout lorſqu'elle ſe faiſoit à cheval ou ſur des chariots, étoit le plus noble ; celui des Gladiateurs, qui ſe battoient à outrance

à l'escrime, étoit le plus méprisé. Ce sont ces Combats qui forment ce que les Anciens appelloient *Gymnastiques*. Ils accompagnoient ordinairement ces grandes Fêtes, sur-tout celles des Bacchanales, & ils étoient même regardés comme des Actes de Religion.

GYMNOPÉDIE.

Espèce de Danse en usage chez les Lacédémoniens, qui se faisoit en l'honneur d'Apollon, pendant les Sacrifices, par des jeunes gens tout nuds, qui chantoient en même temps des Hymnes à la louange du Dieu. Athénée dit que c'étoit une Danse Bacchique.

GYROMANTIE.

Sorte de Divination qui se pratiquoit en marchant en rond, ou en tournant autour d'un Cercle; sur lequel il y avoit des lettres, ou d'autres caractères significatifs. A force de tourner, on s'étourdissoit jusqu'à se laisser tomber; & de l'assemblage des lettres qui se trouvoient à l'endroit sur lequel on tomboit, on tiroit des présages pour l'avenir.

H.

Huitième Lettre de l'Alphabèt. Quelques Grammairiens ont douté ſi l'H étoit une Lettre. Ils diſent que ce n'eſt qu'une ſimple aſpiration. Elle eſt ou conſonne, ou muette. Si elle eſt muette, elle ne ſe prononce point dans les mots qui ont une H, quand ils viennent du Latin, & n'empêche pas l'éliſion, quand un *e* féminin précède le mot; mais ſi elle eſt conſonne, elle s'aſpire fortement, & empêche l'éliſion.

On remarque que, ſur les anciennes monnoies de France, l'on mettoit un H au commencement du nom des Rois: *H Ludovicus*, *H Lotharius*. Quelques Sçavans ont conjecturé que cet H devoit être ſéparé du nom, & qu'elle ſignifioit *Seigneur*, du Latin *Heruo*, ou de l'Allemand *Hees*. Mais comme elle ſe trouve auſſi au commencement des noms de pluſieurs Villes, il eſt plus apparent que cette Lettre n'étoit miſe à la tête des noms, que pour marquer la rude prononciation des vieux François.

Chez les Anciens, l'H étoit une Lettre numérale, qui ſignifioit deux cents, ſuivant ce Vers:

H *quoque ducentos per se designat habendos.*

Et quand il y avoit un titre au-dessus, H̄, elle signifioit deux cents mille.

HABILLEMENT.

Le *Clamys* des Romains (habit long) fut l'*Habillement* des enfans de Clovis, &, pendant plusieurs siècles, celui des personnes de distinction en France. On le bordoit de Martre, de Zibeline, d'Hermine, & on le chamarroit de toutes les pièces de son Écu.

Les Peuples de la Narbonnoise, sous *Alfonse*, frère de *Saint Louis*, Comte de Toulouse, hommes & femmes, au lieu de ces *Toges* amples qu'ils portoient, & qui ont fait donner à la Province le nom de *Togata*, avoient des Habits extrêmement serrés & plissés sur le corps, comme les Espagnols & les Gascons. Les hommes se rasoient la barbe, & se couvroient la tête de capuchons. L'un & l'autre Sèxe étaloit un luxe somptueux dans ses *Habillèmens*, & les fourrures étoient fort en usage.

Un Concile tenu à Montpellier, défendit aux hommes d'avoir des habits fendus par en-bas; & aux femmes, de porter des robes traînantes. On ne peut

guère deviner le motif de cette dernière défenſe : la modeſtie, ſi recommandée au beau Sèxe, ne pouvoit que gagner à porter des robes longues & traînantes.

Sous *Saint Louis*, les États étoient réglés par la richeſſe des habits. La ſoie & le velours étoient réſervés aux Princes & aux perſonnes du premier rang.

C'eſt ce que nous apprend la réponſe que le Sire de *Joinville* fit à *Robert* de Sorbonne, qui lui reprocha que ſes habits étoient plus magnifiques que ceux du Roi.

Joinville lui dit que ſon habit n'étoit point au-deſſus de ſa condition, & que ſes aïeux avoient porté les mêmes étoffes qu'il portoit lui-même ; & il ajouta, en cenſurant à ſon tour l'habit dont Mᵉ *Robert* étoit vêtu : *L'étoffe que vous portez, vous convient-elle, à vous-même & à votre naiſſance ?* En effèt, *Robert* n'étoit que le fils d'un Payſan. Il avoit une robe de camelot plus fin que celui dont le Roi étoit habillé. *Il eſt juſte*, diſoit ce Saint Roi, *que chacun s'habille ſuivant ſon état : un homme doit être proprement mis, quand ce ne ſeroit que pour plaire à ſa femme ; & il faut faire enſorte, dans ſes* HABILLEMENS, *que les gens raiſonnables ne puiſſent point dire qu'on en fait trop, &*

que

que les jeunes gens n'ayent pas lieu de dire, qu'on n'en fait pas assez.

Sous *Philippe le Bel*, l'*Habillement* ordinaire des hommes étoit une soutane, ou longue tunique, & par-dessus une robe ou court manteau, quelquefois tous les deux ensemble. L'Habit court, excepté à l'armée, n'étoit que pour les valèts. Dans le quatorzième siècle, les mêmes *Habillemens* étoient communs aux hommes & aux femmes.

Sous *Louis X*, on quitta l'Habit court. Sous *Philippe de Valois*, la mode vint de porter une longue barbe & l'habit court, qui étoit une espèce de pourpoint qui ne passoit pas la ceinture du haut des-chausses; au lieu qu'auparavant on se servoit d'un *Habillement* qui alloit jusqu'à mi-jambe. Il est bien vrai que les Princes du Sang & les Grands Seigneurs conservèrent l'ancien *Habillement*, & laisèrent au Peuple cette manière trop peu grave.

Sous le Règne de *Charles V*, on ne connoissoit ni fraise ni collèts; mais l'habit court, qu'on ne portoit anciennement qu'à la campagne & à l'armée, devint le seul à la mode. *Charles VII*, qui n'étoit pas d'une taille avantageuse, & qui avoit les jambes fort courtes, fit revivre les habits longs, à peu près pareils à ceux

dont on se servoit avant *Philippe de Valois*.

Sous les premières années du Règne de *Louis XI*, la forme d'*Habillement* des deux Sèxes fut entièrement changée ; les robes d'hommes furent remplacées par de petits pourpoints, qui n'excédoient pas le haut des reins. Ces espèces de camisoles étoient attachées par des aiguillettes & des hauts-de-chausses extrêmement serrés. On resserroit l'entre-deux de ces nouvelles grègues d'étuis indécens, appellés *Braguettes*, enjolivées de toufes de franges & de rubans : on en voit la forme dans nos tapisseries antiques ; & les hommes encore pour paroître larges de poitrine, s'appliquoient de chaque côté un surcroît d'épaules : on appelloit ces membres artificiels des *Mahoîtres*. Joignez à cet équipage burlesque, des cheveux longs & toufus sur le front, embarrassant les sourcils ; des souliers armés de pointes d'une demi-aune ; car les *Souliers à la Poulaine* étoient revenus à la mode.

Malgré la publication de la Loi somptuaire de *Philippe le Bel*, il s'établit, sous son Règne, la mode bizarre d'une chaussure qu'on nommoit *Souliers à la Poulaine*, du nom peut-être de celui qui l'avoit imaginée. Ces *Souliers* finissoient en

pointe ; le bec en étoit plus ou moins long, suivant la qualité de la personne. C'étoit pour les gens du commun, un demi-pied ; pour les plus riches, un pied ; pour les Grands Seigneurs & les Princes, deux pieds. On l'ornoit quelquefois de cornes, quelquefois de griffes, ou de quelques autres figures grotesques : plus il étoit ridicule, plus il sembloit beau. Les Évêques fulminèrent long-temps sans succès contre cette mascarade.

On ignore l'origine des *Souliers à la Poulaine*. Selon *Villaret*, dans une note de la *page 111*, *Tome X*, voici la plus vraisemblable des différentes opinions. *Henri*, fils de *Geoffroi* Plantagenèt, Comte d'Anjou, étoit estimé le Prince le plus accompli de son temps ; sa beauté, sa taille avantageuse excitoient l'admiration de tous les Courtisans. Un seul défaut défiguroit cet extérieur prévenant. Il avoit, à l'extrémité du pied, une croissance de chair assez longue. Pour dérober la vue de cette difformité, il portoit une chaussure dont le bout présentoit une forme de griffe. Cette chaussure bizarre fut aussitôt adoptée par les Seigneurs ; & le peuple, vrai Singe de la Noblesse, ne tarda pas à l'imiter. Cette mode subsista pendant trois siècles. Elle ne fut éteinte,

qu'en condamnant à dix florins d'amende ceux qui s'obstinoient à la suivre. Ce fut sous *Charles VI*, qu'à cette chaussure aiguë, succéda la mode des souliers faits en bèc de canne, remplacée ensuite par des souliers d'un pied de large. Tel étoit l'ajustement d'un homme du bel air au quinzième siècle.

Les Auteurs contemporains qui nous ont transmis ces détails, ajoutent que tout le monde se piquoit à l'envi de suivre cette mode extravagante; que les gens même que leur profession obligeoit de se montrer en public d'une manière plus décente, ne rougissoient point d'une affectation, qui cessoit de paroître ridicule, parcequ'elle étoit générale : ensorte qu'un grave personnage qu'on auroit vu le matin, ou la veille, vêtu d'une robe longue, couroit l'après-midi dans la ville, habillé *comme un Singe*. Ce sont les expressions de la Chronique du siècle.

Les mêmes Écrivains se plaignent que les simples Bourgeois se paroient de chaînes d'or, à l'imitation des Chevaliers; qu'on ne pouvoit plus distinguer les conditions; & que les Valèts, ainsi que leurs Maîtres, étoient également couverts de satin, de damas & de velours.

Sous *Louis XII*, on continua de porter

l'habit. *François I* introduisit l'usage de la taillade. Un pourpoint serré & fermé, un petit manteau qui ne passoit pas la ceinture, étoit l'*Habillement* favori de *Henri II* & de ses enfans. Ce Prince introduisit l'usage des fraises & des collèts : jusque-là, nos Rois, excepté *Charles le Sage*, avoient eu toujours le cou extrêmement nud.

L'habit des Dames Françoises éprouva les mêmes révolutions. Il ne paroît pas cependant qu'elles se soient beaucoup occupées de parures pendant près de neuf siècles. Rien de plus simple que leur coëffure ; de moins étudié que leur frisure, de plus uni, mais en même temps de plus fin que leur linge. Les dentelles ont été long-temps ignorées. Leurs robes armoriées à droite de l'écu de leur mari, à gauche de celui de leur famille, étoient si serrées, qu'elles laissoient voir toute la finesse de leur taille, & étoient si haut montées, qu'elles leur couvroient entièrement la gorge. *Habillement* des Veuves avoit beaucoup de ressemblance avec celui de nos Religieuses.

Ce ne fut que sous *Charles VI*, que les femmes commencèrent à se découvrir les épaules. Le Règne galant de *Charles VII* amena l'usage des bracelèts, des

colliers, des pendans d'oreilles. Sous *Louis XI*, les femmes qui portoient des robes d'une longueur démesurée, retranchèrent leurs énormes queuës, ainsi que leurs manches, qui rasoient la terre. A ces superfluités ridicules, elles substituèrent de larges bordures, qui ne l'étoient pas moins. Leurs têtes se perdoient sous de vastes bonnèts, remparés de bourrelèts monstrueux de trois quartiers de haut.

Il avoit été nécessaire d'élargir les portes, lorsqu'elles se coëffoient avec ces espèces de matelats de tête, de deux aunes de large, surchargées d'oreilles rembourrées; & il fallut les réhausser pour les coëffures modernes. C'est ce qui a fait dire à M. *de Montesquieu*, que les Architectes ont été souvent obligés d'asservir les règles de leur Art dans les dimensions des entrées de nos appartemens, pour les proportionner avec les parures des femmes.

On n'a bien connu les diamants qu'au Règne de *Charles VII*. *Agnès Sorel*, dit-on, est la première femme qui en ait porté en France.

La Reine *Anne* de Bretagne regarda les colliers & les pendans d'oreilles comme de frivoles ornemens; mais toute l'occupation de *Catherine de Médicis* étoit d'en

inventer de nouveaux. Le caprice, la vanité, le luxe, la coquetterie les ont enfin portés au point où nous les voyons aujourd'hui.

Plusieurs de nos Rois ont donné des *Loix somptuaires*; *Charlemagne*, dans la seconde Race; *Philippe le Bel*, dans la troisième. Par celle que ce dernier fit publier, le nombre de robes qu'on pouvoit se donner par an, étoit règlé. Un Comte, Baron de six mille livres de terre, ne se pouvoit donner que quatre robes par an, & leurs femmes autant; les Prélats & les Chevaliers, deux; les Chevaliers qui avoient trois mille livres de rente, trois; l'Écuyer, deux; les Garçons, une seule; une Demoiselle, si elle n'étoit pas Châtelaine, ou Dame de deux mille livres de terre, ne pouvoit en avoir qu'une. C'étoit l'usage parmi les Seigneurs, de faire des présens de robes à ceux qui leur étoient attachés : les Chevaliers n'en pouvoient donner que deux, & les Prélats une.

On lit que l'Habit Royal des Rois de la première Race, étoit un manteau en forme de dalmatique, quelquefois tout blanc, quelquefois mi-parti bleu, très-court sur les côtés, long jusqu'aux pieds par devant, traînant beaucoup par derrière.

Leur Trône ou Siége Royal étoit une espèce de Tabourèt, sans bras & sans dossier ; comme pour avertir le Monarque, qu'il devoit se soutenir par lui-même, & ne s'appuyer sur personne.

Leur Couronne, ou plutôt leur Diadême étoit un Cercle d'or, enrichi de leurs pierreries. Leur Scèptre étoit tantôt une simple Palme, & tantôt une Verge d'or de la hauteur du Prince, & courbée comme une crosse.

HACHE.

Symbole de Jupiter Labradéus chez les Cariens, au lieu de la Foudre ou du Scèptre.

HAINE.

Cette espèce de Passion détestable qui porte les hommes à souhaiter du mal au prochain, se représente sous la figure d'une femme taciturne, vêtuë d'une robe noire, & d'un corselèt garni de pointes de fer. Son regard est farouche : elle est coëffée d'un Casque entouré d'un Aspic ; & tient un Bassin, sur lequel est un Cœur qu'elle arrose de fiel. On lui donne pour Attribut un Bouclier, sur lequel sont représentées une Plante de Roseau & une de Fougère proche l'une de l'autre. L'an-

tipathie de ces deux Plantes est expliquée au cinquante-huitième Livre de P. Valer.

HAÏR LE VICE.

Plus le Vice est horrible, & plus il a d'appas ;
Il va toujours en masque, & n'est rien que feintise.
Aussi c'est aux rochers qui ne paroissent pas,
Que le Nocher se trompe, & la barque se brise.

Haïr le Vice, c'est connoître la Vertu ; aussi la représente-t-on sous la figure de la Sagesse au milieu d'une troupe de Voluptueux, qu'elle harangue avec tant d'éloquence, qu'elle sçait tirer la Vertu du Vice ; comme une célebre Gouvernante, qui fait, par la remontrance, rentrer les criminels dans le devoir, & avoir horreur pour soi-même.

HAMADRYADES.

Nymphes dont le destin dépendoit de certains Arbres avec lesquels elles naissoient & elles mouroient ; ce qui les distingue des Dryades qui n'étoient pas attachées aux Arbres. C'étoit principalement avec les Chênes qu'elles avoient cette union, & c'est ce que signifie leur nom. Quoique ces Nymphe ne pussent survivre à leurs Arbres, elles n'en étoient cependant pas inséparables ; puisque, selon Ho-

mère, elles alloient quelquefois sacrifier à Vénus avec les Satyres dans les cavernes. Et selon Sénèque, elles quittoient leurs Arbres pour aller entendre le Chant d'Orphée. On dit qu'elles témoignèrent quelquefois leur reconnoissance à ceux qui les garantirent de la mort ; & que ceux qui n'eurent aucun égard aux humbles prières qu'elles leur firent d'épargner les Arbres dont elles dépendoient, en furent punis.

Ovide nous décrit les complaintes & l'infortune d'une *Hamadryade* qu'Érisicthon fit périr. Elle vivoit dans un vieux Chêne, qui surpassoit, dit-il, autant tous les autres arbres, qu'ils surpassoient eux-mêmes l'herbe & les roseaux. À peine Érisicthon lui eut-il porté un premier coup de hache, qu'on l'entendit pousser des gémissemens, & qu'on en vit couler du sang : le coup étant redoublé, l'*Hamadryade* se fit entendre. « Je suis, dit-elle, » une Nymphe chérie de Cérès : tu m'arraches la vie ; mais j'aurai au moins en » mourant la consolation de t'apprendre » que je serai bientôt vengée.

Les Nymphes n'étoient donc pas censées immortelles, puisqu'elles mouroient avec leurs Arbres. Mais Hésiode donnoit à leur vie une durée prodigieuse, au rapport de Plutarque, & d'Ausone ; car, se-

lon lui, une Corneille vit neuf fois autant qu'un homme; un Cerf, quatre fois autant qu'une Corneille; un Corbeau, trois fois autant qu'un Cerf; le Phénix, neuf fois autant qu'un Corbeau; & les *Hamadryades*, dix fois autant que le Phénix. Or Ausone mèt l'âge de l'homme à quatre-vingt-seize ans. Cette mesure une fois posée, on peut supputer combien vivent les Cerfs, les Corbeaux, les *Hamadryades*; & l'on trouve que la Corneille vit 864 ans; le Cerf, 3456 ans; le Corbeau, 10368 ans; le Phénix, 73312 ans; & l'*Hamadryade*, neuf cents trente-trois mille cent vingt ans. Ce ridicule calcul ne s'accorde-t-il pas bien avec la durée d'un Arbre?

L'origine de ces Nymphes des Bois n'est pas difficile à imaginer; car les Païens conçevoient des sentimens de vénération & de Religion pour des Arbres qu'ils croyoient être fort vieux, & dont la grandeur extraordinaire étoit un signe d'une longue vie. De-là ils ont passé aisément jusqu'à croire qu'ils étoient la demeure d'une Divinité qui devoit s'être concentrée dans ces Arbres.

HAMMON.

1 « Le Temple du Dieu, quoique situé

» au milieu d'une vaste solitude, & des
» sables brûlans de la Lybie, est envi-
» ronné, dit Quinte-Curse, d'un Bois si
» touffu, qu'à peine le Soleil le peut-il
» perçer avec ses rayons : il y a aussi
» plusieurs Fontaines d'eau douce qui
» arrosent ce Bois, & en conservent la
» verdure : l'air y est si tempéré, que
» toute l'année n'est qu'un continuel Prin-
» temps . . . . Il y a encore une autre
» Forêt d'*Hammon*, au milieu de laquelle
» est une Fontaine, qu'on appelle l'*Eau du*
» *Soleil*. Au point du jour, elle est tiède;
» à midi, froide; vers le soir, elle s'é-
» chauffe peu à peu, & à minuit elle est
» toute bouillante : puis à mesure que le
» jour approche, sa chaleur diminuë, con-
» tinuant toujours dans cette même vicis-
» situde. Le Dieu qu'on adore dans ce
» Temple, est fait d'Émeraudes & d'au-
» tres pierres précieuses; & depuis la tête
» jusqu'au nombril, il ressemble à un Bé-
» lier. Quand on le veut consulter, il est
» porté par quatre-vingts Prêtres dans une
» espèce de Gondole d'or, d'où pendent des
» Coupes d'argent. Il est suivi d'un grand
» nombre de femmes & de filles, qui chan-
» tent des Hymnes en langue du pays; &
» le Dieu porté par ses Prêtres, les con-
» duit, en leur marquant, par quelques

» mouvemens, où il veut aller. » Strabon dit qu'il rendoit ainsi ses réponses par des signes; c'est-à-dire, par quelques mouvemens que les Prêtres faisoient faire à sa Statuë : mais ces Prêtres expliquoient aussi verbalement la volonté du Dieu, comme il arriva lorsqu'Aléxandre alla lui-même le consulter. « Ce Prince s'étant avancé
» dans le Temple, le plus ancien des Prê-
» tres l'appella son fils, en l'assurant que
» Jupiter son père lui donnoit ce nom;
» & lui, sans se souvenir qu'il étoit hom-
» me, dit son Historien, répondit qu'il
» acceptoit cet honneur, & reconnoissoit
» Jupiter pour son père. Après cela, il lui
» demanda si Jupiter son père ne lui avoit
» pas destiné l'Empire de tout le Monde;
» le Prêtre répondit qu'il seroit Monarque
» de l'Univers. Ensuite oubliant tout-à-
» coup sa divine origine, il s'informe si
» tous les Meurtriers de son père avoient
» été punis : sur quoi le Prêtre s'écria,
» qu'il blasphémoit, que son père étoit
» immortel; mais que pour les Meurtriers
» de Philippe, ils étoient tous extermi-
» nés; ajoutant qu'il seroit invincible jus-
» qu'à ce qu'il eût pris rang parmi les
» Dieux. Aléxandre bien satisfait fit de
» magnifiques offrandes au Dieu, & de
» grandes largesses aux Prêtres, & permit

» aux principaux de sa Cour de consulter » aussi l'Oracle ; mais ils ne lui demandèrent autre chose, sinon s'il leur conseilloit de rendre les Honneurs divins à leur » Roi ; & le Prêtre leur répondit, qu'ils » feroient une chose très-agréable à Jupiter, s'ils révéroient comme un Dieu un » Prince victorieux de tant de Nations. » Ces Prêtres, que l'or d'Aléxandre avoit corrompus, firent paroître plus d'intégrité dans une autre occasion, lorsqu'ils vinrent se plaindre à Sparte contre Lysandre, qui avoit voulu les corrompre dans la grande affaire qu'il méditoit, pour changer l'ordre de la succession royale.

Hardiesse.

Ce sujèt se caractérise par la figure d'un Athlète nud, combattant hardiment contre un Lion, auquel il ouvre la gueu'e & arrache la langue. Son Attribut est un Bouclier, sur lequel on lit ces mots :

Per tela, per hostes.

Harmonie.

On ignore par quels ressorts
On voit certains Etats grands en si peu d'années.
Je vous l'apprends ici : c'est à mes doux accords
Que ces heureux Etats doivent leurs destinées.

L'*Harmonie* nous eſt repréſentée ſous la figure d'une belle Reine, ayant ſur ſa tête une Couronne brillante de pierreries; comme fille du Ciel, dont les charmes enchantent les cœurs, fléchiſſent les Tigres, & donnent des mouvemens aux choſes les moins animées. Elle tient une Lyre d'une main, & un Archèt de l'autre, pour faire ſentir les doux ſons de ſon *Harmonie.*

HARMONIE D'AMOUR.

J'ai quitté mon Flambeau, mon Arc, & mon Carquois;
Et joignant à ma douce voix
Les charmans accords de ma Lyre,
J'enchante tous les cœurs pour leſquels je ſoupire.

L'*Harmonie d'Amour* eſt repréſentée par le petit Dieu Cupidon, qui ayant mis bas ſon Carquois, ſon Arc & ſes Flèches, a pris de la main gauche une Lyre, tenant de la droite un petit Archèt, pour montrer qu'il n'y a plus que de la joie à attendre de ſon *Harmonie.*

HARPE.

Ancien Inſtrument de Muſique, de figure preſque triangulaire : c'eſt un des Symboles d'Apollon & des Muſes. Elle

marque aussi sur les Médailles les Villes où Apollon étoit adoré.

HARPOCRATE.

Fils d'Osiris & d'Isis, Divinité Égyptienne, dont le Symbole particulier, & qui le distingue de tous les autres Dieux d'Égypte, est qu'il tient le doigt sur la bouche, pour marquer qu'il est le Dieu du *Silence*. Sa Statuë se trouvoit à l'entrée de la plûpart des Temples ; ce qui vouloit dire, qu'il falloit honorer les Dieux par le *Silence* ; ou, selon Plutarque, que les hommes qui avoient une connoissance imparfaite de la Divinité, n'en devoient pas parler témérairement. Les Anciens avoient souvent sur leurs Cachèts une figure d'*Harpocrate*, pour apprendre qu'on doit garder fidèlement le secrèt des Lettres. Outre ce Symbole distinctif, on lui en donne plusieurs autres qui sont communs à d'autres Dieux. On le représentoit sous la figure d'un jeune homme nud, couronné d'une Mître à l'Égyptienne, tenant d'une main une Corne d'Abondance, & de l'autre une Fleur de Lotus, & portant quelquefois la Trousse ou le Carquois. Comme on le prenoit aussi pour le Soleil, cette Corne d'Abondance marquoit que c'est le Soleil qui

produit l'Abondance des Fruits, & qui par-là donne la vie à tous les Animaux. Le Carquois dénote les Rayons du Soleil, qui sont comme des Flèches qu'il décoche de tous côtés. Quant à la Fleur de Lotus, elle est dédiée au Soleil, parcequ'elle s'ouvre, dit-on, au lever de cet Astre, & se ferme quand il se couche. Le Pavôt l'accompagne aussi quelquefois, comme un Symbole de la fécondité. Mais que signifie la Chouette aux pieds d'*Harpocrate*, ou derrière lui ? C'est, dit M. Cuper, le Soleil qui tourne le dos à la Nuit, la Chouette étant le Symbole de la Nuit. On offroit à cette Divinité les Lentilles & les prémices des légumes. Le Pêcher lui étoit consacré : on le voit dans une Statuë avec une branche de Pêcher sur la tête. C'est, dit Plutarque, parceque les feuilles du Pêcher ont la figure d'une langue, & son fruit celle d'un cœur ; par où les Égyptiens ont voulu signifier le parfait accord qui devoit être entre la langue & le cœur.

HARPYES.

Oiseaux affreux, dit Virgile, qui ont un visage de fille, que la faim rend toujours pâle, des mains armées de griffes, avec un ventre aussi sale, qu'insatiable,

Jamais le courroux des Dieux ne fit sortir de l'Enfer de plus horribles monstres, ni un fléau plus redoutable. Ces *Harpyes*, dit Hésiode, étoient filles de Thaumas & d'Électra, fille de l'Océan : d'autres leur donnent pour père Neptune, & pour mère la Terre. Elles étoient en grand nombre, puisqu'elles venoient par troupes fondre sur les mêts des Troyens. Virgile ne nomme que Céléno ; Hésiode en mèt trois, Iris, Ocipète, & Aello : d'autres les appellent Alope, Achéloë, & Ocythoë, ou Ocypété. Elles causoient la famine partout où elles passoient ; enlevoient les viandes jusques sur les tables ; & répandoient une si mauvaise odeur sur ce qu'elles laissoient, que personne ne pouvoit en approcher : on avoit beau les chasser, elles revenoient toujours. Enfin, c'étoient les Chiens de Jupiter & de Junon, qui s'en servoient, quand ils vouloient se venger de quelqu'un, ou le punir. C'est ainsi qu'elles persécutèrent Phinée, Roi de Thrace : mais les Argonautes étant arrivés chez lui, & en ayant été favorablement reçus, lui offrirent de le délivrer de la persécution de ces monstres. Calaïs & Zéthus, deux des Argonautes, fils du Vent Borée, & qui avoient des aîles comme leur père, leur donnèrent la chasse

jusqu'aux Isles Strophades, dans la Mèr d'Ionie, où elles fixèrent leur demeure. Dans la suite, Énée & ses Troyens ayant pris terre dans leur Isle, & trouvant plusieurs troupeaux de Bœufs & de Chèvres errans, à l'abandon dans les campagnes, ils en tuèrent une partie pour se nourrir. Les *Harpyes*, à qui ces troupeaux appartenoient, sortent tout-à-coup des montagnes, faisant retentir l'air du bruit effroyable de leurs aîles, & viennent fondre sur les viandes des Troyens, dont elles enlèvent la plus grande partie, & souillent le reste. Ceux-ci, armés de leurs Épées, courent sur ces affreux Oiseaux, & tâchent de les percer; mais leurs plumes les garantissoient des coups, & les rendoient invulnérables.

Un Auteur moderne prend les *Harpyes* pour un amas de Sauterelles, qui, après avoir ravagé une partie de l'Asie mineure, se jettèrent sur la Thrace & sur les Isles voisines, & y causèrent la famine : & comme le vent du Nord en délivra le pays, les ayant poussées jusqu'à la Mèr d'Ionie, où elles périrent; on publia que les enfans de Borée leur avoient donné la chasse. Tout ce qu'on a dit des *Harpyes* convient aux Sauterelles : causer la famine, n'est-ce pas enlever les mèts

ſur la table même des Rois ? Dire, qu'elles étoient les Chiens de Jupiter, que c'étoit le Tartare qui les avoit vomis, qu'elles étoient invulnérables, & qu'on ne pouvoit les chaſſer ; tout cela ne ſignifie-t-il pas que ce fléau étoit regardé comme un effèt de la colère du Ciel ; qu'il annonçoit la famine ; & que toute l'adreſſe humaine ne ſçauroit arrêter le dégât qu'elles font ? D'autres Modernes diſent, qu'on a voulu déſigner par ces monſtres, quelques Corſaires qui faiſoient de fréquentes deſcentes dans les États de Phinée ; & qui, par leurs voleries, y mettoient la famine. Calaïs & Zéthus, avec un Vaiſſeau que Phinée fit équiper, leur donnèrent la chaſſe, & les pourſuivirent juſqu'aux Iſles Strophades, où ils les firent périr, ou bien les perdirent de vûë. Lorſque la tempête jetta les Troyens ſur les côtes de ces Iſles, ceux-ci inquiétèrent ces nouveaux habitans, & en furent réciproquement inquiétés.

ÉNIGME XLIII.

Ma naiſſance & ma vie ont un étrange ſort.
Pour m'expoſer aux coups, mon père m'en accable.
Au ſortir de ſes mains, je ſuis ſi miſérable,
Qu'on me mène affronter la mort.

Je ſuis toujours à qui me porte,
De notre aimé Louis un préſent glorieux;
Je ne ſers jamais ſans eſcorte,
Ni mes deux oreilles ſans yeux.

Ma figure eſt aſſez commune
Chez nous & chez les Etrangers.
Elle eſt comme une demi-lune,
Qu'on ne doit emporter qu'après mille dangers.

Ma matière ſouvent n'étant pas précieuſe,
On la revêt d'un habit d'or;
Mais l'Avare la laiſſe encor,
D'un côté toute nuë & gueuſe.

Je cours des premiers aux haſards;
J'y fais marcher les plus timides,
Et diſtinguer les intrépides,
Dans le ſanglant métier de Mars.

Quoique je ne ſois pas de galante nature,
Que je fréquente moins le bal, que les combats;
Cependant je ne laiſſe pas
De porter une garniture.

D'un bon Valèt, je fais un Maître:
Pour tel je le fais reconnoître,
Avec grand bruit & grand éclat.
Et de tous mes Amans l'ambitieuſe envie
Se voit alors par moi finie;
Car je termine le débat
En belle & bonne Compagnie.

Lorſque l'on eſt d'accord, je deviens moins utile ;
Aux confins du Royaume auſſi-tôt on m'éxile.
Des plaiſirs bien parfaits j'y deviens le tombeau ;
Car je ſuis très-ſouvent un ſi peſant fardeau,
Qu'on ne goûte avec moi qu'un ſommeil peu tran-
quille.

ÉNIGME XLIV.

Dans les petits combats qui ſe font entre amis,
Pour le plaiſir s'entend, je préſide ſans ceſſe ;
Si la fourbe y paroît, je décampe & la laiſſe :
Nous ne pouvons pas être unis.
Harangère honnête & polie,
Normand qui dit la vérité,
Homme opulent ſans vanité,
Dévote ſans bigoterie,
Maltotier charitable, & Gaſcon bien renté,
Sont de mon apanage, on n'en a pas douté :
Qui ſuis-je donc ? Faut-il que je le die ?
Non ; pour augmenter l'embarras,
Compter ſur moi, c'eſt faire une folie ;
L'homme prudent n'y compte pas.

HÉBÉ.

Déeſſe de la Jeuneſſe, étoit fille de Jupiter & de Junon, ſelon Homère ; c'eſt la même que les Latins appellent *Juventas*, ou *Juventus*. D'autres lui donnent une origine plus extraordinaire. Junon,

disent-ils, jalouse de Jupiter, qui avoit produit tout seul le sage Minerve, voulut produire à son tour de la même manière, & mis au monde la belle *Hébé*.

On conte encore cela d'une autre façon. Junon invitée par Apollon à un festin dans le Palais de Jupiter, y mangea des Laituës sauvages, & devint d'abord enceinte, ayant été stérile jusqu'à ce temps-là : elle accoucha d'*Hébé*. Jupiter charmé de sa beauté, lui donna l'honorable fonction de servir à boire aux Dieux & aux Déesses. Mais s'étant laissée tomber par hasard & d'une manière peu décente, un jour qu'elle servoit les Dieux dans un grand festin, Jupiter lui ôta son emploi, qu'il donna à Ganimède.

Mais Junon la retint à son service, & lui donna le soin d'atteler son Char, comme on le voit dans Homère. Hercule déifié après sa mort, étant monté au Ciel, Jupiter lui donna *Hébé* en mariage, de laquelle il eût, selon Apollodore, une fille nommée Aléxiare, & un fils appellé Anicétus. On l'a mariée ainsi à Hercule, parceque la *Jeunesse* se trouve ordinairement avec la vigueur & la force. A la prière d'Hercule, elle rajeunit Iolas.

On représente *Hébé* avec des Habits de différentes couleurs, & une Couronne de

Fleurs sur sa tête. Elle a eu plusieurs Temples, un entr'autres à Corinthe, qui avoit le privilége des Asyles.

HÉCATE.

Elle étoit fille de Persée & d'Astérie, selon Hésiode. Jupiter, dit-il, après avoir eu commerce avec Astérie, la maria à Persée, & de-là naquit *Hécate*. Selon le Scholiaste de Théocrite, Jupiter eut de Cérès *Hécate*, recommandable par sa grande taille. Il l'envoya sous la Terre, pour y chercher sa sœur Prosepine. Selon d'autres Auteurs, & c'est l'opinion commune, *Hécate* est la même que Proserpine, & que Diane ou la Lune; c'est-à-dire, qu'elle avoit trois noms; c'étoit la Lune dans le Ciel, Diane sur la Terre, & Proserpine dans les Enfers. C'est pourquoi elle est appellée la triple *Hécate*, ou la Déesse à trois têtes, *Triformis*; & on la représentoit tantôt par trois figures adossées les unes contre les autres, tantôt par un seul corps qui porte trois têtes & quatre bras, disposés de manière, que, de quelqu'un des trois côtés qu'on se tourne, chaque tête a ses deux bras. D'une main, elle tient un Flambeau ou une Lumière; ce qui l'a fait aussi appeller *Lucifera*; des deux autres mains, elle tient

tient un Fouèt & un Glaive, comme Gardienne de l'Enfer; & dans la quatrième, on lui mèt un Serpent, parcequ'elle préside à la Santé, dont le Serpent est le Symbole. On la peignoit à trois façes, disent les uns, à cause des trois figures qu'on remarque à la Lune; celle du croissant à deux cornes, celle qui ne la montre qu'à demi, & la pleine Lune : ou bien à cause des trois chemins que suit la Lune dans sa course en hauteur, en latitude, & en longitude.

Selon Servius, *Hécate* a trois façes, parcequ'elle préside à la Naissance, à la Santé & à la Mort : en tant qu'elle préside à la Naissance, elle est appellée Lucine; en tant qu'elle a soin de la Santé; elle est appellée Diane; & le nom d'*Hécate* lui convient, en ce qu'elle préside à la Mort. Hésiode représente *Hécate* comme une Déesse terrible, pour qui Jupiter a plus d'égards que pour aucune autre; qui a le destin de la Terre & de la Mèr entre ses mains; qui distribuë les honneurs & les richesses à ceux qui l'honorent; qui préside aux Combats & aux Conseils des Rois, aux Accouchemens & aux Songes. *Hécate* étoit encore la Déesse des Magiciennes & des Enchanteresses; c'est pour cela qu'on la fait mère de Circé

& de Médée. Dans Euripe, Médée, avant de commencer ses opérations, invoque *Hecate* sa mère. Elle passoit aussi pour la Déesse des Songes : on croyoit qu'elle inspiroit des craintes qui dégénèrent en espèce de manie, parceque la sombre horreur des ténèbres cause naturellement de l'effroi. Ulysse, pour se délivrer des Songes funestes dont il étoit tourmenté, fit bâtir en Sicile un Temple à *Hecate*, qui préside aux Songes.

HÉCATÉSIES.

Fêtes en l'honneur d'Hécate, qui se célébroient à Athènes, où l'on avoit une grande vénération pour cette Déesse. A chaque nouvelle Lune, les gens riches donnoient un repas public, & cela dans les Carrefours où elle étoit censée présider.

HÉCATOMBE.

C'est proprement un Sacrifice de cent Bœufs, selon la signification propre du mot. Mais la dépense de ce Sacrifice ayant paru trop forte, on se contenta dans la suite d'immoler des animaux de moindre prix ; & il paroît par plusieurs anciens Auteurs, qu'on appella toujours *Hécatombe*, un Sacrifice de cent bêtes de

même eſpèce ; comme cent Chèvres, cent moutons, cent Agneaux, cent Cochons : & ſi c'étoit un Sacrifice Impérial, dit Capitolin, on immoloit cent Lions ou cent Aigles. Ce Sacrifice de cent bêtes ſe faiſoit en même temps ſur cent Autels de gazon, & par cent Sacrificateurs. On offroit ces Sacrifices dans des cas extraordinaires ; comme quand quelque grand événement heureux cauſoit une joie publique, ou quelque calamité générale. Comme la peſte & la famine obligeoit de recourir aux Dieux, les cent Villes du Péloponnèſe étant affligées de la peſte, immolèrent des *Hécatombes ;* une victime pour chaque Ville. Conon, Général des Athéniens, après avoir remporté une victoire navale ſur les Lacédémoniens, offrit aux Dieux une *Hécatombe.* C'étoit, dit Athénée, une vraie *Hécatombe ;* & non pas de celles qui en portent fauſſement le nom : ce qui fait voir qu'on appelloit quelquefois *Hécatombe* des Sacrifices où le nombre de cent victimes ne ſe trouvoit pas.

Selon Diogène Laërce, Pythagore immola une *Hécatombe* en action de grâces de ce qu'il avoit trouvé une démonſtration géométrique ; mais comment s'accorde ce

Sacrifice avec la défense que faisoit ce Philosophe, de tuer des Animaux ? Plusieurs Empereurs Romains ont offert de même des *Hécatombes*. L'Empereur Balbin, à la première nouvelle qu'il recut de la défaite du Tyran Maximin, ordonna sur le champ une *Hécatombe*, pour en rendre grâces aux Dieux. Homère fait aussi mention des *Hécatombes* : Neptune alla en Éthiopie, dit-il, pour acheter des *Hécatombes* de Taureaux & d'Agneaux. Calchas ordonna que l'on conduisit à Chrysa une *Hécatombe*, pour appaiser Apollon irrité contre les Grècs.

Hector.

Fils de Priam & d'Hécube, passoit pour le plus fort & le plus vaillant des Troyens. Homère nous donne une preuve de sa force prodigieuse. Hector trouva devant la porte du Camp des Grècs une grosse pierre, que deux hommes des plus robustes auroient peine à lever de terre, pour la mettre sur un charriot : il la leva seul très-facilement, la jetta contre le milieu de la porte, qu'il enfonça avec un fracas horrible, & fit tomber le monstrueux rocher bien avant au-delà du mur. C'est que Jupiter, ajoute le Poëte, avoit rendu la pierre légère. Les Oracles avoient prédit

que l'Empire de Priam ne pourroit être détruit, tant que vivroit le redoutable *Hector*. Pendant la retraite d'Achille, il porta le feu jusques dans les Vaisseaux ennemis, & tua Patrocle, qui voulut s'opposer à ses progrès. Le desir de venger la mort de Patrocle, rappella Achille au combat. A la vûë de ce terrible Guerrier, Priam & Hécube tremblèrent pour la vie de leur fils. Ils lui firent les plus vives instances pour l'engager d'éviter le combat avec Achille. Mais il est inexorable; & lié par son destin, dit Homère, il attend son rival. « Alors Jupiter pre- » nant ses balances d'or, mèt dans leurs » bassins les deux destinées d'*Hector* & » d'Achille, & les élevant de sa main » toute-puissante, il éxamine leur poids: » celle d'*Hector* plus pesante emporte la » balance, & se précipite dans les En- » fers; & dès ce moment Apollon aban- » donne ce Prince. » Achille ôte donc la vie à *Hector*; & par une barbarie qui se ressent des mœurs grossières de ce temps-là, il attache à son char le cadavre du vaincu, le traîne indignement plusieurs fois autour de la Ville; & après avoir assouvi sa vengeance & sa cruauté sur son ennemi mort, il vend le corps à Priam, qui vient en Suppliant jusques dans sa

tente le lui demander, ou plutôt l'acheter par de riches présens. Apollon qui l'avoit protégé de son vivant, à la prière de Vénus, prit soin de son corps après sa mort, & empêcha qu'il ne fut déchiré, ni même défiguré, par les mauvais traitemens d'Achille.

Philostrate dit que les Troyens, après avoir rebâti leur Ville, rendirent à ce Héros les honneurs divins. On le voit représenté sur les Médailles, monté sur un Char tiré par deux chevaux, tenant une Pique d'une main, & de l'autre le Palladium. Le Portrait d'*Hector* étoit fort commun chez les Grècs & chez les Romains; & les traits de son visage & de toute sa figure devoient être bien empreints dans leur imagination, s'il est vrai ce que raconte Plutarque dans la vie d'Aratus : « Qu'un » jeune Lacédémonien ressembloit si fort » à *Hector*, que le bruit s'en étant répan- » du, on y accourut de tous côtés comme » à un Spectacle, tant la figure & les traits » du visage d'*Hector* étoient connus, mê- » me de la populace. » La foule étoit si grande, que le pauvre garçon fut jetté par terre, & foulé aux pieds. C'étoit plusieurs siècles, après la prise de Troye.



HÉCUBE.

Fille de Cifféis, Roi de Thrace, & fœur de Théano, Prêtreffe d'Apollon, époufa Priam, Roi de Troye, dont elle eut Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Politès, Antiphe, Hipponoüs, Polydore, Troïle; & quatre filles, Creüfe, Polixène, Laodice, Caffandre. Ces enfans infortunés (Virgile en compte cinquante) périrent prefque tous fous les yeux de leur mère, pendant le fiége ou après la ruine de Troye. *Hecube*, dans le partage des efclaves, échut à Ulyffe. Lorfqu'on vint lui annoncer fon fort (dans les Troyennes d'Euripide), elle jette de grands cris, en verfant des torrens de larmes : elle hait & méprife Ulyffe; elle l'a vu ramper à fes pieds, lorfque ce Prince ayant été furpris à Troye, déguifé en efpion, fupplia *Hécube* de le dérober à une mort certaine; & fe voir enfuite deftinée à être l'efclave d'Ulyffe, c'eft pour elle le comble de l'infortune. Avant de quitter le rivage de Troye, elle a la douleur de voir périr Aftianax fon petit-fils, dont elle eft chargée de faire les funérailles. Elle eft conduite chez Polymneftor, Roi de Thrace, à qui Priam avoit confié fon fils Polydore; & apprenant auffi-tôt la mort funefte de

ce fils, transportée de rage contre Polymnestor, auteur de cette mort, elle demande à lui parler en secrèt : elle l'attire au milieu des femmes Troyennes, qui se jettent sur lui avec des fuseaux ou des aiguilles, & l'aveuglent; tandis qu'elle tuë elle-même les deux enfans du Roi. Les Gardes du Prince étant accourus au bruit, tirèrent *Hécube* hors du Palais, & la lapidèrent. On montroit encore, du temps de Strabon, le lieu de sa sépulture dans la Thrace, qu'on appelloit le tombeau du Chien. D'autres racontent sa mort différemment. Ulysse partant *incognito* pour retourner à Itaque, laissa sa Captive dans le Camp des Grècs. La malheureuse Princesse, qui préféroit la mort à la honte de l'esclavage, ne cessa d'accabler tous les Grècs d'injures & de malédictions, pour obtenir par-là la mort qu'elle souhaitoit : elle y réussit. Les Grècs la lapidèrent, & firent courir le bruit qu'elle avoit été changée en Chienne, pour marquer la rage & le désespoir où ses malheurs l'avoient réduite. On croit pourtant qu'Ulysse fut l'auteur de la mort d'*Hécube*; car étant arrivé en Sicile, il fut tellement tourmenté des songes funestes, que, pour appaiser les Dieux, il fit bâtir une Chapelle à *Hécube* dans un

Temple d'Hécate. Il y a dans Euripide deux Tragédies, dont *Hécube* fait le principal sujèt; l'une porte son nom, & l'autre est intitulée, *les Troyennes.* Dans celle-ci, c'est une Reine privée de la Couronne, & réduite à l'esclavage avec les Dames Troyennes, que les Vainqueurs se partagent entre eux au sort, pour les faire passer sur leurs Vaisseaux. Dans la première, c'est une Princesse la plus malheureuse qui fut jamais; puisqu'outre l'esclavage, elle a encore la douleur de voir égorger son fils Polydore, & sa fille Polixène.

Hélagabale.

Surnom donné au Soleil considéré comme Divinité.

Voici comme Hérodien décrit le Culte du Soleil *Hélagabale.* « L'Empereur *Hélagabale* érigea un Temple très-beau & » très-magnifique à ce Dieu, & mit plu» sieurs Autels tout autour du Temple, » sur lesquels on immoloit tous les ma» tins des Hécatombes de Taureaux, & » grande quantité de Moutons; & faisant » entasser sur les Autels toutes sortes d'a» romates, il y versoit plusieurs cruches » de vin le plus vieux & le plus excellent, » ensorte qu'on voyoit de tous côtés le

» vin & le ſang ruiſſeler enſemble. Il met-
» toit autour de ces Autels des Chœurs de
» Muſique, qui touchoient toutes ſortes
» d'inſtrumens; des femmes Phéniciennes
» danſoient en cercle, portant des Cym-
» bales & des Tympanons, & tout cela
» en préſence du Sénat & des Chevaliers
» Romains; ce qui formoit une eſpèce
» de Théâtre. Les entrailles des victimes
» & les aromates étoient portés ſur la tête
» dans des baſſins d'or, non par des Va-
» lèts & des gens de baſſe qualité; mais
» par des Généraux d'Armées, & par des
» Magiſtrats les plus qualifiés, qui étoient
» revêtus de longues tuniques à manches,
» & avoient une bande de pourpre ſur le
» milieu. Il conſtruiſit dans le Fauxbourg
» (pourſuit-il en parlant du même Em-
» pereur) un Temple très-vaſte & très-
» ſomptueux, dans lequel il menoit ſon
» Dieu en cérémonie, au commencement
» de l'Eſté. Là, pour divertir le Peuple,
» il lui donnoit toutes ſortes de Jeux, de
» Spectacles & de Feſtins, qui ſe ſuccé-
» doient la nuit & le jour. Il faiſoit met-
» tre l'image d'*Hélagabale* ſur un Char
» couvert de plaques d'or & de pierres
» précieuſes, traîné par ſix grands Che-
» vaux blancs richement caparaçonnés.
» Nul homme n'étoit jamais monté ſur ce

» Char ; mais on se tenoit autour, comme » si le Dieu l'eût conduit lui-même. » Hérodien avoit fait auparavant la description du Dieu Soleil *Hélagabale*. « Ce » Dieu, dit-il, n'est pas représenté par » une Statuë de figure humaine, à la ma- » nière des Grècs & des Romains : ce n'est » qu'une grande pierre ronde par le bas, » qui s'élève en pointe, en diminuant in- » sensiblement ; elle est presque de figure » conique ; la couleur en est noire : on » disoit qu'elle étoit tombée du Ciel. On » y voit quelques bosses, & quelques » figures, qu'ils disent être l'image du » Soleil, qui n'a pas été formée de main » d'homme. »

HÉLÈNE.

Hélène étoit, selon la plus commune opinion, fille de Jupiter & de Léda, femme de Tyndare, & sœur de Clytemnestre, de Castor & de Pollux. Plusieurs ont dit qu'elle étoit fille de Jupiter & de Némésis, & que Léda n'étoit que sa Nourrice. D'autres, au rapport d'Athénée, la font naître d'un œuf qui tomba du Ciel de la Lune dans le sein de Léda.

Sa beauté fit tant de bruit dès ses premières années, que Thésée la fit enlever du Temple de Diane, où elle dansoit,

quoiqu'elle n'eût encore que dix ans, ou même sept, selon quelques-uns. Mais s'il est vrai ce que dit Pausanias, que Thésée, en partant peu après pour l'Épire, la laissa grosse entre les mains d'Éthra sa mère; & qu'*Hélène*, après avoir été ramenée à Sparte par ses frères, y accoucha d'une fille, il faut supposer que cette Princesse étoit plus âgée au temps de son premier enlèvement.

Elle fut ensuite recherchée en mariage par un grand nombre de Princes; & comme Tyndare ne sçavoit quel parti prendre, parcequ'il craignoit d'irriter ceux à qui il ne la donneroit pas, il s'avisa, par le conseil d'Ulysse, de faire jurer tous les Prétendans, que quand sa fille auroit fait choix de l'un d'eux pour son Époux, ils se joindroient tous à cet Époux, pour le défendre contre ceux qui voudroient la lui disputer. Et voilà, dit-on, ce qui engagea toute la Grèce dans la cause de Ménélas.

Pâris ayant fait un voyage à Sparte pendant l'absence de Ménélas, devint amoureux de la belle *Hélène;* & s'en étant fait aimer, de concert avec elle, il l'enleva de Sparte, & l'emmena à Troye, dont cet enlèvement causa la ruine.

Homère semble vouloir la justifier de

ce premier reproche, en insinuant qu'elle avoit été surprise par Pâris, & qu'elle n'avoit point consenti à l'enlèvement : ce que quelques-uns de ses Commentateurs expliquent, en disant que Pâris ne put vaincre les froideurs d'*Helène*, jusqu'à ce que Vénus, pour le favoriser, lui eut donné les traits de Ménélas ; & qu'alors *Hélène* trompée par cette ressemblance au mari absent, ne fit pas difficulté de le suivre, & d'aller jusqu'à ses Vaisseaux, & que Pâris ne se fit connoître à elle, que quand il fut en pleine Mèr.

Pâris ayant perdu la vie, ses frères disputèrent la possession d'*Hélène*, & Déiphobe l'emporta sur les autres ; mais il eut bientôt lieu de se repentir de la préférence : car la nuit que Troye fut prise, *Hélène*, pour se réconcilier avec son premier mari, lui livra indignement le Prince Troyen, & eut le bonheur de faire regarder à Ménélas comme une marque de sa tendresse, le sacrifice de ce troisième mari.

Homère fait raconter à *Hélène*, que, pendant le siége de Troye, Ulysse, déguisé en mendiant, l'étoit venu voir, & lui avoit fait connoître qu'elle seroit bientôt délivrée de ses Ravisseurs. « J'en ressentis, dit-elle, une extrême joie dans

» mon cœur ; car entièrement changée, je
» ne desirois rien tant que de retourner à
» Lacédémone, & je pleurois amèrement
» les malheurs où la Déesse Vénus m'a-
» voit plongée, en me menant dans cette
» terre étrangère, & en me faisant aban-
» donner mon Palais, ma fille & mon
» mari ; qui, en esprit, en beauté, & en
» bonne mine, ne cédoit à aucun hom-
» me du monde. » Ménélas se réconcilia donc sans beaucoup de peine avec sa femme, & la ramena chez lui fort humainement.

Euripide n'en convient pas, & dit au contraire dans ses Troades, que Ménélas revoyant sa femme au sortir de Troye, menaça de la tuer, & qu'elle eut besoin de grandes supplications pour obtenir son pardon.

En effet, Pausanias fait mention d'une Statuë de Ménélas poursuivant *Hélène* l'épée à la main ; mais le Poëte ajoute dans son Andromaque, que l'épée lui tomba des mains, lorsqu'il vit venir cette femme enchanteresse, & qu'il recut ses embrassemens.

Hélène retourna donc à Sparte avec son mari Ménélas, & ils y vécurent ensemble plusieurs années dans une parfaite union, si nous en croyons Homère.

Après qu'il fut mort, Nicostrate & Mégaponthe, fils naturels de Ménélas, la chassèrent de Lacédémone. Elle se retira dans l'Isle de Rhodes, chez Polixo sa parente, par les ordres de laquelle elle périt malheureusement ; car on la pendit à un arbre.

Pline nous conte qu'auprès du Chêne où elle fut penduë, il naquit de ses larmes une Plante nommée *Hélénëion*, qui avoit la vertu d'embellir les femmes, & de rendre gais ceux qui en mettoient dans leur vin. Telle est la tradition la plus commune sur l'Histoire d'*Hélène ;* mais Hérodote & Euripide en suivent d'autres toutes différentes.

Hérodote raconte qu'étant en Égypte, il avoit demandé aux Prêtres Égyptiens, si *Hélène* avoit été véritablement enlevée ; & que ces Prêtres lui avoient répondu, que la vérité de ce fait avoit été confirmée à leurs Anciens par Ménélas même : que Pâris retournant chez lui avec elle, avoit été jetté par la tempête sur la côte d'Égypte, & conduit à Memphis devant Protée, qui lui reprocha fortement le crime & la lâche perfidie dont il s'étoit rendu coupable, en enlevant la femme de son Hôte, & avec elle tous les biens qu'il avoit trouvés dans sa maison :

que Protée, en chassant Pâris de ses États, avoit retenu *Hélène* avec toutes ses richesses, pour les restituer à leur légitime possesseur : que les Grècs avoient mené une grosse armée devant Troye ; qu'avant de commencer les hostilités, ils avoient envoyé à Priam des Ambassadeurs, du nombre desquels étoit Ménélas, redemander *Hélène :* que les Troyens avoient répondu que cette Princesse étoit en Égypte chez le Roi Protée : que les Grècs prirent cette réponse pour une moquerie ; mais qu'après la prise de Troye, ils trouvèrent que cela étoit vrai, & qu'*Hélène* étoit effectivement à Memphis : que Ménélas y alla sur le champ, & qu'elle lui fut renduë.

A ce récit des Prêtres Égyptiens, Hérodote ajoute ces réflexions. « Si *Hélène* » avoit été à Troye, dit-il, les Troyens » l'auroient renduë malgré Pâris ; car » Priam & tous les autres Princes de sa » famille n'étoient pas assez fous pour » hasarder la ruine du Royaume, dans la » seule vuë de lui conserver sa Maîtresse ; » & quand même ils se seroient d'abord » opiniâtrés à la retenir, ils auroient » changé de sentiment après leurs pre» mières pertes, & sur-tout après la mort » de deux ou trois fils de Priam tués dans

» le combat. D'ailleurs, ce n'étoit pas Pâ-
» ris qui devoit règner après Priam, mais
» Hector; & Hector n'auroit pas eu la
» complaisance de se sacrifier pour l'injus-
» tice de son frère. Mais les Troyens ne
» purent ni rendre *Helène*, ni persuader
» qu'ils ne l'avoient pas; la Providence
» conduisant cela de cette manière, ajou-
» te-t-il, afin que Troye fut saccagée &
» ruinée de fond en comble, & qu'elle
» apprît à tous les hommes, que les gran-
» des injustices attirent enfin des Dieux
» de grandes punitions.

A ce raisonnement d'Hérodote, on pourroit opposer ce que dit Homère de la belle *Hélène :* » Que les Vieillards
» Conseillers de Priam n'eurent pas plu-
» tôt apperçu *Hélène*, que, frappés d'ad-
» miration, ils se dirent les uns aux au-
» tres : Faut-il s'étonner que les Grècs &
» les Troyens souffrent tant de maux, &
» depuis si long-temps, pour une beauté
» si parfaite; elle ressemble véritablement
» aux Déesses immortelles.

Euripide nous présente l'Histoire de cette Princesse d'une autre façon bien plus singulière : *Hélène* vertueuse; c'est ce qu'on ne voit chez aucun autre Auteur ancien.

Hélène, dans l'Acte premier de la Tra-

gédie qui porte son nom, « proteste que
» ce n'est point elle qui fut enlevée par
» le Prince Troyen, mais un fantôme tout
» semblable à elle ; & cela parceque Ju-
» non, piquée de voir Vénus remporter
» la palme de la beauté, voulut tromper
» Pâris par cette fausse apparence d'*Hé-*
» *lène*. Cette erreur, dit-elle, devint tou-
» tefois bien funeste à la Grèce & à la
» Phrygie ; car il n'y a ni Phrygien ni
» Grèc qui n'ait cru voir *Hélène* dans
» Troye. Cependant des milliers d'hom-
» mes ont été les victimes d'une guerre
» de dix ans : Troye est devenue la proie
» des flammes ; & toute la Grèce a été
» bouleversée par un fantôme. »

Platon semble avoir adopté la même tradition d'Euripide ; puisqu'au Livre neuvième de sa République, il compare les hommes qui courent après des plaisirs vains & passagers, aux Troyens qui combattoient, selon Stésicore qu'il cite, pour le fantôme d'*Hélène*, croyant avoir la vraie *Hélène* qu'ils n'avoient pas. Cette Fable venoit apparemment des Lacédémoniens, qui étoient intéressés à la faire croire, pour sauver l'honneur d'*Hélène* si décriée par toute la Grèce, & de Ménélas, qui avoit eu la foiblesse de se raccommoder avec elle après l'avoir recouvrée.

Mais comment se trouvoit-elle donc en Égypte à l'insçu des Grècs & des Troyens ? C'étoit Mercure, dit le Poëte, qui, par l'ordre de Junon, enleva la Reine de Sparte, tandis qu'elle cueilloit des roses, & la transporta dans l'Isle de Pharos en Égypte. Ménélas, après la ruine de Troye, s'en retournoit en Grèce, avec le le fantôme d'*Hélène*, qu'il avoit enlevée aux Troyens, lorsque la tempête le jetta sur la côte d'Égypte. Il apprend qu'il y a au Palais du Roi une Princesse Grecque nommée *Hélène*, fille de Tyndare : il va la voir; il reconnoît sa femme, & *Hélène* ne le reconnoît pas moins : mais ne pouvant conçevoir qu'il y ait deux *Hélènes*, il se croit trompé par un songe. La véritable *Hélène* lui explique le secrèt de l'Énigme : mais il ne se contente pas de ce récit; lorsqu'un Officier de sa suite criant au prodige, lui vient dire que vainement les Grècs ont essuyé tant de maux à Troye; qu'il n'y a plus d'*Hélène* pour Ménélas; qu'elle s'étoit évanouie dans les airs, après avoir dit ces paroles : » Grècs » & Phrygiens, qui avez péri pour moi » aux rives du Scamandre, que je plains » votre illusion ! Junon vous abusoit : » vous crûtes *Hélène* au pouvoir de Pâ» ris; il ne la posséda jamais. Pour moi,

» ma destinée est remplie, & je retourne
» dans les airs dont je suis formée; mais
» apprenez que la fille de Tyndare étoit
» innocente.

Ménélas, pleinement convaincu par ce récit, se rend à l'évidence du miracle, & ne songe plus qu'aux moyens d'emmener à Sparte sa vertueuse épouse. Tel est le sujèt de la Tragédie d'*Hélène* dans Euripide.

C'est sur ce fondement, que les Lacédémoniens consacrèrent un Temple à *Hélène*, où elle étoit honorée comme une Déesse, dit Pausanias. Hérodote ajoute, qu'on l'invoquoit pour rendre beaux les enfans difformes.

Une femme de Sparte extrêmement riche, étant accouchée d'une fille la plus laide de toutes les créatures, une personne inconnuë s'apparut à la Nourrice, qui lui conseilla de la porter souvent dans le Temple de la Déesse *Hélène*; & elle devint si belle dans la suite, qu'Ariston, Roi de Sparte, en devint amoureux, & l'épousa. Si ce prétendu miracle eût été bien avéré, & que l'officieuse Nourrice n'eût pas changé l'enfant, le Temple d'*Hélène* auroit été assurément le plus fréquenté de tous les Temples de la Grèce. Un autre miracle de la Déesse *Hélène*,

c'est qu'elle aveugla le Poëte Stésichore, qui avoit osé médire d'elle dans ses Poëmes; & qu'elle lui rendit la vûë, dès qu'il eut chanté la Palinodie.

HÉLIADES.

Sœurs de Phaëton, s'étant livrées au plus violent désespoir pour la mort de leur frères, furent changées en Peupliers ou en Aulnes sur les bords de l'Éridan, aujourd'hui le Pô, Fleuve d'Italie, & leurs larmes se convertirent en Ambre jaune. Peut-être que les sœurs de Phaëton moururent en effèt de regrèt sur les bords du Pô, où elles étoient allées pleurer le malheur de leur frère. Le reste a été imaginé sur ce que l'on trouve le long du Pô beaucoup de Peupliers, d'où découle une espèce de gomme qui ressemble assez à l'Ambre jaune. Ovide nomme trois *Héliades*; sçavoir, Phaëtuse, Lampétie & Églé. Hygin en ajoute quatre autres; Mérope, Hélie, Éthérie & Dioxippe.

HÉLIADES.

Fils du Soleil & de la Nymphe Rhodès, étoient sept frères, que Diodore nomme Ochimus, Cercaphus, Macar, Aétis, Ténagès, Triopas & Candalus. Ils se distinguèrent par divers genres de

connoiſſances, & ſur-tout par l'Aſtronomie & par la Navigation. Ténagès, le plus habile d'entre eux, périt par la jalouſie de ſes frères. Le crime ayant été découvert, tous ſes auteurs prirent la fuite. Aétis étant paſſé en Égypte, y bâtit la Ville d'Héliopolis en l'honneur du Soleil leur père, & enſeigna le cours des Aſtres aux Égypriens. Cette filiation du Soleil n'eſt fondée que ſur le nom du père des *Héliades*, qui s'appelloit *Hélius*.

HÉLICON.

Ancien nom d'une Montagne de Béotie, entre le Mont Parnaſſe & le Mont Cithéron. Elle étoit conſacrée aux Muſes, qui y faiſoient, dit-on, leur demeure avec Apollon. On y voyoit la Fontaine d'Hippocrène, ou d'Aganippe, & le Tombeau d'Orphée.

HÉLIOPOLIS.

Ville ancienne de la Baſſe Égypte, près d'Aléxandrie. Ce nom lui fut donné à cauſe d'un fameux Temple qui étoit dédié au Soleil, dans lequel il y avoit un Miroir placé de telle manière, qu'il réfléchiſſoit pendant tout le jour les rayons de cet Aſtre, de ſorte que tout le monde

en étoit illuminé. Il y avoit dans ce Temple un Oracle fameux, dit Macrobe. Lorsque Trajan eut pris le dessein d'aller attaquer les Parthes, on le pria de consulter l'Oracle d'*Heliopolis*, auquel il ne falloit qu'envoyer un billèt cacheté. Trajan ne se fioit pas trop aux Oracles; il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoie un billèt cacheté, où il n'y avoit rien; on lui en renvoie autant. Voilà Trajan convaincu de la Divinité de l'Oracle. Il y envoie une seconde fois un autre billèt cacheté, par lequel il demandoit au Dieu s'il retourneroit à Rome, après avoir mis fin à la guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prit une Vigne, qui étoit une offrande de son Temple, qu'on la mit par morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'évènement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle; car Trajan mourut à cette guerre, & on reporta à Rome ses os, qui avoient été représentés par la Vigne rompuë. Cette réponse allégorique étoit si générale, dit M. de Fontenelle, qu'elle ne pouvoit manquer d'être vraie; car la Vigne rompuë convenoit à tous les cas où l'on pouvoit se trouver; & sans doute que les os de l'Empereur rapportés à Rome, sur quoi on fit tomber l'explication de l'Oracle,

étoient la seule chose à quoi l'Oracle n'avoit pas pensé. Outre les réponses par billèt, que le Dieu d'*Héliopolis* rendoit, il sçavoit encore s'expliquer par signes, soit en remuant la tête, soit en marquant de la main le chemin qu'il vouloit tenir; mais alors il vouloit être porté par les plus qualifiés de la Province, qui eussent long-temps auparavant vécu en continence, & qui se fussent fait raser la tête.

Héliotrope.

Fleur qui suit, dit-on, le cours du Soleil.

Clytie, une des Nymphes de l'Océan, après avoir été aimée d'Apollon, eut le chagrin de s'en voir abandonnée pour Leucothoé : piquée de cette préférence, elle trouva moyen de faire périr sa Rivale. Mais Apollon n'eut plus pour elle que du mépris : ce qui la jetta dans un tel désespoir, qu'elle se laissa mourir de faim, couchée nuit & jour sur la terre, les cheveux épars, tournant sans cesse ses yeux vers le Soleil, & l'accompagnant de ses regards pendant toute sa course, jusqu'à ce qu'enfin elle fut changée en cette Fleur qui se tourne vers le Soleil, qu'on appelle *Héliotrope*, Tournesol, ou simplement Soleil.

HÉMON,

Fils de Créon, Roi de Thèbes, aimoit passionnément Antigone, fille d'Œdipe. Ayant appris que son père avoit condamné à mort cette Princesse, en haine de Polynice, à qui elle avoit rendu les devoirs de la sépulture, il vint se jetter à ses pieds, & le conjurer de révoquer ses ordres barbares. Mais n'ayant rien pu obtenir, il courut au lieu du supplice, & » voyant, dit Sophocle, sa chère Anti- » gone attachée à un nœud fatal qu'elle » avoit formé elle-même de ses voiles, il » pousse des cris lamentables en la tenant » embrassée, & fait mille imprécations » contre la cruauté de son père. Le Roi » arrive, & conjure son fils de s'éloigner : » mais *Hémon* lui jettant un regard terri- » ble, dédaigne ses prières ; pour toute » réponse, il tire son épée, & s'avance : » le Roi fuit. *Hémon* tourne tout son cour- » roux sur lui-même, se perce ; & em- » brassant Antigone, il rend entre ses bras » un torrent de sang, avec la vie. Ainsi » l'Amant & l'Amante ont-ils été réunis » sous les auspices de Pluton : éxemple » terrible, ajoute le Poëte, des suites fu- » nestes que traîne après soi l'injuste » courroux des Rois.

HÉRA.

Les Grècs donnoient quelquefois ce ſurnom à Junon ; quelquefois même ils ne la déſignoient que par ce ſeul nom, qui ſignifie la Maîtreſſe, la Souveraine. En général, on donnoit ce nom à toutes les Déeſſes, comme un titre honorable. On le trouve aſſez ſouvent ſur les Médailles, précédant les noms de Diane & d'Iſis.

HÉRACLIDES.

Ce ſont les deſcendans d'Hercule. Euryſthée, Roi d'Argos, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les reſtes d'un nom ſi odieux pour lui. Il pourſuivit les enfans de ce Héros de climats en climats, & juſques dans le ſein de la Grèce; c'eſt-à-dire, à Athènes : ils s'y étoient réfugiés autour d'un Autel de Jupiter, pour contrebalancer Junon, qui animoit Euryſthée contre Hercule & ſa race. Les Athéniens prirent leur défenſe, & Euryſthée fut la victime de la vengeance qu'il ſe préparoit à faire tomber ſur eux. C'eſt ce qui fait le ſujèt d'une Tragédie d'Euripide, qui a pour titre, *les Héraclides*. Après la mort d'Euryſthée, les *Héraclides* allèrent dans le Péloponnèſe,

& s'en rendirent maîtres ; mais la peste ayant commencé à désoler leur armée, on consulta l'Oracle de Delphes, qui leur répondit : qu'étant rentrés trop tôt dans le pays, ils ne pourroient faire cesser le fléau, que par une prompte retraite ; ce qu'ils éxécutèrent aussi-tôt. Y étant rentrés trois ans après, suivant l'interprétation qu'ils avoient faite de la réponse de l'Oracle, qui leur avoit dit d'attendre le troisième fruit ; ils furent repoussés par Atrée, & comprirent alors que le sens de l'Oracle étoit qu'il falloit trois générations. En effèt, ce ne fut qu'environ un siècle après que les *Héraclides* eurent été chassés du Péloponnèse par Eurysthée, qu'ils y rentrèrent, & parvinrent à s'y établir ; & la façon dont ils s'y prirent est assez singulière. L'Oracle qu'ils consultèrent avant de s'embarquer, leur ordonna de prendre pour chef de l'expédition une personne qui auroit trois yeux. Le borgne Oxilus l'étoit de naissance, qu'ils trouvèrent en leur chemin, monté sur son cheval, fut réputé être celui que les Dieux avoient marqué pour les conduire, & ils le choisirent pour chef. Sous la conduite de ce borgne, qui ne manquoit pas de jugement ni de courage, ils vinrent à bout de se rendre maître d'Ar-

gos, de Lacédémone, de Mycène, & de Corinthe. Ce rétabliſſement, qui fait une des principales époques de l'Hiſtoire Grècque, changea toute la façe de la Grèce.

Hercule.

» Je voudrois ſçavoir, dit Cicéron, » quel eſt l'*Hercule* que nous adorons; car » ceux qui ont approfondi ces Hiſtoires » peu connuës, nous aſſurent qu'il y en » a eu plus d'un. Le plus ancien, celui » qui ſe battit contre Apollon pour le » Trépied de Delphes, eſt fils de Jupiter » & de Lyſite, mais du Jupiter le plus » ancien....... Le ſecond *Hercule* eſt » l'Égyptien, que l'on croit fils du Nil, » & qui paſſe pour l'Auteur des Lettres » Phrygiennes. Le troiſième, pour qui » l'on fait des offrandes funèbres, eſt un » des Dactyles d'Ida. Le quatrième, fils » de Jupiter & d'Aſtérie, ſœur de Latone, » ſingulièrement honorée par les Tyriens, » qui prétendent que Carthage eſt ſa fille. » Le cinquième nommé Bel, que l'on » adore dans les Indes. Le ſixième eſt le » nôtre, le fils d'Alcmène & de Jupiter; » mais de Jupiter troiſième, car il y en a » eu pluſieurs. » Il eſt donc certain, par Cicéron & par pluſieurs Auteurs de l'Antiquité, qu'il y a eu pluſieurs *Hercules*

beaucoup plus anciens que le fils d'Alcmène.

Le plus ancien *Hercule*, dit Cicéron, est celui qui se battit contre Apollon : en voici l'Histoire. *Hercule* étant allé consulter l'Oracle de Delphes, la Prêtresse lui fit sçavoir que le Dieu n'étoit pas en humeur de répondre ce jour-là. *Hercule* qui n'étoit pas patient, fit du bruit, & s'emporta jusqu'à renverser & mettre en pièces le Trépied sacré. Apollon trouva fort mauvais ce procédé, & voulut tirer raison de l'insulte qu'il avoit reçue dans son Temple : il en vint aux mains, dit-on, avec *Hercule* ; mais il eut du dessous. Il s'agit là de quelque homme puissant, qui n'avoit pas le temps d'attendre qu'on eût rempli toutes les formalités qui étoient d'usage avant d'avoir la réponse de l'Oracle, & qui maltraita la Pythie ou les autres Ministres du Temple.

L'*Hercule* le plus connu, celui qui étoit honoré chez les Grècs & les Romains, & auquel se rapportent tous les anciens Monumens, est le fils de Jupiter & d'Alcmène, femme d'Amphitrion, Roi de Thèbes. La nuit qu'il fut conçu, dura, dit-on, l'espace de trois nuits, ou même de neuf; mais l'ordre des temps ne fut pas pour cela dérangé, parceque les nuits sui-

vantes en furent plus courtes à proportion. Le jour de sa naissance, le tonnerre se fit entendre dans Thèbes à coups redoublés, & l'on vit plusieurs prodiges, qui annonçoient la gloire future du fils de Jupiter. Alcmène accoucha de deux jumeaux, d'*Hercule* & d'Iphiclus. Amphitrion voulant sçavoir lequel des deux étoit son fils, dit Apollodore, envoya auprès de leur berceau deux Serpens. Iphiclus parut saisi de frayeur, & voulut s'enfuir; mais *Hercule* étrangla les deux Serpens, & montra dès sa naissance, qu'il étoit digne d'avoir Jupiter pour père. Mais la plûpart des Mythologues disent que ce fut Junon qui, dès les premiers jours d'*Hercule*, donna des preuves éclatantes de la haine qu'elle lui portoit à cause de sa mère, en envoyant deux horribles Dragons dans son bereeau, pour le faire dévorer : mais l'enfant, sans s'étonner, les prit à belles mains, & les mit en pièces. La Déesse se radoucit alors à la prière de Pallas, & consentit même à lui donner de son lait, pour le rendre immortel. Diodore conte autrement cette dernière Fable. Alcmène craignant la jalousie de Junon, n'osa s'avouer la mère d'*Hercule*, & l'exposa au milieu d'un champ, dès qu'il fut né. Minerve & Junon passèrent

bientôt par-là ; & comme Minerve regardoit cet enfant avec des yeux d'admiration, elle conseilla à Junon de lui donner à tetter. Junon le fit ; mais l'enfant la mordit si fort, qu'elle en sentit une douleur violente, & laissa là l'enfant. Minerve alors le prit, & le porta chez Alcmène, comme chez une Nourrice à qui elle l'auroit recommandé.

Le jeune *Hercule* eut plusieurs maîtres. Il apprit à tirer de l'arc de Radhamante, & d'Euryte, de Castor à combattre tout armé. Chiron fut son maître en Astronomie & en Médecine. Linus, selon Élien, lui enseigna à jouer d'un Instrument qui se touchoit avec l'archèt ; & comme *Hercule* détonnoit en touchant, Linus l'en reprit avec quelque sévérité. *Hercule*, peu docile, ne put souffrir la réprimande ; il lui jetta son Instrument à la tête, & le tua du coup. Il devint d'une taille extraordinaire, & d'une force de corps incroyable. On lui donnoit sept pieds de haut, & trois rangs de dents. Un ancien Mythologe dit qu'il étoit quarré dans sa taille, nerveux, noir, ayant le nez aquilin, les yeux bleuâtres, les cheveux plats & fort négligés. C'étoit aussi un grand mangeur. Un jour qu'il voyageoit avec son fils Hyllus, ayant grand faim tous les deux, il

demanda des vivres à un Laboureur qui étoit à sa charruë ; & parcequ'il n'en obtint rien, il détacha un des Bœufs de la charruë, l'immola aux Dieux, & le mangea. Cette faim canine l'accompagna jusques dans le Ciel : de-là vint que Callimaque exhorta Diane à prendre, non pas des Lièvres, mais des Sangliers & des Taureaux*, parcequ'*Hercule* n'avoit point perdu entre les Dieux la qualité de grand mangeur, qu'il avoit eue parmi les hommes. Il devoit encore être un grand buveur, si on en juge par la grandeur de son gobelèt. Il falloit deux hommes pour le porter ; quant à lui, il n'avoit besoin que d'une main pour s'en servir, quand il le vuidoit.

Hercule étant devenu grand, sortit, dit Xénophon, en un lieu à l'écart, pour penser à quel genre de vie il se donneroit. Alors lui apparurent deux femmes de grande stature, dont l'une fort belle, qui étoit la Vertu, avoit un visage majestueux & plein de dignité, la pudeur dans les yeux, la modestie en tous ses gestes, & la robe blanche. L'autre, qu'on appelloit la Mollesse ou la Volupté, étoit dans un grand embonpoint, & d'une couleur plus relevée : ses regards libres & ses habits magnifiques la faisoient connoître pour ce

qu'elle étoit. Chacune des deux tâcha de le gagner par ses promesses. Il se détermina enfin à suivre le parti de la Vertu, qui se prend ici pour la Valeur. On voit dans une Médaille *Hercule* assis entre Minerve & Vénus; l'une reconnoissable à son Casque & à sa pique, est l'image de la Vertu; l'autre, précédée de Cupidon, est le Symbole de la Volupté. Ayant donc embrassé de son propre choix un genre de vie dur & laborieux, il alla se présenter à Eurysthée, sous les ordres duquel il devoit entreprendre ses combats & ses travaux, par le sort de sa naissance. Celui ci excité par Jupiter, lui commanda les choses les plus dures & les plus difficiles : c'est ce qu'on appelle les douze travaux d'*Hercule*.

Le premier est son combat avec le Lion de Némée. Le second est le combat de l'Hydre de Lerne. 3°. Il prit le Sanglier d'Érymanthe. 4°. Il atteignit à la course la Biche aux pieds d'airain dans la Forêt de Ménale. 5°. Il délivra l'Arcadie des Oiseaux du Lac Stymphale. 6°. Il dompta le Taureau de l'Isle de Crète, que Neptune avoit envoyé contre Minos. 7°. Il enleva les Cavales de Diomède, & le punit lui-même de sa cruauté. 8°. Il vainquit les Amazones, & leur enleva leur Reine.

9°. Il nettoya les étables du Roi Augias. 10°. Il combattit contre Géryon, & emmena ses bœufs. 11°. Il enleva les Pommes du Jardin des Hespérides. 12°. Enfin il retira Thésée des Enfers.

On lui attribuë bien d'autres actions mémorables, & ses travaux se trouvent tellement multipliés dans les anciens Auteurs, que je ne sçais si on n'en trouveroit pas plus de cinquante. Chaque Pays, & presque toutes les Villes, sur-tout dans la Grèce, avoient quelque Histoire particulière, & se faisoient honneur d'avoir été le Théâtre de quelque action merveilleuse de ce Héros. Ainsi il extermina les *Centaures*; il tua *Busiris*, *Antée*, *Hippocoon*, *Eurytus*, *Peryclimène*, *Erix*, *Licus*, *Cacus*, *Laomedon*, & plusieurs autres Tyrans. Il arracha le *Cerbère* des Enfers; il en retira *Alceste*. Il délivra Hésion du Monstre qui alloit la dévorer, & Prométhée de l'Aigle qui lui mangeoit le foie. Il soulagea Atlas, qui plioit sous le poids du Ciel, dont ses épaules étoient chargées. Il sépara les deux montagnes, depuis appellées les *Colonnes d'Hercule*. Il vainquit Érix à la Luthe. Il combattit contre le Fleuve Acheloüs, à qui il enleva une de ses cornes. Enfin il alla jusqu'à combattre contre les Dieux mêmes. Homère dit que

ce Héros, pour se venger des persécutions que Junon lui avoient suscitées, tira contre cette Déesse une Flèche à trois pointes, & la blessa au sein, dont elle ressentit de si grandes douleurs, qu'il sembloit qu'elles ne seroient jamais appaisées. Le même Poëte ajoute, que Pluton fut aussi blessé par *Hercule* d'un coup de Flèche à l'épaule, dans la sombre demeure des morts, & qu'il fut obligé de monter au Ciel, pour se faire guérir par le Médecin des Dieux. Un jour qu'il se trouvoit fort incommodé des ardeurs du Soleil, il se mit en colère contre cet Astre, & tendit son Arc pour tirer contre lui. Le Soleil admirant son grand courage, lui fit présent d'un gobelèt d'or, sur lequel, dit Phérécides, il s'embarqua. Le mot *Scyphus* signifie une Barque, ou Gobelèt. Enfin *Hercule* s'étant présenté aux Jeux Olympiens, pour disputer le prix; & personne n'osant se commettre avec lui, Jupiter lui-même voulut lutter contre son fils sous la figure d'un Athlète : & comme après un long combat, l'avantage fut égal des deux côtés, le Dieu se fit connoître, & félicita son fils sur sa force & sa valeur.

Hercule eut plusieurs femmes, & un plus grand nombre de Maîtresses; les

plus connuës sont, *Megare*, *Omphale*, *Jolé*, *Épicaste*, *Parthénope*, *Augé*, *Astioche*, *Astidamie*, *Déjanire*, & la jeune *Hébé*, qu'il épousa dans le Ciel. N'oublions pas les cinquante filles de *Testius*, qu'il rendit mères, toutes dans une même nuit. Quintus Calaber compte cela pour le treizième des travaux d'*Hercule*. Combien d'enfans ne dût-il pas laisser après lui? Combien lui en suppose-t-on, & combien se firent honneur dans la suite de descendre de ce Héros? Il eut plusieurs enfans de *Mégare*, qu'il tua lui-même avec leur mère, dans un de ses accès de fureur auxquels il étoit quelquefois sujèt. Junon, toujours ennemie déclarée d'*Hercule*, dit Euripide, n'ayant pu venir à bout de le perdre par tous les travaux qu'elle avoit inspiré à Eurysthée d'exiger de lui, ordonne à une des Euménides de troubler le sens de ce Héros jusqu'à la fureur. Un jour qu'il offroit un Sacrifice à Jupiter Libérateur au retour des Enfers, il s'arrête tout-à-coup; ses yeux roulent d'une manière affreuse, & se remplissent de sang; l'écume coule de sa barbe; & avec un souris convulsif & forcé, il demande ses armes. En se retirant de l'Autel, il s'imagine monter sur son char; il passe dans un autre appartement de son

Palais, il croit être chez les Mégariens, un moment après à Corinthe, puis à Mycènes. Il se dépouille, il se bat en l'air; il se persuade avoir remporté de grandes victoires. Son père se présente à lui pour le rappeller à son bon sens; mais *Hercule* le prend pour Eurysthée & ses propres enfans pour ceux de son ennemi : armé de son arc, il les poursuit; tout le monde se sauve : on l'enferme dans un appartement; il se croit aux portes de Mycènes, il brise tout, se fait un passage, & du même coup il tuë sa femme & ses enfans. Il court sur son père, mais Pallas l'arrête & le renverse. Il est enfin plongé dans un profond sommeil, & pendant ce temps-là on le lie à un débris de colonne. A son réveil, il revient à lui; & voyant autour de lui tous ces cadavres, il est foudroyé par cette vûë, & plus encore en apprenant qu'il est l'unique auteur de tout ce carnage. Trop instruit de son malheur, il veut se donner la mort; il se livre à un repentir affreux; il ne pense qu'aux moyens de se délivrer de la vie. Cependant Thésée lui persuade à la fin, que ce seroit donner un soupçon de lâcheté, que de quitter la vie dans un excès de chagrin : il accepte l'asyle que lui offre cet ami, & se retire à Athènes. Tel est le

sujet de Tragédie Grecque d'Euripide, & d'une autre Latine de Sénèque : toutes les deux ont pour titre, *Hercule Furieux*. Ces accès de fureur étoient peut-être une suite du mal caduc auquel quelques Auteurs nous disent qu'il étoit sujèt. On le faisoit revenir en lui faisant sentir une Caille, dont l'odeur, au rapport de Galien, est un remède utile à ce mal : ce qui a donné lieu à une Fable, qu'*Hercule* ayant été tué par Typhon, Iolas son ami lui rendit la vie avec une Caille. C'est pourquoi les Phéniciens, au rapport d'Athénée, offroient à *Hercule* des Cailles en Sacrifice.

La mort d'*Hercule* fut un effèt de la vengeance de Nessus, & de la jalousie de Déjanire. Cette Princesse, instruite des nouvelles amours de son mari, lui envoya une Tunique teinte du Centaure, croyant ce présent propre à l'empêcher d'aimer d'autres femmes : mais à peine se fut-il revêtu de cette fatale Robe, que le venin dont elle étoit infectée fit sentir son funeste effèt; & se glissant dans les veines, pénétra en un moment jusqu'à la moëlle des os. Il tâcha en vain d'arracher de dessus son dos la fatale Tunique, elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres; à mesure qu'il

la déchiroit, il se déchiroit aussi la peau & la chair. Dans cet état, il pousse des cris effroyables, & fait les plus terribles imprécations contre sa perfide épouse : voyant tous ses membres desséchés, & que sa fin approchoit, il élève un bucher sur le Mont Oëta, y étend sa peau de Lion, se couche dessus, mèt sa Massuë sous sa tête, & ordonne ensuite à Philoctète d'y mettre le feu, & de prendre soin de ses cendres.

Dès que le bucher fut allumé, la Foudre, dit-on, tomba dessus, & réduisit le tout en cendres en un instant, pour purifier ce qu'il y avoit de mortel dans *Hercule*. Jupiter l'enleva alors dans le Ciel, & voulut l'aggréger au Collége des douze Grands Dieux ; mais il refusa cet honneur, dit Diodore, disant que, comme il n'y avoit point de place vacante dans le Collége, il ne devoit point y entrer ; & qu'il seroit déraisonnable de dégrader quelqu'autre Divinité, afin qu'il y fut introduit. Il se contenta donc du rang de Demi-Dieu ; cependant Atlas se ressentit bien, dit Lucien, du poids de cette nouvelle Divinité. Philoctète ayant élevé un Tombeau sur les cendres de son ami, y vit bientôt offrir des Sacrifices au nouveau Dieu. Les Thébains & les autr

Peuples de la Grèce, témoins de ses belles actions, lui donnèrent des Autels & des Temples comme à un Demi-Dieu. Son Culte fut porté à Rome, dans les Gaules, en Espagne; il s'étendit jusques dans la Taprobane, dit Pline. Il y avoit à Tyr un fort beau Temple d'*Hercule*, où l'on voyoit un pillier tout d'une émeraude, c'est-à-dire, d'une prime d'émeraude, & un siége pour le Dieu, qui étoit d'une pierre précieuse, qu'on appelloit Eusébès. *Hercule* eut plusieurs Temples à Rome; entr'autres celui qui étoit proche du Cirque de Flaminius, qu'on appelloit le Temple du Grand *Hercule*, Gardien du Cirque; & celui qui étoit au Marché aux Bœufs. C'est dans ce dernier qu'il n'entroit jamais ni Chien ni Mouche, dit Pline; & la raison qu'en donne fort sérieusement Solin, c'est qu'*Hercule* en avoit fort anciennement fait la prière au Dieu Myagrus, ou Chasse-Mouches. Enfin il y avoit un fort beau Temple d'*Hercule* à Cadis, dans lequel, dit Strabon, on voyoit les *Colonnes d'Hercule*.

Hercule est ordinairement représenté sous la figure d'un homme fort robuste, avec la Massuë à la main, & couvert de la peau du Lion de Némée, peau invulnérable, & qui lui servoit, dit-on, de

Bouclier. Il a aussi quelquefois l'Arc & la Trousse, mais rarement le voit-on avec cette sorte d'armes. Il y a des Mythologues qui lui mettent la Corne d'Abondance sous le bras, & cela parcequ'il avoit coupé une Corne à Achéloüs, qui, pour la ravoir, fit présent à *Hercule* de la Corne d'Amalthée. On le trouve assez souvent couronné de feuilles de Peupliers blancs; parcequ'ayant fait la découverte de cet Arbre en Thesprotie, dans le Royaume d'Aidonée, où il voyagea, il en apporta des plans dans la Grèce, & affecta depuis ce temps-là, dit Pausanias, d'en porter des Couronnes. C'est pour cela que le Peuplier blanc lui étoit consacré, & que Virgile appelle cet Arbre le Peuplier d'*Hercule*. La Massuë d'*Hercule* étoit de bois d'Olivier; les Thézéniens en contoient un grand miracle; sçavoir, qu'après la mort d'*Hercule*, sa Massuë ayant été fichée en terre, avoit pris racine, & étoit devenuë un Arbre.

HÉRÈS,

Divinité des Héritiers. Quand il venoit à quelqu'un une succession, il faisoit un Sacrifice à cette Déesse en actions de grâces. On la surnommoit *Martea*, peut-être parceque le Dieu Mars fait

plus qu'aucun autre, vaquer des successions.

HÉRÉSIE.

Ce n'est pas par l'antiquité
Qu'on distingue l'Erreur d'avec la Vérité.
L'HÉRÉSIE la plus mortelle
Est presque aussi vieille qu'elle.

C'est la mère des fausses Doctrines, qui sont contraires à la véritable Église. On la représente vieille, par allusion à sa perversité invétérée. Ses cheveux hérissés marquent son obstination. Les Flammes qui lui sortent de la bouche, sont mêlées d'une épaisse fumée, & dénotent le danger de ses persuasions. On la peint nuë & décharnée, pour indiquer, qu'elle est privée de la Grâce vivifiante, & de toutes Vertus.

Le Livre rempli de Vipères, & ceux qu'elle tient dans sa main, désignent la méchanceté des erreurs qu'elle répand.

HERMANUBIS,

C'est-à-dire, Mercure Anubis, Divinité Égyptienne, dont la Statuë présentoit un corps d'homme avec une tête de Chien ou d'Épervier (ce sont les Symboles d'*Anubis*). Il tient à la main un Caducée, qui

désigne Mercure. D'autre fois l'*Hermanubis* est vêtu en habit de Sénateur, tenant d'une main un Caduçée, & de l'autres un Sèstre.

HERMAPHRODITE,

Fils de Mercure & de Vénus, comme le porte son nom, fut élevé, dit Ovide, par les Nayades, dans les antres du Mont Ida : son visage avoit, avec les traits de son père, la beauté & les grâces de sa mère. A l'âge de quinze ans, s'étant mis à voyager, il visita les principales Villes de la Lycie & de la Carie. Un jour qu'il étoit fatigué, il s'arrêta près d'une Fontaine, dont l'eau claire & paisible l'invita à se baigner : la Nayade qui présidoit à la Fontaine, le vit, en devint amoureuse ; & n'ayant pu le rendre sensible, pria les Dieux que leurs deux corps fussent tellement unis, que désormais ils n'en fissent plus qu'un, où les deux Sèxes seroient distingués. Il obtint aussi des Dieux à son tour, que tous ceux qui se laveroient dans la même Fontaine, éprouveroient le même sort que lui, & deviendroient Androgynes. Voici ce qui peut avoir donné lieu à cette Fable. Il y avoit dans la Carie, près de la Ville d'Halicarnasse, une Fontaine qui servoit à humaniser quelques

Barbares, qui étoient obligés d'y venir puiser de l'eau, aussi-bien que les Grècs; & ce commerce avec les Grècs, les rendit non-seulement plus polis, mais les fit encore donner dans le luxe de cette Nation voluptueuse. Voilà ce qui peut avoir donné à cette Fontaine la réputation de faire changer de Sèxe. C'est Vitruve qui donne cette explication. J'aime mieux la réflexion que fait Strabon à ce sujèt. Les hommes voluptueux, dit-il, pour se disculper, imputent aux Élémens ce qui procède du mauvais usage qu'ils font de leur opulence.

HERMATHÈNES,

Figure qui représentoit Mercure & Minerve, dont le nom Grèc est Athènes. On voit de ces Figures ayant d'une part l'Habit, le Casque & l'Égide de Minerve; & pour exprimer Mercure, c'est le Coq sous l'Aigrette, les Aîlerons sur le Casque, un Sein d'homme & la Bourse. Cicéron avoit fait venir de Grèce une *Hermathènes*, pour la placer dans son Gymnase, ou Salle d'Éxercice.

HERMÉRACLE,

Statuë composée de Mercure & d'Hercule, dont le nom Grèc étoit Héracle.

C'eſt un Hercule tenant d'une main la Maſſuë, & de l'autre la dépouille du Lion, ayant forme humaine juſqu'à la ceinture; & le reſte ſe termine en colonne quarrée. On mettoit communément les *Herméracles* dans les Académies où lieux d'Éxercices, parceque Mercure ou Hercule, c'eſt-à-dire, l'Adreſſe & la Force, doivent préſider aux Éxercices de la Jeuneſſe.

HERMÈS.

C'eſt le nom que les Grècs donnoient à Mercure, qui ſignifie, ſelon Diodore, Interprète ou Meſſager. Les Athéniens, & à leur éxemple les autres Peuples de la Grèce, & depuis les Romains, repréſentoient Mercure par une figure cubique, c'eſt-à-dire, quarrée de tous côtés, ſans pieds & ſans bras, & ſeulement avec la tête. Servius rend raiſon de cet uſage par une Fable. Des Bergers, dit-il, ayant rencontré Mercure ou *Hermès* endormi ſur une montagne, lui coupèrent les pieds & les mains, pour ſe venger de quelque chagrin qu'il leur avoit donné; c'eſt-à-dire, qu'ayant trouvé quelque Statuë de ce Dieu, ils la mutilèrent de cette manière, & en placèrent le tronc à la porte d'un Temple; de-là eſt venu peut-être

l'usage de placer ces *Hermès*, non-seulement à la porte des Temples & des Maisons, mais encore dans les Carrefours. C'est de ces *Hermès* Grècs qu'est venu l'origine des Termes que nous mettons aujourd'hui aux portes & aux balcons de nos Bâtimens, & dont nous décorons les Jardins publics.

Les Anciens faisoient souvent des Statuës dont la tête se détachoit du reste du corps, quoique l'un & l'autre fussent de même matière. Pour faire une nouvelle Statuë, ils se contentoient quelquefois d'en changer la tête; & nous voyons dans Suétone, qu'au lieu de briser les Statuës des Empereurs dont la mémoire étoit odieuse, on en ôtoit les têtes, à la place desquelles l'on mettoit celle du nouvel Empereur. De-là vient en partie, qu'on a trouvé depuis tant de têtes antiques sans corps, & tant de corps sans têtes.

HERM'HARPOCRATE,

Statuë de Mercure avec une tête d'*Harpocrate*. Celle-ci a des pieds & des mains, puisqu'elle a des aîles aux talons, ce qui désigne Mercure; & qu'elle mèt le doigt sur la bouche, Symbole d'*Harpocrate*. Il est assis sur une fleur de Lotus, tenant d'une main un Caduçée, & portant sur

la tête un fruit de pêcher, Arbre consacré à *Harpocrate*.

HERMION,

Divinité des anciens Germains. Il avoit été un de leurs Rois, & avoit mérité, par sa valeur & par sa sagesse, d'être mis au rang des Dieux de la Germanie après sa mort. On voyoit sa Statuë dans presque tous les Temples de ces contrées. Il étoit représenté en homme de guerre, tout couvert de fer, portant une Lance en sa main droite, une Balance à sa gauche, & un Lion sur son Bouclier.

HERMIONE,

Fille de Mars & de Vénus, épousa Cadmus, Roi de Thèbes. On dit que le jour des nôces, les Dieux abandonnèrent le Ciel pour assister au mariage de la belle *Hermione*. Junon seule de toutes les Déesses ne voulut point s'y trouver; elle haïssoit trop cette famille depuis l'enlèvement d'Europe. *Hermione* eut un fils nommé Polydore, & quatre filles, Ino, Agavé, Autonoë, & Sémelé. Toute cette famille fut extrêmement malheureuse; d'où on a imaginé cette Fable: que Vulcain, pour se venger de l'infidélité de Vénus, donna à *Hermione*, qu'elle avoit eu de Mars,

un Habit teint de toutes ſortes de crimes ; ce qui fit que tous leurs enfans furent des ſcélérats. *Hermione* & Cadmus, après avoir éprouvé beaucoup de malheurs par eux-mêmes, & dans la perſonne de leurs enfans, ſe virent changés en Serpens. On croit qu'*Hermione* n'étoit qu'une ſimple Chanteuſe de la Cour du Roi de Tyr, que Cadmus avoit débauchée. Le nom d'*Hermione* lui fut donné du Mont Hermon, entre Tyr & Sydon, près duquel elle demeuroit, lorſque Cadmus l'épouſa.

HERMOSIRIS.

Statuë d'Oſiris & de Mercure, avec les Attribus de ces deux Divinités : une tête d'Épervier avec un Aigle à ſon côté, Symbole d'Oſiris, & un Caduçée à la main pour Mercure.

HÉROS.

C'eſt le nom que les Grècs donnoient aux Grands Hommes qui s'étoient rendus célébres par une ſuite de belles actions, & ſur-tout par de grands ſervices rendus à leurs Concitoyens. Quelques Mythologues tirent le nom de *Héros* du mot Grèc *Amour*, pour marquer que les *Héros* étoient le fruit de l'Amour des Dieux pour des femmes mortelles, ou des Déeſſes

pour

pour les hommes. En effèt, tous les *Héros* Grècs paroissent issus de quelques Divinités. Après leur mort, leurs âmes s'élevoient, disoit-on, jusqu'aux Astres, séjour des Dieux, & par-là devenoient dignes des honneurs qu'on rendoit aux Dieux mêmes avec qui ils habitoient. Lucain leur assigne pour demeure la vaste étenduë qui se trouve entre le Ciel & la Terre. Le Culte qu'on rendoit aux *Héros*, étoit ordinairement distingué de celui des Dieux : celui-ci consistoit dans les Sacrifices & les Libations, pendant que celui des *Héros* n'étoit qu'une espèce de pompe funèbre, dans laquelle on célébroit le souvenir des exploits. C'est ce qu'Hérodote remarque bien en parlant des différens Hercules. On sacrifie, dit-il, à Hercule Olympien, comme étant d'une nature immortelle; & on fait à Hercule, fils d'Alcmène, comme à un *Héros*, plutôt des Funérailles, qu'un Sacrifice. Les Tombeaux des *Héros* étoient ordinairement entourés d'un Bois sacré, près duquel il y avoit un Autel qu'on alloit, en des temps marqués, arroser de Libations & charger de présens. C'est ce qu'on appelloit Monumens Héroïques. Tel étoit le Tombeau qu'Andromaque éleva à son cher Hector. Ce qui fait voir que la dis-

tinction entre le Culte des Dieux & celui des *Héros*, n'étoit pas toujours observée; puisque les Libations réservées aux Dieux se faisoient en l'honneur des *Héros* : *Libabat cineri Andromachæ.*

HERSÉ,

Fille de Cécrops, premier Roi d'Athènes, revenant un jour du Temple de Minerve, accompagnée des filles Athéniennes, attira sur elle les yeux de Mercure, & le rendit amoureux d'elle. Le Dieu comptant sur son mérite & sur sa bonne mine, se présenta sans déguisement au Palais de Cécrops, & demanda *Hersé* en mariage. Aglaure, sœur d'*Hersé*, en conçut de la jalousie, & empêcha Mercure d'entrer dans l'appartement de sa sœur : elle se mit sur la porte, & protesta qu'elle n'en sortiroit point qu'il ne se fut retiré. Le Dieu, après d'inutiles efforts pour la gagner, la frappa de son Caduçée, & la changea en une Statuë de pierre, dont la blancheur avoit été ternie par le venin de la jalousie.

HERTA.

C'est le nom que les anciens Germains donnoient à la Mère des Dieux. Dans une Isle de l'Océan, dit Tacite, (on croit que

c'est l'Isle de Rugen, dans la Mèr Baltique) dans cette Isle, il y a une Forêt appellée *Castum*, au milieu de laquelle est un Char couvert, consacré à cette Déesse, & auquel il n'y a qu'un certain Prêtre qui puisse toucher; parcequ'il sçait le temps que le Déesse qu'on y adore, vient dans ce lieu. Quand il sent la présence de la Déesse, il attèle des Bufles au Char, & le suit avec grande vénération. Tout le temps que dure cette Cérémonie, ce sont des jours de Fêtes; & par-tout où le Char va, on le reçoit avec beaucoup de solemnité. Il n'y a point alors de guerre, on tient les armes renfermées; on ne respire que la paix & le repos, jusqu'à ce que le Prêtre ait remis dans son Temple la Déesse rassasiée de la conversation des hommes. Alors on lave le Char, & les étoffes dont il est couvert; & les Ministres de la Cérémonie, qui ne sont que des Esclaves, servent de victimes, & sont jettés dans un Lac voisin. On croit que c'est la Terre qui étoit honorée sous ce nom.

HESPÉRIDES,

Filles d'Hespérus, frère d'Atlas: on n'en compte que trois ordinairement, Églé, Aréthuse, & Hyperthuse; quelques-uns en mettent une quatrième qu'ils

appellent Érythie. La Fable dit, que Junon, à son mariage, donna à Jupiter des Pommiers qui portoient des Pommes d'or. Ces Arbres furent placés dans le Jardin des *Hespérides*, sous la garde d'un Dragon qui étoit fils de Thyphon, & qui avoit cent têtes, & autant de différentes voix; ce Gardien étoit toujours alèrte pour empêcher qu'on n'approchât du Jardin. Eurysthée commanda à Hercule d'aller chercher ces Pommes. Hercule s'adressa à des Nymphes qui habitoient auprès de l'Éridan, pour apprendre d'elles où étoient les *Hespérides*. Ces Nymphes le renvoyèrent à Nérée; Nérée à Prométhée, qui lui apprit & le lieu & ce qu'il y devoit faire. Hercule se transporta donc dans la Mauritanie, tua le Dragon, & apporta les Pommes d'or à Eurysthée. D'autres disent qu'Hercule fut renvoyé à Atlas, pour le prier de lui procurer ces Pommes, s'offrant de soutenir le Ciel en sa place, tandis que le même Atlas iroit chez les *Hespérides*. On voit dans un Médaillon du Roi, Hercule cueillant les Pommes sur un arbre entortillé d'un Serpent qui baisse la tête, comme s'il venoit de reçevoir un çoup de massuë. » Les sentimens des My- » thologues sont fort partagés au sujèt de » ces Pommes, dit Diodore; car les uns

» disent qu'il croissoit effectivement des » Pommes d'or en certains Jardins d'Afri- » que, qui appartenoient aux *Hespéri-* » *des* ; mais qu'elles étoient gardées par » un épouvantable Dragon, qui veilloit » sans cesse. D'autres prétendent que les » *Hespérides* possédoient de si beaux trou- » peaux de Brebis, que, par une licence » poëtique, on leur avoit donné le sur- » nom de dorées, comme on l'avoit donné » à Vénus à cause de sa beauté. Quelques- » uns enfin ont écrit que ces Brebis étoient » d'une couleur particulière, qui tiroit sur » l'or ; & que par le Dragon il falloit en- » tendre le Pasteur qui gardoit ces Brebis, » homme très-fort & très-courageux, & » qui avoit coutume de mettre à mort « tous ceux qui entreprenoient de lui ra- » vir quelques pièces de son troupeau. Ce » qu'il y a de certain, ajoute-t-il, c'est » qu'Hercule ayant tué le Gardien de ces » Brebis ou de ces Pommes, les apporta » à Eurysthée. »

Quant aux *Hespérides*, Diodore les confond avec les Atlantides, à qui il donne pour mère *Hespéris*, d'où elles furent appellées *Hespérides*. Comme elles étoient, dit-il, d'une beauté & d'une sagesse peu commune ; Busiris, Roi d'Égypte, sur leur réputation, conçut le dessein de les enle-

ver ; il commanda à des Pirates d'entrer dans leur pays, & de les lui amener. Ces Pirates ayant trouvé les *Hespérides* qui se divertissoient dans leurs Jardins, se saisirent d'elles, & s'étant enfuis au plus vîte dans leurs Vaisseaux, ils les embarquèrent avec eux. Mais Hercule les ayant surpris pendant le temps qu'ils mangeoient près du rivage, & ayant appris de ces jeunes Vierges le malheur qui leur étoit arrivé, il tua tous leurs Ravisseurs, & rendit les *Hespérides* à leur père Atlas. Ce Prince reconnoissant donna à Hercule les Pommes qu'il étoit venu chercher.

Hêtre.

Fagus, Arbre consacré à Jupiter, à cause de la Fable de Dodone. Dans les grandes solemnités, on ornoit les Autels de ce Dieu avec des feuilles de *Hêtre*.

Heures.

Hésiode dit qu'elles sont filles de Jupiter & de Thémis, & les appelle Eunomie, Dicé & Irène ; c'est-à-dire, le *bon ordre*, la *Justice* & la *Paix*. Les Grècs n'admettoient donc que trois *Heures* ou trois Saisons ; c'étoit le Printemps, l'Ésté, & l'Hyver ; & donnoient quatre mois à chacune. Homère décrit ainsi les fonctions

des *Heures*. « Le ſoin des Portes du Ciel » eſt commis aux *Heures* ; elles veillent » depuis le commencement des temps à » la garde du Palais de Jupiter ; & lorſ- » qu'il faut ouvrir ou fermer ces Portes » d'éternelle durée, elles écartent ou rap- » prochent ſans peine le nuage épais qui » leur ſert de barrière. » Le Poëte entend par le Ciel, cette grande région de l'eſpace éthéré, que les Saiſons ſemblent gouver- ner : elles ouvrent le Ciel, quand elles diſſipent les nuages ; & elles le ferment, lorſque les exhalaiſons de la terre ſe con- denſent en nuées, & nous cachent la vûë du Ciel & des Aſtres. Les Poëtes donnent encore aux *Heures* le ſoin de l'éducation de Junon ; & dans quelques Statuës de cette Déeſſe, on repréſente les *Heures* au- deſſus de ſa tête. Les *Heures* étoient re- connuës pour Déeſſes à Athènes, où elles avoient un Temple. Les Athéniens, dans les Sacrifices qu'ils leur offroient, dit Athénée, faiſoient bouillir les viandes, & jamais rotir. Ils prioient les Déeſſes de leur donner une chaleur modérée, afin qu'avec le ſecours des pluies, les fruits de la terre vinſſent plus doucement à matu- rité. Ce fut Amphictryon, Roi d'Athènes, qui leur bâtit ce Temple. Ayant appris de Bacchus à tremper le vin, dit Athénée,

ceux qui prirent cette leçon, marchèrent droit depuis ce temps-là ; au lieu qu'ils marchoient auparavant tout courbés, quand ils buvoient le vin pur. En reconnoiſſance, le Roi érigea un Autel à Bacchus, *qui va droit*, dans le Temple des *Heures*, qui nourriſſent les fruits de la Vigne : près de cet Autel, il en fit un autre aux Nymphes Déeſſes des Eaux : c'étoit une leçon aux Buveurs, qu'il falloit tremper le vin.

ÉNIGME XLV.

Filles du Dieu du Jour, nous formons notre père,
Et n'exiſtons jamais enſemble un ſeul moment.
Sujettes pour toujours à ce Deſtin ſévère,
Nous nous fuyons, Lecteur, pour ton arrangement.

HEURES DU JOUR.

PREMIÈRE.

On peint une jeune fille. Elle a ſur le front un toupèt de cheveux blonds, qui s'agite au gré des vents : ſon vêtement ſuccinct eſt couleur de roſe ; il eſt alluſif aux couleurs dont le Ciel ſe peint à la naiſſance du jour. On donne à cette figure des aîles de Papillon. Comme les *Heures* étoient, ſelon les Anciens, gouvernées par

les Planètes, celle-ci tient le ſigne du Soleil, & un Bouquèt de Roſes épanouies.

Ovide parle de cette *Heure*, lorſqu'il dit :

Nox ubi tranſierit, Cœlumque rubeſcere primo
Cœperit.

HEURES DU JOUR.

SECONDE.

Jeune fille aîlée comme la précédente. Ses cheveux ſont d'un blond plus foncé; ſon vêtement eſt couleur d'or, entouré de quelques légers nuages alluſifs aux vapeurs que le Soleil attire à lui dans cette *Heure.* Elle tient le Signe de Vénus, & pluſieurs Tourneſols.

Lucain fait ſans doute alluſion à cette *Heure*, lorſqu'il dit :

. . . . *Sed nocte fugata*
Lætum nube diem jubuos extulit . . . . .

HEURES DU JOUR.

TROISIÈME.

Les cheveux de celle-ci ſont bruns ; ſa draperie eſt de couleur changeante blanche & rouge, mais le blanc y domine ; parceque la lumière du Soleil s'accroît pour nous, à meſure qu'il s'élève ſur

notre horison. Elle tient le Signe de Mercure, & un Cadran solaire qui marque la troisieme *Heure*.

Ovide, au sixième Livre des Métamorphoses, parle de cette *Heure* en ces termes :

. . . . *Ut solet aer*
Purpureus fieri, cum primum aurora movetur,
Et breve post tempus candescere solis ab ortu.

HEURES DU JOUR.

QUATRIÈME.

Cette *Heure* est la plus propre pour cueillir les Simples ; le Soleil les ayant suffisamment séchées de l'humidité de la nuit. Elle tient une Fleur d'Hyacinthe, & le Signe de la Lune. Son vêtement est blanc sans nuances, parceque le Soleil ayant dissipé les vapeurs, le jour est plus clair : c'est ce qui fait dire à Ovide, au quatrième Livre des Métam.

. . . . *Cum puro intendissimus orbe*
Opposita specu'i refertur imagine Phœbus.

HEURES DU JOUR.

CINQUIÈME.

La draperie de cette figure est de couleur blanche mêlée de citron, pour mar-

quer que le Soleil se dore à mesure qu'il approche du milieu de sa course. Elle tient le Signe de Saturne.

Les Vers suivans lui conviennent, étant celle qui précède le Midi.

Aurea cùm primum nobis effulserit hora,
Quæ medium soli describit in æthere gallem.

HEURES DU JOUR.

SIXIÈME.

Celle-ci se présente presqu'en face & à plomb. Sa draperie est rouge & enflammée ; le Soleil étant dans sa plus grande ardeur à l'heure de midi. C'est pourquoi Lucain dit :

Quasque dies medius flagrantibus æstuat horis.

Elle tient le Signe de Jupiter, & une Plante de Lotus.

Les Naturalistes ont remarqué que cette Plante, qui naît dans l'Euphrate, suit le cours du Soleil, s'élevant hors de l'eau à mesure qu'il s'élève, & s'y replongeant à mesure qu'il s'abaisse. Selon Pline, elle est faite comme une Plante de Féve ; ses Fleurs sont blanches, & son fruit est semblable au Pavot.



Heures du Jour.

Septième.

Le Soleil ayant passé l'*Heure* du Midi, perd de son ardeur, & commence à décliner ; ainsi cette *Heure* est vêtuë de couleur d'Orange, mais tirant encore sur le rouge. Elle tient le Signe de Mars & une Plante de Lupin.

Selon Pline, cette Plante est si amie du Soleil, qu'elle suit toujours son cours ; & dans les temps nébuleux, son aspect indique l'*Heure* aux habitans de la campagne.

Primum omnium cum sole quotidie circumagitur, Horasque agricolis etiam nubile demonstrat.

Heures du Jour.

Huitième.

Pour suivre l'ordre de la diminution de la lumière, comme on a suivi l'ordre de son augmentation ; cette *Heure* est vêtuë d'une étoffe changeante orange & blanc. Elle tient le Signe du Soleil, & un Cadran solaire, qui marque la huitième *Heure*.



HEURES DU JOUR.

NEUVIÈME.

Par allusion au cours du Soleil, les attitudes qu'on a données aux *Heures* depuis son lever jusques à son midi, sont toutes en s'élevant ; par la même raison, depuis le midi jusqu'au soir, les attitudes vont en s'inclinant vers l'Horizon. Celle-ci est vêtue de couleur citron, tient le Signe de Vénus & un Rameau d'Olivier : cet Arbre retourne ses feuilles pendant le Solstice, selon la remarque de Pline, & autres Auteurs.

HEURES DU JOUR.

DIXIÈME.

La couleur du vêtement de cette figure est jaune tirant sur le brun : elle tient le Signe de Mercure & une Branche de Peuplier. Cet Arbre a la même faculté que l'Olivier, dont on a parlé au sujet précédent.

HEURES DU JOUR.

ONZIÈME.

Cette *Heure* étant plus proche du déclin du jour, que les précédentes, préci-

pite son vol davantage. Sa draperie est jaune obscure. Elle tient le Signe de la Lune, & un Clepsydre; Horloge d'eau, qui indique l'*Heure* sans le secours du Soleil.

Ces sortes d'Horloges servoient anciennement à limiter le temps aux déclamations des Orateurs, ainsi que le dit Cicéron au troisième Livre *de Orat.*

At hunc non declamator aliquis ad Clepsydram
Latrare docuerat.

HEURES DU JOUR.

DOUZIÈME.

Cette dernière, en attitude de se plonger derrière l'horizon, indique le coucher du Soleil. Sa drapérie est violette tirant sur le noir. Elle tient le Signe de Saturne, & une Branche de Saule.

Jamque diem admétas defessis Phœbus Olympo
Impellebat equis, fuscabat & hesperus umbra
Paulatim infusa properatim ad litera currum.

Sil. Ital. Lib. 2.

ÉNIGME XLVI.

Je fais taire au Palais le célèbre Avocat,
Qu'avec plaisir souvent écoute le Sénat;

Je chasse le Traitant du Bureau de Finance,
    Où je l'ai moi-même appellé.
Le Reclus que soumet l'austère pénitence,
    Attend mes Loix pour être flagellé.

Je termine à la fois cent diverses affaires;
Je dis la même chose aux sages comme aux fous;
Et tandis qu'à l'Amant j'annonce un rendez-vous,
J'avertis un Dévot de faire sa prière.

Heures de la Nuit.

Première.

On représente les *Heures de la Nuit* comme celles du Jour, avec des aîles, & en action de voler. Elles ne diffèrent que par leurs Attributs, & par la couleur de leurs draperies.

Le vêtement de cette première est de la couleur de l'Horizon pendant le Crépuscule du soir. Elle tient le Signe de Jupiter, & une Chauve-souris.

Jamque dies exactus erat, tempusque subibat,
Quod tu nec tenebras, nec posses dicere lucem;
Sed cum luce tamen dubiæ confinia noctis.

Ovid. Metam. Lib. 4.



HEURES DE LA NUIT.

SECONDE.

Cette ſeconde eſt vêtuë de couleur griſe tirant ſur le noir ; parceque le Soleil s'éloignant de plus en plus de notre Hémiſphère, les objèts s'obſcurciſſent. Elle tient le Signe de Mars & une Chouette.

Ce que dit Virgile au deuxième Livre de ſon Énéide, convient à cette *Heure.*

Veſtitur interea Cœlum, & ruci Oceano nox,
Involvens umbra magna terramque, polumque.

HEURES DE LA NUIT.

TROISIÈME.

On donne à celle-ci pour Attribut un Hibou : cet Oiſeau eſt différent de la Chouette, ayant une eſpèce de barbe au-deſſous de ſon bèc : c'eſt ſans doute pour cela que les Italiens le nomment *Barbagianni.* Elle tient le Signe du Soleil. Sa draperie eſt noir clair.

Voyez la Métamorphoſe d'Aſcalaphe, fils de d'Orphne en *Barbagianni*, dans Ovide, au cinquième Livre.

. . . . *Soluſque ex omnibus illud*
Aſcalaphus vidit, quem quondam dicitur Orphne,

Inter avernales haud ignotissima Nymphas,
Ex Acheronte suo furvis peperisse sub antris
Vidit & indicio reditum crudelis ademit.
Ingemuit regina herebi, testemque profanum
Fecit avem : sparsumque caput phlegethontide
Lympha,
In rostrum, & plumas, & grandia lumina vertit.

Vide reliqua.

HEURES DE LA NUIT.

QUATRIÈME.

La draperie de cette Figure est d'un noir encore plus clair que celle de la précédente ; parceque les Feux célestes qui brillent la nuit, prennent plus de force à mesure que le Soleil est plus sous l'Horizon. Elle tient le Signe de Vénus, & un Horloge à sable.

HEURES DE LA NUIT.

CINQUIÈME.

Les Attributs qu'on donne à cette cinquième Figure, sont le Signe de Mercure, & le Bouquèt de Pavots ; parceque dans cette *Heure* le Sommeil prend sa force. Virgile dit du Pavot :

Spargens humida mella soporiferumque papaver.

Sa draperie est de la même couleur que celle de la Figure précédente.

HEURES DE LA NUIT.

SIXIÈME.

Cette sixième *Heure* est drapée d'une Étoffe noire, pour marquer la force des ténèbres, & l'entier assoupissement des sens. Elle tient le Signe de la Lune, & un Chat. Cet Animal a la faculté de voir pendant la nuit, & les prunelles de ses yeux croissent ou diminuent selon que croît ou diminuë la lumière qu'il apperçoit.

Nox ubi jam media est, somnus silentia præbet,
Et canis, & variæ conticuistis aves.

Ovid. 5. Fast.

HEURES DE LA NUIT.

SEPTIÈME.

Son vêtement est bleu tirant sur le noir. Elle tient le Signe de Saturne, & un Blaireau : cet Animal très-dormeur lui convient, parceque dans cette *Heure* le Sommeil est dans sa plus grande force.

Nox erat, & placidum carpebant fessa soporem.
Corpora per terras ; sylvæque, & sæva quierant

Æquora : cum medio volvuntur ſidera lapſa ;
Cùm tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres.

Virg. Æneid. Lib. 4.

HEURES DE LA NUIT.

HUITIÈME.

Cette *Heure* tient le Signe de Jupiter. Sa draperie eſt d'un bleu moins foncé que la précédente. On lui donne pour Attribut un Loir, petit Animal fait preſque comme un Rat, excepté que ſa queuë eſt panachée : il eſt fort dormeur ; ce qui a fait dire à Martial :

Somniculoſos ille porrigit Glires.

HEURES DE LA NUIT.

NEUVIÈME.

On habille celle-ci de violèt, parcequ'elle commence à approcher du matin. Elle tient le Signe de Mars, & un Chathuant.

HEURES DE LA NUIT.

DIXIÈME.

Comme cette *Heure* eſt plus proche de l'Aube du Jour, que la précédente, ſa

draperie eſt d'un violèt plus clair. Elle tient le Signe du Soleil, & une Pendule, au-deſſus de laquelle eſt la Clochette pour ſonner l'*Heure*.

HEURES DE LA NUIT.

ONZIÈME.

L'Attribut de cette *Heure* eſt un Coq. Cet Animal chante toujours une heure avant le Crépuſcule du matin. Elle tient le Signe de Vénus, & ſa draperie eſt bleuë.

HEURES DE LA NUIT.

DOUZIÈME.

Le Signe de Mercure eſt l'Attribut de cette dernière *Heure* de la Nuit. Elle vole en ſe précipitant derrière l'Horizon. Sa draperie eſt bleuë, mêlée de blanc & de violèt. Elle tient un Cigne; cet Oiſeau fait alluſion à la clarté du Jour, par la blancheur de ſon plumage.

. . . . Pareſcentibus umbris
Longa pepercuſſo nituere crepuſcula Phœbo.

HIBOU.

Oiſeau de nuit conſacré à Minerve, comme Symbole de la Vigilance, en ce

qu'il veille pendant la nuit. Il passoit pour un Oiseau de mauvais augure. Dans Virgile, un *Hibou* solitaire perché sur le toit du Palais, effraye Didon par ses gémissemens funèbres. Ascalaphe est changé en *Hibou*, Oiseau qui n'annonce que des malheurs, dit Ovide.

HIDROGRAPHIE.

Je suis une Sçience à plusieurs inconnuë ;
Voici ce que je fais : je montre quelles Mèrs
Entourent ce vaste Univers ;
Quels sont leurs noms, leurs bras, quelle est leur étenduë.

L'*Hidrographie* est représentée sous la figure d'une vieille femme vêtuë d'une robe de gase d'argent ; Symbole de l'Eau, & de son mouvement. Le principal objèt de cet Art consiste en la description de la Mèr, dont elle prend les dimensions avec la Boussole qui est à ses pieds. Sa tête est entourée d'Étoiles. Elle tient de la main droite une Carte marine, & de la gauche un Navire.

HIÉRAX,

Jeune homme qui fut changé en Épervier. Mercure, déguisé en Berger, ayant endormi Argus au son de sa Flûte, se

préparoit à enlever la Vache Io, pendant le ſommeil de ſon Gardien : mais *Hiérax*, dit la Fable, ſurvint imprudemment, & réveilla Argus. Alors Mercure ne pouvant plus faire ſon vol en cachette, tua Argus, & changea *Hiérax* en Épervier.

HIÉROGLYPHES.

Premiers ſignes ou caractères dont les hommes, & ſur-tout les Égyptiens, ſe ſont ſervis autrefois pour exprimer leur penſée ſans le ſecours de la parole ; c'eſt-à-dire, qu'on peignoit des Animaux, des Plantes, des Pierres précieuſes, quelquefois les Inſtrumens & les Outils qui ſervent au détail des Arts, plus ſouvent encore diverſes parties du corps humain. C'eſt là ſur-tout qu'on trouvoit une abondante moiſſon d'*Hiéroglyphes*, & par le grand nombre de pièces dont eſt compoſée cette machine admirable, & par les attitudes différentes où ces pièces peuvent ſe trouver les unes envers les autres : ce qui fourniſſoit des manières toujours nouvelles de parler aux yeux, & de peindre ſes penſées. Pour montrer, par exemple, que rien n'échappe, au Tout-Puiſſant, à celui qui écoute & qui voit tout, on repréſentoit des Yeux & des Oreilles ſur les murs des Temples, & principalement au Frontiſ-

pice. Pour écarter la foule des importuns de la maison d'un Ministre ou d'un Ambassadeur, on peignoit sur la porte un Vieillard les yeux baissés, & un doigt dans la bouche. Pour marquer un homme qui a beaucoup voyagé, & que ses voyages ont rendu plus sçavant & plus vertueux, on représentoit un Pêcher chargé de fruits. Le secret de l'*Hiéroglyphe* est fondé sur le caractère particulier de cet Arbre, qui réussit moins dans la Perse, qu'on peut regarder comme son pays natal, que dans tous les autres où il est transplanté. Ce n'étoit pas seulement à de pareilles Inscriptions que se bornoient les Figures Hiéroglyphiques; on s'en servoit encore pour composer des discours suivis & détaillés, pour les mieux graver dans la mémoire. Clement d'Aléxandrie en rapporte un, qu'on voyoit au Portail d'un des Temples de Diospolis en Égypte. « D'un » côté, paroissoit un Enfant, Symbole de » la Naissance; un Vieillard, Symbole de » la Mort; un Vautour, Symbole de la » Divinité; un Poisson, Symbole de la » Haine : & de l'autre côté, s'élançoit un » affreux Crocodile, Symbole de l'Effron- » terie & de l'Impudence, parceque cet » Animal amphibie, vit également sur » terre & dans l'eau. » En rapprochant

toutes les Figures l'une de l'autre, on trouvoit ce qu'elles ſignifioient : *O vous, qui naiſſez & qui mourez, ſongez que Dieu hait ceux dont le front large ne rougit jamais.* Ces Figures Hiéroglyphiques des Égyptiens ont donné lieu à beaucoup de Fables de notre Mythologie.

Origine des Hiéroglyphes.

Joſeph, au Livre premier, Chapitre troiſième des Antiquités Judaïques, dit, que c'eſt aux enfans de Sèth que l'on doit la Sçience de l'Aſtrologie; parcequ'ils avoient appris d'Adam, que le monde périroit par l'Eau & par le Feu. La crainte qu'ils eurent que cette Sçience ne ſe perdit avant que les hommes euſſent le temps de s'en inſtruire, les porta à bâtir deux Colonnes; l'une de briques, l'autre de pierres, ſur leſquelles ils gravèrent les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes; afin que ſi le Déluge ruinoit la Colonne de briques, celle de pierres ſubſiſta, pour tranſmettre à la Poſtérité la mémoire de ce qu'ils avoient écrit. Joſeph ajoute que cette Colonne ſe voyoit encore de ſon temps dans la Syrie. A la vérité, ce fait ne laiſſe pas d'être contredit, parcequ'il n'eſt pas certain que les enfans de Sèth ayent habité la Paleſtine; mais cela prouve toujours que

que, dès ce temps-là, il y avoit quelque manière de Gravûre ou d'Inſcription.

Voſſius demande auſſi comment les Iſraëlites auroient pû lire la Loi, ſi l'Écriture n'eût été connuë auparavant. Ceux qui diſent que Moyſe en eſt le premier Auteur, cherchent la réponſe dans Saint Auguſtin, qui dit que Moyſe établit des Maîtres pour les inſtruire : *Moïſes in populo Dei conſtituit qui docendis litteris præeſſent, priuſquam divinæ Legis ullas litteras noſſent* (1). Jugez ſi cette réponſe eſt concluante contre Voſſius, ſi ces Maîtres, que Saint Auguſtin ſuppoſe établis par Moyſe, ſont une preuve qu'il n'y eût point de lettres & de caractères avant ce Prophète. Comme tout le Peuple étoit obligé de lire la Loi, & même de la tranſcrire, il falloit bien des Maîtres pour inſtruire les particuliers ; comme il en faut encore aujourd'hui parmi nous pour diſpoſer les hommes aux Sçiences les plus communes, & aux affaires les moins importantes. On peut dire ſeulement que la connoiſſance des lettres étoit fort rare parmi des Peuples qui faiſoient leur occupation de l'Agriculture, & qui ne connoiſſoient preſque point d'autre Vie, que

(1) *Aug. de Civit. L. 18. C. 39.*

la Pastorale ; car elles ne se sont répanduës que peu à peu parmi les Nations.

L'opinion la plus commune des Grècs, est que les lettres leur sont venuës des Phéniciens. Hérodote dit aussi, que les Ioniens nommoient les Livres *Diphtères ;* parcequ'on écrivoit sur des peaux de Chèvre, & qu'ils appelloient les lettres, *Phéniciennes* (2), parcequ'on tenoit que Cadmus les avoit apportées de Phénicie ; sur quoi l'on ne peut oublier ces Vers célèbres de Lucain :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris,
Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat, & saxis tantum volucresque feræque
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.

On voit par-là, qu'avant que la manière commune d'écrire fut inventée, les Égyptiens écrivoient sur les rochers par les Figures des Animaux ; langage muèt, auquel ils avoient attaché des significations arbitraires.

Quinte-Curce, parlant de la fameuse Ville de Tyr, dit aussi que les Phéniciens ont inventé les lettres, ou qu'ils en ont montré l'usage ; *Si famæ libet credere,*

(2) *Diod.*

hæc gens litteras aut docuit, aut didicit (3). Quoi qu'il en ſoit, elles y étoient fort anciennes ; car Cicéron ne veut pas qu'on doute que la Grèce n'ait eu des Poëtes qui ont écrit avant Homère ; & Eusèbe, dans la *Prép. Évang.* nomme Linus, Philemon, Thamire, Amphion, Orphée, Muſée, Épiménides, & pluſieurs autres, dont les Ouvrages ne ſont pas venus juſqu'à nous.

Ces lettres que Cadmus avoit appriſes aux Grècs, on tient qu'Évandre Arcadien les porta en Italie ; & à ce ſujèt, *Petrus Crinitus*, dans ſes Poëſies *de honeſta Diſciplina*, & *Lilius Giraldus*, dans ſon Hiſtoire des Poëtes Grècs & Latins, rapportent des Vers trouvés dans un vieux manuſcrit, dont Voſſius fait auſſi mention.

Primus Hèbræas Moſes exaravit litteras,
Mente Phœnices ſagaci condiderunt atticas,
Quas Latini ſcriptitamus, edidit Nicoſtrata.

Cette Nicoſtrate étoit la mère d'Évandre, & c'eſt le ſentiment de Tite-Live : *Evander tum ea profugus ex Peloponeſo autoritate magis quàm imperio regebat loca, venerabilis vir miraculo litterarum rei novæ inter rubes artium homines* (4).

(3) *Q. Curt. L.* 4, *C.* 4.
(4) *Lib.* 1, *ab urbe cond.*

Pline dit aussi que Cadmus donna seize lettres aux Grecs, que les anciennes lettres Ioniques étoient semblables aux caractères Phéniciens, & que les anciens caractères sont presque les mêmes dont se servoient les Latins (5). Et Scaliger, sur les Chroniques d'Eusèbe, prétend que les lettres Assyriennes & Phéniciennes sont les mêmes que les Samaritaines, dont les Juifs se sont servis avant la captivité de Babylone.

Toujours est-il certain qu'en Égypte, les caractères étoient fort anciens. Diodore de Sicile dit, que les Égyptiens s'en disoient les Inventeurs, après s'être servis long-temps des Figures des Animaux pour exprimer leurs pensées. *Asserunt Ægyptii litteras, Astrorum cursus, Geometriam, Artesque plurimas abs se fuisse inventas, nonnulli has in Ægypto invenisse quemdam nomine Menona affirmant; sed apud eos Animalium effigies loco litterarum erant* (6). Mais il falloit que les lettres y fussent bien anciennes, puisque nous apprenons de Tacite, au Livre second de ses Annales, que Germanicus visita les grandes ruines de l'ancienne Thèbes, où se voyoient encore en caractères Égyptiens

(5) *Scal. p.* 110.
(6) *Diod. Sic. Lib.* 1.

gravés sur des obélisques, les marques de sa première opulence : *Mox visit veterum Thebarum magna vestigia, & manebant structis molibus litteræ Ægyptiæ priorum opulentiam complexæ* (7). On y lisoit les Tributs que payoient ces Peuples, le Poids de l'Or & de l'Argent, le Nombre des Chevaux & des Armes, l'Yvoire & les Parfums pour les Temples, l'Impôt du Froment & des autres Biens des Hommes. Un ancien Prêtre fut chargé d'expliquer ces Inscriptions ; car, comme le remarque Diodore de Sicile, les seuls Prêtres Égyptiens avoient l'intelligence des Lettres sacrées : *Litteras, quas appellant, soli Sacerdotes norunt* (8) : & c'est une preuve que la connoissance des lettres y étoit parvenuë depuis long-temps. On lit aussi dans Valère-Maxime, que Pythagore étant en Égypte, y apprit les caractères Égyptiens ; & qu'ayant lû les Livres de leurs Prêtres, il y trouva l'Histoire d'un grand nombre de siècles : *Pythagoras Ægyptum petiit, ubi litteris gentis ejus assuefactus præteriti ævi Sacerdotum Commentarios scrutatus, innumerabilium sæculorum observationes cognovit* (9).

(7) *Tac. Ann. L.* 2, *C.* 60.
(8) *Diod. Sic. L.* 4, *C.* 1.
(9) *Valer. Max. L.* 8. 7.

A l'égard des lettres, si ce qu'en a dit Saint Clément d'Aléxandrie est vrai, que les Égyptiens en avoient de deux sortes, les communes & les *Hiéroglyphiques* ; il n'est pas moins certain, par le témoignage de Diodore de Sicile, que, comme les Égyptiens étoient Inventeurs des caractères communs, ils reconnoissoient les Éthiopiens pour les Auteurs des *Hiéroglyphes* : mais son texte est trop précieux, pour ne pas le traduire ici.

« Les Égyptiens (*dit ce docte Historien*) » ont reçu des Éthiopiens leurs Lettres sa- » crées ; les communes sont de leur in- » vention : tous peuvent apprendre ces » dernières ; les Prêtres seuls possèdent la » lecture des *Hiéroglyphes*, & ils la tien- » nent de père en fils, l'apprenant en par- » ticulier. Les Lettres des Éthiopiens, qui » sont celles que les Égyptiens appellent » *Sacrées*, sont des ressemblances d'Ani- » maux, de parties du corps de l'homme, » d'Instrumens, sur-tout de ceux des For- » gerons : leurs mots ne s'expliquent pas » par la composition des syllabes, ni par » les Lettres d'un Alphabèt ; ils ne sont » que des images, à la vûë desquelles la » chose qu'ils signifient se représente à l'es- » prit : ils peignent donc un Épervier, par » éxemple, un Crocodile, un Serpent,

» l'Œil, la Main, le Visage, & autres
» choses de cette nature. L'Épervier mar-
» que la Vîtesse, parceque cet Oiseau vole
» avec plus de rapidité qu'aucun autre ; le
» Crocodile signifie toujours le mal ; l'Œil
» est mis chez eux pour le Conservateur,
» soit de la Justice, soit du Corps dont
» il est membre. Chaque partie a une
» signification qui lui est propre : la Main
» droite avec des doigts étendus, est la
» marque de la Libéralité ; la gauche avec
» des doigts repliés, exprime l'épargne de
» l'Avarice. Il faut porter le même juge-
» ment du reste, & des divers Instrumens.

Ce passage de Diodore de Sicile n'est-il pas une preuve manifeste de l'ancienneté des Éthiopiens, vû le temps auquel ils ont été connus ? Car enfin voilà la première de toutes les Écritures, l'Écriture des Peuples naissans, celle que les Espagnols trouvèrent chez les Méxicains ; comme il paroît par l'Histoire Méxicaine, & le Livre Méxicain imprimé dans M. Thévenot ; celle des premiers Chinois, comme on le voit par la *China illustrata* de Kircher, par les Relations de plusieurs autres Sçavans, comme *Semedo*, *Trigaut*, *Martini* ; & sur-tout par les Dictionnaires Chinois que nous avons entre les mains.

Mais voici sur l'Égypte, un Paradoxe

que l'amour de la nouveauté & de la singularité a fait naître. Tous les Auteurs Grècs, Latins, Modernes, de toutes les Nations sçavantes, ont soutenu comme une vérité incontestable, que les Égyptiens se servoient d'*Hiéroglyphes* pour écrire ; ou plutôt, on n'en a jamais douté. Quelques-uns seulement ont dit que les Prêtres Égyptiens les employoient pour cacher au Public leurs Sçiences & leur Religion : d'autres en soutenant que ce n'étoit pas le but que les Égyptiens se proposoient, ont prétendu que cette espèce d'Écriture a dû être celle dont les premiers hommes se sont servi. Qui croiroit que sur cette incertitude de l'usage secrèt ou public des *Hiéroglyphes*, un Auteur moderne conclut, que les Figures appellées ainsi, n'ont dans l'origine été employées, que pour servir d'ornement aux Monumens sur lesquels on les gravoit ? Il n'y a donc point eu d'Écriture *Hiéroglyphique* ? Quelle étrange conclusion ! Toutes les choses sur lesquelles les sentimens sont partagés, pourroient par-là être regardées comme fausses. Dire que les *Hiéroglyphes* sont des ornemens aux Aiguilles & aux Pyramides, est un sentiment qui ressemble assez à celui de l'Auteur de la nouvelle Édition du sçavant Ouvrage de Hyde ; où l'on prétend que

ces espèces de Lettres en forme de coins ou de clous qui se trouvent sur les Monumens de Persépolis, & dont on apperçoit des naissances sur les Légendes des Médailles des Parthes, sont des ornemens d'Architecture, parceque jusqu'à présent on n'a pu les expliquer. Ce sont là des moyens de résoudre aisément les difficultés.

Entrons dans quelque détail sur cette Dissertation singulière. Dès le commencement, l'Auteur observe, que parmi ces Figures, il peut y en avoir eu quelques-unes destinées à marquer quelque évènement; d'autres à représenter des Prêtres ou des Divinités, comme nos Statuës sur les Portails de nos Églises; mais, ajoute-t-il, elles n'ont jamais été inventées pour peindre les idées. Qu'il pense avec Stillingfleét, avec Wilkins, & avec d'autres, que les *Hiéroglyphes* sont inutiles, cela est indifférent. Il vient ensuite à la définition de l'Écriture, d'où il conclut que les Égyptiens ont pû se servir de Symboles, sans avoir une Écriture *Hiéroglyphique*. Le Symbole est le signe d'une chose cachée; telles sont les Figures d'Animaux, pour représenter quelques actions particulières ou quelques qualités : mais ces Symboles n'ayant aucune liaison entre eux,

ils ne pouvoient former une Écriture.
Telle est, par éxemple, la Statuë de Louis le Grand, à la place des Victoires, & qui représente les Nations vaincuës par ce Prince.

L'Auteur auroit dû définir ici ce qu'il entend par liaison. S'il n'en trouve point dans l'Inscription de Saïs, quelle est la liaison qu'il entend ? Cette Inscription exprimoit ce sens : *Vous, qui entrez dans le monde, & qui en sortez, sçachez que les Dieux haïssent l'imprudence.* Voilà des idées bien liées : l'est-elle moins dans les *Hiéroglyphes* ou dans les Symboles dont elle est composée ? L'*ENFANT* signifie ; *Vous, qui entrez dans le monde* : le *VIEILLARD* : *Vous, qui en sortez* : le *FAUCON ET LE POISSON* désignent la *Haine* ; & le *CHEVAL MARIN*, l'*Impudence*. Tous ces Caractères sont symboliques, sont liés, sont un très-beau sens, & ne sont point, comme Stillingfleet dit, *difficiles nugæ*.

Quoi qu'il en soit, tout ce qu'on a pris ici pour des caractères, n'a d'abord été employé que pour orner les Monumens. Dans la suite, les Grècs ont appellé *Hiéroglyphes* ces Figures, parceque les explications que les Prêtres Égyptiens leur en donnoient, étoient relatives à la Reli-

gion ; mais il ne s'ensuit pas que, dans l'origine, ces Figures ayent été employées à communiquer les idées : d'où il résulte que l'Écriture *Hiéroglyphique*, dont parlent les Auteurs, est vraie ; mais par rapport aux Égyptiens leurs contemporains, & non pas à l'égard de ceux qui ont élevé les Obélisques & les autres Monumens. Voici comme on le prouve. L'Égypte a donné à la Grèce l'Écriture Alphabétique, & toutes les Sçiences. Il n'est cependant fait mention parmi les Grècs d'aucune Écriture *Hieroglyphique.* Nous observerons d'abord que les Grècs tiennent leurs Lettres de Cadmus, qui étoit Phénicien, & non pas de l'Égypte : ils ont donc pris les Lettres Phéniciennes, & non pas les Égyptiennes. Toute l'Antiquité, la Figure même & les noms des Lettres attestent ce fait. Les Grècs alors barbares, & commençant à se poliçer, ayant reçu de la Phénicie les Lettres Alphabétiques, n'ont dû faire aucun usage des *Hiéroglyphes*, Écriture plus compliquée & plus difficile. Avant ce temps, n'ayant aucune connoissance de ce que c'étoit qu'écrire, ils ne pouvoient avoir des *Hiéroglyphes.* Quant à ce que les Auteurs Grècs ont dit depuis des *Hiéroglyphes*, qu'ils en ayent bien ou mal exposé le systême, qu'ils

M vj

ayent mal rapporté les explications que les Égyptiens leur en donnoient, cela ne prouve point que ces Lettres n'ayent jamais éxisté ; ou, comme l'Auteur le prétend, que, dans leur origine, elles n'ayent point été des Lettres, mais de simples ornemens, & qu'elles ne sont devenuës Lettres, que dans la suite des temps. On voit que le silence des Grècs sur l'usage des *Hiéroglyphes* dans la Grèce, n'est pas fondé ; puisqu'ils ne devoient pas avoir d'Écriture en général. L'Auteur s'efforce de faire valoir ce silence ; mais nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

Une seconde preuve que l'Auteur emploie, est le silence des anciens Monumens Égyptiens. Les premiers Obélisques, dit-il, que nous connoissions, n'ont été élevés que vers le temps de la guerre de Troye. Les uns en attribuent l'invention à Mytrès, d'aures à Sésostris. Or dans ce temps-là, continue l'Auteur, l'Écriture Alphabétique étoit déja en usage chez les Égyptiens, puisque les Hébreux l'avoient, puisque Cadmus l'avoit portée en Grèce. Cela étant, conclut-il, les Égyptiens n'ont point dû employer une Écriture dont ils avoient reconnu l'inutilité. En second lieu, pourquoi le premier Monument de l'Écriture *Hiéroglyphique* est-il postérieur

à l'invention de l'Écriture Alphabétique ? L'Auteur fait ici une pétition de principe. Il a dit, sans le prouver encore, que les *Hiéroglyphes* étoient des ornemens d'Architecture : il suppose ici cela démontré, & s'en sert comme preuve pour établir l'autorité des Lettres Alphabétiques. De plus, la supposition étant vraie, rien de plus incertain encore que ce qu'il en conclut. Est-il constant que c'est sur la première Pyramide que les *Hiéroglyphes* ont été dessinés ? N'auroit-on pas pu le faire antérieurement sur d'autres Monumens moins considérable ? Quel est l'Auteur qui dit que c'est là pour la première fois qu'on a employé les *Hiéroglyphes* ? Quel est l'Auteur en même temps qui ne dit pas qu'ils sont plus anciens, & la première manière qui ait été employée pour écrire ? On combat ici le sentiment de Kircher, qui a dit que les *Hiéroglyphes* étoient destinés à cacher les Mystères de la Religion. Ces Mystères, dit-on, étoient connus du Peuple, ou ne l'étoient pas avant ce temps-là : s'ils lui étoient connus, comment a-t-il pû supporter que les Prêtres jettassent tout d'un coup sur la Religion de si épaisses ténèbres ? Mais qui nous a dit que les *Hiéroglyphes* fussent si difficiles à expliquer, & sur quel fonde-

ment suppose-t-on toujours qu'ils sont postérieurs aux Lettres Alphabétiques? De plus, comme on ne trouve aucun autre Monument plus ancien que l'Obélisque cité ci-dessus, on en conclut que les Prêtres ne se servoient pas d'*Hiéroglyphes*. En effèt, quel embarras pour eux de se voir toujours attachés à un Obélisque, pour en tirer une Religion sur laquelle ils devoient méditer sans cesse! On voit que tout ce raisonnement part de la supposition précédente, & de l'ignorance où nous sommes sur les *Hiéroglyphes*, s'ils étoient publics, ou seulement destinés à la Religion. L'Auteur se fait ensuite à lui-même quelques objections, qu'il combat.

La troisième preuve est tirée de la manière obscure dont les Anciens ont parlé des *Hiéroglyphes*. Manethon dit avoir tiré son Histoire des Colonnes de Sérias, écrites par Thoth en Lettres *Hiéroglyphiques* dans le Dialecte sacré. Ce récit de Manethon, sur lequel on trouve des difficultés relativement aux *Hiéroglyphes*, n'en présente aucune. L'Historien Égyptien ne rend compte que des sources dans lesquelles il a puisé pour composer son Ouvrage, & ne parle point de l'*Origine des Hiéroglyphes*. L'Auteur demande ce que c'est que cette Écriture *Hiéroglyphique* en

Dialecte sacré. Rien n'est si simple. On a employé cette Écriture, pour exprimer les sons & les mots du Dialecte sacré, & non ceux de la Langue vulgaire : comme si l'on disoit qu'un de nos Auteurs a écrit un Ouvrage en la Langue Latine, qui est notre Langue sacrée. Peu nous importe ensuite de sçavoir, pour le moment, ce que c'est que le Dialecte sacré. Toutes les Nations ont exprimé les Mystères de leur Religion dans un style différent de celui du vulgaire. Ce style relevé forme une espèce de Dialecte dans une Langue. Les Égyptiens, qui avoient une Langue vulgaire & une Langue sacrée, étoient comme les Chinois, qui ont une Langue parlée & une Langue écrite ; ou plutôt une Langue vulgaire très-différente de celle de leurs Livres sacrés.

L'Auteur combat ici les explications de ce passage, données par M. Varburthon & par Schuckfort ; mais nous ne nous y arrêtons point, pour ne pas interrompre la suite de la preuve qu'il veut établir, & en même temps pour ne pas le copier presque en entier. Il cite Porphyre, qui donne aux Égyptiens trois espèces de Lettres ; l'Épistolique, l'*Hiéroglyphique*, & la Symbolique. Si Clément d'Aléxandrie diffère un peu de Porphyre,

& nomme l'Epiſtolique, la Sacerdotale & l'*Hiéroglyphique ;* les explications différentes données à ces paſſages par les Modernes, & quelques autres difficultés, ſont une occaſion de nier l'éxiſtence des *Hiéroglyphes.* Rien n'arrête notre Auteur ; tout ce qui n'eſt pas favorable à ſon ſentiment, lui paroît inexplicable ; & il avance en même temps les choſes les plus difficiles à prouver, quoiqu'il ne les prouve point. Il penſe qu'il a fallu un temps très-conſidérable pour exprimer la Peinture *Hiéroglyphique*, fondée, dit-il, ſur un nombre infini d'expériences. Cela eſt aſſez vrai, en la prenant dans le temps de ſa plus grande perfection ; mais la première peinture groſſière des objèts n'a pas été difficile, ni longue à imaginer. Les Lettres Alphabétiques ſont au contraire un effort de l'eſprit humain.

La quatrième preuve eſt tirée de la nature même des *Hiéroglyphes*, & des explications contradictoires qu'on en donne. Il parcourt les ſignifications données à chaque *Hiéroglyphe :* par éxemple, l'Épervier ſignifioit Dieu ; la *Hauteur*, l'*Humilite*, la *Preſtance*, le *Sang*, la *Victoire*, & l'*Ame* ; ces ſignifications ſont relatives aux différentes qualités de l'Animal. Le Soleil & la Lune déſignoient le *Temps.* L'obſcu-

rité & la confuſion qui pouvoient régner ſur le ſens de quelques *Hiéroglyphes*, obſcurité qui pouvoit être levée chez les Égyptiens par quelque ſigne que l'on joignoit à la Figure, & qui en déterminoit le ſens, ne ſont pas des raiſons qui nous doivent faire rejetter cette Écriture, comme n'ayant pas éxiſté. Il y a dans toutes les Langues des mots qui ont différentes ſignifications. En François, *Son* eſt un pronom; il déſigne encore un certain bruit, le ſon du bled, &c. malgré cela, on n'y eſt pas trompé. Les Caractères Chinois, que l'Auteur cite, ſont dans le même cas. Il ſe ſert de l'éxemple de ce Peuple, pour prouver ſon ſyſtème. » Plus j'éxamine, dit-il, le » prodigieux penchant des hommes à vouloir trouver par-tout du myſtérieux, » plus je ſuis convaincu que c'eſt cette » ſeule raiſon qui a fait éxiſter une Écri- » ture *Hiéroglyphique* en Égypte. La même raiſon en auroit fait trouver à la » Chine, ſi les Caractères Chinois fuſſent » parvenus juſqu'à nous de la même manière que ceux des Égyptiens. » Cet éxemple, loin de prouver le ſyſtême de l'Auteur, le détruit; parcequ'il ſeroit plus juſte de dire, que, puiſque nous ne trouvons point de Myſtères dans les caractères Chinois, parceque nous les connoiſ-

ſons, nous n'en trouverions pas davantage dans ceux des Égyptiens, s'il étoient parvenus juſqu'à nous comme ceux des Chinois. Ce que l'Auteur dit de l'Y-King, dans lequel les Chinois prétendent trouver bien des Myſtères, eſt dans le cas des *Hiéroglyphes*. Les Caractères de ce Livre, qui ſont inconnus, ont excité quantité de Sçavans Chinois à en donner des explications toutes contradictoires, mais plus ſages que notre Auteur. Aucun n'a conclu que ce Livre ne fût pas de Fo-hi, ou que les Figures qu'il contient ne fuſſent pas des Caractères. Si nous n'avons point, ou plutôt ſi nous ne connoiſſons point de règles certaines pour expliquer les *Hiéroglyphes*, pouvons-nous dire que les Égyptiens n'en euſſent pas? Il ſeroit difficile de ſuivre notre Auteur dans tous ces petits détails. Par éxemple, il prétend que les Égyptiens ne pouvoient être inſtruits par le moyen des *Hiéroglyphes*; parcequ'il n'y avoit point de tradition écrite, ſi, dans le ſentiment de Varburthon, l'Ecriture Alphabétique n'éxiſtoit pas, & parceque la tradition orale étoit inſuffiſante. Les Chinois, que l'Auteur a cités, démentent cette impoſſibilité par le grand nombre de leurs Caractères arbitraires, qui n'ont aucun rapport, dans leur eſprit,

avec aucune Lettre Alphabérique. Ils ont cependant conſervé dans des Dictionnaires les explications & les prononciations de tous ces Caractères. Les Égyptiens avoient auſſi des moyens pour retrouver leurs Caractères. Plutarque (*de Socrat. Dæmonio*) nous apprend qu'on trouva ſur le Tombeau d'Alcmène en Béotie, une Inſcription qui étoit en Caractères barbares, des Figures ſingulières & ſemblables à ceux des Égyptiens. Agéſilas, Roi de Sparte, en fit demander l'explication au Roi d'Égypte. Un Prêtre nommé Chonuphis paſſa trois jours à éxaminer les Livres qui contenoient les anciens Caractères, & trouva que les Lettres du Tombeau d'Alcmène étoient du temps du Roi Protée. Voila donc des moyens & des facilités que les Égyptiens avoient pour expliquer, non-ſeulement les Caractères en uſage, mais encore les vieux Caractères.

On veut auſſi que l'arrangement des Figures ſur les Obéliſques, prouve qu'elles n'ont pû ſervir d'Écriture; de plus, que la reſſemblance des Caractères Alphabétiques avec les *Hiéroglyphes* ne prouve rien. On rejette encore les *Hiéroglyphes*, parcequ'ils ſont en trop grand nombre, ſuivant M. Varburthon, ou en trop petit nombre, ſelon Kircher. L'Au-

teur ſe demande enſuite, dans la ſuppoſition où les *Hiéroglyphes* étoient des Lettres, quel moyen avoient les Égyptiens de diſtinguer juſqu'à la moindre petite ligne qui ſe trouvoit au haut d'un Obéliſque. Nous pouvons lui répondre, le moyen que les Chinois emploient encore aujourd'hui : puiſqu'il a apporté l'Ecriture de ce Peuple pour éxemple, il doit la connoître dans toute ſon étenduë ; il y verra que ce qu'il trouve impoſſible en Égypte, eſt pratiqué à la Chine, où l'on marque dans des Dictionnaires juſqu'aux plus petits traits de chaque Caractère. Mais indépendamment de cette réponſe, nous devons obſerver, que l'Auteur ne s'eſt appuyé par-tout que ſur l'ignorance où nous ſommes de ce qui concerne l'Égypte, & ſur ce que les Sçavans ayant voulu expliquer ce que c'étoit que les *Hiéroglyphes*, ont adopté différens ſentimens, & ſe ſont ſouvent égarés, lorſqu'ils ont voulu aller trop loin dans leurs explications. Les Variations des Anciens ſur le même ſujèt, ont encore beaucoup ſervi à l'Auteur. Mais tous ſes raiſonnemens n'établiſſent rien, comme ils ne détruiſent rien : ils ne font même naître aucun doute ſur l'éxiſtence des *Hiéroglyphes*. Il ſeroit facile de les détruire

tous : & nous nous ſerions étendus davantage ſur ce ſujèt, ſi nous n'avions craint de faire une critique, au lieu d'un extrait.

Voilà à quoi ſe réduit le raiſonnement de l'Auteur. 1°. Il ne reſte point de traçe des *Hiéroglyphes* chez les Grècs. 2°. Les Monumens Égyptiens, avant Mithrès & Séſoſtris, ne ſont point chargés de *Hiéroglyphes*. (Remarquons que nous n'en avons point de cette Antiquité, ou qu'ils ne nous ſont pas connus.) 3°. Les anciens Auteurs parlent d'une manière fort obſcure des *Hiéroglyphes*. 4°. Ces *Hiéroglyphes* (que nous connoiſſons peu), ſont ſuſceptibles de pluſieurs ſens différens : donc, conclut l'Auteur, les *Hiéroglyphes*, dans leur origine, n'ont point été une Écriture ; mais des ornemens d'Obéliſques, que les Prêtres ont prétendu expliquer dans la ſuite, & où ils ont voulu trouver les Myſtères de leur Religion. La concluſion eût été plus juſte de dire, que tous ceux qui ont parlé des *Hiéroglyphes*, n'en étant pas aſſez inſtruits, ſe ſont ſouvent trompés ; & que nous ne connoiſſons point encore cette Écriture ſingulière, parcequ'il ne nous eſt rien reſté des Égyptiens, qui puiſſe nous conduire à expliquer ſa nature & ſon ſyſtême. Mais ce

que l'on ne peut révoquer en doute ; c'eſt que les Égyptiens avoient une Écriture *Hiéroglyphique* ; toute l Antiquité l'atteſte unanimement. Tous les Monumens qui nous reſtent, grands & petits, de quel temps qu'ils puiſſent être ; des Obéliſques, des Pyramides, des petites Figures, des Rouleaux ou Livres, des Vaſes, &c. ſont chargés de cette Écriture, qui n'eſt plus ornement d'Architecture. Tout cela prouve que ces Figures d'Animaux ſont une Écriture ; rien ne contredit ce ſentiment dans l'Antiquité : pourquoi, ſans aucune preuve, que des argumens négatifs établis ſur une ſuppoſition fauſſe, nier aujourd'hui un fait auſſi bien conſtaté ?

Hiérogrammatée.

Nom que les anciens Égyptiens donnoient aux Prêtres qui préſidoient à l'explication des Myſtères de la Religion, & aux Cérémonies. Les *Hiérogrammatées* inventoient les Hiéroglyphes Sacrés, les écrivoient & les expliquoient au Peuple, ainſi que toute la Doctrine de la Religion. Si on en croit Suidas, ils étoient auſſi Devins. Il rapporte qu'un *Hiérogrammatée* prédit à un ancien Roi d'Égypte, qu'il y auroit un Iſraëlite plein de

ſageſſe, de vertu & de gloire, qui humilieroit l'Égypte. Ils étoient toujours auprès du Roi, pour l'aider de leurs lumières & de leurs conſeils : ils ſe ſervoient pour cela de la connoiſſance qu'ils avoient des Aſtres & des mouvemens du Ciel, & de l'intelligence qu'ils avoient des Hiéroglyphes Sacrés ; de telle ſorte qu'ils étoient en très-grande vénération dans l'État.

HIÉROPHANTES.

Prêtres d'un Ordre diſtingué à Athènes, qui étoient prépoſés pour enſeigner les choſes ſacrées à ceux qui vouloient être initiés. Les *Hiérophantes* portoient les Statuës des Dieux dans les Cérémonies publiques. Ils étoient ſpécialement conſacrés au Culte de Cérès ou Hécate, & de ſes Myſtères. Ils devoient être Athéniens, de la famille des Eumolpides, avoir un âge mûr, & garder une continence perpétuelle. On croit même qu'ils ſe faiſoient Eunuques.

HILARIES.

Fêtes qui ſe célébroient tous les ans à Rome, en l'honneur de Cybèle ou de la Grand'mère. Elles étoient fort gaies comme le nom le porte. Chacun y apportoit ce qu'il avoit de plus beau, de plus riche

& de plus précieux, & le faisoit marcher devant la Déesse. Il étoit permis à chacun de s'habiller à la manière qu'il vouloit, aux Particuliers de prendre l'habit des Magistrats, & les marques de telle dignité qu'on jugeoit à propos. C'étoit la Terre qu'on invoquoit alors sous le nom de la Mère des Dieux, pour qu'elle reçût du Soleil une chaleur modérée, & des rayons favorables à la conservation de ses fruits. On les célébroit au commencement du Printemps, parcequ'alors les jours commencent à être plus longs que les nuits, & la Nature est toute occupée à se renouveller. Ces Fêtes duroient plusieurs jours, & durant ce temps-là il y avoit trève pour toutes sortes de Deuils ou Cérémonies lugubres.

Hipocrisie.

A ne juger de moi que par l'extérieur,
Je serois un ruisseau de grâce :
Mais je suis sans vertu, lâche, double de cœur ;
Et si je fais le bien, ce n'est que par grimace.

L'*Hipocrisie* est représentée sous la figure d'une femme à visage pâle, qui est couverte d'un voile noir, portant une robe rapièçetée, tenant d'une main un Livre de Prières, un Chapelèt qu'elle regarde avec attention ; de l'autre main, elle

elle donne l'aumône à un Pauvre. A la voir, on diroit qu'elle feroit un éxemple de vertu; cependant on s'apperçoit que c'eſt un Loup raviſſant ſous la figure d'un Agneau, puiſqu'on lui voit les pieds d'une bête féroce.

HIPPOCAMPES.

Chevaux Marins, ou Chevaux à deux pieds, que les Poëtes donnent à Neptune & à toutes les Divinités de la Mèr. Ces Animaux ſont fabuleux. Mais Pline & d'autres Naturalites donnent le nom de Cheval Marin ou *Hippocampus* à un Animal qui ne reſſemble en rien au Cheval; car c'eſt un petit Animal long d'environ ſix pouces, & qui mérite tout au plus d'être mis au rang des Inſectes.

HIPPOCRÈNE.

Fontaine du Mont Hélicon en Béotie. On a dit que le Cheval Pégaſe ayant frappé du pied, avoit fait ſortir cette Fontaine, d'où elle prit ſon nom, qui ſignifie *Fontaine du Cheval*. Ce fut depuis la Fontaine des Muſes, qui furent elles-mêmes appellées *Hippocrènes*. Suivant l'Hiſtoire ancienne, cette Fontaine fut découverte par Cadmus, qui avoit apporté aux Grècs les Sçiences Phéni-

ciennes, d'où on a pû l'appeller la Fontaine des Muses.

Hippolyte,

Reine des Amazones. Eurysthée ayant commandé à Hercule de lui apporter le Baudrier ou la Ceinture de cette Amazone, le Héros alla chercher ces Guerrières, tua Mydon & Amycus, frères d'*Hippolyte*, qui lui disputoient le passage, défit les Amazones à Thémiscire, & enleva leur Reine, qu'il fit épouser à son ami Théśée.

Hippolyte,

Fils de Théśée & de l'Amazone Hippolyte, étoit élevé à Trézenne sous les yeux du sage Pithée son grand-père. Ce jeune Prince, uniquement occupé de l'Étude de la Sagesse & des amusemens de la Chasse, ennemi d'ailleurs de l'Amour & de Vénus, s'attira l'indignation de cette Déesse. Pour se venger de ses dédains, Vénus inspire à Phèdre une violente passion pour lui. La Reine fait un voyage à Trézenne, sous prétexte d'y faire bâtir un Temple à Vénus; & en effèt pour voir le jeune Prince, & lui déclarer son amour. *Hippolyte* rejette avec horreur la proposition, & d'une façon à ôter toute

eſpérance à la malheureuſe Phèdre. Celle-ci au déſeſpoir du mauvais ſuccès de ſa tentative, & craignant de ſe voir diffamée, prend le parti, pour mettre à couvert ſon honneur, d'accuſer *Hippolyte* dans une Lettre, & ſe donne enſuite la mort. Théſée, qui étoit abſent, revient ſur ces entrefaites; & abuſé par ce funeſte écrit, ſans autre éxamen il fait mille imprécations contre ſon fils, & l'abandonne à la vengeance de Neptune, qui lui avoit promis d'éxauçer trois de ſes vœux. Le jeune Prince ſortoit à peine de Trézenne, monté ſur ſon Char, qu'un Monſtre furieux paroît ſur le rivage, Taureau énorme, dit Euripide, dont les affreux mugiſſemens font retentir tous les lieux d'alentour : les Chevaux effrayés mordent leur frein, & ne connoiſſont plus ni la main de leur maître, ni les rênes, ni le Char : le malheureux *Hippolyte* eſt renverſé de ſon Char, & traîné à travers les rochers, qui lui briſent la tête & déchirent ſon corps. Il devient ainſi la victime de l'amour de Phèdre & de la crédulité de ſon père. Mais Diane rend enfin l'honneur à l'Innocent opprimé, & détrompe ſon infortuné père.



Hippopotame.

C'eſt un Amphibie, qui paſſe le jour au fond des eaux, & la nuit il va dans les campagnes voiſines manger les bleds & les foins. Cet Animal étoit regardé comme le Symbole de Typhon à Hermopolis, Ville d'Egypte, à cauſe de ſon naturel malfaiſant. Cependant il étoit adoré à Paprémis, autre Ville d'Égypte, de peur que ce monſtrueux Animal ne portât envie à tant d'autres Bêtes farouches que divers Peuples d'Égypte avoient déifiées. Diſons en paſſant que l'*Hippopotame* reſſemble bien plus au Cochon, à l'exception des pieds, qu'à tout autre Animal.

Hirondelle.

On immoloit des *Hirondelles* aux Dieux Lares, parcequ'elles nichent dans les maiſons dont les Lares ſont Gardiens. L'*Hirondelle* étoit encore une victime ordinaire de Vénus. Progné eſt changée en *Hirondelle*, & aime les maiſons par un reſte d'amour pour ſon fils, qu'elle cherche.

Histoire.

Les Anciens en avoient fait une Divinité allégorique, & la repréſentoient ſous

la figure d'une Matrône aîlée, de noble aspect, & vêtuë d'une draperie blanche, couleur symbolique de la Sincérité qui doit règner dans ses écrits. Son action d'écouter & d'écrire sur un grand Livre que soutient le Temps, signifie qu'elle veut être éxactement informée, pour transmettre fidellement à la Postérité la mémoire des choses passées.

On devroit ériger des Autels à l'HISTOIRE ;
C'est elle qui nous plaçe au Temple de Mémoire.
Elle nous fait revivre ; & ses écrits sont tels,
Qu'elle nous rend même immortels.

HOLOCAUSTE.

Sacrifice dans lequel la Victime étoit entièrement consumée par le feu, sans qu'il en restât rien. Dans les Sacrifices faits aux Dieux Infernaux, on n'offroit que des *Holocaustes*, on brûloit toute l'Hostie, & on la consumoit sur l'Autel, n'étant pas permis de rien manger de ces viandes immolées pour les morts. Les Anciens, qui, selon Hésiode & Hygin, faisoient de grandes Cérémonies aux Sacrifices, consumoient les Victimes entières dans le feu. La dépense étoit trop grande pour que les Pauvres pussent sacrifier : & ce fut pour cela que Prométhée, que la

grandeur de son génie a fait passer pour celui qui a créé l'homme, obtint de Jupiter, qu'il fût permis de jetter une partie de la Victime dans le feu, & de se nourrir de l'autre. Pour donner lui-même l'éxemple, & établir une coutume pour les Sacrifices, il immola deux Taureaux, jetta leur foie dans le feu : « Il sépara » d'abord les chairs d'avec les os, fit deux » monçeaux, & couvrit chacun de ces » deux monçeaux, de l'une des peaux, si » habilement, que les deux monçeaux pa» roissoient être deux Taureaux. Il donna » ensuite à Jupiter le choix des deux. Ju» piter, trompé par Prométhée, croyant » prendre un Taureau pour sa part, ne » prit que les os : & depuis ce temps la » chair des Victimes fut toujours mise à » part pour nourrir ceux qui sacrifioient ; » & les os, qui étoient la part des Dieux, » étoient consumés par le feu. » Malgré la bizarrerie de cette fiction, il est certain qu'il y a eu des temps & des lieux où l'on brûloit la Victime entière ; d'où vient le mot d'*Holocauste*.

HOMÈRE.

La vénération des hommes pour ce grand Poëte, ne se borna pas à l'estime qu'on eut pour lui, & aux éloges qu'on

fit de ſes Ouvrages ; elle alla juſqu'à lui élever des Temples. Ptolémée Philopator, Roi d'Égypte, lui en érigea un très-magnifique, dans lequel il plaça la Statuë d'*Homère* ; & tout autour de cette Statuë, il mit les Plans des Villes qui ſe diſputoient l'honneur de l'avoir vû naître. Ceux de Smyrne firent bâtir un grand Portique de figure quarrée, & au bout un Temple à *Homère*, avec ſa Statuë. A Chio, on célébroit tous les cinq ans des Jeux en l'honneur de ce Poëte, & on frappoit des Médailles pour conſerver la mémoire de ces Jeux. On faiſoit la même choſe à Amaſtris, Ville du Pont. Les Argiens, quand ils ſacrifioient, invitoient à leurs feſtins Apollon & *Homère*. Ils lui firent même des Sacrifices particuliers, & lui érigèrent dans leur Ville une Statuë de bronze. Ces Honneurs rendus à *Homère*, donnèrent à un ancien Sculpteur de pierre appellé Archélaüs, l'idée de faire en marbre l'Apothéoſe de ce Poëte. On voit *Homère* aſſis ſur un ſiége accompagné d'un marche-pied ; car c'étoit le ſigne qu'on donnoit aux Dieux, comme on le voit dans l'Iliade. Junon promèt aux Sommeil un Trône d'or, qui ſera accompagné d'un marche-pied. Le Poëte a le front ceint d'un bandeau, qui eſt une marque

de la Royauté ou de la Divinité; comme étant Roi ou Dieu des Poëtes. Aux deux côtés de sa chaise, sont deux Figures à genoux qui représentent l'Iliade & l'Odissée. Le Poëte est précédé d'Apollon & des neuf Muses, pour indiquer que c'est par la route des Muses, qu'*Homère* est arrivé à l'Immortalité.

HOMICIDE.

Cet excès de la perversité humaine tient de la cruauté & de la lâcheté. Ainsi on le représente sous la figure d'un homme de basse extraction. Comme il craint la résistance, & doit être sur ses gardes, on le peint garni d'armatures de fer, & ayant une légère draperie rouge. Il est coëffé d'une tête de Tigre, marche à grands pas, regardant derrière lui s'il est poursuivi; & tient d'une main une Épée ensanglantée, & de l'autre une Tête tranchée.

Je ne respire que fureur,
Que sang, que meurtre, que carnage;
Ne sois donc pas surpris, si mon corps, mon visage,
Si mon air même fait horreur.

L'HOMME EXTRÊME.

L'Homme, dans sa fureur extrême,
Se doit faire peur à soi-même;

Voyez ſon viſage & ſes yeux,
Un Lyon eſt moins furieux.

L'*Homme extrême* eſt repréſenté ſous la figure d'un homme armé, qui a le regard épouvantable. Il a le viſage enflammé. Il tient une Épée nuë de la main droite, & de la gauche un Écuſſon, dans lequel on apperçoit un Lion en furie, qui en eſt l'Emblême.

HONNÊTETÉ.

Ce ſujèt n'a d'autre Symbole, que le vêtement noble & modeſte, & le maintien ſimple & naturel, que l'on donne à cette figure. Ses yeux font baiſſés, & couverts par un voile qui lui cache la moitié du viſage. Selon divers Auteurs, les yeux ſont le miroir de l'âme, & le premier des ſens par lequel elle ſe corrompt.

Je cache ſous ce voile épais
Tous mes charmes, tous mes attraits.
La vertu d'une femme eſt ce qui la rend belle,
Mais ce n'eſt pas toujours ce que l'on cherche en elle.

HONNEUR.

L'HONNEUR & la Vertu marchent toujours enſemble,
Elles ont chacune leur Temple :
Dans celui de l'HONNEUR, on n'eſt point reconnu,
Que l'on n'ait viſité celui de la Vertu.

N v

Vertu qui fut divinisée par les Romains. Marcellus, dit Plutarque, voulant faire bâtir un Temple à la Vertu & à l'*Honneur*, consulta les Pontifes sur ce pieux dessein : ils lui répondirent qu'un même Temple étoit trop petit pour deux si grandes Divinités. Il en fit construire deux, mais proche l'un de l'autre, de manière qu'on passoit par celui de la Vertu pour arriver à celui de l'*Honneur* ; pour apprendre qu'on ne pouvoit acquérir le véritable *Honneur*, que par la pratique de la Vertu. On sacrifioit à l'*Honneur*, la tête découverte, comme on se découvre en présence des personnes qu'on honore. Aux Ides de Juillet, les Chevaliers Romains se rassembloient dans le Temple de l'*Honneur*, d'où ils se rendoient au Capitole. L'*Honneur* est représenté sur les Médailles sous la figure d'un homme qui tient la Pique de la main droite, & la Corne d'Abondance de l'autre ; ou bien au lieu de la Pique, c'est une Branche d'Olivier, Symbole de la Paix. C'est ainsi qu'il est sur des Médailles de Titus, Prince qui mettoit son honneur à procurer la Paix & l'Abondance à l'Empire.

L'*Honneur* est aussi figuré par un homme d'aspect imposant, vêtu à l'héroïque avec un manteau de pourpre. Il est cou-

ronné de Lauriers, a une Chaîne d'or au col, tient une Lance, & un Bouclier, fur lequel les deux Temples de Marcellus font repréfentés au-deffus de l'Infcription : *Hic terminus hæret.*

La Lance & le Bouclier qu'on donne à cette Figure, étoient, chez les Anciens, la marque de la Souveraineté, comme l'eft aujourd'hui la Couronne & le Scèptre.

Honte.

Il y a deux fortes de *Honte*, celle qui vient après une faute commife, & qui conduit au repentir ; & celle qui naît de la Candeur, ou timidité de l'âme. C'eft cette dernière que l'on repréfente fous la figure d'une jeune fille vêtuë modeftement, ayant les yeux baiffés, & les jouës colorée d'un rouge vermeil. Elle eft coëffée d'une tête d'Éléphant, animal timide par fa douceur. Le Faucon lui eft donné auffi pour Attribut ; parceque ; lorfqu'il a manqué fa proie, il n'ofe reparoître devant fon maître.

L'Infcription d'*Yforia procul*, fignifie que le trop de *Honte* eft préjudiciable autant que le trop de Hardieffe.



ÉNIGME XLVII.

Quoique le Maître à qui je ſuis,
Paſſe en grandeur toute puiſſance,
C'eſt toujours avec répugnance,
Que ceux qu'à me chercher leur malheur a réduits;
Me font témoin de leur ſouffrance.

Ce qui devroit contribuer
A rendre leur peine finie,
C'eſt qu'ils ſont jour & nuit en grande compagnie,
Que rarement on voit diminuer.

Mais ce n'eſt pas comme en certaines Fêtes,
Où plus on eſt, & plus on rit.
Ceux pour qui j'ai des faveurs toujours prêtes,
Auroient, s'ils étoient ſeuls, moins de trouble en
l'eſprit.

Par moi de grands ſecours s'obtiennent;
Et quoique le ſéjour ait de quoi dégoûter,
Et que pluſieurs avec joie en reviennent;
Il en eſt beaucoup qui s'y tiennent,
Juſqu'à ce qu'on mette ordre à les faire emporter.

HORDICALES.

Fêtes qu'on célébroit à Rome le quinze Avril, en l'honneur de la Terre, à qui on immoloit trente Vaches pleines, pour honorer ſa fécondité. Une partie de ces

victimes étoient immolées dans le Temple de Jupiter Capitolin : c'étoient d'abord les Pontifes, ensuite ce fut la plus âgée des Vestales qui les brûloit. Une famine qui arriva sous le Règne de Numa, donna occasion à cette Fête. Le Prince étant allé consulter l'Oracle de Faune sur le moyen de faire cesser le fléau, eut réponse en son songe, qu'il falloit appaiser la Terre par le Sacrifice d'une Génisse pleine : ce qu'ayant éxécuté, la Terre reprit sa première fertilité.

ÉNIGME XLVIII.

Deux cachots contigus composent ma figure ;
On y voit jour, quoique sans ouverture :
De l'un à l'autre, on voit d'un cours égal
Passer mille captifs : mille ? Je compte mal ;
Car seulement pour changer de demeure,
Il leur faut quelquefois une heure.
A peine l'Inspecteur les a-t-il fait passer,
Que c'est tout à recommencer.
Dans leur manège, ils se culbutent,
Et follement ils se disputent
L'honneur de passer les premiers,
Puisque les moins gênés sont toujours les derniers.
Pour achever de faire ma peinture,
Tu peux, Lecteur, quand tu voudras,
Sans craindre cependant de changer ma figure,
Me renverser du haut en bas.

Horographie.

C'eſt l'Art de faire des Cadrans, que l'on nomme auſſi *Gnomonique*. Ce fut Anaſimène de Milèt qui trouva l'invention des Cadrans ſolaires, pour marquer les heures du jour ; pendant que celles de la nuit ſe comptoient par le ſecours de l'Horloge à ſable. L'un & l'autre ſont des Attributs eſſentiels de cette Figure. Elle tient un Compas, & a des Aîles, qui dénotent la promptitude du paſſage des Heures.

Horta.

Déeſſe de la Jeuneſſe chez les Romains. On dit qu'elle exhortoit & portoit la Jeuneſſe à la Vertu. Son Temple ne ſe fermoit jamais, pour marquer que la Jeuneſſe avoit un beſoin continuel d'être excitée au Bien & à la Vertu.

Hospitalité.

Cet acte de Vertu, qui émane de la pure Charité, ſe repréſente par une Matrône vêtuë modeſtement d'une robe blanche & d'un Corsèt rouge, qui ſont les couleurs ſymboliques de la Charité & de la Candeur. On lui mèt un Cercle d'or autour de la tête, pour marquer la no-

blesse du motif qui l'anime. Elle tient une Cruche d'eau, & invite un Pélerin à venir se reposer dans sa maison, pour remplir le Précèpte de Jesus-Christ, qui a dit :

Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.

HOSTIE.

Sorte de Victime qu'on immoloit aux Dieux. La chose immolée s'appelloit *Hostie*, lorsqu'il s'agissoit de petits Animaux, comme Brebis, Oiseaux; & on appelloit *Victime*, lorsque c'étoient de gros Animaux, comme Taureaux. Aulugelle mèt encore cette différence entre l'*Hostie* & la Victime; que l'*Hostie* pouvoit être sacrifiée indifféremment par toutes sortes de Prêtres; mais que la Victime ne le pouvoit être que par celui qui avoit vaincu l'ennemi. Mais on a souvent confondu ces deux mots, & pris l'un pour l'autre. Il y avoit de deux sortes d'*Hosties*, qu'on offroit aux Dieux : les unes par les entrailles desquelles on cherchoit à connoître leur volonté; & les autres dont on se contentoit de leur offrir l'âme, qui pour cela étoient appellées des *Hosties* animales, *animales Hostiæ*. On donnoit encore différens noms aux *Hosties*, sui-

vant la manière de les immoler, ou les motifs du Sacrifice. Les *Hosties pures* étoient des Agneaux & des petits Cochons de dix jours. Les Hosties *bidentes*, celles de deux ans, qui étoit l'âge ordinaire auquel on les prenoit pour les immoler, & auquel temps elles avoient deux dents plus élevées que les autres. Les Hosties *injuges*, celles qui n'avoient jamais porté le joug, n'ayant jamais été domptées. Les Hosties *précidanées*, celles qu'on immoloit avant les grandes Solemnités. Aulugelle appelle une Truye précidanée, celle que sacrifioient à Cérès, par forme d'expiation, avant la moisson, ceux qui n'avoient pas rendu exactement les derniers devoirs à quelqu'un de leur famille, ou qui n'avoient pas purifié le logis où quelqu'un étoit mort; car la famille ne pouvoit être purifiée sans le Sacrifice que l'héritier étoit obligé de faire à Cérès, ou à la Terre. Les Hosties *succidanées*, celles qu'on immoloit successivement après d'autres, pour réitération du Sacrifice, lorsque le premier n'avoit point été favorable, ou qu'on avoit manqué à quelque Cérémonie essentielle. C'est ce que fit Paul-Émile, sur le point de livrer bataille à Persée, Roi de Macédoine, sacrifiant vingt Taureaux l'un après l'autre

à Hercule, avant d'en trouver un ſeul favorable : enfin le vingt-unième lui promit la Victoire, pourvû qu'il ſe tînt ſeulement ſur la défenſive. Hoſties *canéares* ou *caviares*, celles qu'on ſacrifioit de cinq ans en cinq ans pour le Collége des Pontifes ; c'eſt-à-dire, qu'on préſentoit la partie de la queuë appellée *Caviar*. Les Hoſties *ambiegnes* ou *ambegnes*, c'étoient des Brebis qui avoient eu deux Agneaux d'une portée, qu'on immoloit à Junon avec leurs petits. Hoſties *mediales*, celles qu'on immoloit en plein midi. Hoſties *luſtrales*, celles qu'on égorgeoit pour ſe purifier d'un crime ou de quelque mauvaiſe action. Les Hoſties *luſtrales* étoient ordinairement le Cochon & le Bélier.

ÉNIGME XLIX.

Je n'ai ni pieds, ni mains, ni tête,
Et je vis cependant paiſible en ma maiſon ;
Il n'eſt point d'homme ni de bête
Qui me puiſſe tirer de ma douce priſon.
Je ne crains que le fer. Lorſque ſur une table
On me mèt, il n'eſt rien qui ſoit plus délicat ;
Et ce qui paroît admirable,
C'eſt que j'y ſers toujours & ma ſauce & mon plat.



HUMANITÉ.

Rien ne peut égaler mon affabilité ;
Douce, flatteuse, populaire,
Je m'explique avec tant de débonnaireté,
Que je n'ai qu'à parler pour plaire.

L'*Humanité* est une qualité sympatique du cœur, qui le rend compatissant aux maux d'autrui ou à son état. Une jeune Nymphe aimable, ayant le regard doux & affable, caractérise ce sujèt. Son Symbole est un petit Chien qui la caresse. Les Anciens faisoient aussi l'Éléphant Attribut de l'*Humanité*; parceque, malgré son énorme grandeur, son naturel est si compatissant, qu'il ne se sert de sa force, que pour l'utilité des hommes.

HUMILITÉ.

Je suis toujours humble & soumise ;
Airs du monde, Grandeurs, Fastes, je vous méprise :
Dieu résiste à l'orgueil, il abat la fierté,
Et fait grâce à l'HUMILITE'.

L'*Humilité* est représentée sous la figure d'une jeune fille vêtuë modestement d'une robe brune, & couverte d'un manteau de même couleur. Ses yeux sont baissés, &

elle foule aux pieds une Couronne d'or enrichie de pierreries. Ella a les bras croi- sés sur sa poitrine, & considère avec dé- dain une Boule, qui est l'Image de la Terre, dont elle méprise les Grandeurs.

HYACINTHE

Étoit un jeune Prince de la Ville d'Amiclès dans la Laconie. Son pere Oébolus l'avoit fait élever avec tant de soin, qu'on le regarda comme un Favori d'Apollon & des Muses. Pendant qu'il jouoit avec ses compagnons, il fut malheureusement frappé à la tête d'un coup de palèt, dont il mourut peu après. Voici comme on a converti en Fable ce Trait historique. *Hyacinthe* faisoit les délices d'Apollon, qui abandonnoit, pour le suivre, le séjour de Delphes. Un jour sur le midi, le jeune *Hyacinthe* voulant jouer au palèt avec Apollon, ils se déshabillèrent l'un & l'autre, & s'étant frottés avec de l'huile, Apollon jetta le premier son palèt avec tant d'adresse, qu'après qu'il se fut élevé jusques dans les nuës, il retomba à plat sur la terre : *Hyacinthe* emporté par l'ardeür du jeu, courut pour le ramasser dans le temps qu'il tomboit; & le contre-coup l'ayant frappé au visage, on le vit dans le moment couvert d'une pâleur mortelle.

Apollon pâlit comme lui, courut pour le relever, essuya sa plaie, & y appliqua tous les remèdes & toutes les herbes qui ont le plus de vertu : tout fut inutile, le coup étoit mortel. *Hyacinthe* laisse tomber sa tête sur ses épaules, & rend le dernier soupir. Apollon, au désespoir d'avoir été la cause de sa mort, lui dit en soupirant : « Que ne puis-je donner ma vie pour la » vôtre, ou mourir avec vous : mais puis- » que le Destin s'y oppose, vous allez de- » venir une Fleur qui portera gravées sur » ses feuilles les marques de ma dou- » leur. Un Héros célèbre (Ajax) sera un » jour changé en la même Fleur, & on » y verra les premières lettres de son » nom. » Aussi-tôt le sang d'*Hyacinthe* forma une Fleur qui éclatoit comme la pourpre, & sur les feuilles de laquelle le Dieu grava les expressions de sa douleur : & on y voit encore cet *ai*, *ai*, qui marque nos regrèts.

HYACINTHÉES.

Fêtes qui se célébroient autrefois à Lacédémone pendant trois jours, en l'honneur d'Apollon, auprès du Tombeau du jeune Hyacinthe, sur lequel Pausanias dit qu'on voyoit la figure d'Apollon, à qui s'adressoient les Sacrifices ; mais les Jeux

furent institués en l'honneur du jeune Prince. Le premier & le troisième jour étoient employés à pleurer la mort d'Hyacinthe, & le second à faire des réjouissances & des répas. Ceux qui célébroient ces Fêtes, se couronnoient de Lierre pendant les trois jours.

Hyades,

Filles d'Atlas & d'Éthra, étoient sept sœurs, qu'on nomme Eudore, Ambrosie, Prodice, Coronis, Phileto, Poliso, & Thione. On dit que leur frère Hyas ayant été dévoré par une Lyonne, elles pleurèrent sa mort avec tant de douleur, que les Dieux, touchés de compassion, les transportèrent au Ciel, & les placèrent sur le front du Taureau, où elles pleurent encore. C'est que cette Constellation présage la pluie; & par cette raison on a appellé *Hyades* les Étoiles qui la composent. Il y a bien apparence que ces prétendues *Hyades* ne sont que des Personnages poëtiques, qu'on a fait filles d'Atlas, parceque c'est lui qui les a découvertes. On dit encore des *Hyades*, qu'elles furent les Nourrices de Bacchus, & que craignant la colère de Junon, qui avoit excité contre elles le Tyran Licur-

gue, Jupiter, pour les mettre en sûreté; les transporta au Ciel parmi les Astres.

HYDRE DE LERNE.

Monstre épouvantable, né de Typhon & d'Échidné, selon Hésiode, qui lui donne plusieurs têtes; les uns lui en donnent sept, d'autres neuf, & d'autres cinquante. Quand on en coupoit une, on en voyoit autant renaître, qu'il en restoit après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. Le venin de ce Monstre étoit si subtil, qu'une Flèche qui en étoit frottée, donnoit infailliblement la mort. Cette *Hydre* faisoit un ravage épouvantable dans les Campagnes, & sur les Troupeaux des environs du Marais de Lerne. Hercule monta sur un Char pour le combattre; Iolas lui servit de Cocher. Un Cancre vint au secours de l'*Hydre*; Hercule écrasa le Cancre, & tua l'*Hydre*. On dit qu'Eurysthée ne voulut pas reçevoir ce combat, pour un des douze Travaux auxquels les Dieux avoient assujetti Hercule, parceque Iolas l'avoit aidé à en venir à bout. Après que le Monstre fut tué, Hercule trempa ses Flèches dans son sang, pour en rendre les blessures mortelles, comme il l'éprouva par les blessures qu'elles firent à Nessus, à Philoctète & à

Chiron. Cette *Hydre* à plusieurs têtes, étoit une multitude de Serpens, qui infectoient les Marais de Lerne près d'Argos, & qui sembloient multiplier à mesure qu'on les détruisoit. Hercule, avec l'aide de ses compagnons, en purgea entièrement le Pays, en mettant le feu aux roseaux du Marais, qui étoient la retraite ordinaire de ces Reptiles; & rendit ainsi ce lieu habitable. D'autres ont dit qu'il sortoit de ces Marais plusieurs torrens qui inondoient les Campagnes; qu'Hercule dessécha les Marais, y fit construire des Digues, & pratiqua des canaux pour faciliter l'écoulement des eaux.

HYDRIA.

C'étoit un Vase percé de tous côtés, qui représentoit le Dieu de l'Eau en Égypte. Les Prêtres le remplissoient d'Eau à certains jours, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le posoient ensuite sur une espèce de Théâtre public. Alors tout le monde se prosternoit devant le Vase, les mains élevées vers le Ciel, dit Vitruve; & rendoit grâce aux Dieux des Biens que cet Élément leur procuroit. Le but de cette Cérémonie étoit d'apprendre aux Égyptiens, que l'Eau est le principe de toutes choses, & qu'elle avoit donné

le mouvement & la vie à tout ce qui respire.

Hydrographie.

Ce nom est composé de deux mots Grècs, qui signifient *Eau* & *Description*. L'*Hydrographie* est donc la connoissance de l'Étenduë des Eaux de la Mèr, & de ses rivages. Elle fut trouvée par les Phéniciens, qui ne connoissant pas la Boussole, s'aidoient par l'aspect des Étoiles, & par des feux qu'ils allumoient sur des Tours ou sur des Rochers, de distance en distance, & de Cap en Cap.

On représente ce sujèt par une femme, dont la draperie est de couleur des Eaux. Au-dessus de sa tête, est l'Étoile polaire. Elle tient une Boussole, une Carte maritime, un Compas, & regarde dans l'éloignement un Vaisseau qui vogue à pleines voiles.

Hydromantie.

C'est une des quatre espèces générales de Divination, dans laquelle on faisoit usage de l'*Eau*. On la pratiquoit de deux manières ; ou en remplissant un Bassin d'*Eau*, & suspendant un anneau à un fil qu'on tenoit avec un doigt, pendant qu'on proféroit quelques paroles ; & sui-
vant

vant que cet anneau battoit les bords du Baſſin, on en tiroit des préſages : ou bien l'*Hydromantie* ſe faiſoit en évoquant les Eſprits qu'on croyoit voir au fond du Baſſin. Cette ſeconde eſpèce étoit ſouvent pratiquée par Numa Pompilius. La première étoit en uſage chez les Grècs, & Pythagore y avoit grande foi.

Hymen.

L'*Hymen* étoit un jeune homme d'Athènes, d'une extrême beauté, mais fort pauvre, & d'une origine obſcure. Il étoit dans cet âge où un garçon peut aiſément paſſer pour fille, lorſqu'il devint amoureux d'une jeune Athénienne : mais comme elle étoit d'une naiſſance bien au-deſſus de la ſienne, il n'oſoit lui déclarer ſa paſſion, & ſe contentoit de la ſuivre partout où elle alloit. Un jour que les Dames d'Athènes devoient célébrer, ſur le bord de la Mèr, la Fête de Cérès, où ſa Maîtreſſe devoit être, il ſe traveſtit ; & quoiqu'inconnu, ſon air aimable le fit reçevoir dans la Troupe dévote. Cependant quelques Corſaires ayant fait une deſcente dans l'endroit où l'on étoit aſſemblé, enlevèrent toute la Proceſſion, & les tranſportèrent ſur un rivage éloigné, où, après

avoir débarqué leur priſe, ils s'endormirent de laſſitude. *Hymenée* rempli de courage, propoſa à ſes compagnes de tuer leurs Raviſſeurs, & ſe mèt à leur tête pour l'éxécuter. Il ſe rend enſuite à Athènes, pour travailler au retour des Athéniennes; déclare dans une Aſſemblée du Peuple, ce qui lui eſt arrivé, & ce qu'il eſt; promèt, ſi on veut lui donner en mariage celle des filles enlevées qu'il aimoit, de faire revenir toutes les autres. Sa propoſition eſt acceptée, il épouſe ſa Maîtreſſe; & en faveur d'un mariage ſi heureux, les Athéniens l'invoquèrent toujours depuis dans leurs mariages, ſous le nom d'*Hymen*, & célébrèrent des Fêtes en ſon honneur, appellées *Hymenées*. Dans la ſuite, les Poëtes firent une Généalogie à ce Dieu; les uns le faiſant naître d'Uranie; d'autres, d'Apollon & de Calliope, ou de Bacchus & de Vénus. On repréſentoit toujours l'*Hymen* ſous la figure d'un jeune homme couronné de Fleurs, ſur-tout de Marjolaine, tenant de la main droite un Flambeau, & de la gauche un voile couleur jaune. Cette couleur étoit autrefois particulièrement affectée aux Noces; car on lit dans Pline, que le voile de l'Épouſée étoit jaune.

Hymenée.

Cette Divinité allégorique de la Fable présidoit aux Noces ; & les Poëtes l'invoquoient dans leurs Chansons nuptiales, ou Épithalames : on en peut voir l'exemple dans celui de Catulle, pour Julie & Manlius :

Collis, o Heliconei
Cultor, Uraniæ genus, &c.

On le peint sous la figure d'un bel Adolescent, ayant les cheveux blonds, & une Couronne de Fleurs. Sa draperie est jaune ; cette couleur étoit affectée particulièrement, par les Anciens, aux Cérémonies nuptiales. Il tient deux Flambeaux allumés, desquels il forme une seule flamme, qui désigne l'union. On lui donne des Ailes qui sont liées ensemble par la partie inférieure, pour marquer que cet État fixe les hommes. Les deux Tourterelles qui sont proche de lui dans une Cage, sont l'Emblême de la Tendresse.



ÉNIGME L.

Je nais & je meurs tous les ans :
Rien ne peut retarder ma mort ni ma naiſſance ;
Rien n'eſt égal à ma puiſſance :
Sur la Terre & les Mèrs, je règne en même temps.

Les plus hardis Mortels tremblent en ma préſence.
Mars lui-même, Dieu des Combats,
Pâlit en me voyant, ſe retire à grands pas ;
Et malgré ſa mâle aſſurance,
Je rends immobile ſon bras.

Je prends des Dieux ma force en venant ſur la Terre.
En vain Jupiter en courroux
Voudroit me déclarer la guerre ;
Je ſuis à l'abri de ſes coups,
Car plus puiſſant que lui, j'arrête ſon Tonnerre.

Enfin je n'ai qu'un ennemi,
Qui ſeul s'oppoſe à mon Empire ;
Sans lui je pourrois tout détruire,
Mais par ſon ſecours raffermi,
Le Monde entier peut me ſurvivre,
Et n'éprouver en moi qu'un Tyran à demi.

HYVÈR,

Cette Saiſon ſe voit perſonnifiée ſur les anciens Monumens comme les trois

autres. Ce font ordinairement de jeunes hommes qui ont des aîles. L'*Hyver* eft bien vêtu; chauffé; porte fur fa tête une Couronne de branches fans feuilles, & tient à la main des Oifeaux aquatiques, comme des Oyes.

L'HYVER.

L'HYVER froid & tremblant, tout couvert de glaçons,
Par d'étranges dégâts vient défoler la Terre:
Il dépouille les Champs de fruits & de moiffons,
Faifant aux Animaux une effroyable guerre.

L'*Hyver* eft repréfenté par une vieille femme vêtuë d'une robe fourrée, ayant le dos tourné vers le feu, fans autres foins que de manger, de boire & fe chauffer. Sa vieilleffe nous figure celle de l'Année; parcequ'en *Hyver*, la Terre laffée de fes travaux, devient mélancolique, & dépouillée de fes plus grandes beautés. Sa robe fourrée, & l'action de manger & de boire près du feu, nous fait remarquer qu'après la peine qu'on a prife en Efté, l'*Hyver* invite à jouir paifiblement des richeffes que la Terre a données, & femble nous inciter à vivre plus fplendidement. Quelques Poëtes repréfentent cette Saifon fous la figure du Dieu Vulcain près de fa

O iij

Forge ; & d'autres par Éole, Dieu des Vents, lâchant pêle-mêle d'une grotte profonde, les Vents les plus impétueux, en formant de grandes Tempêtes.

I. & J.

La troisième Lettre voyelle, & la neuvième de l'Alphabèt François.

I, chez quelques Auteurs, étoit une Lettre numérale, & signifioit cent, suivant ce Vers :

I. C. compar erit, & centum significabit.

I signifie un, dans le nombre Romain ordinaire.

JACQUE.

Le *Jacque* ou *Jacke* étoit une espèce de Casaque militaire, qu'on mettoit par-dessus le Haubert. Cet Habillement fait en forme de sur-tout court, qui ne passoit pas les genoux, étoit composé de plusieurs peaux de Cerf, appliquées les unes sur les autres, garnies en-dedans de bourre ou de linge ; ce qui le rendoit impénétrable aux lances & aux dards. La dureté du *Jacque* le rendoit très-incommode ; & pour remédier à ce défaut, on avoit soin de le tenir fort large, ensorte

que l'homme flottoit dedans. On employoit, pour les plus forts, jusqu'à trente cuirs de Cerf; ceux qui les vouloient plus légers, se servoient de Taffetas. Ces Taffetas employés en plusieurs doubles opéroient le même effèt que le cuir : quelquefois on couvroit ces *Jacques* des étoffes les plus précieuses d'or & d'argent. C'est de cette sorte d'Habillement, que nos Ancêtres ont pris la mode de leurs *Jacquettes*, auxquelles ont succédé nos Pourpoints, & ces Juste-au-corps, que nous portons aujourd'hui.

JACTANCE.

Je suis une mère féconde,
J'ai des enfans par tout le monde :
Quels hommes voit-on sous les Cieux,
Qui ne soient point vanteurs & audacieux.

La *Jactance* est représentée par une femme qui porte en l'air une main, & de l'autre une Trompette. Sa robe est semée de plumes de Paon, pour montrer ques les âmes vaines prennent plaisir à publier leurs propres actions; & que le Superbe est inséparable d'avec la Vanité & l'Orgueil.



Jalémus.

C'eſt le Dieu qui préſidoit chez les Grècs, aux funérailles, & en général à tous les devoirs funèbres qu'on rendoit aux Morts. On donnoit le même nom aux Chanſons lugubres.

Jalousie.

Cette eſpèce de Phrénéſie ſe repréſente par une femme dans une attitude inquiète, prêtant l'oreille pour entendre ce qui ſe dit d'un côté, tandis qu'elle regarde attentivement ce qui ſe paſſe de l'autre. Sa robe eſt parſemée d'Yeux & d'Oreilles. Le Bouquèt d'Épines qu'elle tient, dénote que ſon tourment eſt volontaire. Le Coq, Animal jaloux & vigilant, eſt ſon Symbole.

M. de Voltaire la peint ainſi au neuvième Chant de la Henriade.

La ſombre Jalousie au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide.

Énigme LI.

Je ſuis un mal preſqu'incurable;
Un homme en eſt-il tourmenté?
Très-ſouvent ſans réalité,
Par un deſtin fâcheux il ſe rend miſérable.

J'attaque les Mortels en tous rangs, en tous lieux ;
La Nation la plus ſauvage
Eprouve également ma rage.
Mon audace autrefois s'éleva juſqu'aux Cieux.
Dans l'intrigue la plus unie,
Je cauſe du dérangement.
Une Beauté, quoique chérie,
Reſſent, par mon pouvoir, la haine d'un Amant.
Epoux, ſi par cette lecture,
Tu peux découvrir ma nature,
Prends bien garde que ta raiſon
N'éprouve mon triſte poiſon.

JANA.

C'étoit le premier nom de Diane, qu'on appelloit au commencement *Dea Jana*, & par abréviation *D. Jana :* enſuite on n'en a plus fait qu'un ſeul mot *Diana*. Elle ſe trouve ainſi nommée ſur quelques Médailles.

JANUAL.

Fête de Janus, qui ſe célébroit le premier Janvier, par des Fêtes, des Danſes, & autres Réjouiſſances publiques. En ce jour, on prenoit ſes plus beaux habits pour aller au Capitole faire des Sacrifices à Jupiter ; les nouveaux Conſuls, en habit de cérémonie, marchant à la tête du

Peuple. En ce jour, comme aujourd'hui, on se faisoit d'heureux souhaits les uns aux autres, & l'on avoit grande attention de ne rien dire qui ne fût de bon augure, dit Ovide, pour le reste de l'année. On offroit à Janus des Dattes, des Figues, & du Miel. La douceur de ces fruits faisoit tirer de bons présages pour l'avenir.

JANVIER.

Mois consacré à Janus, parceque, dit-on, le premier jour de *Janvier* regarde d'un côté l'année précédente, & de l'autre celle qui vient: ce qui étoit exprimé par les deux visages de Janus.

Le Roi Charles IX ordonna, par un Édit donné en 1564, que l'année commenceroit dorénavant au premier de *Janvier*. Ce Mois est représenté sous la figure d'un homme ayant des Aîles au dos, pour montrer que, lorsqu'il est passé, son retour n'est que comme un vol. Il est vêtu d'un habit blanc, tenant de la main gauche le Signe céleste du Verseau; ce qui dénote la neige & les frimats, qui se répandent en plus grande quantité dans ce mois, que dans les autres. Les Européens ont choisi ce Mois pour se témoigner amitié.

JANUS,

Le plus ancien Roi d'Italie, dont l'Hiſtoire faſſe mention, étoit originaire d'Athènes. Aurélius Victor rapporte que Creüſe, fille d'Éreсthée, Roi d'Athènes, d'une grande beauté, fut ſurpriſe par Apollon, & en eut un fils, qu'elle fit nourrir & élever à Delphes. Tout cela ſe paſſa à l'inſçu d'Érecthée. Il donna ſa fille en mariage à Xiphée, qui n'en pouvant avoir d'enfans, alla conſulter l'Oracle, & demanda comment il pourroit faire pour devenir père. Le Dieu lui répondit, qu'il falloit qu'il adoptât le premier enfant qu'il rencontreroit le lendemain. Le premier qu'il trouva, fut *Janus*, fils de Creüſe, qu'il adopta. *Janus* étant devenu grand, équipa une Flotte, aborda en Italie, y fit des conquêtes, & bâtit une Ville, qu'il appella de ſon nom, *Janicule*. Dans le temps de ſon Règne, Saturne, chaſſé du Ciel, ou plutôt de ſon pays, aborda auſſi en Italie. *Janus* le recut humainement, & l'aſſocia même à la Royauté; ce qu'on a repréſenté par une tête à deux faces, pour faire voir que la Puiſſance Royale étoit partagée entre ces deux Princes, & que l'État étoit gouverné par les conſeils de l'un & de l'autre. On ajoute

que Saturne, par reconnoissance, doua *Janus* d'une rare Prudence, qui lui rendoit le passé & l'avenir toujours présent à ses yeux; ce qu'on croit encore exprimé par les deux visages adossés. Le Règne de *Janus* fut tout pacifique, ce qui le fit regarder depuis comme le Dieu de la Paix. C'est sous ce titre, que Numa lui fit bâtir un Temple, qui restoit ouvert pendant la Guerre, & qu'on fermoit pendant la Paix. Ce Temple ne fut pas souvent fermé sous l'Empire Romain : une fois sous le Règne de Numa, l'Instituteur de cette Cérémonie; la seconde fois après la seconde Guerre punique, l'an de Rome 519; trois fois sous le Règne d'Auguste, dont la dernière vers la Naissance de Jesus-Christ.

Ovide, au premier Livre des Fastes, fait raconter à *Janus* son Histoire. « Les » Anciens, dit-il, m'appelloient Chaos; » voyez combien je suis vieux .... » Lorsque les quatre Élémens, qui jus- » qu'alors avoient été confondus, furent » séparés, & que chacun eut pris sa place; » alors d'une masse informe que j'étois, » je pris la figure d'un Dieu. J'ai encore » quelques restes de mon ancienne con- » fusion; car on voit en ma personne la » même chose par devant que par der-

» rière : apprenez la raison de ce double
» visage, afin que vous connoissiez & ma
» Puissance & mon Emploi. J'éxerce mon
» empire sur tout ce vous voyez, sur le
» Ciel & sur l'Air, sur la Mèr comme
» sur la Terre ; tout s'ouvre ou se ferme
» quand je le veux. C'est moi seul qui
» garde la vaste étenduë de l'Univers, &
» j'ai seul le pouvoir de faire tourner le
» Monde sur ses deux Pôles. Lorsqu'il me
» plaît de donner la Paix, & de la faire
» sortir de mon Temple ; aussi-tôt elle va
» se répandre par-tout. Mais aussi si je
» n'en ferme les portes, la Guerre s'allu-
» mera par-tout, & la Terre sera inondée
» de sang. Je préside aux Portes du Ciel,
» & je les garde de concert avec les Heu-
» res, qui s'écoulent lentement. Les jours,
» & Jupiter même qui en est l'Auteur,
» ne vont & ne reviennent que par mon
» moyen : c'est de-là qu'on m'appelle *Ja-*
» *nus*..... Mais voici pourquoi j'ai deux
» visages. Toute porte a deux faces, l'une
» au dehors, l'autre au dedans : la pre-
» mière regarde le Peuple ; la seconde,
» l'entrée de la maison ; & comme celui
» qui garde la porte, voit ceux qui en-
» trent & qui sortent ; de même, moi,
» qui suis le Portier du Ciel, j'observe en
» même temps l'Orient & l'Occident, &

» j'ai le pouvoir de le faire des deux côtés » à la fois, sans faire aucun mouvement, » crainte de perdre le temps en tournant » la tête, ou qu'il n'échappe quelque chose » à ma vûë..... Mais pourquoi, lui de» mande le Poëte, ferme-t-on votre Tem» ple en temps de Paix, & qu'on l'ouvre » en temps de Guerre? J'ouvre les portes » de mon Temple en temps de Guerre, » répond le Dieu, pour le retour des Sol» dats Romains, quand ils sont une fois » partis pour la Guerre; & je le ferme en » temps de Paix, afin que la Paix y étant » une fois rentrée, elle n'en sorte plus... » Enfin, pourquoi, avant de faire des Sa» crifices aux Dieux, ou de leur adresser » ses prières, faut-il que ce soit par vous, » ô *Janus*, que l'on commence? C'est » afin, dit-il, que, comme je garde les » Portes du Ciel, vous puissiez, par mon » moyen, trouver un accès favorable au» près des Dieux, à qui vous vous adres» sez. »

Macrobe rend une autre raison plus historique, pourquoi on invoquoit *Janus* le premier dans les Sacrifices. C'est qu'il fut le premier qui bâtit des Temples, & qui institua des Rites sacrés. « Le » seul nom de *Janus*, continue le Mytho» logue, marque qu'il préside sur toutes

» les Portes qui s'appellent *Januæ*. On le » représente tenant d'une main une Clef, » & de l'autre une Verge; pour marquer » qu'il est le Gardien des Portes, & qu'il » préside aux chemins. Quelques-uns pré- » tendent que *Janus* est le Soleil, & qu'il » est représenté double, comme le maître » de l'une & de l'autre porte du Ciel; » parcequ'il ouvre le jour en se levant, & » le ferme en se couchant. Ses Statuës re- » présentent souvent de la main droite le » nombre de trois cents, & de la gauche » celui de soixante-cinq; pour signifier la » longueur de l'Année, la plus grande » marque de la Puissance du Soleil. D'au- » tres veulent que *Janus* soit le Monde » ou le Ciel, & qu'il soit ainsi appellé, *ab* » *eundo*; parcequ'il va, & que le Monde » va aussi toujours en tournant perpétuel- » lement. De-là vient que les Phéniciens » expriment cette Divinité par un Dra- » gon qui se tourne en Cercle, & qui » mord & dévore sa queuë; pour mar- » quer que le Monde se nourrit, se sou- » tient, & se tourne en lui-même... Dans » le Culte que nous rendons à ce Dieu, » nous invoquons Janus *Geminus*, Janus » *Père*, Janus *Junonius*, Janus *Consivius*, » Janus *Quirinus*, Janus *Patoleius*, & » *Clusivius*. »

Plutarque, dans ses Questions Romaines, rapporte deux opinions différentes sur les deux têtes adossées de *Janus*. C'est, dit-il, ou parceque ce Prince étant Grèc & natif de Perrhèbe, il vint en Italie s'établir parmi des Barbares, & changea de langue & de genre de vie; ou parcequ'il persuada aux Italiens, gens féroces & impolis, de changer de mœurs, de s'appliquer à l'Agriculture, & de se policer.

Il y avoit à Rome plusieurs Temples de *Janus*; les uns de *Janus* Bifrons ou à deux faces, d'autres de *Janus* Quadrifrons ou à quatre faces. Ces Temples s'appelloient tout court *Janus*, comme il paroît par plusieurs Inscriptions, où il est dit, que pendant la Paix on a fermé *Janus*. Les Temples de *Janus* Quadrifrons étoient aussi à quatre faces égales, avec une Porte & trois Fenêtres en chaque face : les quatre côtés & les quatre Portes marquoient sans doute les quatre Saisons de l'Année, & les trois Fenêtres de chaque côté les trois Mois de chaque Saison : ce sont les douze Mois de l'Année. Varron dit que l'on avoit érigé à *Janus* douze Autels, par rapport aux douze Mois de l'Année. Ces Autels étoient hors de Rome, au-delà de la porte du Janicule.

Ovide nous apprend encore une particularité sur *Janus*; sçavoir, que, sur le revers de ces Médailles, on voyoit un Navire, ou simplement une Proue de Navire. C'étoit, dit ce Poëte, en mémoire de l'arrivée de Saturne en Italie sur un Vaisseau.

JAPÈT,

Fils d'Uranus, & Frère de Saturne; ayant épousé, dit Hésiode, la belle Clymène, fille l'Océan, en eut Atlas, Ménétius, Prométhée & Épiméthée. Diodore dit qu'il se maria avec la Nymphe Asie; & au lieu de Ménétius, il lui donne pour second fils Hespérus ou Vespérus. Ce fut, ajoute-t-il, un homme puissant dans la Thessalie, peu sociable, & plus recommandable par ses quatre fils, que par son propre mérite. Les Grècs le reconnoissoient pour l'Auteur & le Chef de leur Raçe, & croyoient qu'il n'y avoit rien de plus ancien que lui. C'est pourquoi ni leur Histoire, ni leurs Traditions ne remontoient point au dessus de lui. De-là vient aussi qu'on appelloit *Jàppèts* des Vieillards décrépits, qui commençoient à radoter. On croit que ce *Japèt* est le même que Japhèt, fils de Noé.

JAPIS,

Fils d'Iasus, fut dans sa première jeunesse l'objèt de la tendresse d'Apollon, dit Virgile; & ce Dieu lui offrit dès-lors tous ses Dons, son Arc, ses Flèches, sa Lyre, & sa Science augurale. Mais *Japis*, dans le desir de prolonger les jours de son père infirme, aima mieux qu'Apollon lui fit connoître les Vertus salutaires des Plantes, & qu'il lui apprît à guérir les maladies des hommes. C'est le Médecin que le Poëte introduit pour guérir Énée d'une blessure qu'il avoit reçuë dans un combat contre les Latins.

IARBAS,

Roi de Gétulie, étoit fils de Jupiter-Ammon, selon Virgile, & d'une Nymphe du Pays des Garamantes. Il avoit élevé dans ses États, à l'Auteur de sa naissance, cent Temples magnifiques, & cent Autels sur lesquels on immoloit nuit & jour des victimes. Ce Prince, irrité du refus que Didon avoit fait de l'épouser, fit la guerre aux Carthaginois. Ceux-ci, pour avoir la Paix, voulurent obliger leur Reine à cette alliance : mais la mort de Didon mit fin à la guerre, & aux espérances d'*Iarbas*.

ÉNIGME LII.

Du matin jusqu'au soir, je suis en mouvement,
Quoique l'on me tienne à l'attache ;
Mais pour se délasser, il faut absolument
Que chaque nuit on me relâche.
Chez Cloris on ne peut me toucher seulement,
Si l'on ne veut qu'elle se fâche.
Dans un tel esclavage, admirez mon bonheur :
Je distingue le vrai mérite ;
Sans esprit, sans cœur, ni conduite,
Je suis chez certain Peuple une marque d'honneur.

JASION,

Fils de Jupiter & d'Électre, une des Atlantides, épousa Cybèle. qui le rendit père de Corybas. Comme *Jasion* perfectionna l'Agriculture, dont Cérès avoit, dit-on, appris l'usage aux Grècs ; la Fable a imaginé qu'il étoit devenu amoureux de Cérès ; & qu'ayant voulu attenter à son honneur, il avoit été frappé d'un coup de foudre. Hygin raconte que *Jasion* épousa légitimement Cérès, & qu'il en eut Plûtus, le Dieu des Richesses. C'est apparemment pour faire entendre, que l'Agriculture est un fonds inépuisable de Richesses pour ceux qui sçavent la faire valoir. *Jasion* fut mis au rang des Dieux

après sa mort, comme fils de Jupiter, & comme mari de deux Déesses.

JASO,

Fille d'Esculape & d'Épione, fut honorée comme une des Divinités de la Médecine. Elle présidoit à la Maladie, comme sa sœur Hygica présidoit à la Santé.

JASON

Étoit fils d'Éson, Roi d'Iolchos & d'Alcimède. Il fut persécuté dès sa naissance, parceque l'Oracle avoit prédit que l'Usurpateur du Trône seroit chassé par un fils d'Éson. C'est pourquoi, dès que le Prince fut né, son père fit courir le bruit, que l'enfant étoit dangereusement malade : peu de jours après, il publia sa mort, & fit tous les apprêts des funérailles, pendant que la mère le porta secrètement sur le Mont Pélion ; où Chiron, l'homme le plus sage & le plus habile de son temps, prit soin de son éducation, & lui apprit les Sciences dont il faisoit lui-même profession, sur-tout la Médecine : ce qui fit donner au jeune Prince le nom de *Jason*, au lieu de celui de Diomède, qu'il avoit reçu en naissant.

Jason, à l'âge de vingt ans, voulant

quitter sa retraite, alla consulter l'Oracle, qui lui ordonna de se vêtir à la manière des Magnésiens, de joindre à cet habillement une peau de Léopard, semblable à celle que portoit Chiron, de se munir de deux Lances, & d'aller en cet équipage à la Cour d'Iolchos; ce qu'il exécuta. En son chemin, il se trouva arrêté par le Fleuve ou Torrent Anauve, qui étoit débordé. Il rencontra heureusement sur le bord une vieille femme, c'étoit Junon, qui lui offrit de le porter sur ses épaules: dans le trajèt, *Jason* perdit un de ses souliers. (Diodore raconte cette circonstance, parceque l'Oracle qui avoit prédit à Pélias, qu'un Prince du sang des Éolides le détrôneroit, avoit ajouté, qu'il se donnât de garde d'un homme qui paroîtroit devant lui, un pied nud, l'autre chaussé.) *Jason* arrivé à Iolchos, attire l'attention de tout le Peuple, par sa bonne mine & par son équipage extraordinaire. Il se fait connoître pour fils d'Éson, & demande hardiment à son oncle la Couronne qu'il a usurpée. Pélias, qui étoit haï des Peuples, ayant remarqué l'intérêt qu'on avoit pris au jeune Prince, n'osa rien entreprendre contre lui; il ne refusa pas même ouvertement sa demande: mais il chercha à éluder, & à éloigner son neveu

d'Iolchos, en lui proposant une expédition glorieuse, mais pleine de dangers. « Fatigué depuis long-temps par des songes effrayans, lui dit Pélias, j'ai fait consulter l'Oracle d'Apollon; & j'ai appris qu'il falloit nécessairement appaiser les Mânes de Phryxus, descendant d'Éolus, cruellement massacré dans la Colchide, & les ramener dans la Grèce. Mais mon grand âge est un obstacle à un si long voyage. Vous, qui êtes dans la fleur de la jeunesse, vous êtes en état de l'entreprendre; votre devoir vous y engage, la gloire vous y appelle. Vous satisferez par-là à un devoir dont je ne puis m'acquitter; & je jure par Jupiter, de qui vous & moi nous tirons notre origine, que, dès que vous serez de retour, je vous placerai sur le Trône qui vous appartient. » *Jason* étoit dans l'âge où l'on aime la gloire; il saisit avidement l'occasion d'en acquérir. Son expédition prochaine est annoncée dans toute la Grèce : l'élite de la jeune Noblesse accourt à Iolchos, pour accompagner *Jason*.

Lorsque tout fut prêt pour le voyage, *Jason*, avant de mettre à la voile, ordonna un service solemnel au Dieu Auteur de sa Race; & à toutes les Divinités qu'il crut pouvoir être favorables à son entre-

prise. Chacun, dit Apollonius, s'empressa à apporter des Pierres, pour élever sur le rivage un Autel, qu'on couvrit de feuilles d'Olivier. Après les Ablutions ordinaires, le Prêtre répandit dessus de la Fleur de Farine mêlée avec du Miel & de l'Huile; & immola les deux Bœufs aux Dieux, en l'honneur desquels se faisoit le Sacrifice. Jupiter, dit Pindare, promit, par la voie du Tonnerre, son secours à cette Troupe de Héros, qui s'embarqua après le Sacrifice. Telle est l'origine de l'expédition des Argonautes.

Il s'agissoit d'arriver à Colchos, & de ravir à Aëtès, Roi de Colchide, la Toison d'Or que Phryxus y avoit laissée. Elle étoit gardée par des Taureaux à gueules enflammées, & par un horrible Dragon. Les Poëtes disent, que Junon & Minerve, qui chérissoient *Jason*, convinrent ensemble qu'il falloit rendre Médée amoureuse de ce Prince; afin que, par l'Art des enchantemens, qu'elle possédoit parfaitement, elle le tirât des périls où il alloit être exposé. Cependant *Jason* & Médée se rencontrent hors de la Ville, près du Temple d'Hécate, où ils étoient allés l'un & l'autre implorer le secours de la Déesse. Médée, qui prenoit déja un tendre intérêt à *Jason*, lui promet toutes sortes de

ſecours, s'il veut lui donner ſa foi. Après des ſermens mutuels, ils ſe ſéparent ; & Médée va préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour ſauver ſon Amant.

Le Roi lui avoit preſcrit que, pour avoir la riche Toiſon, il devoit d'abord mettre ſous le joug deux Taureaux, préſent de Vulcain, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui vomiſſoient des tourbillons de feu & de flammes ; les attacher à une charruë de diamans, & leur faire défricher quatre arpens d'un champ conſacré à Mars, qui n'avoit jamais été labouré ; pour y ſemer les dents d'un Dragon ; d'où devoient ſortir des hommes armés, qu'il falloit tous exterminer, ſans qu'il en reſtât un ſeul : enfin, tuer le Monſtre qui veilloit ſans ceſſe à la conſervation de ce précieux dépôt, & éxécuter tous ces travaux en un jour. *Jaſon*, ſûr du ſecours de Médée, accepta tout ; & le lendemain on s'aſſembla hors de la Ville, dans le champ de Mars. Le Roi d'un côté, accompagné d'une foule de ſes Sujèts, accourut à ce ſpectacle ; de l'autre, le Chef des Argonautes avec tous ſes compagnons, conſternés à la vûë du danger auquel il alloit s'expoſer. On lâche les Taureaux, dont la vûë ſeule fait frémir les Spectateurs : *Jaſon* les apprivoiſe, les mèt

mèt ſous le joug, laboure le champ, y sème les dents du Dragon de Mars; & lorſqu'il en voit ſortir des Combattans, il lance une pierre au milieu d'eux; ce qui les mèt ſi fort en fureur, qu'ils s'entretuent les uns les autres: il va chercher le Monſtre qui gardoit la Toiſon d'Or, l'aſſoupit avec les herbes enchantées, & un breuvage préparé, que ſon Amante lui avoit donné, lui ôte la vie, & enlève le précieux Dépôt.

Jaſon, avec les Argonautes, revint heureuſement à Iolchos, avec la gloire d'avoir réuſſi dans une entrepriſe où il devoit naturellement périr. Cependant Pélias ne ſe preſſoit pas d'accomplir ſa promeſſe, & retenoit toujours la Couronne qu'il avoit uſurpée. Médée trouva encore le moyen de débarraſſer ſon Époux de cet ennemi; & feignant d'avoir un ſecrèt pour rajeunir Pélias, qui étoit extrêment vieux, elle engagea les propres filles du Roi à égorger leur père, ſous la belle eſpérance de le voir renaître. Le crime de Médée ne rendit pas à *Jaſon* ſa Couronne. Acaſte, fils de Pélias, s'en empara, & contraignit ſon Rival d'abandonner la Theſſalie, & de ſe retirer à Corinthe avec la Princeſſe de Colchide. Ils trouvèrent en cette Ville des amis, &

une fortune tranquille. Ils y vécurent dix ans dans la plus parfaite union, dont deux enfans firent le lien, jusqu'à ce qu'elle fut troublée par l'infidélité de *Jason*. Ce Prince oubliant les obligations qu'il avoit à son Épouse, & les sermens qu'il lui avoit faits, devint amoureux de la fille du Roi de Corinthe, l'épousa, & répudia Médée. La vengeance suivit de près l'injure : la Rivale, le Roi son père, & les deux enfans de *Jason* & de Médée, en furent les victimes.

Jason, après la retraite de Médée, & la mort du Roi de Corinthe son Protecteur, mena une vie errante, sans avoir d'établissement fixe. Médée lui avoit prédit, au rapport d'Euripide, qu'après avoir vécu assez pour sentir tout le poids de son infortune, il périroit accablé sous les débris du Vaisseau des Argonautes ; ce qui lui arriva en effèt. Un jour qu'il se reposoit sur le bord de la Mèr, à l'abri de ce Vaisseau qu'on avoit tiré à sèc, une poutre détachée lui fracassa la tête. Après sa mort, il fut honoré comme un Héros, à qui on consacra plusieurs Statuës, & autres Monumens héroïques.



IBIS,

Oiseau qu'on ne voit qu'en Égypte, & qui se laisse mourir de faim, disent les Naturalistes, lorsqu'on le transporte ailleurs. Il ressemble assez à la Cigogne, ayant les jambes hautes & roides, & le col fort long; mais son bèc est crochu. Quand il mettoit sa tête & son col sous ses aîles, sa figure, dit Élien, revenoit assez à celle du cœur humain. On dit que c'est cet Oiseau qui a introduit l'usage des Clistères, parcequ'on l'observa, lorsqu'il se donnoit à lui-même ce remède: la longueur de son col & de son bèc le rend très-propre à cette opération. Les Égyptiens lui rendirent les Honneurs Divins; & il y avoit peine de mort pour ceux qui tuoient un *Ibis*, même par mégarde. Ce Culte & ce respect pour l'*Ibis* étoient fondés sur l'utilité que l'Égypte en retiroit. Au Printemps, il sortoit d'Arabie une infinité de Serpens aîlés, qui venoient fondre sur l'Égypte, & y auroient fait les plus grands ravages, sans ces Oiseaux qui leur donnoient la chasse, & les détruisoient entièrement. Ils faisoient aussi la guerre aux Chenilles & aux Sauterelles. La Déesse Isis est quelquefois représentée avec une tête d'*Ibis*.

ICARE,

Fils de Dédale, s'enfuyoit avec ſon père de l'Iſle de Crète, où Minos les perſécutoit. Étant arrivé au bord d'une Iſle très-éloignée de la terre ferme, dit Diodore; *Icare*, qui y deſcendoit avec précipitation, tomba dans la Mèr, & ſe noya. On donna depuis à cette Mèr & à cette Iſle le nom d'*Icariennes*. Cet évènement fort ſimple a été habillé en Fable par les Poëtes, qui ont imaginé que Dédale avoit ajuſté des aîles à *Icare* ſon fils, & l'avoit emmené avec lui par les airs, en lui recommandant de ne point voler ni trop haut, ni trop bas; de peur qu'en approchant trop près du Soleil, la cire qui tenoit les aîles attachées au corps, n'en pût ſoutenir la chaleur; ou qu'en volant à fleur d'eau, leurs aîles n'en fuſſent mouillées. *Icare* ſe lance comme en tremblant au travers de ce chemin nouveau, mais bientôt il s'aguerrit; il ne doute plus de rien, il force ſon vol outre meſure, il s'élance fort haut, & abandonne ſon guide: alors les liens qui tenoient ſes aîles, ſe relâchent, la chaleur du Soleil fait fondre la cire, & n'ayant plus rien qui le ſoutienne en l'air, le téméraire *Icare* tombe dans la Mèr; & il ne reſte plus de lui, que le nom donné à

la Mèr où il fut précipité : c'eſt la Mèr *Icarienne*, qui fait partie de la Mèr Égée.

ICARIUS,

Père d'Érigone, vivoit à Athènes du temps de Pandion ſecond du nom. On dit qu'il avoit reçu chez lui Bacchus; qui, pour le récompenſer, lui apprit l'Art de planter la Vigne, & de faire le Vin. *Icarius* apprit cet Art à quelques Bergers de l'Attique : mais ceux-ci ayant goûté du Vin, s'enivrèrent; & croyant qu'*Icarius* leur avoit fait avaler du poiſon, ils le tuèrent. Bacchus vengea ſa mort par une Peſte qui déſola l'Attique, & ne ceſſa qu'après qu'on eut puni les meurtriers. *Icarius* fut mis au rang des Dieux. On lui offrit en Sacrifice du Vin & des Raiſins, pour reconnoître le bien qu'il avoit fait aux hommes, en leur apprenant à cultiver la Vigne. Dans la ſuite, on le plaça parmi les Aſtres, où il forma la Conſtellation du *Béotès*. Cette réception de Bacchus ſignifie, qu'*Icarius* fut des premiers à admettre & à étendre le Culte de Bacchus.

ICHNEUMON.

Eſpèce de Rat commun en Égypte, où il eſt d'une grande utilité. Il eſt de la

grosseur d'un Chat, couvert d'un poil rude comme celui d'un Loup : il a le grouin d'un Pourceau, & la queuë longue & épaisse proche du corps. On l'apprivoise comme les Chiens & les Chats. Les Habitans d'Héracléopolis lui rendoient les Honneurs Divins, comme à un Être bienfaisant ; parceque ce petit Animal cherche sans cesse les œufs des Crocodiles, pour les casser : « Et ce qu'il » y a de merveilleux, dit Diodore, c'est » qu'il ne les mange point, & paroît ainsi » condamné par la Nature, à un travail » qui n'est utile qu'à l'homme. S'il ne pre» noit ce soin-là, le Fleuve seroit inacces» sible aux hommes, par la multitude des » Crocodiles dont les bords seroient assié» gés. L'*Ichneumon* tuë les Crocodiles » eux-mêmes par une ruse tout-à-fait sin» gulière, & que l'on auroit de la peine » à croire. Pendant que le Crocodile dort » sur le rivage, la gueule ouverte, l'*Ich*» *neumon* s'étant roulé dans la bouë, se » jette tout d'un coup dans son corps : là » il lui dévore les entrailles, & sort en» suite, sans danger, du ventre de l'Ani» mal, qu'il laisse mort. » L'*Ichneumon* étoit consacré à Latone & à Lucine.



Ichonographie.

C'eſt le nom que l'on a donné à l'Art de meſurer les Plans des Édifices, pour les rapporter géométralement ſur le papier. On peint allégoriquement ce ſujèt par une femme qui meſure avec un Compas l'étenduë de la baſe d'une colonne. Elle tient une Règle, ſur laquelle eſt tracée une échelle de réduction. Elle a près d'elle une Bouſſole & un quart de Cercle géométrique, qui ſont les Inſtrumens néceſſaires à ſes opérations.

Mille chefs-d'œuvre, dont les Grands
Font les ſuperbes ornemens
De leurs riches Palais, giroient dans la pouſſière;
Si par mon Art divin, qui triomphe des ans,
Je ne les mettois en lumière.

Iconologie.

Cette Sçience fait diſtinguer les Attributs, les Symboles & les Hiéroglyphes, dont on ſe ſert pour caractériſer les Vertus, les Vices, & toutes les Paſſions que l'on veut perſonnifier. Les Égyptiens en ayant été les premiers Inventeurs, on la repréſente vêtuë à l'Égyptienne, tenant d'une main une Plume, & de l'autre un Pinçeau, d'où partent des traits qui ſem-

blent animer des Génies, qui sont près d'elle. Le distinctif de ces Génies est une petite Flamme qu'ils ont sur la tête ; & les Attributs qu'ils tiennent, désignent quels Vices ou quelles Vertus ils représentent.

IDA.

Montagne de l'Asie mineure, au pied de laquelle étoit bâtie la fameuse Ville de Troye. Diodore dit que c'est sans contredit la plus haute Montagne qui soit auprès de l'Hellespont. Elle a au milieu un antre, qui semble fait exprès pour reçevoir des Divinités, & où l'on dit que Pâris jugea les trois Déesses qui disputèrent entre elles le prix de la Beauté. Horace l'appelle l'*Ida* aquatique, parce-qu'il est la source de plusieurs Rivières.

IDÉE.

Surnom de Cybèle, qui étoit honorée particulièrement sur le Mont Ida : on la trouve quelquefois nommée *Idea magna mater*. On célèbre tous les ans, dit Denis d'Halycarnasse, la Fête sacrée de la Mère Idéenne, par des Sacrifices & par des Jeux ; & on promène sa Statuë par les rues au son de la Flûte & du Tympanum. Quelques-uns veulent qu'*Idée* soit une Divi-

nité particulière, Mère des Arts, & qui ſeroit la même que la Nature.

IDÉE.

Selon Saint Thomas, l'*Idée* eſt une forme éxemplaire qui naît dans l'eſprit du Poëte ou de l'Artiſte; & par laquelle ils expriment la penſée, ou la choſe qu'ils ont imaginée : mais Platon entend par ce nom, l'eſſence qui émane de l'Eſprit Divin, laquelle eſt ſéparée de la matière des choſes créées. C'eſt pourquoi on la repréſente Belle, Nuë, élevée ſur un Nuage, ayant une abondante Flamme de feu ſur la tête, & un Cercle d'or ſur le front. Elle allaite un enfant; & au-deſſus de la Nuë qui la porte, eſt un graçieux Payſage.

IDES.

C'étoit le treize ou le quinze de chaque mois chez les Romains. Les *Ides* de Mai étoient conſacrées à Mercure, parcequ'il étoit né ce jour-là. Les *Ides* de Mars paſsèrent pour un jour malheureux, depuis que Céſar eût été tué ce jour-là. Les *Ides* d'Août étoient conſacrées à Diane, & les Eſclaves les chommoient comme une Fête.

Idolatrie.

Nous n'adorons pas les faux Dieux,
Qu'adoroient autrefois nos Aïeux ;
Leur ſuperſtition nous paroît même folle.
Cependant examinez-vous ;
L'Amour-propre, ô Mortels ! n'eſt-ce pas une Idole
Que vous adorez tous ?

On nomme ainſi le Culte que l'on rend aux Idoles. On repréſente l'Image de cet énorme aveuglement par une femme qui a un Bandeau ſur les yeux, & qui eſt dans une eſpèce de Temple, où règnent d'épaiſſes ténèbres. Elle eſt à genoux devant une Idole, qu'elle encenſe ; & au pied de l'Autel où eſt l'Idole, eſt un Précipice ouvert.

Saint Thomas dit de l'*Idolatrie :*

Eſt cultus Dei debitus, creaturæ exhibitus.

Idoménée,

Roi de Crète, fils de Deucalion, & petit-fils de Minos ſecond, conduiſit au Siége de Troye les Troupes de Crète, avec une Flotte de quatre-vingts Vaiſſeaux, & s'y diſtingua par quelques actions d'éclat. Après la priſe de Troye, *Idoménée*, chargé des dépouilles Troyennes, s'en

retournoit en Crète, lorſqu'il fut accueilli par une tempête qui penſa le faire périr. Dans le danger preſſant où il ſe trouva, il fit vœu à Neptune de lui immoler, s'il retournoit dans ſon Royaume, la première choſe qui ſe préſenteroit à lui ſur le rivage de Crète. La tempête ceſſa, & il aborda heureuſement au Port; où ſon fils, averti de l'arrivée du Roi, fut le premier objèt qui parut devant lui. On peut s'imaginer la ſurpriſe & en même temps la douleur d'*Idoménée*, en le voyant. En vain les ſentimens de père combattirent en ſa faveur : un zèle aveugle de Religion l'emporta; & il réſolut d'immoler ſon fils au Dieu de la Mèr. Quelques Anciens prétendent que cet horrible Sacrifice fut conſommé; & pluſieurs Modernes ont ſuivi cette tradition; comme M. de Fénelon dans ſon bel Épiſode d'*Idoménée*; M. Crébillon dans ſa Tragédie d'*Idoménée* donnée en 1705; & M. Danchèt dans ſon Opéra repréſenté en 1712.

JEU D'AMOUR.

Ne jouons pas avec l'AMOUR;
Le fripon, tôt ou tard, nous jouera
Un mauvais tour.

Le *Jeu d'Amour* eſt repréſenté par deux

petits Cupidons, qui sont en action de se renvoyer une balle l'un à l'autre, sans songer que les *Jeux d'Amour* sont dangereux, puisqu'ils font souvent succomber les deux parties.

ÉNIGME LIII.

On me connoît assez, je n'ai vertu ni vice ;
Je suis de diverses couleurs,
Et plais sur-tout aux jeunes cœurs,
Quoique fort sujet au caprice.

Je parois toujours fort commode ;
On fait de moi ce que l'on peut,
Mais non pas ce qu'on veut ;
Je serai toujours à la mode.

Je n'ai point de chagrin, mais bien souvent j'en donne ;
Pour m'avoir favorable, on fait en vain des vœux.
Ce n'est qu'aux plus heureux
A qui je m'abandonne.
On m'a fait pour le Roi, le Marchand, le Soldat,
Pour la Coquette & la Dévote,
Pour la Prude & la Sotte :
Et plus je plais, plus on me bat.



ÉNIGME LIV.

Né d'un père commun, peut-être en même jour,
Nous ſommes trente-deux, tous fort beaux, faits au tour.
Sous deux Chefs différens nous faiſons deux Armées,
Et de nos Commandans nous portons les livrées.
Quoiqu'ennemis mortels, en tout temps & ſaiſon,
Nous couchons pêle mêle en la même maiſon.
Nous y vivons en paix; mais nous n'en ſortons guère,
Que pour nous déclarer une cruelle guerre.
Celui qui nous commande, eſt tant ſoit peu poltron;
Il évite les coups, & craint fort la priſon.
La Princeſſe au contraire, ainſi qu'une Amazone,
Aux périls les plus grands expoſe ſa perſonne.
Au fort de la mêlée, un courageux Soldat
Souvent change de ſèxe, & gagne le combat.

JEUNE.

Lorſqu'on joint à la vigilance,
Une ſage & ſainte abſtinence;
On triomphe aiſément du Monde & de la Chair,
On brave la Mort & l'Enfer.

L'Enfance & la Vieilleſſe n'étant point ſujettes à l'obligation du *Jeûne*, on en

représente l'Allégorie par la figure d'un homme d'âge viril. Il a les yeux tournés vers le Ciel, & un Bandeau lui ferme la bouche. Sur son vêtement brun, qui est la couleur symbolique de la Mortification, est une petite Casaque d'étoffe verte, qui est allusive à l'Espérance de mériter. Il tient un petit Poisson, & l'Inscription *Pauco vescor*. Le Crocodile, qu'il arrête sous son pied, étoit, chez les Égyptiens, le Hiéroglyphe de la Voracité & de la Gourmandise.

JEUNESSE.

Les Divinités qui présidoient à la *Jeunesse*, étoient Hébé & Horta : les Romains y ajoutèrent encore une Déesse *Juventas*, ou Jeunesse ; qui présidoit à la *Jeunesse*, depuis que les enfans avoient pris la robe appellée Prétexte. Cette Divinité fut honorée long-temps dans le Capitole. Auprès de la Chapelle de Minerve, dit Tite-Live, étoit l'Autel de la *Jeunesse*, & sur cet Autel de la *Jeunesse* un Tableau de Proserpine. Ensuite, au temps de la seconde Guerre punique, Livius Solinator lui voua un Temple, qu'il bâtit étant Censeur ; & dont la Dédicace fut faite quelques années après, au rapport de Pline. On institua aussi alors les Jeux de

la *Jeunesse*, qui se célébrèrent lorsque ce Temple fut dédié; mais on ne trouve pas qu'ils ayent été continués dans la suite.

Cet âge aimable, vif & bouillant, est caractérisé par un beau jeune Adolescent couronné de Fleurs, & tenant par la bride un Cheval richement enharnaché. Son action de répandre de l'argent, signifie le peu de connoissance qu'on a des biens à cet âge, & l'abus qu'on en fait.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibusque, & aprici gramine campi,
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris
Sublimis, cupidúsque, & amata relinquere pernix.

Hor. Poetica.

Dans le beau Sèxe, la *Jeunesse* est le plus précieux temps de la vie : ainsi on en peint l'Allégorie par une belle Nymphe dans l'âge de l'adolescence. Elle est couronnée de Fleurs, & tient une Coupe d'or, qui est l'Attribut d'Hébé. Le Rameau fleuri d'Amandier lui est donné pour Emblême; parceque cet Arbre étant le premier à fleurir, donne espérance de la récolte : de même on connoît dans la *Jeu-*

nesse, quelle sera l'inclination de l'âge mûr.

JEUX.

Sorte de Spectacles que la Religion avoit consacrés chez les Grècs & les Romains; il n'y en avoit aucun qui ne fût dédié à quelque Dieu en particulier, ou même à plusieurs ensemble. Il y eut même un Arrêt du Sénat, qui portoit que les *Jeux* publics seroient toujours consacrés à quelques Divinités. On n'en commençoit jamais la solemnité, qu'après avoir offert des Sacrifices, & fait d'autres Cérémonies religieuses; & leur institution eut toujours pour motif, du moins apparent, la Religion, ou quelques pieux devoirs. Il est vrai que la Politique y avoit bien autant de part; car les éxercices de ces *Jeux* servoient ordinairement à deux fins : d'un côté, les Grècs y acquéroient dès leur jeunesse l'humeur martiale, & se rendoient par-là propres à tous les Éxercices militaires : d'un autre côté, on en devenoit plus dispos, plus alèrte, plus robuste; ces Éxercices étant très-propres à augmenter les forces du corps, & à procurer une vigoureuse santé. Il y avoit de trois sortes d'Éxercices; des Courses, des Combats, & des Specta-

cles. Les premiers, qu'on nommoit Jeux *Équeſtres* ou *Curules*, conſiſtoient en des Courſes qui ſe faiſoient dans le Cirque dédié à Neptune, ou au Soleil. Les ſeconds, appellés *Agonales*, étoient compoſés de Combats & de Lute, tant des hommes, que des bêtes inſtruites à ce manége ; & c'étoit dans l'Amphithéâtre conſacré à Mars & à Diane, qu'ils ſe faiſoient. Les derniers étoient les *Jeux* Scéniques, qui conſiſtoient en Tragédies, Comédies & Satyres, qu'on repréſentoit ſur le Théâtre en l'honneur de Bacchus, de Vénus & d'Apollon. Les principaux *Jeux* des Grècs & des Romains étoient les *Jeux* Olympiques, les Pythiens, les Néméens, & les Iſthmiens. Les autres moins conſidérables ſont les Pyrrhiques, les Mégaléſiens, les Aétiaques, les Apolinaires, les Capitolins, ceux de Cérès, ceux du Cirque, les Équeſtres, les Floraux, les Iſélaſtiques, les Juvénaux, les Hiéroniques, ceux de la Jeuneſſe, ceux des gens mariés, les Néroniens, les Plébéïens, les Romains, les Séculaires, & enfin les *Jeux* funèbres.

Jeux Floraux.

L'Académie déja formée à Toulouſe, quand *Charles le Bel* y vint avec toute ſa

Cour, faire ſon entrée, n'étoit que comme le berceau de celle que, dans la ſuite des temps; on appella les *Jeux Floraux*, dit Dom Vaiſſette, dans ſon Hiſtoire du Languedoc, *Tome IV, page 136 & ſuivantes.*

La Poëſie vulgaire ou provençale avoit été ſingulièrement cultivée à Toulouſe, ſous la protection de ſes Comtes. Sept des principaux Citoyens, tous amateurs des beaux Arts, charmés de retrouver dans nos Rois les mêmes bontés pour les gens de Lettres, imaginèrent en 1323, pour exciter l'émulation, de propoſer un prix à celui qui excelleroit en ce genre d'étude. Ils écrivirent en Vers Provençaux une Lettre circulaire, où ſe qualifiant *la gaie Société des ſept Troubadours*, ils invitèrent tous les Poëtes des divers pays du Languedoc de ſe rendre à Toulouſe, pour y faire la lecture de leurs Ouvrages, avec promeſſe de donner une *Violette d'or* à l'Auteur de la Pièce qui ſeroit jugée digne d'être couronnée. Le ſujèt devoit être de Piété, en l'honneur de Dieu, de la Sainte Vierge, ou des Saints. On ſe rendit de toutes parts, au jour marqué, trois Mai 1324, dans le Jardin des Fauxbourgs, où les ſept *Aſſociés* avoient coutume de s'aſſembler : on y lut publiquement les diffé-

rens Poëmes qui furent présentés ; on les éxamina le lendemain en particulier ; enfin, le jour d'après, la *Violette d'or* fut adjugée à M[e] *Arnaud-Vidal* de Castelnaudi, qui, en même temps, fut créé Docteur en la *gaie Sçience*, ou *Poësie*. Comme l'Assemblée de la *gaie Société* se tenoit dans un Jardin des Fauxbourgs de Toulouse, qui furent détruits durant la guerre des Anglois, elle fut transférée, en 1356., dans l'Hôtel-de-Ville, où elle a toujours tenu depuis ses Séances ; & vers la fin du quatorzième siècle, ou au commencement du suivant, elle reçut un nouveau lustre par l'immortelle libéralité d'une Dame Toulousaine. Cette Héroïne, *Clémence d'Isaure*, voulut signaler son goût pour les Lettres, en fondant par son testament, de quoi fournir aux frais des *trois Fleurs*, qu'on distribuoit chaque année. Ce n'étoit d'abord qu'une Violette d'or ; mais en 1356, on y ajouta deux autres Fleurs ; sçavoir, une Églantine & un Souci d'argent. Les Capitouls, par reconnoissance, voulurent lui dresser une Statuë de marbre blanc dans l'Église de la Daurade, mais qui fut plaçée dans la Salle où l'Assemblée des sept *Mainteneurs* avoit été transférée. On l'y voit encore aujourd'hui ; & tous les ans, le 3 Mai,

jour de la diſtribution des Prix, on la couronne de Fleurs.

Juſques-là c'étoit plutôt une Société de gens de Lettres, qu'une Académie autoriſée par la volonté du Prince. Ce ne fut qu'en 1694, ſous le Règne de Louis XIV, qu'elle obtint des Lettres de confirmation. Alors les *Jeux Floraux* furent mis ſous la protection du Chancelier de France ; les Fleurs ont été augmentées d'une quatriéme, qui eſt une *Amaranthe d'or* ; & le nombre des Académiciens fut fixé à trente-ſix. *Louis XV* les a augmentés, en 1725, juſqu'à quarante. C'eſt la plus ancienne Académie du Royaume.

IGNORANCE.

Les Grècs repréſentoient l'*Ignorance* ſous la figure d'un enfant nud, monté ſur un Ane. Il tenoit une Canne de Roſeau, & avoit les yeux couverts d'un Bandeau. On donnoit à entendre par cet Emblême, que l'*Ignorance* eſt puérile, & dépouillée des ſentimens que donne la Virilité ; qu'elle eſt aveugle ſur les connoiſſances comme un enfant, groſſière dans ſes ſenſations comme l'Ane, & vuide de cervelle comme le Roſeau.

ILITHYE,

Fille de Junon & sœur d'Hébé, présidoit, comme sa mère, aux accouchemens. Les femmes dans les douleurs de l'enfantement lui faisoient des Sacrifices, qui consistoient ordinairement à lui consacrer des Hastes, & à lui promettre de lui sacrifier des Vaches, si elles étoient heureusement délivrées. Cette Déesse avoit à Rome un Temple, dans lequel on portoit une pièce de monnoie à la naissance & à la mort de chaque personne, & lorsqu'on prenoit la robe virile. Servius Tullius avoit établi cet usage, pour avoir un éxact dénombrement de tous les Citoyens & Habitans de Rome.

IMAGINATION.

Tout objèt, quel qu'il soit, est de ma dépendance,
Mon domaine s'étend des Cieux jusqu'aux Enfers;
Et je puis parcourir, sans nulle résistance,
D'un clin d'œil tous les coins de ce vaste Univers.

L'*Imagination* est une faculté de l'Ame, par laquelle elle se représente les choses extérieures & sensibles, à l'aide des traçes du cerveau. On la peint avec des aîles au tempes, pour dénoter la promptitude dont

elle forme idéalement des objèts, lesquels sont indiqués par différentes petites Figures qui ornent une Couronne qu'elle a sur la tête.

Quoique l'*Imagination* se représente assise tranquillement, & dans une attitude pensive, elle ne laisse pas de tenir l'esprit continuellement en mouvement, même pendant le sommeil. Ses différens effèts sont démontrés par Marcel Donat, Livre second, *de medicâ Histotiâ mirabili.*

IMBÉCILLITÉ OU DÉMENCE.

On caractérise ce sujèt par un Vieillard à cheval sur un Roseau, qui est l'Attribut de la Fragilité & de la Foiblesse. Il tient un Moulin de carte, dont on se sert pour amuser les enfans, & soufle pour le faire tourner.

Horace, *Satyre troisième*, *Livre second*, définit ainsi l'*Imbécillité :*

Ædificare casas, plostello adjungere mures,
Ludere par impar, equitare in arundine longa,
Si quem delectat barbatum ; amentia versit.

IMITATION.

On donne pour Attributs à ce sujèt, des Pinceaux, un Masque, & un Singe.

Les Pinceaux servent à imiter, par le secours de la Peinture, les diverses productions de la Nature, & même celles de l'Art. Le Masque signifie l'*Imitation* des incidens de la vie représentés dans les Comédies ; & le Singe lui convient, comme le plus parfait Imitateur des actions humaines.

IMMORTALITÉ.

C'est la récompense dûë à la Vertu & aux belles Actions. On la représente par une jeune fille aimable & couronnée de Laurier. Ses Aîles désignent son élévation ; & le Cercle d'or qu'elle tient, est son juste Attribut, par l'incorruptibilité du métal & la forme du Cercle, qui est le Hiéroglyphe de l'Éternité. Elle s'appuie sur une Pierre ornée d'une guirlande d'Amaranthe, & sur laquelle sont gravés les noms de plusieurs grands hommes.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

On en personnifie l'image par la figure d'une jeune & belle fille, vêtue d'une draperie d'étoffe d'or, dans une attitude couchée, & dans l'abandon d'une personne prête à rendre les derniers soupirs. Son Attribut est un Phénix, qui renaît de

ſa cendre. Les Anciens prétendoient que cet Oiſeau, que perſonne ne s'eſt vanté d'avoir vu, étoit toujours le ſeul de ſon eſpèce. Les Plumes de ſon col étoient dorées, & le reſte de ſon pennage rouge pourpré. Il avoit une belle Crête ſur la tête, & ſa queuë étoit mêlée de pluſieurs incarnates & blanches.

Imperfection.

Les Attributs que les Anciens ont donné à l'*Imperfection*, ſont des Grenouilles, animaux amphibies, qui s'engendrent de la corruption des eaux marécageuſes, lorſqu'elles ſont échauffées des rayons du Soleil; & une Ourſe, qui lèche ſon petit pour le former. On donne auſſi à cette Figure une draperie jaune-clair, couleur imparfaite, qui paſſe & s'évapore facilement.

Impiété.

Les menaces du Ciel, même les plus terribles,
Ne font aucun effèt ſur moi;
Comme je n'ai ni foi ni loi,
Je commèts ſans remords mille forfaits horribles.

On repréſente l'*Impiété* par une femme altière, vêtuë d'une étoffe rouge teinte, & teinte de ſang. Elle tient un Flambeau, dont

dont elle brûle impitoyablement un Pélican dans son nid avec ses petits. L'Hippopotame, qu'on lui donne pour Attribut, est un Cheval amphibie, qui vit dans le Nil, & dans les autres Rivières d'Afrique. Il est fait presque comme un Cheval ordinaire, mais plus grand; ses pieds sont fourchus comme ceux du Taureau, & sa bouche est armée de défenses comme celle du Sanglier. Selon Pline, *Livre huitième, Chap. 23*, il tuë son père, pour jouir de sa mère.

L'Impiété cause tous les maux.

Si le Glaive & la Flamme ont les Champs désertés,
Les Temples abattus & les Villes brûlées;
Si tu vois au tombeau tes fils précipités,
Et traîner aux cheveux tes filles désolées;
Toi, par qui tant de loix ont été violées,
Sçache que c'est le fruit de tes Impiétés.

Ce sujèt ne sçauroit être mieux représenté que par cette Figure, où l'on voit un Temple brûlé & abattu, plusieurs personnes massacrées, des Peuples en captivité, & autres cruautés semblables commises par l'*Impiété*.

Impiété envers Dieu.

On en donne l'Image par la figure d'un

homme forcené, ayant un Bandeau sur les yeux, pour marquer son aveuglement. Le mépris qu'il fait de la Loi, est indiqué par le Livre déchiré qu'il tient; sa témérité est désignée par son action de lancer un Javelot contre le Ciel; & la Vapeur épaisse qui lui sort de la bouche, dénote l'horreur des blasphêmes qu'il vomit. Derrière lui est un Autel renversé.

Imprécations.

Les Anciens avoient des Divinités qu'ils nommoient *Imprécations*, en Latin *Diræ*, comme si on disoit *Deorum iræ*, colères des Dieux. On les faisoit filles de l'Achéron & de la Nuit, & elles étoient les Bourreaux des Consçiences criminelles. On les confond souvent avec les Furies; & en effèt c'étoient les mêmes qu'on appelloit *Diræ*, Imprécations dans le Ciel, Furies sur la Terre, & Euménides dans les Enfers, selon Servius. Les Latins ne reconnoissoient que deux *Imprécations*, & les Grècs trois: on les évoquoit par des Prières & des Chants, pour la perte des ennemis qu'on avoit. Les *Imprécations* étoient aussi une espèce d'excommunication, châtiment terrible chez les Païens. C'est ainsi qu'Œdipe, dans Sophocle, pro-

nonce *des Imprécations* contre le meurtrier de Laïus. « Je défends, dit-il, qu'en » toute l'étendue de mes États, le malheureux soit reçu dans les Sacrifices ou » dans les conversations. Je défends qu'on » ait rien de commun avec lui, pas même » la participation de l'eau lustrale ; & » j'ordonne qu'on le bannisse des maisons » où il se retireroit, comme un monstre » capable d'attirer le courroux du Ciel. » Puisse le coupable éprouver l'effet des » malédictions dont je l'accable aujourd'hui ! Qu'il traîne une vie misérable, » sans feu, sans lieu, sans espoir, sans » secours, &c. » On faisoit aussi des *Imprécations* contre les Violateurs des Sépulchres, qui étoient regardés comme des lieux sacrés. Il y avoit différentes formules d'*Imprécations* : » Que le Violateur » meure le dernier de sa race : qu'il s'attire l'indignation des Dieux : qu'il soit » précipité dans le Tartare : qu'il soit » privé de la sépulture : qu'il voie les » ossemens des siens déterrés & dispersés : que les Mystères d'Isis troublent » son repos : que tant lui que les siens » soient réduits au même état que le » mort. »



IMPRIMERIE.

Le Blanc étant la couleur la plus pure, & la plus susceptible de l'*Impression* des autres couleurs ; on l'a choisie pour celle du vêtement de cette Figure. Elle marque aussi que la qualité principale de l'*Imprimerie* est d'être pure dans la correction. Sa Couronne est de Joubarbe, herbe qui reste toujours verte. Elle tient une Trompette, avec ce mot, *semper ubique*, qui indique que, par le secours de l'*Imprimerie*, les Écrits des Sçavans se répandent par toute la terre. Sa Cassette des Lettres alphabétique & la Presse sont des Attributs qui s'expliquent d'eux-mêmes.

ÉNIGME LV.

Je me trouve presqu'en tous lieux.
Sans mon secours, l'Astrologie,
Les Loix, l'Art de parler, & la Théologie,
Ne pourroient pas montrer leur éclat à nos yeux.

Je marche quelquefois, quelquefois je m'arrête ;
Ayant pris mon repos, je ne puis plus marcher.
De ce même repos, on ne peut m'arracher.
Je fais parler plusieurs, quoique je sois muette.

Jamais je n'appris rien :
Mais malgré mon insuffisance,
Je puis dire que la Sçience,
Sans moi, perdroit un grand soutien.

Les Langues, dont l'étude éloigne l'ignorance,
L'Hébreu, le Grèc, & le Latin,
Pour rendre immortel leur destin,
Ont besoin de mon assistance.

Quoique je ne posséde rien,
Aux uns je procure du bien ;
Aux autres très-souvent je le ravis de même.
La louange & le blâme éclatent par mes traits.
D'une seule couleur, je fais plusieurs portraits
De la Mitre & du Diadême.

IMPRUDENCE.

Eviter tous excès, n'est pas chose facile ;
Si l'un nous semble laid, l'autre nous paroît beau.
Ainsi fait l'ignorant qui conduit un Vaisseau ;
S'il évite Caribde, il se jette dans Scylle.

Voici l'*Imprudence* représentée entre l'Avarice & la Prodigalité, vices également dangereux : cependant vous voyez que notre *Imprudent* indiscrèt se jette du côté de la Prodigalité, parcequ'elle lui semble magnanime, sans songer que le crime est toujours crime.

Impudence.

Qui croiroit que ce Vice fut honoré, chez les Athéniens, comme une Divinité, qu'ils appelloient en leur Langue, *Anaïdie*. Ils lui érigèrent un Autel. On désignoit l'*Impudence* par une Perdrix, qu'on disoit, je ne sçais pourquoi, être un Oiseau fort impudent.

Inclination.

C'est en aveugle que j'agis,
Parceque j'agis par caprice;
C'est par hasard, si je choisis
Plutôt la Vertu, que le Vice.

La jeunesse étant l'âge où l'*Inclination* se manifeste ordinairement, ce sujèt est représenté par une jeune personne vêtuë d'une draperie moitié noire & moitié blanche. Elle tient un Bouquèt de Roses & un Bouquèt d'Épines, & paroît indécise dans le choix. Proche de sa tête, sont deux Étoiles; celle de Jupiter, lumineuse & bienfaisante; & celle de Saturne, obscure & nuisible. Les Aîles qu'elle a aux pieds, dénotent le mouvement subit de l'*Inclination*.

Inconnu.

Les Athéniens avoient un Autel dédié au Dieu *inconnu*. Non-ſeulement Pauſanias dans ſes Attiques, mais Saint Luc dans ſes Actes des Apôtres, le témoignent expreſſément. On rapporte différemment les raiſons que les Athéniens eurent d'honorer ce Dieu *inconnu*. Les uns diſent que Philippide ayant été envoyé vers les Lacédémoniens, pour traiter avec eux d'un ſecours contre les Perſes, il lui apparut un Spectre, qui ſe plaignit de n'avoir point d'Autel à Athènes, tandis qu'on y en érigeoit à tous les autres Dieux. Il promit même que, ſi on lui décernoit un Culte & des Honneurs divins, il ſecourroit les Athéniens. Quelque temps après, ils remportèrent une victoire ; on l'attribua au Dieu *inconnu*, & on lui bâtit un Temple & un Autel. D'autres diſent que, dans un temps de peſte, les Athéniens s'étant inutilement adreſſés à tous les Dieux qu'ils connoiſſoient, ſans en reçevoir de ſoulagement, ils crurent que ce fléau leur étoit envoyé par un Dieu qu'ils ne connoiſſoient pas, & lui dédièrent un Temple, avec cette Inſcription : *Au Dieu d'Europe, d'Aſie, & de Libye, & au Dieu*

INCONNU & étranger. Tertullien dit qu'il y avoit à Rome un ſembable Temple.

Inconsidération.

Ce défaut, le propre de la Jeuneſſe, ſe peint ſous la figure d'une jeune fille à demi-coëffée, & vêtuë d'une robe ſans ceinture, qui étant nonchalamment retrouſſée, laiſſe ſon ſein découvert. Elle marche regardant un Papillon, ſans s'apperçevoir qu'à ſes pieds eſt un précipice. On lui donne pour Attribut un Compas & une Règle briſés, pour dénoter qu'elle ne garde & ne connoît aucune meſure.

Inconstance.

Les Vagues, & l'Aſtre qui luit
Pendant les horreurs de la nuit,
Sont mon Image & mon Emblême ;
Car je ne ſuis jamais la même.

L'*Inconſtance* ſe repréſente aſſiſe ſur une Boule, tenant d'une main une Lune, & de l'autre un Crabe ou Écreviſſe de Mèr, animal qui marche indifféremment en avant, & en arrière ; mais plus volontiers ſur le côté. Elle a une Banderolle ſur la tête, & ſa draperie eſt de la couleur des ondes de la Mèr.

INDISCRÉTION, ou BABIL.

Elle se peint en action de rompre furtivement le Cachèt d'une Lettre. Sa draperie est garnie de Cigales & de Langues humaines. La Corneille qui est sur sa tête, est son Attribut, ayant été chassée d'Athènes par Minerve pour son excès de babil. Selon Aristote, ce Vice est le propre du jeune âge.

INDOCILITÉ.

Ce n'est que les âmes d'argile
Qui se roidissent contre tout.
L'âme de bonne trempe, est douce & fort docile,
Et s'accommode à chaque goût.

Ce sujèt est représenté par une femme presque couchée à terre, faisant des efforts pour faire obéir un Ane, en le tirant par le licou. Sa tête est enveloppée d'un Voile noir, pour marquer que l'obscurité du jugement rend les indociles incapables de toute discipline; & qu'à l'éxemple de l'Ane & du Porc, qu'on lui donne aussi pour Attribut, ils n'obéissent qu'à la contrainte & aux coups.

INDULGENCE.

Cette Vertu est représentée dans une

Médaille de Gordien, par une femme assise entre un Bœuf & un Taureau ; peut-être pour marquer que l'*Indulgence* adoucit les esprits les plus brutaux. Dans une Médaille de Gallien, l'*Indulgence* d'Auguste est marquée par une femme assise, qui tend la main droite, & qui tient un Scèptre de la gauche.

INDULGENCE.

Cette qualité vertueuse, qui émane de la douceur du cœur humain, se personnifie par une Matrône dont l'air est affable, & qui foule sous ses pieds le Faisceau & la Hache, que portoient les Licteurs chez les Romains. Elle tient une Paterre élevée, & présente gracieusement la main à un Esclave, qui est prosterné à ses pieds.

INDUSTRIE.

Peut-on passer, sans biens, heureusement la vie ?
On le peut quelquefois. Qui vit plus doucement
Que ces aventuriers, nommés communément
Chevaliers d'INDUSTRIE.

On représente l'*Industrie* assise sur un Cabestan, ayant sur la tête une petite Statuë du Dieu Plutus, pour marquer que le principal but de l'*Industrie* est le Lucre.

Le Scèptre qu'elle tient eſt terminé par une Main, dans laquelle eſt un Œil ; ce qui ſignifie que la Puiſſance figurée par le Scèptre & la Main, doit être à ſon tour gouvernée par la Prévoyance, dont l'Œil eſt le Symbole. Les Aîles qui ſont au même Scèptre, dénotent que l'Activité eſt le principal mérite des Induſtrieux.

INFAMIE.

Aime l'honneur plus que la vie,
Plus que tous les tréſors de ce vaſte Univers :
L'indigence de tout, l'eſclavage, les fers,
La mort même eſt un mal plus doux que l'INFAMIE.

L'*Infamie* nous eſt repréſentée ſous la figure d'une femme à demi-nuë, avec des Aîles de Corbeaux. Elle jouë de la Trompe ; ce qui marque que le bruit de ſes actions la noircit, ſans qu'elle y penſe. Elle a ſur ſa tête ce mot en écrit, *Turpæ ;* pour montrer que l'*Infamie* eſt plutôt apperçue par les autres, que par la perſonne qui en eſt couverte.

L'*Infamie* étant le comble de la honte & du déshonneur, on doit la repréſenter par une femme d'aſpect ignoble, vêtuë de haillons, & accroupie dans un lieu mal-propre & fangeux. Elle ſe couvre le viſage avec ſes mains ; & ſes ſeuls Attri-

buts ſont deux grandes Aîles noires de Chauve-ſouris, ſous leſquelles elle cherche à ſe cacher.

INFIRMITÉ.

On la peint ſous la figure d'une vieille femme, pâle & exténuée. Elle eſt aſſiſe dans un Fauteuil, ſoutenant d'une main ſa tête, & tenant de l'autre une branche d'Anémone ſauvage. Les Anciens ſe ſervoient de cette Fleur en Médecine; & chez les Égyptiens, elle étoit l'Hiéroglyphe de la maladie : c'eſt pourquoi on en fait l'Attribut de ce ſujèt.

INFORTUNE.

On la repréſente maigre & exténuée, coëffée en déſordre, & peu vêtuë. Sa gorge privée de lait & pendante, eſt la marque du manque de ſubſtance & de ſecours. Ses Attributs ſont une Corne d'Abondance, qu'elle ſecouë & qui eſt vuide, avec un Enfant périſſant d'inanition, qui eſt couché près d'elle.

INGRATITUDE.

Le plus parfait Symbole de l'*Ingratitude* étant le Serpent, on en fait le principal Attribut de ce ſujèt, qui ſe repréſente par une femme, laquelle aynt ré-

chauffé un Serpent dans son sein, en est piquée. Elle est assise sur un tronc d'arbre entouré d'une branche de Lierre. Cette Plante est aussi un Symbole de l'*Ingratitude*, puisqu'elle détruit en s'élevant l'appui qui lui sert de soutien.

Inimitié.

Les Haines tacites, ou les Rancunes enracinées, étant le propre des compléxions bilieuses & atrabilaires; on représente ce sujèt par une femme, dont la tête est armée d'un Casque garni de pointes de fer & sans plumes. Sa robe est noire, parsemée de quelques flammes; son attitude est pensive, & son regard sombre & farouche. Les deux Flèches qu'elle tient, dont les pointes sont dirigées l'une en haut, l'autre en bas, étoient, chez les Égyptiens, un des Hiéroglyphes de la Contradiction, source dangereuse de l'*Inimitié*.

Iniquité.

C'est l'assemblage de plusieurs Vices allégoriquement représentés par une seule Figure. On la peint vêtuë à la Juive, assise sur un Rocher, ayant sous ses pieds les Tables de la Loi ancienne, qui sont rompuës. La Bourse & le Poignard qu'elle

tient, sont les Emblêmes de la Cruauté & de l'Avarice. Un Rayon lumineux part du Ciel pour la toucher ; mais elle y oppose une espèce d'Éventail, composée de plumes de Paon, qui étoient, chez les Égyptiens, le Hiéroglyphe de l'Orgueil & de la Superbe. La Vapeur épaisse dont elle est environnée, signifie que la noirceur de ses sentimens la tient sans cesse dans les ténèbres.

INJURE.

Ses cheveux tous épars, ces verges en mes mains,
Font voir ce que sont les humains.
Du moment que quelqu'un les choque, les offense,
Ils ne respirent que Vengeance.

L'*Injure*, dont la Figure représente une femme, fait assez juger par sa posture, qu'elle n'est pas en état de conter des douceurs. Ses cheveux épars comme une Bacchante, cette main appuyée sur son flanc, & l'autre tenant des Verges, font assez connoître que ce sont les véritables Symboles d'une Langue injurieuse.

Il n'appartient qu'à la foiblesse d'injurier : ainsi, selon Aristote, c'est le propre de la Jeunesse ; parcequ'elle n'a pas la force de se servir d'autres armes pour exprimer sa colère. On représente ce sujèt

par une jeune fille dans une attitude arrogante, ayant les yeux enflammés. Sa bouche écumante indique les effèts du trouble de ſon âme. Sa langue fourchuë comme celle des Serpens, a rapport au piquant de ſes expreſſions. Elle tient une Verge compoſée d'Épines, & foule aux pieds des Balances, pour marquer qu'elle agit contre l'Équité.

INJUSTICE.

Je ne crains ni Peuples, ni Rois;
Et foulant à mes pieds leurs ſacrées Loix,
Je condamne & j'abſous par vengeance & caprice:
Chez moi on ne connoît Equité ni Juſtice.

L'*Injuſtice* nous eſt repréſentée par une femme couverte d'une robe blanche toute ſemée de taches noires, pour montrer que l'*Injuſtice* n'eſt que Corruption & que ſouillure de l'âme, par le mépris qu'elle fait des Loix. C'eſt pour cela qu'elle eſt repréſentée foulant aux pieds la Balance: de plus elle tient de la main gauche un Crapeau, dont le venin ſignifie l'infection des bonnes mœurs; & l'Épée qu'elle tient de la main droite, montre le violent effèt qu'elle fait pour ruiner l'Innocence.

On la repréſente auſſi aſſiſe fièrement ſur un Tribunal tendu de noir. Elle eſt

coëffée à la Tartare, vêtuë d'une draperie blanche, & toute remplie de taches de ſang. Elle tient une Épée nuë & élevée, foule aux pieds les Tables des Loix Divines, & le Livre des Loix Humaines; ainſi que les Balances de la Juſtice, qui ſont briſées. Le Loup ſur lequel elle s'appuie, eſt le Symbole de la Cruauté, de la Rapine, & de l'Avarice.

INNOCENCE.

Je ſuis comme un Agneau, ſans venin & ſans fiel,
Et mes mains pures de tout crime,
Je les élève vers le Ciel,
Qui défend l'INNOCENCE, que l'Injuſtice opprime.

On la peint allégoriquement ſous l'image d'une belle Vierge, vêtuë d'une robe blanche, alluſive à la Candeur du premier âge. Elle eſt couronnée de Palmes, pour marquer que le temps la fait triompher de la Calomnie, qui veut l'opprimer. Son Symbole convenable eſt un Agneau. L'action qu'on lui donne de laver ſes mains, eſt priſe de la coutume des Anciens, qui en uſoient ainſi, pour ſe diſculper publiquement de ce dont ils prétendoient être fauſſement accuſés.



Ino,

Fille de Cadmus & d'Harmonie, épousa Athamas, Roi de Thèbes, en secondes noces, dont elle eut deux fils, Léarque & Mélicerte. Elle traita les enfans du premier lit, Phryxus & Hellé, en vraie marâtre, & chercha à les faire périr; parceque, par le droit de primogéniture, ils devoient succéder à leur père, à l'exclusion des enfans d'*Ino*. Pour réussir plus sûrement dans son entreprise, elle en fit une affaire de Religion. La Ville de Thèbes étoit désolée par une cruelle famine, dont on prétend qu'elle étoit elle-même la cause, ayant empoisonné le grain qui avoit été semé l'année précédente; ou, selon Hygin, l'ayant fait mettre dans de l'eau bouillante, pour en brûler le germe. On ne manquoit jamais, dans les calamités publiques, d'aller à l'Oracle. Les Prêtres étoient gagnés par la Reine; & leur réponse fut que, pour faire cesser la désolation, il falloit immoler aux Dieux les enfans de Néphelé. Ceux-ci évitèrent par une prompte fuite le barbare sacrifice qu'on vouloit faire de leurs personnes. Athamas ayant découvert les cruels artifices de sa femme, fut si transporté de colère contre elle, qu'il tua Léarque, un

de ſes fils, & pourſuivit la mère juſqu'à la Mèr, où elle ſe précipita avec Mélicerte ſon autre fils. Voici comme Ovide tourne en Fable ce fait hiſtorique.

Junon irritée de ce qu'après la mort de Sémelé, *Ino* ſa ſœur avoit oſé ſe charger d'élever le petit Bacchus, jura de s'en venger. Elle agita Athamas de furies, & lui troubla tellement le ſens, qu'il prit ſon Palais pour une Forêt, ſa femme & ſes enfans pour des bêtes féroces; & dans cette manie, il écraſa contre un mur le petit Léarque ſon fils. *Ino*, à cette vûë, ſaiſie elle-même d'un violent tranſport, qui tenoit de la fureur, ſort toute échevelée, tenant entre ſes bras ſon autre fils, & va ſe précipiter avec lui dans la Mèr. Mais Panope, ſuivie de cent Nymphes ſes ſœurs, reçut en ſes mains la mère & l'enfant, & les conduiſit ſous les eaux juſqu'en Italie. L'implacable Junon les y pourſuit, & anime contre eux les Bacchantes. La pauvre *Ino* alloit ſuccomber ſous les coups de ces furieuſes, lorſque Hercule, qui revenoit d'Eſpagne, entendit ſes cris, & la délivra de leurs mains. Elle alla enſuite conſulter la célèbre Carmente, pour ſçavoir quelle devoit être ſa deſtinée & celle de ſon fils. Carmente remplie de l'eſprit d'Apollon, lui annonça

qu'après tant de peines qu'elle avoit essuyées, elle alloit devenir une Divinité de la Mèr, sous le nom de Leucothoë pour les Grècs, & de Matuta pour les Romains. En effèt, Neptune, à la prière de Vénus, dont elle étoit petite-fille, reçut la mère & le fils au nombre des Divinités de son Empire.

IN-PROMPTU.

Les Règnes des trois derniers Valois ont été assez fertiles en Poëtes, qui faisoient des Vers sur le champ, ou des *Inpromptu. Henri IV* n'étant encore que Roi de Navarre, voulant récompenser *Théodore-Agrippa d'Aubigné*, aïeul de Madame de Maintenon, lui donna son portrait. D'Aubigné fit sur le champ ces Vers, en les écrivant au bas du portrait :

Ce Prince est d'étrange nature,
Je ne sçais qui diable l'a fait ;
Car il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effèt.

L'Abbé *Théophile* fut un des Poëtes du Règne de *Henri IV*, qui rimoit avec une grande facilité, & sur tous les sujèts qu'on lui proposoit. Un jour on présenta au Roi sa Statuë en petit bronze, & on pressa *Théophile* d'en dire son avis sur le champ,

& en Vers. Il paſſa doucement la main ſur la croupe du cheval, en diſant :

Petit Cheval, joli Cheval,
Doux au montoir, doux au deſcendre,
Bien plus petit que Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Aléxandre.

Le même Poëte trouva un jour, en ſe mettant à table, une Épigramme maligne, que l'on venoit de cacher ſous ſa ſerviette: il la lut, & y ajouta ſur le champ :

Cette Epigramme eſt magnifique,
Mais défectueuſe en cela;
Que pour la bien mettre en muſique;
Il faut dire un ſol la mi la.

Ce *Théophile* a fait bien d'autres *Inpromptus*, que l'on peut lire dans ſes Œuvres.

Une Dame le preſſoit de faire des Vers à ſa louange; elle paſſoit pour avoir des galanteries : voici les quatre Vers qu'on lui attribuë, & qu'il fit ſur le champ :

Contentons donc cette Importune,
Et la comparons au Soleil.
Il eſt commun, elle eſt commune;
Voila ce qu'ils ont de pareil.

Inquiétude.

L'*Inquiétude* se peint dans une démarche incertaine, ayant le regard errant & soupçonneux. Elle est vêtuë d'une étoffe changeante. D'une main, elle tient un Horloge à sable, qui est l'Emblême de la Régularité ; & de l'autre une Girouëtte, qui est celui de l'Irrégularité ou de l'Inconstance.

Inscriptions et Belles Lettres.

On est redevable à *Louis XIV* de l'établissement de cette *Académie Royale*. Cette Compagnie ne fut d'abord formée que d'un très-petit nombre d'hommes choisis dans l'*Académie Françoise*, qui commencèrent à s'assembler, en *1663*, dans la Bibliothèque de M. Colbert, par qui ils reçevoient les ordres de Sa Majesté. En hyver, ils s'assembloient le plus ordinairement le Mercredi ; & en Esté, M. Colbert les menoit à Sçeaux, pour donner plus d'agrémens à leurs conférences, & en jouir lui-même avec plus de tranquillité.

Les premiers Académiciens n'étoient qu'au nombre de quatre, tous de l'Académie Françoise ; sçavoir, *Chapelain*, *Bourzeis*, *Charpentier*, & l'Abbé *Cassagne*.

Pérault, le Contrôleur des Bâtimens, fut admis dans les Assemblées; sans être d'abord du Corps : dans la suite, il y prit la plaçe de l'Abbé *Cassagne*; & *Bourzeis*, mort en 1672, & *Chapelain* en 1674, furent remplacés par l'Abbé *Tallemant* le jeune & *Quinault*, tous deux de l'Académie Françoise.

Ce fut M. *de Louvois* qui fixa les Assemblées de cette Académie au Louvre, dans le lieu où se tiennent celles de l'Académie Françoise.

Ce fut sous M. de *Pontchartrain*, alors Contrôleur Général & Secrétaire d'État, & depuis Chancelier de France, que cette Académie, que l'on n'avoit presque connuë jusques-là que sous le titre de *petite Académie*, le devint davantage sous celui d'*Académie Royale des Inscriptions & Médailles*.

Après que M. *de Pontchartrain* fut élevé à la dignité de Chancelier, au mois de Novembre 1699, il fut fait, par ordre du Roi, un Règlement, qui fut envoyé peu après à la Compagnie; il porte entre autres choses : *Que l'Académie sera sous la protection du Roi, comme celle des Sçiences; qu'elle sera composée de quarante Académiciens, dix Honoraires, dont l'un sera Président, & deux pourront*

être étrangers ; dix Pensionnaires ; dix Associés, dont quatre pourront être étrangers, & dix Elèves : que l'un des Pensionnaires sera Secrétaire & un Trésorier ; que les Assemblées se tiendront au Louvre les Mardis & Vendredis de chaque semaine, depuis trois heures après-midi jusqu'à cinq, &c.

Cet Établissement fut confirmé en 1713, par des Lettres Patentes données à Marly au mois de Février, & enregistrés au Parlement & à la Chambre des Comptes. L'*Académie* prit pour Sçeau les Armes de France, avec une Médaille d'or au milieu, où est gravée la tête de Sa Majesté. Le Jetton de la même Compagnie représente une Muse tenant à la main une Couronne de Laurier, & ayant derrière elle des Cippes & des Obélisques, & pour Devise ce mot d'HORACE : *Vetat mori.*

En 1716, le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, fit observer que le titre d'*Académie des Inscriptions & Médailles*, n'exprimoit qu'une partie de l'objèt de cette Compagnie ; & il fut rendu un Arrêt du Conseil d'État du Roi, le 4 Janvier 1716, par lequel ce titre fut changé en celui d'*Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.* Plus communément on

nomme cette Compagnie, *Académie des Belles-Lettres* ; titre plus ſimple, & qui exprime ce que le premier renferme. Par le même Arrêt, le Roi ſupprime la claſſe des *Éleves*, dont le nom ſeul rebutoit les perſonnes d'un certain mérite ; & Sa Majéſté ordonna que la claſſe des Aſſociés ſeroit augmentée de dix Sujèts, qui lui ſeroient préſentés par l'*Académie* dans la forme ordinaire.

Il y eut un autre Arrêt rendu au Conſeil d'État le 23 Mars ſuivant, qui ordonna que le titre de *Vétéran* ne pourroit être déſormais accordé qu'à ceux des Académiciens actuellement en plaçe ; & qui, après avoir travaillé utilement dans l'*Académie* pendant dix années au moins, ſe trouveroient hors d'état d'y continuer leurs travaux.

On a déja un grand nombre de Volumes in-4° de l'Hiſtoire & des Mémoires de cette *Académie*, dont la ſuite s'imprime à l'Imprimerie Royale. Le Préſident de Noinville a fondé un prix annuel à cette *Académie*, qui doit être diſtribué à celui qui, au jugement de l'*Académie*, aura mieux réuſſi dans le projèt qu'elle propoſera. La première diſtribution de ce prix s'eſt faite en 1734, dans la Séance publique d'après Pâques.

Inspiration.

Chaque Religion a ses illuminés ;
L'un fait l'homme de bien, l'autre prétend prédire ;
Cependant la plûpart sont méchans, obstinés,
Fourbes, ennemis forcenés ;
Heureux ceux que le Ciel inspire.

On représente l'*Inspiration* par un jeune garçon, qui a les cheveux hérissés ; ce qui signifie son appréhension. Il regarde le Ciel, d'où s'élançent des Rayons célestes qui lui percent le cœur ; outre que de la main droite il tient une Épée nuë, qui marque que la véritable *Inspiration* est dénuée de tout ce qui peut blesser l'âme ; & de la main gauche, il tient la Fleur qu'on appelle Tournesol.

Inspiration divine.

C'est celle qui porte aux bonnes œuvres, & sur-tout à la Conversion. Le Rayon céleste qui frappe le Cœur de cette Figure, qui en est l'Image, signifie que l'Être Suprême nous touche quand il lui plaît. Quelques Serpens qui s'échappent de ses cheveux, signifient que le Trouble & les Ténèbres sont dissipées par la Lumière Divine. L'Épée nuë, dont la pointe est tournée vers la terre, est le signe que

l'Esprit de révolte fait plaçe à la Contemplation, symbolisée par le Tournesol qu'elle tient.

INSTABILITÉ.

Une jeune Fille vêtuë d'une draperie légère & agitée par le vent, donne l'image de ce sujèt. Elle s'appuie des deux mains sur un Roseau fragile, & n'est posée que d'un seul pied sur une Boule.

INSTINCT NATUREL.

Si j'agis sans façon, si je parle sans fard,
Si l'on ne voit en moi qu'équité, que droiture;
N'en soyez point surpris : je ne dois rien à l'Art;
Et je dois tout à la Nature.

L'*Instinct naturel* est peint en jeune garçon, parcequ'il est toujours égal. Il est nud, & semble courir; pour montrer, qu'il n'agit que par lui-même. Il a le visage voilé, pour faire croire que l'*Instinct* est une des choses de la Nature qui est des plus cachées. Il tient de la main droite la Fleur du Soleil, qui est l'Emblême le plus convenable.

INSTINCT, OU NATUREL.

L'*Instinct*, qui est une espèce de Sagacité raisonnée dans les Animaux, est ce

que l'on nomme le Naturel chez les hommes; c'eſt-à-dire, cette diſpoſition du corps & d'eſprit, que chacun tient de la Nature. On peint la Figure qui ſert à caractériſer ce ſujèt, dans l'âge brillant de la jeuneſſe; parceque le Naturel ne vieillit point. Elle eſt dans l'action de courir, parcequ'il ſuit impétueuſement ſon mouvement, & que la réflexion ne peut pas le tolérer ſans le changer. Elle eſt nuë, parcequ'il ne connoît ni l'Art, ni l'Artifice. Sa tête eſt voilée, parcequ'il agit par des reſſorts cachés, & qui lui ſont à lui-même inconnus.

INSTRUCTION.

L'Exemple eſt un Prédicateur,
Qui perſuade mieux que toute l'Eloquence :
On ſuit mieux ce que fait un ſage Précèpteur,
Que les précèptes qu'il avance.

L'Expérience, la Gravité & la Prudence étant les qualités convenables des perſonnes qui inſtruiſent, on repréſente ce ſujèt par un Vieillard vénérable, dont l'aſpect impoſant déſigne l'Expérience. Sa Robe violette eſt le Symbole de la Gravité qui lui convient, & le Miroir celui de la Prudence. Il tient un papier, avec ces mots :

INSPICE, CAUTUS ERIS.

INTELLECT.

Rien que de grand ne fait mes occupations ;
Et maître de ces passions,
Dont chaque Mortel est esclave,
Je les maîtrise, je les brave.

L'*Intellect* est un Don de l'Âme, qui est naturel, permanent, incorruptible ; & par lequel elle entend & conçoit les choses. Il se représente allégoriquement par un beau jeune homme coëffé d'un Casque d'or, allusif à la Pureté de son être. La Flamme qui sort de ce Casque, signifie l'ardent desir de s'élever, & de vaincre, pour ainsi dire, le vol de l'Aigle; que pour cette raison on fait retenir par cette Figure. Le Scèptre qu'on lui donne, indique l'autorité qu'il a sur lui-même & sur ses passions.

INTELLIGENCE.

Ce n'est pas tout d'un coup qu'on acquièrt ce talent;
Qui nous rend pénétrant & sage.
On rampe, on fait cent personnages ;
C'est par-là qu'on devient habile, intelligent.

L'*Intelligence* est représentée sous la figure d'une femme vêtuë de gaze d'or, pour la distinguer du commun. Elle est

couronnée d'une Guirlande, tenant de la main droite une Sphère, & de la gauche un Serpent; ce qui signifie qu'avant que de pouvoir venir à une haute *Intelligence*, il faut ramper : ce qui est montré par le Serpent qu'elle tient, animal qui rampe sur la terre.

Cette Figure se peint aussi les yeux tournés vers le Ciel, qu'elle contemple. Elle tient une Sphère, & sa robe est d'étoffe d'or. Les Écrits qui sont à ses pieds, entre lesquels rampent un Serpent, marquent qu'elle est le fruit de l'Expérience &. de l'Étude; & qu'on doit, à l'éxemple du Serpent, qui est un des Emblêmes de la Prudence, aller terre à terre dans les principes qui conduisent à la connoissance des hautes Sciences.

INTÉRÊT.

On en donne l'image sous la figure d'un homme dans l'âge viril, laid, maigre, & presque nud, n'étant vêtu que d'une peau de Loup. Ses oreilles sont semblables à celles de cet Animal, qui est le Hiéroglyphe de l'Avarice. Il embrasse & serre étroitement dans ses bras une Mapemonde. Cet Emblême signifie que l'Avidité est le propre des personnes intéressées.

INTRÉPIDITÉ.

Ce sujèt n'a point d'Emblême distingué : ainsi on représente un jeune & vigoureux Athlète, qui arrête par les cornes un Taureau en fureur.

INVENTION.

Jette les yeux de toutes parts,
Tu ne trouveras rien qui me soit comparable :
Etant mère de tous les Arts,
Tout l'Univers m'est redevable.

L'*Invention* est la première & la principale partie des Arts libéraux : elle est plus ou moins sublime, à proportion du plus ou du moins d'Intelligence & de Perspicacité. Les petites Aîles qu'elle a aux tempes, indiquent le vol de l'esprit, que l'amour de la nouveauté transporte ; & la Vapeur qui exhale de sa tête, est l'effèt de la contention dans laquelle elle est toujours. Les Voiles de diverses couleurs dont elle est coëffée, signifient la variété des choses qu'elle peut créer. Elle considère attentivement un Simulacre de la Nature, parcequ'elle ne doit jamais s'écarter de cette Maîtresse universelle des Arts. Le mot *ad operam*, qu'elle tient dans sa main droite, signifie l'Ordre &

l'Arrangement qui doit règner dans ses œuvres; & par celui, *non aliunde*, qui est au bas de sa robe blanche, on entend qu'elle ne doit se servir que des moyens qui lui appartiennent.

INVITATION.

Beau jeune homme vêtu galamment, ayant la façe riante, & la tête couronnée de Fleurs. Il est en action d'inviter à une table couverte de mèts. Le Flambeau qu'il tient est l'Attribut que Philostrate donnoit à Comus, Dieu des Festins, & des Fêtes nocturnes.

INVOCATION.

Le souverain Maître du monde,
Qui voit tout, qui peut tout, à qui tout est sou-
mis,
Est le seul sur lequel tout mon espoir se fonde:
Je l'invoque, & crains peu mes plus fiers ennemis.

C'est l'action d'implorer le Secours Divin dans nos misères. David s'en sert souvent dans ses Pseaumes. En voici l'Image dans une femme à genoux, qui a les bras étendus, & la façe tournée vers le Ciel, qu'elle regarde avec amour. La Flamme qui lui sort du cerveau, signifie la Ferveur de l'*Intention*; & celle qu'éxhale sa

bouche, dénote l'Ardeur de sa Prière, & le Desir ardent qu'elle a d'être éxaucée.

Io,

Fille du Fleuve Inachus, sortant un jour de chez son père, fut surprise par Jupiter, qui, pour l'empêcher de fuir, couvrit la terre d'un nuage épais, dont l'obscurité se répandit autour d'*Io*. Junon étonnée de voir la terre couverte de ténèbres dans un temps serein, se douta de l'aventure, descendit sur la terre, & dissipa les nuages. Jupiter, qui avoit prévu l'arrivée de son épouse, avoit changé *Io* en une Génisse, qui même sous cette forme conservoit encore de la beauté. Junon ne put s'empêcher de l'admirer, & feignant d'ignorer ce qui s'étoit passé, elle demande à Jupiter à qui appartenoit la Génisse, & de quel troupeau elle étoit. Jupiter, pour terminer toutes ses demandes, lui dit que la Terre venoit de la produire. Junon la veut avoir, & la donne à garder à Argus, qui avoit cent yeux à la tête. Ce surveillant la laissoit paître pendant le jour; la nuit, il l'enfermoit, & la tenoit attachée. Elle vint une fois paître sur les bords du Fleuve Inachus son père, qui, charmé de sa beauté, lui arrache de l'herbe : elle baise les mains qui

la lui préſentent, laiſſe couler quelques larmes; & au défaut de la parole qu'elle n'a plus, elle lui traçe avec le pied ſur le ſable ſon nom & ſes malheurs. Jupiter ne pouvant plus ſupporter les maux auxquels il voit *Io* expoſée, envoie Mercure pour tuer Argus. A cette mort, la colère de Junon redouble; la malheureuſe *Io* en reſſent de nouveaux effèts : à ſes yeux ſe préſente une horrible Furie, qui jettant le trouble dans ſon eſprit & l'épouvante dans ſon cœur, la fait errer par toute la terre. Elle arrive enfin ſur les bords du Nil, où accablée de fatigues & de laſſitudes, elle ſe couche ſur le ſable, & prie Jupiter de terminer ſes tourmens. Junon s'appaiſe à la prière de ſon mari. *Io* reprend ſa première figure, mèt au monde Épaphus, & devient même Déeſſe ſous le nom d'Iſis.

C'eſt ainſi qu'Ovide raconte la Fable d'*Io*, au premier Livre de ſes Métamorphoſes.

Joie.

Elle ſe trouve perſonnifiée ſur les Médailles. C'eſt une femme qui tient de la main droite une Couronne, & de la gauche un Bâton, ou un Gouvernail; ou une Pique, ou un Ancre. La *Joie* publique eſt

exprimée par les Jeux publics, les Courses de Chevaux, les Naumachies, & les Combats des Animaux; spectacles qu'on donnoit au Peuple en signe de *Joie* publique. La *Joie* ne paroît différer de la Gayeté, qu'en ce qu'elle pénètre & saisit davantage l'âme, & qu'elle est comme une Gayeté renforcée.

IOLAS,

Fils d'Iphiclus, & neveu d'Hercule, fut le compagnon de ses travaux; il lui servit de Cocher dans le combat contre l'Hydre de Lerne. Ovide le fait assister à la Chasse de Calydon, & Hygin le nomme parmi les Argonautes. Dans les Jeux que Jason fit célébrer pour la mort de Pélias, il remporta le prix de la course du char à quatre chevaux. Hercule ayant épousé Mégare, fille de Créon, Roi de Thèbes; & s'étant ensuite persuadé par quelques présages, que son mariage avec cette Princesse ne pouvoit lui être que funeste, il la fit épouser à son neveu *Iolas*. Après la mort d'Hercule, il se mit à la tête des Héraclides, qu'il conduisit à Athènes, pour les mettre sous la protection des fils de Thésée. Quoique dans une extrême vieillesse, il voulut commander l'Armée des Athéniens contre Eurysthée; mais

quand il eût prit ses armes, il se trouva si accablé de leur poids, joint à celui de ses années, qu'il fallut le soutenir pour le conduire au Champ de Bataille. Mais à peine fut-il en présence des ennemis, que les Dieux lui rendirent les forces de sa première jeunesse.

ION,

Fils d'Apollon & de Creüse, fille d'Érecthée, Roi d'Athènes, fait le sujèt d'une Tragédie d'Euripide, qui a pour titre, *Ion*. Creüse, séduite par Apollon, mit au monde une fille à l'insçu de son père, & abandonna l'enfant dans la même grotte qui avoit été témoin de son malheur; mais elle eut la précaution de le mettre dans une corbeille fermée, avec quelques ornemens qu'elle avoit. Mercure, à la prière d'Apollon, tira le fils de Creüse hors de la grotte où elle l'avoit caché, & le transporta au Temple de Delphes. Apollon inspira en même temps à la Prêtresse de la pitié pour l'enfant, de manière qu'elle prit soin de nourrir ce pupille. Il crût sous les yeux de sa Libératrice, & à l'ombre des Autels, sans que ni lui, ni elle, eussent aucunes lumières sur ceux dont il avoit reçu le jour. L'estime qu'il s'acquit parmi les Delphiens, les en-

gagea à le faire le dépositaire des trésors du Temple. Cependant sa mère Creüse avoit épousé Xuthus; & le dessein d'Apollon étoit de faire passer le fils qu'il avoit eu de Creüse, pour véritable fils de Xuthus, & de lui procurer la gloire d'être un jour le Fondateur de l'Ionie. Xuthus, chagrin de n'avoir point d'enfant, vient consulter l'Oracle de Delphes, qui lui répond : « La première personne que tu » rencontreras à la sortie du Temple, est » ton fils. » Le Prince ravi de se voir un fils qu'il ne connoissoit pas, ne songe point dans son transport à demander à l'Oracle, de quelle femme il a eu ce fils : il se souvient alors d'avoir eu une galanterie avant son hymen, dans un pélerinage qu'il avoit fait à Delphes aux Fêtes de Bacchus. Il sort à l'instant du Temple, rencontre le jeune Ministre d'Apollon, & l'aborde en lui donnant le nom de fils. La date de ses anciennes amours s'accordoit assez avec l'âge du jeune homme, qui consent avec plaisir de reconnoître pour son père le Roi d'Athènes. Xuthus le nomme *Ion*, par allégorie à la rencontre qu'il en a faite à l'issuë du Temple. Creüse instruite de l'action de Xuthus, la regarde comme une trahison, comme un artifice concerté pour plaçer le fils de quelque Esclave aimée sur

le Trône des Éreâides : elle se propose de faire empoisonner *Ion*, & charge du crime un Vieillard son confident. Lorsqu'on apporta la coupe empoisonnée, *Ion* étoit occupé à faire des Sacrifices, & un Festin pour célébrer sa naissance : au lieu de boire la liqueur, il en fait une Libation aux Dieux. Une Colombe qui se trouvoit par hasard dans la tente d'*Ion*, eut à peine trempé son bèc dans le vin répandu par terre, qu'elle tombe étenduë aux pieds des Spectateurs. On reconnoît le crime, & l'Échanson arrêté, en accuse Creüse. *Ion*, à la tête des Conviés, court à l'instant aux Ministres du Temple, en demandant justice ; & tous d'une voix condamnent la Reine à être précipitée du haut d'un rocher. Creüse, à cette nouvelle, se réfugie vers l'Autel du Dieu qu'elle embrasse : *Ion* veut l'en faire retirer, lorsque la Prêtresse envoyée par Apollon, paroît avec un petit berceau, qui étoit celui où elle avoit autrefois trouvé *Ion* sur la porte du Temple. Creüse reconnoît aussi-tôt le berceau ; & quittant tout-à-coup son asyle, elle court embrasser *Ion*, qu'elle nomme son fils. Les ornemens qui étoient dans le berceau, achèvent la reconnoissance, par le détail que la mère en fait à son fils, sans les avoir

vus. Mais *Ion*, en retrouvant ſa mère qu'il cherchoit, perd le père qu'il avoit trouvé; car Creüſe lui avouë qu'elle l'a eu d'Apollon; & que ce Dieu, en le donnant pour fils à Xuthus, n'avoit pas dit qu'il fût iſſu de ce Roi. Minerve vient les tirer de ce nouvel embarras, en ordonnant à Creüſe de plaçer *Ion* ſur le Trône, comme le rejetton des Éreᴄtides; & en lui conſeillant de ne point dire à ſon mari, qu'elle eſt la mère du jeune Prince, de peur de tirer ce bon Roi d'une erreur qui lui eſt agréable.

Jour.

On perſonnifie allégoriquement le *Jour* par la figure d'un beau jeune homme, riant & graçieux. Il eſt en aᴄtion de voler rapidement, pour indiquer qu'il fait partie du Temps, & paſſe avec la même vîteſſe. Son ſeul Attribut eſt un grand Voile lumineux, qu'il tient déployé, & avec lequel il cache la Nuit & des Étoiles.

Les Anciens, qui repréſentoient en figures tout ce qu'ils croyoient pouvoir en être ſuſceptible, donnèrent une image au *Jour* conſidéré en lui-même, & ſans aucun rapport ni à la ſemaine, ni au mois, ni à l'année, dont il fait partie.

Athénée, dans la deſcription qu'il fait d'une magnifique Pompe d'Antiochus Épiphane, dit qu'on y voyoit des Statues de toutes les ſortes, juſqu'à celles de la Nuit & du *Jour*, de l'Aurore & du Midi. Comme le nom Grèc du *Jour* eſt féminin, le *Jour* étoit peint en femme; non-ſeulement le *Jour*, mais auſſi ſes parties étoient perſonnifiées ſuivant leur genre.

Le Crépuſcule étoit peint en jeune garçon, qui tenoit une torche, & qui avoit un grand Voile étendu ſur la tête, mais un peu reculé en arrière; ce qui marque que le Crépuſcule participoit à la Lumière & aux Ténèbres, au *Jour* & à la Nuit; ce que ſignifie auſſi la Torche qu'il tient à la main.

Au Point du *Jour*, il fait un peu clair; mais ſi peu, qu'on a encore beſoin d'un Flambeau qui éclaire.

L'Aurore ſe voit comme une femme avec un grand Voile, montée ſur un Char à deux chevaux. Le Voile qu'elle a ſur la tête, eſt fort reculé en arrière : il marque que la clarté du *Jour* eſt déja aſſez grande, & que l'obſcurité de la Nuit ſe diſſipe.

Le Midi étoit auſſi peint en femme.

Le Soir, ou le *Veſper*, étoit peint en homme qui tenoit le Voile ſur ſa tête, mais un peu en arrière; parceque l'obſcu-

rité de la Nuit ne se répand qu'insensiblement, & laisse assez long-temps de la clarté pour se conduire.

Le Crépuscule du Soir est représenté comme celui du matin, par un petit garçon qui a un Voile sur la tête; mais il n'a point de Flambeau, parcequ'il lui seroit inutile, puisqu'il va se précipiter dans les Ténèbres de la Nuit. Il tient de ses deux petites mains les rênes d'un des chevaux du char de Diane, ou la Lune, qui va aussi se précipiter dans les Ondes de l'Océan.

ÉNIGME LVI.

D'un Frère & d'une Sœur je raconte l'Histoire,
Telle que la Nature & le Temps le font voir.
L'un ne sçauroit souffrir de l'autre le pouvoir,
Tant ils sont orgueilleux & jaloux de la gloire.
Encor que l'un soit blanc & que l'autre soit noire,
Le Monde également s'offre à les reçevoir :
Ils lui rendent tous deux un éternel devoir,
Et chacun à son tour remporte la victoire.

Leur naissance est illustre, ils sont enfans des Cieux.
L'une, comme un Argus, est toute pleine d'yeux;
L'autre, plus clair voyant, n'a qu'un œil qui l'éclaire.

Des célestes Jumeaux ils imitent le sort;
Ils se suivent par-tout malgré ce sort contraire :
Et nous les avons vus renaître après leur mort.

JOUTES.

Les Fêtes des Tournois étoient souvent suivies d'une *Joûte* qui se faisoit avec des armes innocentes, c'est-à-dire, qui ne blessoient point. Deux Braves, par galanterie, rompoient une lance ou deux en l'honneur des Dames. Ces *intrépides Preux* courant à toute bride, se donnoient des coups si terribles, quand ils venoient à se rencontrer, qu'il falloit se tenir bien ferme, pour n'être point désarçonné. La différence qu'il y avoit entre les *Tournois* & les *Joûtes*, c'est que les premiers étoient des *Batailles*, & les seconds de vrais *Duels*.

Ces Jeux occasionnoient une infinité d'accidens, malgré les précautions que l'on prenoit pour les prévenir. Plus de vingt Princes y ont péri. La mort funeste de *Henri II*, arrivée en 1559, a mis fin à ces dangereux combats des Tournois & des *Joûtes*, que l'Église avoit proscrits dans tous les temps.

IPHIANASSE,

Fille de Proëtus, Roi des Argiens, étant venuë avec ses sœurs Lysippe & Iphinoë, dans un Temple de Junon, fit paroître, aussi-bien que ses sœurs, quelque mépris

pour cette Déesse, en préférant la maison & les richesses de leur père, au Temple de Junon & à ses ornemens; ou, selon Hygin, en préférant leur beauté à Junon. La Déesse, irritée de l'insolence de ces filles, leur troubla tellement l'esprit, qu'elles s'imaginèrent toutes trois être devenuës Vaches, & se mirent à courir la campagne. Une maladie si singulière affligea fort le Roi leur père, qui eut recours à toutes sortes d'expédiens pour guérir ses filles, jusqu'à promettre la troisième partie de son Royaume, & une des Princesses en mariage à celui qui seroit assez heureux pour faire cesser cette maladie. Mélampus, fameux Médecin, à qui Apollon avoit aussi accordé le don de deviner, se présenta au Roi, & lui promit une prompte guérison, aux conditions qui avoient été offertes. Il commença par appaiser la Déesse par un grand nombre de Sacrifices; & après avoir ôté cette première cause du mal, il vint aisément à bout du reste : ensorte qu'il devint gendre du Roi, en épousant *Iphianasse.*

IPHIGÉNIE.

Un calme opiniâtre arrêtant trop long-temps l'Armée des Grècs au Port d'Aulide Calchas consulté sur les moyens

d'appaiser les Dieux, répondit qu'il falloit immoler à Diane, Divinité tutélaire d'Aulide, *Iphigénie*, fille d'Agamemnon; qu'à ce prix seul les Grècs auroient les vents favorables, & l'avantage de renverser Troye. Le Roi d'Argos, après avoir long-temps balancé entre la tendresse paternelle, & la gloire qui reviendroit de l'expédition de Troye, consentit enfin de sacrifier sa fille aux intérêts de toute la Grèce assemblée. La difficulté étoit de tirer *Iphigénie* d'Argos, & des mains de Clytemnestre. Agamemnon écrivit à la Reine d'envoyer au plutôt sa fille en Aulide, pour la donner en mariage à Achille, qui ne vouloit point partir pour Troye, qu'en qualité d'Époux d'*Iphigénie*. Clytemnestre n'hésita pas de partir avec sa fille, dans la vuë de cet hymen. Mais elle est à peine arrivée au Camp des Grècs, qu'elle apprend le fatal mystère. Aussi-tôt elle a recours à Achille, & implore sa protection pour la vie de sa prétenduë Épouse. Quant à *Iphigénie*, le Poëte nous la représente d'abord frappée d'horreur à la vuë du sort qu'on lui prépare : elle court demander grâce à son père; mèt tout en usage pour le fléchir, les efforts de Clytemnestre, ses raisons personnelles, ses larmes, ses attraits : ensuite elle pense à

s'enfuir avec sa mère. Mais bientôt après avoir réfléchi sur la gloire dont seroit suivi son trépas, elle l'accèpte généreusement ; elle refuse avec constance les secours d'Achille, fait elle-même les préparatifs du Sacrifice, s'avance d'un pas ferme au pied de l'Autel, & présente hardiment son sein au Sacrificateur. Celui-ci prend le glaive ; il invoque les Dieux ; il frappe ; tous entendent le coup ; mais la Victime disparoît, sans qu'on apperçoive aucune trace de sa retraite. On voit étenduë par terre & palpitante une Biche d'une grandeur extraordinaire, & d'une rare beauté ; l'Autel est arrosé de son sang : c'est Diane, qui, satisfaite de la soumission de cette Princesse, a substitué cette Biche en sa place. Pour *Iphigénie*, elle s'est envolée chez les Dieux, dit Agamemnon à la Reine, qui craignoit que ce prodige n'eût été inventé pour finir ses regrèts.

D'anciens Mythologues disent, qu'au moment du Sacrifice, *Iphigénie* fut changée en Ourse, d'autres en Génisse, ou en une vieille femme. Lucrèce veut qu'on ait effectivement répandu le sang de cette Princesse ; qu'elle fut immolée à la Superstition des Soldats, & à la Politique d'un Prince qui craignoit de perdre le commandement d'une belle Armée. Mais

l'opinion la plus suivie, est qu'Agamemnon, menaçé du courroux de la Déesse, résolut véritablement d'immoler sa fille; & que tout étant prêt pour le Sacrifice, les Soldats s'y opposèrent tous : de manière que Calchas, qui appréhendoit une sédition, insinua que Diane, contente de la soumission du père & de la fille, pouvoit être appaisée par le Sacrifice d'une Biche, & par la consécration d'*Iphigénie*, qu'on envoya en effèt dans la Tauride, pour lui servir de Prêtresse. Dictis de Crète ne veut pas même qu'Agamemnon y ait consenti : il dit qu'Ulysse partit secrètement de l'Armée, sans consulter Agamemnon; qu'il contrefit des Lettres de ce Prince à Clytemnestre, avec ordre d'envoyer au Camp des Grècs la jeune Princesse; & que l'y ayant conduite secrètement, il alloit, de concert avec Calchas, l'immoler à la Déesse; lorsqu'effrayé par quelques prodiges, peut-être par les menaces d'Achille, qui découvrit le mystère, elle fut envoyée dans la Tauride : & l'on sacrifia à sa plaçe une Biche, que l'Orage avoit obligé de se cacher près de l'Autel de Diane.

IPHIS,

Née fille, devint garçon au temps de

son mariage. Dans la Ville de Pheste, près de Gnosse, dit Ovide, étoit un certain Ligdus, homme pauvre & d'une naissance obscure, mais cependant d'une honnête famille. Cet homme voyant sa femme grosse, lui dit que, si elle accouchoit d'une fille, il ne vouloit pas l'élever, parcequ'il n'en avoit pas les moyens; il ordonna même de la faire périr. Téléthuse sa femme n'accoucha cependant que d'une fille, qu'elle fit passer pour garçon auprès de son mari, & qu'elle éleva publiquement sous ce nom. Le mystère demeura long-temps caché, parcequ'*Iphis*, c'est le nom de l'enfant, avoit dans le visage tous les agrémens des deux Sèxes. A l'âge de treize ans, son père le destina à Janthe la plus belle fille de la Ville. Sa mère, qui sçavoit l'impossibilité de ce mariage, ne chercha qu'à l'éloigner : une maladie feinte, un songe prétendu, un présage funeste, tout lui servoit de raison pour le différer. A la fin, ayant épuisé tous les prétextes, & le jour du mariage étant arrêté, elle alla la veille avec sa fille dans le Temple d'Isis, implorer le secours de la Déesse, pour se tirer de l'embarras où elle se trouvoit. *Iphis*, en sortant du Temple, s'apperçut qu'elle marchoit plus ferme qu'à l'ordinaire : son teint com-

mença à perdre ſa grande blancheur, & prit une couleur plus mâle ; ſes forces augmentèrent, ſes cheveux s'accourcirent, & elle ſentit dans toute ſa perſonne une vigueur qui ne convenoit point à la foibleſſe de ſon sèxe. Enfin elle reconnut qu'elle étoit homme. Charmé de ce changement, *Iphis* rentra dans le Temple, pour offrir à la Déeſſe un Sacrifice d'actions de grâces, & y laiſſa cette Inſcription : *Iphis garçon accomplit les vœux qu'il avoit faits étant fille.* Le lendemain, le mariage ſe fit au grand contentement des Parties. Cette Fable peut avoir ſon fondement dans la Nature elle-même, qui a ſouvent développé, après pluſieurs années, des Sèxes qui n'avoient pas paru auparavant.

IPHITUS,

Roi d'Élide, contempotain de Licurgue, fut le reſtaurateur des Jeux Olympiques. La Grèce gémiſſoit de ſon temps, déchirée par des guerres inteſtines, & déſolée en même temps par la peſte. *Iphitus* alla à Delphes, pour conſulter l'Oracle ſur des maux ſi preſſans. Il lui fut répondu par la Pythie, que le renouvellement des Jeux Olympiques ſeroit le ſalut de la Grèce. Auſſi-tôt *Iphitus* ordonna un

Sacrifice à Hercule, pour appaiser ce Dieu, que les Éléens croyoient leur être contraire, & rétablit les Jeux Olympiques qu'on avoit interrompus depuis plusieurs années. Dans le Temple de Junon à Élis, on conservoit le Palèt d'*Iphitus*, sur lequel étoient écrites en rond les Loix des Jeux Olympiques, avec les Priviléges dont ils étoient accompagnés.

Ire.

Je suis sortie de l'Enfer ;
Et pour tout conseiller, n'écoutant que moi-même,
Par un aveuglement extrême,
J'emploie à tout moment & la flamme & le fer.

L'*Ire* ou Colère est ici représentée sous la figure d'une jeune Dame armée de toutes pièces, & qui porte pour son Cimier sur son Héaume, une Tête de Dragon vomissant des flammes ; outre qu'elle tient d'une main une Épée, & de l'autre une Torche allumée : ce qui fait voir les effèts de cette passion, qui sont de porter par-tout la flamme & le fer. Aussi n'est-ce pas sans raison, qu'on la définit par ces mots : *Une fureur sanglante & de peu de durée.*



IRIS,

Fille de Thaumas & d'Électra, étoit la Messagère des Dieux, & principalement de Junon, comme Mercure l'étoit de Jupiter. On la représente sous la figure d'une jeune personne, avec des aîles brillantes de mille couleurs, toujours assise auprès du Trône de Junon, & toute prête à éxécuter ses ordres. Son emploi le plus important étoit d'aller couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir, comme Mercure étoit chargé de faire sortir des corps les âmes des hommes prêts à mourir.

Iris est une Divinité purement physique, prise pour l'Arc-en-Ciel. On la fait fille de Thaumas, dont le nom tiré du Grèc signifie, *admirer;* pour marquer qu'il n'y a rien de plus admirable, que cet Arc formé par les gouttes d'eau d'un nuage opposé au Soleil. On nomme sa mère Électra, qui signifie, *Splendeur du Soleil;* & on lui donne pour sœur Aëllon, qui veut dire Tempête; parcequ'il faut en effèt, pour former ce météore, que le Soleil luise dans un temps disposé à la pluie ou à l'orage. Comme Junon est la Déesse de l'Air, *Iris* en est la Messagère, pour annoncer ses volontés; parceque l'Arc-en-

Ciel nous annonce les changemens de l'Air.

ÉNIGME LVII.

Je ſuis une beauté, mais charmante à merveille ;
J'affecte avec éclat la pompe en mes habits.
Amarante jamais ne me ſera pareille,
Quand elle porteroit des perles, des rubis.

Mon père prend plaiſir à me produire au monde :
Mais elle en m'enfantant ne ſent point de douleurs ;
Ma mère eſt quelquefois en deux filles féconde ;
Et cet accouchement lui peut cauſer des pleurs.

Si je porte deux noms, ce n'eſt point un myſtère.
Sous l'un, comme ſous l'autre, on connoît mes appas ;
Mes charmes, qui n'ont rien du teint brun de ma mère,
Font que le mien plus vif ne lui reſſemble pas.

C'eſt ſeulement de jour que l'on me voit paroître.
Sur un Trône, je charme & l'eſprit & les yeux ;
Mais ſouvent je péris quand je commence à naître ;
Et mon ſort ne dépend que de l'ordre des Dieux.



Irrésolution.

L'Irrésolution fut toujours condamnée,
Comme funeste au genre humain.
Elle l'est ; rien n'est plus certain :
Doncque ce que tu peux faire cette journée,
Ne le diffère point au lendemain.

L'*Irrésolution* est peinte sous la figure d'une vieille femme âgée. Cet Emblême en fait voir le Symbole, à cause de l'expérience qu'elle doit avoir des changemens. Elle est couverte sur la tête d'un Linge noir, pour marquer la confusion & l'obscurité de son esprit. Elle est assise sur une Pierre, tenant de chaque main un Corbeau, qui ouvre le bèc comme pour croasser ; Emblême de l'Irrésolu, qui remèt au lendemain ce qu'il peut faire le même jour.

Irus.

C'étoit un Gueux du Pays d'Ithaque, à la suite des Amans de Pénélope. Il y avoit, dit Homère, à la porte du Palais un Mendiant, qui avoit coutume de demander son pain dans Ithaque, & qui, par son horrible gloutonnerie, s'étoit rendu fort célèbre ; car il mangeoit toujours, & étoit toujours affamé. Cependant, quoiqu'il fût

d'une taille énorme, il n'avoit ni force ni courage. Son véritable nom étoit Arnée; mais on l'appelloit *Irus*, parcequ'il faisoit tous les messages dont on le chargeoit. Il voulut chasser Ulysse, qui étoit aussi à la porte du Palais, déguisé en mendiant, & le provoqua à un combat singulier en présence des Princes & de Télémaque. Ulysse accepta le défi, quoiqu'il parût tout fracassé de vieillesse; & du premier coup qu'il donna à *Irus*, il lui brisa la machoire, & l'étendit par terre tout couvert de sang. C'est cet *Irus* qui a donné lieu au proverbe : *Plus pauvre qu'Irus.*

ISIAQUE.

Table *Isiaque* : c'est le nom qu'on a donné à un Monument des plus considérables que l'Antiquité nous ait transmis, qui contient la Figure & les Mystères d'*Isis*, avec un grand nombre d'Actes de la Religion des anciens Égyptiens. Ce Monument fut trouvé au Sac de Rome en 1525, & gravé plusieurs fois dans toute sa grandeur. L'original fut reperdu en 1730, ensorte qu'il n'en reste que des Copies. La Table *Isiaque* paroît toute symbolique & énigmatique : on y apperçoit une grande quantité de Figures rangées avec ordre, qui renferment sûrement

quelque ſens myſtérieux. Mais ſçavoir ſi cela repréſente quelque Hiſtoire d'Iſis & des Dieux d'Égypte, ou quelque Syſtême enveloppé de la Religion du Pays, ou quelque Inſtruction morale, ou pluſieurs de ces choſes enſemble; c'eſt ce qu'on ne peut tenter, ce ſemble, ſans haſarder de ſe méprendre. Nous voyons dans cette Table la Figure de preſque tous les Dieux des Égyptiens; & nous les y reconnoiſſons par le ſecours des autres Monumens. Une autre choſe qu'on y remarque aiſément, c'eſt que, comme dans un Théâtre, on y voit pluſieurs actions diſtinctes, où les mêmes perſonnes reviennent ſouvent, & où elles ſe trouvent encore répétées dans la même action. Pluſieurs ont tenté d'expliquer cette myſtérieuſe Table. Pignorius eſt celui qui paſſe pour y avoir le mieux réuſſi, quoiqu'il ne parle ordinairement qu'en doutant, & ne donne ce qu'il avance, que comme des conjectures.

ISIAQUES.

Prêtres de la Déeſſe Iſis. On les trouve repréſentés vêtus de longues robes de Lin, avec une Beſace & une Clochette à la main. Ils portoient quelquefois la Statuë de la Déeſſe ſur leurs épaules, & ſe ſer-

voient du Sistre dans leurs Cérémonies. Après avoir chanté les louanges d'Isis au lever du Soleil, ils couroient tout le jour pour demander l'aumône, & ne rentroient que le soir dans leur Temple, où ils adoroient debout la Statuë d'Isis. Ils ne se couvroient les pieds, que des écorces fines de l'Arbre appellé *Sapyrius ;* ce qui a fait dire à plusieurs, qu'ils alloient nuds pieds. Ils étoient vêtus de Lin, parcequ'Isis avoit appris aux hommes à cultiver & à travailler le Lin. Ils ne mangeoient ni Cochon, ni Mouton, & ne saloient jamais leurs viandes, pour être plus chastes. Ils mêloient beaucoup d'eau dans leur vin, & se rasoient la tête. Telle étoit la vie & les fonctions des *Isiaques*, selon Diodore ou Plutarque.

ISIES, ou ISIENNES.

Fêtes d'Isis. On éxigeoit des secrèts inviolables de ceux qui y étoit initiés. Elles duroient neuf jours, pendant lesquels il se passoit des choses abominables, au rapport des Historiens ; quoique les Isiaques se piquassent d'une grande austérité de mœurs. Le Sénat Romain, qui avoit eu bien de la peine à les admettre au commencement, les abolit entièrement l'an de Rome *696*. Mais l'Empereur Com-

mode les rétablit environ deux cents ans après : il se mêla lui-même aux Prêtres de la Déesse, & y parut tête rase, portant Anubis ; & tandis qu'il fut à Rome, on ne célébra nulle Fête avec tant de cérémonie & autant de solemnité. Les Prêtres de la Déesse furent, sous ce Règne, en très-grande vénération, & ses Mystères très-fréquentés.

Isis.

Divinité Égyptienne. On ne convient point de son origine, mais elle est beaucoup plus ancienne que l'Io des Grècs. Plutarque dit qu'elle étoit fille de Saturne & de Rhéa, & qu'elle eut pour frère & pour mari Osiris. Il ajoute, suivant une Tradition extravagante, qu'*Isis* & Osiris, conçus dans le même sein, s'étoient mariés dans le ventre de leur mère, & qu'*Isis* en naissant étoit déja grosse d'un fils. Ils règnèrent en Égypte, vivant dans une parfaite union, s'appliquant l'un & l'autre à polir leurs Sujèts, à leur enseigner l'Agriculture, & les autres Arts nécessaires à la vie. Osiris ayant perdu la vie par les embuches de Typhon son frère, *Isis*, après l'avoir long-temps pleuré, lui fit de magnifiques funérailles, vengea sa mort en poursuivant le Tyran ; & après l'avoir fait

périr, elle gouverna l'Égypte durant la minorité de ſon fils Orus.

Après ſa mort, les Égyptiens l'adorèrent avec ſon mari ; & parcequ'ils s'étoient appliqués pendant leur vie à enſeigner l'Agriculture, le Bœuf & la Vache devinrent leurs Symboles. On inſtitua des Fêtes en leur honneur, dont une des principales Cérémonies fut l'apparition du Bœuf Apis. On publia dans la ſuite, que les âmes d'*Iſis* & d'Oſiris étoient allées habiter dans le Soleil & dans la Lune ; puiſqu'ils étoient devenus eux-mêmes ces Aſtres bienfaiſans : enſorte qu'on confondoit leur Culte avec celui du Soleil & de la Lune.

Les Égyptiens célébroient la Fête d'*Iſis*, dans le temps qu'ils la croyoient occupée à pleurer la mort d'Oſiris : c'étoit le temps que l'eau du Nil commençoit à monter ; ce qui leur faiſoit dire, que le Nil, après s'être groſſi des larmes d'*Iſis*, inonde & fructifie leurs terres.

Iſis paſſa enſuite pour être la Déeſſe univerſelle, à laquelle on donnoit différens noms, ſuivant ſes Attributs. Écoutons Apulée, qui fait ainſi parler cette Déeſſe. » Je ſuis la Nature, & mère de » toutes choſes, Maîtreſſe des Élémens, » le commencement des Siècles, la Sou-

» veraine des Dieux, la Reine des Mânes, la première des Natures céleſtes, la » Façe uniforme des Dieux & des Déeſſes. » C'eſt moi qui gouverne la ſublimité lumineuſe des Cieux, les vents ſalutaires » des Mèrs, le ſilence lugubre des Enfers. » Ma Divinité unique, mais à pluſieurs » formes, eſt honorée avec différentes Cérémonies, & ſous différens noms. Les » Phrygiens m'appellent la Peſſinuntième » Mère des Dieux; ceux de Crète, Diane » Dyétinne; les Siciliens, Proſerpine Stygienne; les Éleuſiniens, l'ancienne Cérès; d'autres, Junon; d'autres, Bellone; » quelques-uns, Hécate. Il y en a auſſi qui » m'appellent Rhamnuſia; mais les Égyptiens m'honorent avec des Cérémonies » qui me ſont propres, & m'appellent de » mon véritable nom, la Reine *Iſis.* » On a trouvé une ancienne Inſcription, qui confirme l'idée d'Apulée : *Déeſſe Iſis, qui eſt une & toutes choſes.*

Le Symbole le plus familier d'*Iſis* eſt le Siſtre, qu'on lui mèt à la main. C'eſt un Inſtrument long avec un manche; le milieu en eſt vuide, & la partie d'enhaut plus large que celle d'en-bas, finit ordinairement en demi-cercle. Ce milieu vuide eſt traverſé de baguettes de fer, ou de bronze, tantôt de trois, tantôt de qua-

tre. Plutarque dit, qu'au haut du Siftre, on repréfentoit un Chat, qui avoit une façe d'homme ; ou, au lieu du Chat, un Sphinx, une Fleur de Lotus, un Globe. L'ufage du Siftre, dans les Myftères d'*Ifis*, étoit comme celui de la Cymbale dans ceux de Cybèle, pour faire du bruit dans les Temples & dans les Proceffions : ces Siftres rendoient un fon à peu près femblable à celui des Gaftagnettes.

Ajoutons enfin que le Culte d'*Ifis* paffa d'Égypte jufques dans les Gaules. On croit même que la Ville de Paris en a pris fon nom, & qu'il y avoit à Iffy, près Paris, un Temple d'*Ifis*, comme plufieurs Monumens en font foi.

Isthmiques.

Les Jeux *Ifthmiques* étoient les troifièmes des quatre fortes de Jeux ou Combats facrés fi célèbres daus la Grèce. Ils ont pris leurs noms de Ifthme de Corinthe, où ils fe célébroient. On difoit qu'ils avoient été inftitués par Sifyphe, en l'honneur de Mélicerte, dont le corps avoit été porté par un Dauphin, ou plutôt jetté par les flots fur le rivage de l'Ifthme. Plutarque, dans la vie de Théfée, en attribuë la première inftitution à Théfée, qui voulut en cela imiter Hercule, par qui les

Jeux Olympiques avoient été établis ; & il les consacra à Neptune, dont il se vantoit d'être fils, comme au Dieu qui présidoit particulièrement sur l'Isthme.

Ces Jeux se reprenoient régulièrement tous les trois ans en Esté, & furent réputés si sacrés, qu'on n'osa pas même les discontinuer, après que la Ville de Corinthe eût été détruite par Mummius ; mais on donna aux Sicyonniens la charge de les continuer. Le concours y étoit si grand, qu'il n'y avoit que les Principaux des Villes de la Grèce qui pussent y avoir plaçe. Athènes n'avoit d'espaçe, qu'autant que le voile du Navire qu'elle envoyoit à l'Isthme, en pouvoit couvrir. Les Éléens étoient les seuls de tous les Grècs qui n'y assistoient pas ; pour éviter les malheurs que leur pourroient causer les imprécations que Molione, femme d'Actor, avoit faites contre ceux qui viendroient à ces Jeux. Les Romains y furent admis dans la suite, & les célébrèrent avec tant de pompe & d'appareil, qu'outre les éxercices ordinaires de la Course, du Pugilat, de la Musique & de la Poësie, on y donnoit le Spectacle de la Chasse, dans laquelle on faisoit paroître les Animaux les plus rares. Ce qui augmentoit encore la célébrité de ces Jeux, c'est qu'ils servoient

d'Époque aux Corinthiens, & aux habitans de l'Isthme.

Les Vainqueurs à ces Jeux étoient couronnés de Branches de Pin; puis on les couronnoit d'Ache, comme les Vainqueurs aux Jeux Néméens; avec cette différence, que ceux des Jeux Néméens étoient couronnés d'Ache verte, au lieu que ceux des Jeux *Isthmiques* l'étoient d'Ache sèche. Dans la suite, on ajouta à la Couronne une somme d'argent, qui fut fixée par Solon à cent dragmes, ou quarante livres de notre monnoie. Les Romains ne s'en tinrent pas là, & assignèrent aux Vainqueurs de plus riches présens. Pindare a composé plusieurs Odes à l'honneur des Vainqueurs dans les Jeux *Isthmiques*: c'est pour cela qu'on a intitulé le quatrième Livre de ses Odes, *Isthmia*, les *Isthmiennes*.

JUGA.

Nom que l'on donnoit à Junon, en qualité de Déesse qui présidoit aux Mariages. Ce nom vient de *Jugum*, Joug, ou par allusion au Joug que l'on mettoit en effet sur les deux Époux dans la cérémonie des Noces; ou parcequ'elle unissoit sous le même Joug les personnes qui se marioient. Junon *Juga* avoit un Autel

dans une ruë de Rome, qu'on appelloit, à cause de cela, *Vicus Jugatius*.

JUGE.

Selon Aristote, la qualité essentielle d'un *Juge* est l'expérience; ainsi on doit le représenter dans l'âge de maturité. Il est vêtu d'une longue robe pourpre, & coëffé d'une Toque. Il tient un Bâton de commandement, qui est entouré d'un Serpent, Symbole de la Prudence. Le Livre des Loix est ouvert sous ses yeux. L'Aigle & l'Horloge qui sont à ses côtés, signifient sa Pénétration & son Exactitude; & la Pierre de Touche, où l'on voit un signe d'or & un de cuivre, annonce la distinction qu'il doit faire du Vrai & du Faux.

JUGEMENT DE L'ESPRIT.

Le *Jugement de l'Esprit* dépend de l'Expérience, de la Rectitude, & des justes mesures. Toutes ces choses ne pouvant se rencontrer que dans l'âge mûr, on représente ce sujèt par un Vieillard. Il est nud; pour marquer qu'il doit être dépouillé de toute prévention. Les Attributs qu'on lui donne, sont la Règle, le Compas, & le Niveau. L'Arc-en-Ciel sur lequel il est assis, dénote qu'à l'exemple de

çet Arc, qui eſt compoſé de diverſes couleurs, le bon *Jugement* ſe compoſe de l'appréciation juſte des divers jugemens des hommes.

JUGEMENT, ou SENTENCE PRONONÇÉE.

L'allégorie de ce ſujèt eſt un Vieillard debout devant un Tribunal de Juſtice. Il eſt vêtu d'une longue robe violette, qui eſt la couleur ſymbolique de la Gravité. Sa Dignité eſt indiquée par une Chaîne d'or, qu'il a au col, à laquelle eſt attaché un Cœur, ſur lequel eſt empreinte l'Image de la Vérité : il la conſidère avec attention ; & montre des Livres de Loix, qui ſont ouverts à ſes pieds.

JUGES DES ENFERS.

Platon dit qu'avant le Règne de Jupiter, il y avoit une Loi établie de tout temps, qu'au ſortir de la vie, les hommes fuſſent jugés pour reçevoir la récompenſe ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaiſes actions. Mais comme ce Jugement ſe rendoit à l'inſtant même qui précédoit la mort, il étoit ſujèt à de grandes injuſtices. Les Princes qui avoient été avares & cruels, paroiſſant devant leurs Juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur

puiſſance, les éblouiſſoient, & ſe faiſoient encore redouter ; enſorte qu'ils paſſoient ſans peine dans l'heureux ſéjour des Juſtes. Les gens de bien au contraire, pauvres & ſans appui, étoient encore expoſés à la calomnie, & condamnés comme coupables. La Fable ajoute, que, ſur les plaintes réitérées qu'on en porta à Jupiter, il changea la forme de ces Jugemens ; le temps en fut fixé au moment même qui ſuit la mort. Radamante & Éaque, tous deux fils de Jupiter, furent établis Juges, le premier pour les Aſiatiques, l'autre pour les Européens ; & Minos au-deſſus d'eux, pour décider ſouverainement en cas d'obſcurité & d'incertitude. Leur Tribunal eſt placé dans un endroit appellé le Champ de la Vérité, parceque le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher : il aboutit d'un côté au Tartare, & de l'autre aux Champs Élyſées. Là, comparoît un Prince, dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, réduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muèt, & tremblant pour lui-même, après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt relégué dans le Tartare pour un temps ſeulement, & avec eſpérance d'en ſortir, quand il aura été

suffisamment purifié. Telles sont les idées qu'un Philosophe Païen avoit sur l'autre vie.

L'idée de ce Jugement après la mort, avoit été empruntée par les Grècs, d'une ancienne coutume des Égyptiens, rapportée par Diodore. « Quand un homme est » mort en Égypte, on va, dit-il, annon» cer le jour des Funérailles première» ment aux Juges, & ensuite à toute le » famille, & à tous les amis du mort. » Aussi-tôt quarante Juges s'assemblent, » & vont s'asseoir dans leur Tribunal, qui » est au-delà d'un Lac, avant de faire passer » le Lac au mort. La Loi permèt à tout » le monde de venir faire ses plaintes » contre le mort. Si quelqu'un le convainc » d'avoir mal vécu, les Juges portent la » Sentence, & privent le mort de la sé» pulture qu'on lui avoit préparée. Mais si » celui qui a intenté l'accusation, ne la » prouve pas, il est sujèt à de grandes » peines. Quand aucun accusateur ne se » présente, ou que ceux qui se sont pré» sentés, sont convaincus eux-mêmes de » calomnie, tous les parens quittent le » deuil, louent le défunt, sans néanmoins » parler de sa raçe, parceque tous les » Egyptiens se croyent également nobles; » & enfin ils prient les Dieux Infernaux

» de le reçevoir dans le Séjour des Bien-
» heureux. Alors toute l'Assemblée félicite
» le mort, de ce qu'il doit passer l'Éter-
» nité dans la Paix & dans la Gloire. »

Juillet.

On entasse le foin sur la Prairie unie
Dont la faulx a tranché le sort.
C'est l'image de notre vie ;
C'est l'image de notre mort.

Ce Mois vient de *Julius*, nom que Marc-Antoine donna au cinquième Mois de l'Année Martiale, pour honorer la naissance de Jules César, arrivée en ce mois : auparavant on le nommoit *Quintilius*. Il est ici représenté sous la figure d'un jeune homme ayant des aîles, & couronné d'Épis. Il est vêtu de jaune, tient de la main gauche le Signe céleste du Lion, Animal chaud & cruel, pour désigner le Soleil, lequel passant sous ce Signe, produit une chaleur excessive : de la main gauche, il tient une Soucoupe remplie de fruits de la Saison.

Ce Mois étoit aussi sous la protection de Jupiter. Il est personnifié dans Ausone sous la figure d'un homme tout nud, qui montre ses membres hâlés par le Soleil. Il a les cheveux roux, liés de Tiges &

d'Épis : il tient dans un panier des Mûres, fruit qui vient ſous le Signe du Cancer.

JUIN.

Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur l'étymologie de ce Mois ; car il y en a qui le font dériver des Latins *à Majoribus*, à cauſe que Romulus ayant diviſé le Peuple en deux parties, compoſées de Vieillards & de jeunes gens, les uns pour le Conſeil, & les autres pour la Guerre ; pour cela, on le nomma Mai & *Juin* : mais d'autres prétendent que ſon nom vient de la Déeſſe Junon, parceque le premier jour de ce Mois lui avoit été conſacré. Il eſt le quatrième de l'Année Martiale. On le repréſente ſous la figure d'un jeune homme ayant des aîles au dos, & vêtu de verd jauniſſant, à cauſe que le Soleil en ce Mois fait jaunir les grains. Il eſt couronné d'une Guirlande d'Épis ; tient de la main droite le Signe céleſte de l'Écreviſſe, pour déſigner que le Soleil commence à rétrograder. Il tient de la main gauche une Soucoupe remplie de fruits de la Saiſon.

Mercure étoit auſſi la Divinité tutélaire de ce Mois. Voici comme le perſonnifie Auſone. *Juin* va tout nud, dit-il, & nous montre du doigt un Horloge ſolaire, pour ſignifier que le Soleil commence en

ce Mois à descendre. Il porte une Torche ardente & flamboyante, pour marquer les chaleurs de la Saison, qui donne la maturité aux fruits de la terre. Derrière lui, est une Faucille : cela veut dire qu'on commence en ce Mois à se disposer aux Moissons. On voit aussi une Corbeille pleine de fruits du Printemps, qui viennent dans les Pays chauds.

JULIA GENS.

La Famille *Julia* prétendoit tirer son origine de Iulus, fils d'Énée, & par lui de la Déesse Vénus. On trouve des Médailles de cette Famille, qui ont au revers un Énée, portant sur le bras gauche le bon homme Anchise, tenant de sa main droite le Palladium, & marchant à grands pas, comme un homme qui fuit. Le fils d'Iulus ne succéda pas à son père dans la Royauté, mais dans le Souverain Sacerdoce, & transmit à sa famille cette première dignité de la Religion, dont les Empereurs Romains se firent toujours honneur, comme succédant aux droits de Jules; car ils prirent tous le titre de Souverain Pontife.

IULUS,

Fils d'Énée; c'est le même qu'Ascagne.

Virgile dit, que la nuit de l'embrasement de Troye, Anchise & Énée ne pouvant se déterminer à prendre la fuite, Vénus fit paroître tout-à-coup à leurs yeux un prodige, qui les fit changer de sentiment. « Sur la tête du jeune Iule, dit » Énée, nous vîmes briller une flamme » légère, voltigeant autour de son front » & de sa chevelure ; la crainte nous sai- » sit : dans le trouble qui nous agite, nous » volons à son secours, & nous tâchons » d'éteindre avec de l'eau cette flamme » céleste. Mais Anchise, frappé de ce » spectacle & réjoui du présage, prie les » Dieux de le confirmer par quelqu'autre » signe favorable. Aussi-tôt on entendit à » gauche un grand coup de tonnerre.

JUNON

Étoit fille de Saturne & de Rhéa, sœur de Jupiter, de Neptune, Pluton, Vesta & Cérès. Les Samiens disoient qu'elle étoit née chez eux ; ceux d'Argos leur disputoient cet honneur : quoi qu'il en soit, entre les surnoms locaux de *Junon*, les plus fameux sont la Sarmienne & l'Argolique. Elle fut nourrie, selon Homère, par l'Océan & par Thétys sa femme ; selon d'autres, par Eubœna, Porsymna & Aéréa, fille du Fleuve Astérion. D'autres

difent que ce furent les Heures qui prirent foin de fon éducation.

Jupiter devint amoureux de fa fœur *Junon*, & la trompa, dit la Fable, fous le déguifement d'un Coucou. Il l'époufa enfuite dans les formes, & leurs noçes furent célébrées, felon Diodore, fur le territoire des Gnoffiens, près du Fleuve Térène, où l'on voyoit encore un Temple de fon temps entretenu par des Prêtres du Pays. Pour rendre ces noçes plus folemnelles, Jupiter ordonna à Mercure d'y inviter tous les Dieux, tous les hommes & tous les animaux. Tout s'y rendit, à l'exception de la Nymphe Chéloné, qui en fut punie.

Jupiter & *Junon* ne firent pas bon ménage enfemble; c'étoient des querelles & des guerres perpétuelles. *Junon* étoit fouvent en débat avec Jupiter; celui-ci la battoit & la maltraitoit en toute manière, jufqu'à la fufpendre une fois entre le Ciel & la terre avec une chaîne d'or, & lui mettre une enclume à chaque pied. Vulcain fon fils voulant la dégager de là, fut culbuté d'un coup de pied, du Ciel en la terre.

Le penchant que Jupiter avoit pour les belles mortelles, excita fouvent la jaloufie & la haine de *Junon*. Mais les Mythologues difent auffi, que la Déeffe donnoit

bien aussi quelquefois occasion à la colère de son mari, non-seulement par sa mauvaise humeur, mais par quelques intrigues galantes qu'elle eut avec le Géant Eurymédon, & avec plusieurs autres. Elle conspira aussi avec Neptune & Minerve, pour détrôner Jupiter, & le charger de liens. Mais Thétis la Néréide amena au secours de Jupiter le formidable Briarée, dont la seule présence arrêta les pernicieux desseins de *Junon* & de ses adhérens. *Junon* persécuta toutes les Maîtresses de son mari, & tous les enfans qui naquirent d'elles.

On dit qu'en général elle haïssoit toutes les femmes galantes : ce fut pour cela, ajoute-t-on, que Numa leur défendit à toutes sans exception, de paroître jamais dans les Temples de *Junon*. La même Fable ajoute, qu'il y avoit près d'Argos une Fontaine où *Junon* se lavoit tous les ans, & y redevenoit vierge.

On ne convient pas des enfans qu'eut *Junon*. Hésiode lui en donne quatre, sçavoir, Hébé, Vénus, Lucine, & Vulcain : d'autres y joignent Mars & Typhon ; encore allégorise-t-on ces générations, en disant que *Junon* devint mére d'Hébé en mangeant des Laituës, de Mars en touchant une Fleur, de Typhon, en faisant

ſortir de la terre des vapeurs qu'elle reçut dans ſon ſein.

Comme on donnoit à chaque Dieu quelque Attribut particulier, *Junon* avoit en partage les Royaumes, les Empires, & les Richeſſes : c'eſt auſſi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté. On croyoit auſſi qu'elle prenoit un ſoin particulier des parures & des ornemens des femmes : c'eſt pour cela, que dans ſes Statuës, ſes cheveux paroiſſoient élégamment ajuſtés. On diſoit comme une eſpèce de Proverbe, que les Coëffeuſes préſentoient le miroir à *Junon*. Elle préſidoit aux Mariages, aux Noçes, aux Accouchemens. Elle préſidoit auſſi à la Monnoie ; d'où elle étoit appellée *Juno Moneta*.

De toutes les Divinités du Paganiſme, il n'y en avoit point dont le Culte fut plus ſolemnel & plus généralement répandu, que celui de *Junon*. L'Hiſtoire des prétendus prodiges qu'elle avoit opérés, & des vengeances qu'elle avoit tirées des perſonnes qui avoient oſé la mépriſer, ou même ſe comparer à elle, avoit inſpiré tant de crainte & tant de reſpect, qu'on n'oublioit rien pour l'appaiſer & pour la fléchir, quand on croyoit l'avoir offenſée.

Son Culte n'étoit pas renfermé dans

l'Europe seule ; il avoit pénétré dans l'Asie, sur-tout dans la Syrie, dans l'Egypte & dans l'Empire de Carthage. On trouvoit par-tout dans la Grèce & dans l'Italie, des Temples, des Chapelles, ou des Autels dédiés à cette Déesse ; & dans les lieux considérables, il y en avoit plusieurs. Mais elle étoit principalement honorée à Argos, à Samos, & à Carthage.

La Junon d'Argos est ainsi décrite par Pausanias. En entrant dans le Temple, on voit sur un Trône la Statuë de cette Déesse, d'une grandeur extraordinaire, toute d'or & d'ivoire. Elle a sur la tête une Couronne, au-dessus de laquelle sont les Grâces & les Heures. Elle tient d'une main une Grenade, & de l'autre un Scèptre, au bout duquel est un Coucou : tout cela fait allusion aux Fables que nous avons décrites. On voyoit dans le Temple d'Argos l'Histoire de Cléobis & de Biton représentée en marbre. *Junon* ne fut d'abord représentée à Argos, que par une simple Colonne ; car toutes les premières Statuës des Dieux n'étoient que des pierres informes. Il n'y avoit rien de plus respecté dans la Grèce, que les Prêtresses de la *Junon* d'Argos ; & leur Sacerdoce servoit à marquer les principales Époques de l'Histoire Grècque. Ces Prêtresses avoient

soin

soin de lui faire des Couronnes d'une certaine herbe qui venoit dans le Fleuve Astérion, sur les bords duquel étoit le Temple; elles couvroient aussi son Autel des mêmes herbes. L'eau dont elles se servoient pour les Sacrifices & les Mystères secrèts, se puisoit dans la Fontaine Éleuthérie, qui étoit peu éloignée du Temple; car il n'étoit pas permis d'en puiser ailleurs. Stace parlant de la *Junon* d'Argos, dit qu'elle lançoit le Tonnerre; mais il est le seul des Anciens qui ait donné le Tonnerre à cette Déesse.

La *Junon* de Sāmos paroissoit dans son Temple avec une Couronne sur la tête; aussi étoit-elle appellée *Junon* la Reine. Du reste, elle étoit couverte d'un grand Voile depuis la tête jusqu'aux pieds.

La *Junon* du *Lavinium* en Italie étoit différemment représentée. « Votre *Junon* » tutélaire de *Lavinium*, disoit Cotta à » Valéius, ne se présente jamais à vous, » pas même en songe, qu'avec sa Peau de » Chèvre, sa Javeline, son petit Bouclier, » & ses Escarpins recourbés en pointe sur » le devant. »

Ordinairement *Junon* est peinte en Matrône qui a de la majesté, quelquefois un Scèptre à la main, ou une Pique, avec une Couronne radiale sur la tête. Elle a

auprès d'elle un Paon, son Oiseau favori, & qui ne se trouve jamais avec aucune autre Déesse. L'Épervier & l'Oison lui étoient aussi consacrés, & accompagnoient quelquefois ses Statuës.

Les Égyptiens lui avoient consacré le Vautour. On ne lui sacrifioit point de Vaches, parceque dans la guerre des Géans contre les Dieux, *Junon* s'étoit cachée sous la figure d'une Vache. Le Dictame, le Pavot & la Grenade étoient les Plantes ordinaires que les Grècs lui offroient, & dont ils ornoient ses Images & ses Autels. La Victime la plus ordinaire qu'on lui immoloit, étoit l'Agneau femelle : cependant, au premier jour du mois, on lui immoloit une Truie.

JUPITER,

Fils de Saturne & de Rhéa, auroit été dévoré par son père dès sa naissance, dit la Fable ; si sa mère, au lieu de l'enfant, ne lui eût donné une pierre, qu'il engloutit sur le champ. Saturne faisoit ce traitement à tous ses enfans, parceque le Ciel & la Terre lui avoient prédit, qu'un de ses fils lui ôteroit l'Empire. Rhéa, pour sauver l'enfant dont elle étoit enceinte, se retira en Crète, où elle accoucha dans un antre appellé Dicté, & donna l'enfant

à nourrir aux Curètes & aux Nymphes Mélisses, qui le firent alaiter par la Chèvre *Amalthée*. Les Curètes se tenoient dans l'antre, armés de Piques & de Boucliers, qu'ils faisoient retentir, de peur que Saturne n'entendît la voix de l'enfant.

Lorsque *Jupiter* fut devenu grand, il s'associa avec Métis, c'est-à-dire, la Prudence; & donna à son père un breuvage qui lui fit vomir premièrement la pierre, ensuite tous les enfans qu'il avoit dévorés. Alors aidé de ses frères, il attaqua Saturne & les Titans. Après une guerre de dix ans, la Terre prédit à *Jupiter*, qu'il remporteroit la victoire, s'il pouvoit délivrer ceux qui étoient renfermés dans le Tartare, & les faire venir à son secours. Il l'entreprit, & en vint à bout. Alors les Cyclopes donnèrent à *Jupiter* le Tonnerre, l'Éclair & la Foudre; & avec ces armes, il vainquit les Titans, & les enferma dans le Tartare : ensuite il partagea avec ses frères l'Empire du Monde; il donna celui de la Mèr à Neptune, celui des Enfers à Pluton, & prit pour sa part l'Empire du Ciel.

A la Guerre des Titans, succéda la révolte des Géans, enfans du Ciel & de la Terre. *Jupiter* en fut effrayé, parcequ'un

ancien Oracle portoit, que les Géans seroient invincibles contre toute sa puissance, si elle n'étoit soutenuë par un Mortel. Hercule fut donc appellé à la défense du père des Dieux, & les Géans exterminés.

Jupiter fut marié sept fois, selon Hésiode. Il épousa successivement Métis, Théminès, Eurinomé, Cérès, Mnémosine, Latone, & Junon, qui fut la dernière de ses femmes. Il eut un bien plus grand nombre de Maîtresses; & des unes & des autres naquirent beaucoup d'enfans, qui ont presque tous été mis au rang des Dieux & des Demi-Dieux.

Jupiter tenoit le premier rang parmi les Divinités du Paganisme : on l'appelloit le Père & le Souverain des Dieux & des hommes. Son Culte a toujours été le plus solemnel & le plus universellement répandu. Il eut trois fameux Oracles, celui de *Dodone*, celui de *Lybie*, & celui de *Trophonius*. Les Victimes les plus ordinaires qu'on immoloit à ce Dieu, étoient la Chèvre, la Brebis, & le Taureau blanc, dont on avoit soin de dorer les cornes. Souvent sans aucune Victime, on lui offroit de la Farine, du Sel, & de l'Encens; mais on ne lui sacrifioit point de Victimes humaines. L'exemple seul de Lycaon,

qui, selon Pausanias, lui immola un enfant, ou, selon Ovide, un prisonnier de guerre, ne fut pas suivi; & ce Prince, par son horrible Sacrifice, s'attira l'indignation de toute la terre. Parmi les Arbres, le Chêne & l'Olivier lui étoient consacrés. Personne n'honoroit ce Dieu plus particulièrement & plus chastement, dit Cicéron, que les Dames Romaines.

La manière la plus ordinaire dont on peignoit *Jupiter*, étoit sous la figure d'un homme majestueux, & avec de la barbe, assis sur un Trône, tenant de la main droite la Foudre, & de l'autre une Victoire; ayant la partie supérieure du corps nuë, & la partie inférieure couverte. A ses pieds, on voit un Aigle avec les aîles éployées, qui enlève Ganimède. Voici la raison que les Mythologues rendent de cette attitude. Le Trône, par sa stabilité, marque la sûreté de son Empire; la Nudité de la partie supérieure de son corps montre qu'il étoit visible aux Intelligences & aux Parties célestes de l'Univers; comme la partie inférieure couverte faisoit voir qu'il étoit caché à ce bas monde. La Foudre annonçoit sa puissance sur les Dieux & sur les hommes; la Victoire, qu'elle l'accompagnoit toujours; & l'Aigle, qu'il étoit le Maître des Dieux, comme cet

Oiſeau eſt ſupérieur à tous les autres Oiſeaux. Le *Jupiter* Olympien étoit repréſenté différemment. Les Habitans de l'Iſle de Crète ne donnoient point d'oreilles à leur *Jupiter ;* pour exprimer que le Maître du Monde ne devoit écouter perſonne en particulier, mais être également propice à tous. Les Lacédémoniens au contraire, & avec plus de raiſon, lui en donnoient quatre ; afin qu'il fût plus en état d'entendre les prières, de quelque part qu'elles vinſſent. Quelquefois la figure de la Juſtice accompagne celle de *Jupiter ;* & à la Juſtice, on joignoit les Grâces & les Heures, pour nous apprendre que la Divinité rend Juſtice à tout le monde, & qu'elle la rend en tout temps & gracieuſement. On trouve dans les Monumens de l'Antiquité, quantité d'autres Symboles de *Jupiter*, qui viennent ou des caprices des Ouvriers, ou de l'imagination de ceux qui en faiſoient faire les Statuës.

Jupiter a eu un grand nombre de noms & de ſurnoms, dont les uns ſont tirés des lieux où il étoit honoré ; les autres, des différens Peuples qui avoient adopté ſon Culte ; d'autres encore étoient pris de ce qui avoit donné lieu aux Temples, aux Chapelles & aux Autels qui lui étoient conſacrés. Les plus beaux noms qu'on lui

ait donnés, ſont ceux de *Optimus Maximus*, de Père, de Modérateur, de Recteur, &de Roi; enſuite ceux de Tout-Puiſſant, Victorieux, Invincible.

Les Philoſophes & les Hiſtoriens ont parlé de ce Dieu bien différemment que les Poëtes. Les premiers ne prennent *Jupiter*, que pour l'air le plus pur ou l'Æther, comme Junon pour l'air groſſier qui nous environne. Ceux qui en parlent, ſelon l'Hiſtoire, prétendent qu'il y a eu pluſieurs *Jupiter*. Cicéron dit que de ſon temps on en connoiſſoit trois. « Il y en » a deux d'Arcadie, dit-il, dont l'un fils » de l'Æther, & père de Proſerpine & de » Bacchus; l'autre, fils du Ciel, & père » de Minerve : un troiſiéme né de Sa- » turne dans l'Iſle de Crète, où l'on fait » voir ſon Tombeau. » Parmi les deux *Jupiter* d'Arcadie, il y en avoit un qui étoit très-ancien, né de parens obſcurs : il s'éleva, ſe fit connoître par ſes talens, & par le ſoin qu'il prit de polir l'eſprit des Arcadiens, qui menoient alors une vie ſauvage, vivant dans leurs Forêts, uniquement occupés de la Chaſſe. Ce *Jupiter* leur donna des Loix, & leur apprit à honorer les Dieux. Les Arcadiens, pleins de reconnoiſſance, le mirent lui-même au nombre des Dieux; & pour cacher ſon

origine, ils dirent qu'il étoit fils de l'Æther, ou du Ciel. Mais ce n'étoit pas là le plus ancien de ceux qui avoient porté le nom de *Jupiter*. Le premier de tous, est le *Jupiter* Ammon des Lybiens, que l'on croit être Cham, fils de Noé; ensuite le *Jupiter* Sérapis des Égyptiens; le *Jupiter* Bélus des Assyriens; le *Jupiter* celui des anciens Perses; le *Jupiter* de Thèbes en Égypte; le *Jupiter* Pappée des Scythes; le *Jupiter* Assabinus des Éthiopiens; le *Jupiter* Tarancis des Gaulois; le *Jupiter* Apis, Roi d'Argos, petit-fils d'Inachus; le *Jupiter* Astérius, Roi de Crète, qui enleva Europe, & fut père de Minos; le *Jupiter* père de Dardanus; le *Jupiter* Proëtus, oncle de Danaë; le *Jupiter* Tantale, qui enleva Ganimède; enfin le *Jupiter* père d'Hercule & des Dioscures, qui vivoit soixante ou quatre-vingts ans environ avant le siége de Troye, &c. sans compter tant de Prêtres de ce Dieu, qui séduisoient les femmes, & mettoient leur crime sur le compte de *Jupiter*. D'où il paroît qu'on a réuni sous une seule personne, les actions de plusieurs Princes de ce nom, dont le plus célèbre a été le *Jupiter* de Crète.

Le partage du Monde entre *Jupiter* & ses frères, a été diversement expliqué par

les Mythologues. Les uns ont cru que c'est le partage du Monde entre les trois fils de Noé ; les autres, que l'Empire des Princes Titans étant extrêmement étendu, puisqu'il comprenoit l'Asie mineure, la Thrace, la Grèce, l'Isle de Crète, la Syrie, & partie des côtes de l'Afrique ; *Jupiter* partagea ces vastes États entre ses frères ; qu'il garda pour lui les Pays Orientaux, ainsi que la Thessalie & l'Olympe : Pluton eut les Provinces d'Occident jusqu'au fond de l'Espagne, qui est un Pays que l'on croit bas par rapport à la Grèce ; & Neptune fut établi Amiral des Vaisseaux de *Jupiter*, & commanda sur toute la Méditerranée. Voilà peut-être ce qui a fait regarder ces trois frères comme trois Divinités souveraines dans leurs départemens. Pausanias donne à ce partage un autre sens, qui paroît plus vraisemblable. On prétend que c'est *Jupiter* qui représentoit le Dieu souverain qui gouvernoit en même temps le Ciel, la Terre & l'Enfer sous trois différens noms. En parlant d'une Statuë de *Jupiter*, qui étoit à Argos dans un Temple de Minerve, il dit : « Cette Statuë avoit deux » yeux, comme la Nature les a placés aux » hommes, & un troisième au milieu du » front . . . . . On peut raisonnablement

» conjecturer que *Jupiter* a été ainsi re-
» présenté avec trois yeux, pour signifier
» qu'il règna premièrement dans le Ciel,
» comme tout le monde en convient;
» secondement dans les Enfers : car le
» Dieu qui, suivant la Fable, tient son
» Empire dans ces lieux souterreins, est
» aussi appellé *Jupiter* par Homère : troi-
» sièmement enfin sur les Mers, comme
» le témoigne Eschile. Quiconque a donc
» fait cette Statuë, je crois qu'il lui a
» donné trois yeux, pour faire entendre
» qu'un seul & même Dieu gouverne les
» trois parties du Monde, que les autres
» disent être tombées en partage à trois
» Divinités différentes. » Tacite appelle
aussi Pluton *Jupiter Dis*.

Le nom de *Jupiter* vient de deux mots Latins, *Juvans Pater*, c'est-à-dire, Père qui fait du Bien. C'est le sentiment de Cicéron, & de la plûpart des Anciens.

JUREMENT.

Le *Jurement* solemnel des Dieux étoit par les Eaux du Styx. La Fable dit, que la Victoire, fille du Styx, ayant secouru Jupiter contre les Géans, il ordonna, par reconnoissance, que les Dieux jureroient par ses Eaux; & que s'ils se parjuroient, ils seroient privés de vie & de sentiment

pendant neuf mille ans, selon Servius, qui rend raison de cette Fable, en disant; que les Dieux étant bienheureux & immortels, jurent par le Styx, qui est un Fleuve de Tristesse & de Douleur, comme par une chose qui leur est entièrement contraire; ce qui est jurer par forme d'éxécration. Hésiode conte dans sa Théogonie, que lorsque quelqu'un des Dieux a menti, Jupiter envoie Iris pour apporter de l'Eau du Styx dans un vase d'or, sur lequel le menteur doit jurer; & s'il se parjure, il est une année sans vie & sans mouvement; mais pendant une grande année, qui contient plusieurs millions d'années. Diodore de Sicile dit, que, dans les Temples des Dieux Palices en Sicile, on alloit faire les Sermens qui regardoient les affaires les plus importantes; & que là punition a toujours suivi de près les Parjures. On a vu, dit-il, des gens en sortir aveugles; & la persuasion où l'on est de la sévérité des Dieux qui l'habitent, fait qu'on termine les plus grands procès par la seule voie du Serment prononcé dans ce Temple. Il n'y a pas d'éxemple que ces Sermens ayent encore été violés.

Les Romains juroient par les Dieux & par les Héros mis au rang des Demi-

Dieux, sur-tout par les Cornes de Bacchus, par Quirinus, par Hercule, par Castor & Pollux. Le *Jurement* par Castor s'exprimoit par ce mot, *Ecastor*; par Pollux, *Edepol*; par HERCULE, *Hercle*, ou *Me Hercle*. Aulugelle remarque que le *Jurement* par Castor & Pollux fut introduit dans l'initiation aux Mystères Eleusiniens, & que de-là il passa dans l'usage ordinaire. Les femmes faisoient serment plus communément par Castor, & les hommes par Pollux. Elles juroient aussi par leurs Junons, comme les hommes par leurs Génies. Sous les Empereurs, la flatterie introduisit l'usage de jurer par leur Salut ou par leur Génie. Tibère ne voulut pas le souffrir, dit Suétone; mais Caligula faisoit mourir ceux qui refusoient de le faire; & il en vint jusqu'à cet excès de folie, que d'ordonner que l'on jurât par le Salut & la Fortune de ce beau Cheval qu'il vouloit faire son Collègue dans le Consulat.

JURISDICTION.

Le Respect qui est dû aux *Jurisdictions*, émane du pouvoir que l'Autorité Royale leur confie : ainsi on représente ce sujèt sous la figure d'une Matrône vêtuë noblement d'une robe pourpre. Elle

eſt aſſiſe avec majeſté dans un Tribunal, s'appuyant ſur le Faiſceau conſulaire. Elle a au col une chaîne d'or, à laquelle eſt attaché un Cachèt ou Sçeau de Juſtice. On lui mèt un Scèptre à la main.

IVROGNERIE.

Ce Vice honteux & aviliſſant ſe repréſente par une vieille femme, qui a le viſage rouge, la bouche riante, & les yeux troubles. Son vêtement eſt de couleur roſe sèche. Elle eſt aſſiſe à terre; tient une Cruche, & une Coupe pleine de vin, qu'elle laiſſe répandre. Son Symbole eſt une Panthère, Animal conſacré à Bacchus, & qui eſt le Hiéroglyphe de la fureur que donne l'excès du vin. Cet Animal tient du Lion & du Léopard; ſa peau eſt marquetée comme celle du Tygre. Il eſt gros comme un Veau, a des griffes comme le Lion. Son col eſt long, & ſa gueule, qui eſt fort grande, eſt armée de dents redoutables.

JUSTICE.

J'ai beaucoup de Sévérité;
J'ai plus encore d'Equité.
Il faut que le bon Juge ait l'âme & les mains pures,
S'il veut punir le crime, & venger les injures.

Cet Emblême repréſente une Vierge couronnée. Elle eſt couverte d'une robe d'or, portant à ſon col un riche joyau, pour nous montrer que cette Vertu eſt ineſtimable. Elle tient un Œil en main, Symbole de la pénétration. L'opinion de Platon eſt que rien ne peut échapper aux yeux de la *Juſtice*. C'eſt pour cela que les Prêtres des Égyptiens diſoient que, par la force de la vûë, elle pénétroit dans le fond de toute choſe. De-là vient qu'Apulée juroit par l'Œil du Soleil & de la *Juſtice*, pour montrer que l'un eſt auſſi clair-voyant que l'autre. Il enſeigne auſſi quels doivent être les Miniſtres de la *Juſtice*; car, dit-il, il faut qu'il y ait en eux certains rayons par le moyen deſquels ils découvrent la Vérité, en quelque lieu qu'elle ſoit cachée; & qu'à la façon des Vierges les plus chaſtes, ils ſoient exempts de toute ſorte de paſſions, ſans ſe laiſſer corrompre, ni par préſens, ni par flatterie.

Les Grècs ont auſſi divinisé la *Juſtice* ſous le nom de Dicé ou d'Aſtrée. Les Romains en ont fait une Divinité diſtinguée de Thémis. On la peignoit, dit Aulugelle, en Vierge, qui avoit un regard formidable : la Triſteſſe qui paroiſſoit à ſes yeux, n'avoit rien de bas, ni de farouche; mais elle conſervoit avec un air ſévère beau-

coup de dignité. Les Grècs du moyen âge la représentoient en jeune fille, qui tient une Balance d'une main, & de l'autre une Épée nuë; pour marquer que la *Justice* ne considère personne, & qu'elle punit également comme elle récompense. Hésiode dit que la *Justice*, fille de Jupiter, est attachée à son Trône dans le Ciel, & lui demande vengeance, toutes les fois qu'on blesse les Loix. Aratus, dans ses Phénomènes, fait un portrait encore plus admirable de la *Justice :* Déesse qui conversoit pendant l'âge d'or sur la terre, se mêlant jour & nuit dans la compagnie des hommes de tout âge, de tout sèxe, & de toute condition, en leur apprenant ses Loix. Pendant l'âge d'argent, elle ne put plus se montrer que durant la nuit, & comme en secrèt, reprochant aux hommes leur infidélité : mais l'âge d'airain la contraignit, par la multitude des crimes, à se retirer dans le Ciel. Auguste fit bâtir à Rome un Temple à la *Justice*.

Justice Divine.

Ce qui doit aux Mortels me rendre formidable,
Et faire frémir les méchans ;
C'est que, dans mes Jugemens,
Je suis toujours équitable.

Son image est celle d'une Dame d'une singulière beauté, ayant sur sa tête une Couronne, qui marque son pouvoir absolu sur toutes les Puissances du Monde. La Colombe resplendissante au-dessus est un Symbole du Saint-Esprit, qui est la troisième Personne de la Sainte Trinité, & un parfait lien d'amour entre le Père & le Fils, par lequel Esprit la *Justice Divine* se communique à tous les Princes du Monde. Sa robe, qui est tissuë d'or, signifie le lustre éclatant de sa Justice. Ses cheveux épars sont l'Emblême de la Grâce qui vient de la bonté du Ciel, sans offense de la *Justice Divine*, dont elle est un effèt qui lui appartient. Ses regards modestes & élevés vers le Ciel, marquent le mépris qu'elle fait des choses terrestres. La Balance qu'elle tient, signifie que la *Justice Divine* règle toutes les actions des hommes : & son Épée flamboyante marque qu'elle punit ceux qui ont failli.

Justice éternelle.

Ce Divin Attribut, qui concourt à la perfection de l'Être incréé, & qui, par juste mesure, dispense les Récompenses & les Châtimens, nous porte à craindre la Vengeance Divine, & à adorer sa Miséricorde.

Pour exprimer la Sainteté de la *Justice Éternelle*, on lui peint au-dessus de la tête un Saint-Esprit en forme de Colombe, dont les rayons l'éclairent. On l'assit sur un Nuage éclatant, & on l'habille d'une étoffe blanche & légère. Elle a pour Attribut la Balance & l'Épée; & on lui donne cette Inscription prise du Pseaume quatre-vingt-seize :

Judicabit Populos in Justitiâ.

Douce Justice.

Le Soleil, sous le Signe du Bélier & de la Balance, nous explique cet Emblême; puisque le Soleil étant sous ces deux Signes, fait l'Équinoxe ou l'Égalité du jour & de la nuit par toute la terre; & que le Bélier est le Symbole de la Douceur, & la Balance celui de la *Justice*. C'est ce qui est représenté par cette Figure emblématique.

Justice humaine.

Les Attributs ordinaires de la *Justice* sont les Balances & l'Épée. On la peint ayant une Couronne d'or sur la tête, & assise majestueusement dans un Tribunal, au haut duquel est l'Inscription :

Jus suum cuique tribuens.

Le principal but de cette Vertu étant de maintenir chacun dans le droit qui lui appartient, elle foule sous ses pieds la Fraude, que le Chagrin d'être découverte porte à se ronger les poingts. La *Justice* étant la sévère Dispensatrice des Récompenses, & la Protection de l'Innocence, on l'habille d'un corsèt d'étoffe d'or, & d'une juppe blanche.

Justice inviolable.

Assise sur mon Tribunal,
Rien ne peut m'éblouir, rien ne peut me suprendre :
Rois & Bergers, tout m'est égal ;
Je ne rends à chacun, que ce qu'il faut lui rendre.

On représente ce sujèt sous la figure d'une femme majestueuse, pour montrer qu'elle est la Reine des Vertus. Elle porte sur sa tête une Couronne royale. Elle tient de la main droite une Épée qui enfile une Couronne ; & de la gauche, elle tient une Balance, pour péser les bonnes ou mauvaises actions. Elle a un Chien & un Serpent à ses côtés ; Emblêmes de la Fidélité & de la Prudence.



JUSTICE RIGOUREUSE.

Aux cris du malfaiteur, je ſuis inéxorable ;
Sévère au dernier point, je ne pardonne rien.
Mortels, ſoyez tous gens de bien ;
Je n'aurai rien pour vous d'hideux ni d'effroyable.

Elle ne peut être mieux repréſentée que ſous la figure d'un Squelette couronné & couvert d'un drap blanc. Cette figure effroyable a ſa main droite appuyée ſur une Épée, & de la gauche elle tient une Balance ; pour montrer que, comme la Mort ne favoriſe perſonne, un Juge rigoureux n'écoute point les excuſes des criminels.

JUVENTA.

Déeſſe de la Jeuneſſe, que les Grècs appelloient Hébé. Servius Tullius fit mettre la Statuë de *Juventa* dans le Capitole ; mais lorſque Tarquin l'ancien fit bâtir le Temple de Jupiter Capitolin, pour lequel il fallut démolir les Temples des autres Divinités, le Dieu Terme & la Déeſſe *Juventa*, au rapport de Tite-Live, firent connoître par pluſieurs ſignes, qu'ils ne vouloient pas quitter la plaçe où ils étoient honorés. M. Livius étant Cenſeur, fit élever un premier Temple à *Juventa* ; & après une Victoire qu'il rem-

porta ſur Aſdrubal, étant Conſul, il en fit bâtir un ſecond.

Ixion,

Roi des Lapithes en Theſſalie, devoit le jour à Jupiter & à la Nymphe Mélète. Selon Diodore, ſon père s'appelloit Antion; &, ſelon Hygin, Léonte. Il établit ſa demeure à Lariſſe, aux environs du Mont Pélion. Ayant épouſé Dia, fille de Déjonée, il en eut Pirithoüs. Comme c'étoit alors la coutume, que, lorſqu'on épouſoit une fille, au lieu d'en reçevoir une dot, l'Époux faiſoit de grands avantages à la fille qu'il vouloit épouſer, & de riches préſens aux père & mère pour l'obtenir. Déjonée ayant ſouvent ſollicité ſon gendre d'accomplir les promeſſes qu'il lui avoit données en épouſant ſa fille; & voyant qu'il ne faiſoit que l'amuſer par de belles paroles, lui fit un jour enlever ſes jumens, qui paiſſoient à la campagne. *Ixion*, piqué au vif de cet affront, feignit de vouloir entrer en accommodement avec lui, & l'invita à un Feſtin. Déjonée ſe rendit à Lariſſe, & y fut reçu avec beaucoup de magnificence : mais *Ixion* ayant fait creuſer à l'entrée de la ſalle où l'on devoit manger, une foſſe, où il avoit fait jetter beaucoup de bois &

de charbons ardens, Déjonée, à qui il donnoit le pas par honneur, y tomba, & y perdit la vie. Tout le Monde eut horreur de ce crime; & comme il étoit alors sans exemple, on n'avoit point de formulaire pour l'expier. En vain *Ixion* sollicita tous les Princes de la Grèce, personne ne voulut même lui accorder les droits de l'hospitalité; & il erra long-temps, sans trouver aucun asyle. A la fin, il fut reçu chez un Prince, qui avoit peut-être le surnom de Jupiter, & qui moins délicat que les autres, l'admit à sa table, & consentit à lui faire les Cérémonies de l'expiation. Mais l'ingrat *Ixion* oubliant ce bienfait, songea à séduire la femme de son hôte. Le Roi qui en fut averti, voulant éclaircir le fait, fit habiller une Esclave nommée Néphélé, des habits de la Reine; ce qui le fit chasser honteusement.

La Fable dit que Jupiter voyant *Ixion* abandonné de tout le monde, eut pitié de lui, le reçut dans le Ciel, & lui permit même de manger à la table des Dieux. Un bienfait si signalé ne servit qu'à faire un ingrat & un téméraire. Touché des charmes de la Reine du Ciel, *Ixion* eût l'insolence de lui déclarer sa passion. La févère Junon offensée de sa témérité, s'en plaignit à Jupiter, qui n'en parut pas

irrité, regardant *Ixion* comme un insensé à qui le Nectar & l'Ambrosie avoit troublé la raison. Lucien dit, que le Dieu proposa même à Junon un moyen pour satisfaire *Ixion*, sans blesser l'honneur de la Déesse. Je suis d'avis, dit-il, de former une Nuée qui ait votre ressemblance, & de l'abandonner à *Ixion*. Comment, dit Junon, ce seroit le recompenser, au lieu de le punir; & de plus, tout l'affront retomberoit sur moi, parcequ'il croiroit m'embrasser, & pourroit même s'en vanter. Si cela arrive, répond Jupiter, je le précipiterai dans les Enfers. En effèt, *Ixion* adressa ses vœux à la fausse Junon; & se vanta ensuite hautement d'avoir déshonoré le Souverain des Dieux. A ce dernier trait, la colère de Jupiter s'alluma contre le perfide : il le frappa d'un coup de foudre, & le précipita dans le Tartare; où Mercure, par son ordre, l'attacha à une rouë toute environnée de Serpens, qui devoit tourner sans relâche. Pindare dit qu'*Ixion*, en tournant continuellement sur sa rouë rapide, crie sans cesse aux Mortels, qu'ils soient toujours disposés à témoigner leur reconnoissance à leurs Bienfaiteurs, pour les grâces qu'ils en ont reçuës.

Le Supplice d'*Ixion* n'est qu'une Para-

bole ingénieuſe, qui exprime ſon caractère. On a voulu marquer par les Serpens qui environnoient la Rouë, les Remords d'une Conſcience agitée du ſouvenir d'un crime affreux ; par le Mouvement éternel de ſa Rouë, l'inquiétude continuelle où ce Prince vécut depuis ſon parricide, cherchant par-tout le repos dont il ne pouvoit jouir, & trouvant tous les jours de nouveaux motifs dans le fonds de ſon cœur, pour ſe fuir lui-même. Lorſque Proſerpine fit ſon entrée au Royaume de Pluton, *Ixion* fut délié pour la première fois, dit Ovide. Du commerce d'*Ixion* avec la Nuée, ou avec Néphélé, naquirent les Centaures.

K

Les Auteurs de la nouvelle Diplomatique (1) prétendent que les *Latins* reçurent des Grècs le T & le K, ainſi que les autres élémens de leur Alphabèt ; mais que l'arrondiſſement du T, auſſi fréquent en Italie, que rare en Grèce, le fit confondre avec le K. « On commença, di» ſent-ils, par détacher la perpendiculaire » de celui-ci : l'on continua par courber » ſon angle obtus ; on finit par ſupprimer

(1) Tome II, pag. 36.

„ sa haste. On ne retint donc du K, que „ l'angle réduit en forme de C. La proximité du son des deux Lettres K & F, „ & l'usage réciproque de l'une & de l'autre, devinrent une nouvelle source de „ confusion, & firent insensiblement perdre de vûë tous les moyens de les distinguer. Les Grammairiens qui fleurirent sept ou huit siècles après les révolutions alphabétiques, ne trouvant „ point, ou presque point de K, dans les „ anciens Livres, supposèrent que les premiers *Latins* l'avoient banni de leur „ Alphabèt. Les Inscriptions des Étrusques, si voisins des Latins, leur auroient „ inspiré d'autres idées; si ces Monumens „ leur eussent été connus comme à nous. „ Le déplacement du G devoit au moins „ leur désiller les yeux; mais ils ne les „ ouvrirent, que pour confondre cette „ Lettre avec le C, & conséquemment „ avec le K.

„ Quand on se fut avisé de fixer les „ limites du C & du G, & d'ôter les causes de leur confusion; on voulut aussi „ mettre quelque distinction entre le C & „ le K. Si leur prononciation n'en fournissoit pas de raison suffisante, leur „ figure en servoit de prétexte; la dernière Lettre devoit encore alors se montrer

» trer sur quelques anciens Monumens; » & le commerce avec les Étrusques & les » Grècs d'Italie, ne permettoit pas qu'on » perdît jusqu'au souvenir de son éxis- » tence primitive. Peut-être même qu'a- » lors la prononciation du C la plus éxac- » te, répondoit au I Grèc, ou celle du » G au nôtre, quand il précède l'E & l'I. » Ainsi le K ne devoit pas être aussi inu- » tile, qu'il le devint quelques siècles plus » tard. La différence du C & du K, quant » au son, put s'effacer pendant l'intervalle » du temps, qui s'écoula entre les Gram- » mairiens dont nous avons les Ouvrages, » & ceux à qui l'on doit le rétablissement » de l'ancien ordre des Élémens de l'Al- » phabèt Latin. Ce qui n'étoit aux yeux de » ceux-ci, que rendre en partie au K sa » première valeur, parut à ceux-là un » nouveau présent de la Grèce, ou même » une véritable invention. »

Il paroît certain que le C & le G étoient communs (1), & qu'on les employoit indifféremment l'un pour l'autre; comme

(1) *Interdum autem aliæ litteræ in locum litterarum ritè ponuntur........ C & G quandam cognationem habent. Nam cùm dicimus centum & trecentos, postea dicimus quadringintos, G ponentes pro C.* Isidore de Séville, Livre premier, Chap. 26.

on en a la preuve par d'anciennes Inſcriptions. D'ailleurs, il eſt certain encore que le C Latin occupe le rang du T : ce qui eſt une preuve pour nous, que, dans l'origine, ces deux Lettres n'en formoient qu'une ſeule ; mais je ne vois pas qu'on doive avoir recours à l'ancienne configuration du K, pour nous rendre raiſon de ces deux Lettres. Elles répondoient au *Ghimel*, qui, dans les caractères Samaritains & Éthiopiens, préſentent encore aujourd'hui ſous la figure d'un Γ retourné.

On attribuë à un certain *Carbilius Spurius*, qui floriſſoit vers l'an 540 de Rome, l'invention de cette Lettre G ; mais aſſurément les Écrivains qui en parlent, ſe ſont trompés, ou du moins ils ne ſe ſont point ſuffiſamment expliqués. Car Carbilius a pu ajouter un petit trait au bas du C, pour le diſtinguer de ce caractère avec lequel on le confondoit avant : l'invention de cette nouvelle forme eſt tout ce qu'on peût attribuer légitimement à Carbilius.

Salvius fut le premier qui ajouta le K aux Lettres Romaines, ſuivant Paul Diacre du Mont Caſſin, dans ſon Traité des Notes ou des Sigles Romaines. Iſidore de Séville en rend le même témoignage, ſuivant une de ſes Leçons, & ſuivant une autre qui a acquis plus de poids. On

attribuë l'invention du K à Saluste le Grammairien, qui enseignoit à Rome entre les deux dernières Guerres puniques. J'ai beaucoup de peine à croire cette Lettre nouvelle dans l'Alphabèt des Latins. Suivant Isidore lui-même, l'usage de cette Lettre étoit très-fréquent chez les Anciens. « *K Litteram Antiqui præ-* » *ponebant quoties A sequebatur, ut Ka-* » *put, Kanna, Kalamus. Nunc autem* » *Kartago & Kalendæ per eandem scri-* » *buntur. Omnia autem Græca nomina* » *qualicumque sequente vocali per K sunt* » *scribenda.* »

Cette Lettre répond au *Cappa* Grèc; & l'une & l'autre ont emprunté leur figure, leur dénomination & leur valeur du *Caph* Hébreu ou Samaritain.

L.

Onzième Lettre de l'Alphabèt.

C'étoit aussi une Lettre numérale chez les Anciens, qui signifioit cinquante, & qui le signifie encore en Chiffre Romain, suivant ce Vers :

Quinquies L denos numero designat habendos.

Quand on y ajoute un titre, L̄, elle signifie cinquante mille.

Nos anciens louis d'or avoient des Croix de huit L L entrelacées & disposées en forme de croix.

ÉNIGME LVIII.

Plus barbare que Lucifer,
J'ai souvent, suivi de mon père,
Enfoncé le glaive & le fer
Dans les entrailles de ma mère,
Dans l'abominable dessein
De dévorer, de mettre en poudre
L'enfant qu'elle porte en son sein.
Et puisque la céleste Foudre
N'a pas mis fin à tant de maux,
Punis toi-même un si grand crime ;
Déchire mon corps en lambeaux ;
Et si tu crains que la Victime
Ne se révolte contre toi ;
Lecteur, tu trouveras chez moi,
Pour consommer enfin un si grand sacrifice,
L'Exécuteur, le lieu, l'instrument du supplice.

LABYRINTHES.

On a mis entre les Merveilles du Monde les *Labyrinthes*, par où on entend celui du Lac Moëris en Égypte, & celui de Crète ; qui, selon Pline, ne faisoit que la centième partie de celui d'Égypte. Celui-

ci méritoit mieux le nom de Merveilles du Monde, que pas une de celles qu'on a mises dans ce nombre. « Ce Monu» ment, dit Hérodote, fut fait par les » douze Rois qui régnèrent ensemble en » Égypte : ils firent ce *Labyrinthe* un peu » au-dessus du Lac Moëris, auprès de la » Ville des Crocodiles. Je l'ai vu, conti» nuë-t-il, & je l'ai trouvé plus merveil» leux que je ne puis l'exprimer. Si quel» qu'un vouloit le bien considérer, & le » comparer aux plus beaux Ouvrages des » Grècs, même aux Temples d'Éphèse & » de Samos, il les trouveroit, soit pour le » travail, soit pour la dépense, fort infé» rieurs à ce *Labyrinthe*..... Il y a dans » ce merveilleux Ouvrage, douze grandes » sales couvertes, dont les portes sont » opposées les unes aux autres; six de ces » sales sont opposées du côté du Midi sur » le même rang, & six du côté du Septen» trion en même situation : le même mur » les environne par dehors. Il y a trois » mille chambres, dont la moitié sont » sous terre, & l'autre moitié sur celles» ci. Dans celles de dessous, étoient les » Sépulcres des Rois, qui avoient bâti ce » *Labyrinthe*, & ceux des Crocodiles sa» crés : on ne permettoit à personne de » les voir. Pour les chambres d'en-haut,

» elles passent tout ce qui a jamais été fait
» par la main des hommes. Il y a des issuës
» par les toits, & des contours, & des cir-
» cuits de différentes manières, pratiqués
» dans les salles avec tant d'art, que nous en
» étions épris d'admiration. On passe des
» salles dans les chambres, & des cham-
» bres dans d'autres appartemens. Tous
» ces bâtimens ont des toits de pierre; les
» murailles sont aussi de pierre, & toutes
» ornées d'Ouvrages en Sculpture, faits
» sur les murs mêmes. Chaque sale est
» bordée d'une colonnade de belle pierre
» blanche. » Pomponius Méla en fait une description plus courte, qui ajoute pourtant à celle d'Hérodote : « Le *Labyrin-*
» *the*, Ouvrage de Psamméticus, con-
» tient trois mille appartemens & douze
» Palais dans une seule enceinte de mu-
» railles; il est bâti & couvert de marbre.
» Il n'y a qu'une seule descente; mais au
» dedans il y a une infinité de routes par
» où l'on passe & repasse, en faisant mille
» détours, & qui jettent dans l'incerti-
» tude, parcequ'on se trouve souvent au
» même endroit. Après avoir tournoyé,
» on revient au même lieu d'où l'on étoit
» parti, sans sçavoir comment se tirer
» de-là. »

Lacs.

Les Gaulois avoient un respect religieux pour les *Lacs*, qu'ils regardoient ou comme autant de Divinités, ou du moins comme des lieux qu'elles choisissoient pour leur demeure; ils donnoient même à ces *Lacs* le nom de quelques Dieux particuliers. Le plus célèbre de ces *Lacs* étoit celui de Toulouse, dans lequel ils jettoient, soit en espèces, soit en barres ou lingots, l'or & l'argent qu'ils avoient pris sur leurs ennemis. Il y avoit aussi dans le *Gévaudan*, au pied d'une Montagne, un grand *Lac* consacré à la Lune, où on s'assembloit tous les ans des environs, pour y jetter les offrandes qu'on faisoit à la Déesse. Strabon parle d'un autre *Lac* très-célèbre dans les Gaules, qu'on nommoit le *Lac* des deux Corbeaux; parcequ'il y avoit deux de ces Oiseaux qui y faisoient leur séjour, & desquels on faisoit mille contes ridicules : mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans les différens qui arrivoient, les deux Parties s'y rendoient, & leur jettoient chacun un gâteau; celui que les Corbeaux mangeoient, en se contentant d'éparpiller l'autre, donnoit gain de cause.

LACHÉSIS.

Une des trois Parques, celle qui filoit tous les évènemens de la vie, suivant cette expression de Juvénal : Pendant que *Lachésis* a encore de quoi filer ; pour dire, pendant que nous vivons encore.

LACINIA,

Surnom que l'on donnoit à *Junon*, tiré d'un Promontoire d'Italie, dans le Golfe de Tarente, où elle avoit un Temple respectable par sa sainteté, dit Tite-Live, & célèbre par les riches présens dont il étoit orné. Il étoit couvert de tuiles de marbre, dont une partie fut enlevée par le Censeur Quintus Fulvius Flaccus, pour servir de couverture à un Temple de la Fortune, qu'il faisoit bâtir à Rome ; mais il périt ensuite misérablement. On attribua sa mort à la vengeance de la Déesse ; & par ordre du Sénat, l'on reporta les tuiles au même lieu d'où on les avoit ôtées. A ce premier prodige, on en ajoutoit un autre plus singulier : c'est que si quelqu'un gravoit son nom sur ces tuiles, la gravure s'effaçoit dès que cet homme mouroit. Cicéron rapporte un autre Miracle de Junon Lacinienne. Hannibal voulant prendre une colonne d'or dans ce Temple, & ne

sçachant si elle étoit d'or massif, ou si elle n'étoit que couverte de feuilles d'or, l'avoit fait sonder ; de sorte qu'ayant reconnu qu'elle étoit toute d'or, il avoit résolu de l'emporter : mais que la nuit suivante, Junon lui étant apparuë, & l'ayant averti de n'en rien faire, s'il ne vouloit perdre le bon œil qui lui restoit, Hannibal déféra à son songe ; & de l'or qu'il avoit tiré de la colonne en la sondant, il en fit fondre une petite Génisse, qu'il fit poser sur le chapiteau de la colonne.

LACTURNUS.

Divinité que les Romains invoquoient pour la conservation du bled, dans le temps que le bled étoit en lait. Servius le nomme *Lacteus Deus*, & d'autres *Lacturcia Dea.*

LAGÉNOPHORIES.

Fêtes célèbrées à Aléxandrie, du temps des Ptolomés. Elles étoient ainsi nommées, parceque ceux qui les célébroient, soupoient sur des lits étendus, & buvoient chacun de la bouteille qu'il avoit apportée de chez lui. C'étoit une Fête qui n'étoit que pour le menu Peuple.

LAÏS,

Fameuſe Courtiſanne de Corinthe. C'eſt elle qui demanda, pour une nuit, dix mille dragmes à Démoſthène, qui lui répondit, qu'il n'achetoit pas ſi chèr un repentir. Quelques femmes jalouſes de ſa beauté, l'ayant ſurpriſe dans un Temple de Vénus, la tuèrent à coups d'aiguille; & depuis ſon aventure, la Vénus de Corinthe fut ſurnommée Homicide. Dans le Fauxbourg de cette Ville, étoit le Tombeau de *Laïs*, ſur lequel on voyoit une Lionne, qui tenoit un Bélier entre ſes pattes.

LAMIE,

Fille de Neptune, fut aimée de Jupiter : Junon en conçut tant de jalouſie, qu'elle procura à *Lamie* de fauſſes couches, & lui fit mettre au monde des enfans morts. *Lamie* en reſſentit un ſi grand chagrin, qu'elle perdit entièrement la beauté qui lui avoit attiré les regards de Jupiter, & qu'elle devint furieuſe, juſqu'à dévorer tous les enfans qui lui tomboient ſous la main. C'eſt de-là qu'eſt venue une autre Fable, celle des *Lamies*, Monſtres qu'on repréſente avec un viſage de femme, & une belle gorge, qu'elles

laissoient voir aux passans, pour les attirer, & les dévorer ensuite. Elles se cachoient dans des Buissons près des grands chemins.

LAMIE ET AUXÉSIE.

Deux Divinités, auxquelles on rendoit un Culte à Épidaure, à Égire, & à Trézenne. C'étoient deux jeunes filles, dit Pausanias, qui vinrent de Crète à Trézenne, dans le temps que cette Ville étoit divisée par des partis contraires. Elles furent les victimes de la sédition ; & le Peuple, qui ne respectoit rien, les assomma à coups de pierres : c'est pourquoi ils célèbrent tous les ans un jour de Fête, qu'ils appellent la Lapidation.

LAMPADOPHORIES.

Fêtes dans lesquelles on se servoit de Lampes pour les Sacrifices. Les Athéniens en allumoient principalement aux Fêtes de Minerve, parcequ'elle étoit l'Inventrice des Arts ; à celles de Vulcain, parcequ'il étoit, selon eux, l'Auteur du Feu & des Lampes ; & à celles de Prométhée, parcequ'il avoit apporté le Feu du Ciel. La Fête des Lampes revenoit donc trois fois l'année : la première s'appelloit Athénée ; la seconde, Héphestiée ou Vulcanie ;

la troisième, Prométhée. Dans ces jours-là, on donnoit aussi des Jeux à la lueur des Lampes.

LAMPES.

Il y avoit trois principaux usages auxquels les *Lampes* servoient chez les Anciens : on les employoit aux Temples & aux Actes de Religion ; celles qui servoient dans les maisons, aux noces, aux festins ; & celles qu'on appelloit *Lampes* sépulcrales, qui se mettoient dans les Tombeaux. Lorsqu'on enterroit vives des Vestales, qui avoient perdu volontairement leur virginité, on mettoit avec elles une *Lampe*, qui brûloit jusqu'à ce que l'huile étoit consumée. Ces *Lampes* étoient la plûpart de terre cuite ; il y en avoit un grand nombre de bronze, & peu d'argent ou d'or.

LAMPÉTIE,

Fille du Soleil & sœur de Phaétuse. Le Soleil, dit Homère, avoit confié à ces deux filles le soin & la garde des Troupeaux qu'il avoit dans la Sicile. Ulysse ayant été jetté par la tempête sur les bords de cette Isle, ses compagnons, pressés par la faim, tuèrent quelques Bœufs de ce Troupeau, & en firent bonne chère,

Lampétie en porta ses plaintes au Soleil, & le Soleil à Jupiter, qui lui promit la punition des coupables. « Les Dieux ne » tardèrent pas d'envoyer à ces malheu- » reux des signes de leur colère. Les peaux » de ces Bœufs se mirent à marcher; les » chairs qui rôtissoient sur les charbons, » commencèrent à mugir; celles qui » étoient encore cruës, répondoient à » leurs mugissemens; on croyoit enten- » dre les Bœufs mêmes. » Ulysse s'étant rembarqué, il fut assailli d'une tempête, qui fit périr tous ses compagnons.

LANCE.

Les Romains, selon Varron, représentoient leur Dieu de la Guerre sous la forme d'une *Lance*, avant qu'ils eussent trouvé l'Art de donner la figure humaine à leurs Statuës. Ils avoient appris cette coutume des Sabins, chez qui la *Lance* étoit le Symbole de la Guerre. D'autres Peuples, selon Justin, rendoient leur Culte à une *Lance*; & c'est de-là, dit-il, qu'est venuë la coutume de donner des *Lances* aux Statuës des Dieux.

ÉNIGME LIX.

Curieux, voici ma nature :
Un Artisan emploie à ma structure

Divers matériaux, entre lesquels l'acier
N'est mis en œuvre le dernier.
Semblable à l'Epigramme, une pointe bien fine
Me fait valoir, & me termine.
Mon triste sort me mèt entre les mains
D'un maître des plus inhumains.
Quoique du mal qu'il me fait faire,
Presque toujours, il tire un assuré salaire,
Plus des trois quarts du temps il me tient en prison.
Je blesse bien des gens en certaine Saison.
Plus que des traits d'Amour, ma blessure est sensible :
Salutaire pour l'un, pour l'autre elle est nuisible ;
En l'un & l'autre cas, je n'ai raison ni tort.
De mon maître, je suis la grave fantaisie.
Si quelquefois je rends la vie,
Quelquefois je donne la mort.

ÉNIGME LX.

Quoique je semble esclave, on me croit souveraine
Dans un Palais étroit où je fais mon séjour :
Là mon corps attaché ne peut paroître au jour,
Sans faire une action indigne d'une Reine.

Je cause le plaisir, & j'engendre la peine ;
Ministre de la Rage & Ministre d'Amour ;
Nécessaire en tous lieux, mais sur-tout à la Cour ;
Où, quand j'ai le Crédit, rien n'échappe à ma Haine.

Lorſque de mes enfans l'invincible beauté
A dans mes chaînes d'or tout le monde arrêté,
Un éloge pompeux m'en donnera la gloire.
Souvent, quand deux beaux yeux ſecondent mon pouvoir,
D'un ſimple mouvement je gagne une victoire,
Et j'oſe bien aux Rois apprendre leur devoir.

ÉNIGME LXI.

Je ſuis un beau petit Palais,
Bâti d'une aimable ſtructure.
Sans employer pour moi l'Art de l'Architecture,
On me conſtruit à peu de frais.
J'ai cependant gentille couverture,
Manſarde quelquefois, fenêtres & trumeaux,
Et tous les ornemens des Palais les plus beaux.
Je n'ai jamais qu'un ſeul étage,
Et qu'un ſalon pour tout appartement.
C'eſt là qu'une beauté, quoiqu'en mince équipage,
Vient ſe loger ſuperbement.
Je fus jadis compagne inſéparable
D'un Sage de l'Antiquité.
Mais quelle calomnie inhumaine, exécrable,
N'ont point fait les Mortels de moi, de ma beauté ?
Ils ont pouſſé la cruauté
Juſques à me tacher de cet Art redoutable,
Dont on brûle à Rouen quiconque en eſt coupable.



ÉNIGME LXII.

Dans le lieu le plus ſombre,
J'étale mes beautés,
Sans y ſouffrir d'autres clartés,
Que celle dont mon feu fait voir une belle ombre
Semblable à ſes originaux.

Ce qui ſort de mon ſein, imitant la Peinture ;
Hommes, Femmes, Enfans, Animaux,
Tout y paroît auſſi grand que nature.

Plus léger que le vent,
Et de même impalpable,
En un inſtant je diſparois ſouvent ;
Et mes vives couleurs ſont une belle Fable.

Avec plaiſir le Curieux
Voit ce que je produis, & ma beauté l'enchante.
Mais malgré mes vertus, que cet Enigme vante,
On ne ſçauroit me voir ſans détourner les yeux.

LAOCOON,

Frère d'Anchiſe, étoit Prêtre d'Apollon & de Neptune en même temps. Voyant le Peuple Troyen admirer le Cheval de bois que les Grècs avoient laiſſé dans leur Camp, & s'empreſſer de l'introduire dans

la Ville, il courut du haut de la Citadelle pour s'y oppoſer ; en les aſſurant qu'il y avoit des Soldats cachés dans le corps de ce Cheval ; ou que c'étoit une Machine de guerre pour renverſer leurs murailles, pour dominer ſur leurs maiſons, ou pour quelqu'autre ſurpriſe. « Croyez, Troyens, » que c'eſt un piége qu'on vous tend ; ne » vous y fiez point. Je crains les Grècs, » même lorſqu'ils ſont des préſens. » En parlant ainſi, il lança de toute ſa force une longue Javeline contre les flancs du Cheval. La Javeline y reſta, & leur profonde concavité retentit de la violence du coup. Cette action fut regardée de tout le monde comme une impiété ; & on en fut encore bien plus perſuadé, lorſque *Laocoon* après cela, offrant un Sacrifice à Neptune ſur le bord de la Mèr, vit ſortir de l'Iſle de Ténédos deux affreux Serpens, qui ſe gliſſant ſur la ſurfaçe des eaux, s'élançent ſur le rivage, & s'approchent avec des yeux étincelans, & des ſiflemens terribles. Ils vont droit à *Laocoon*, & commencent par ſe jetter ſur ſes deux petits enfans pour les dévorer. Leur père, armé de dards, vient à leur ſecours : ils ſe jettent de même ſur lui, l'embraſſent, ſe replient autour de ſon corps, & s'élèvent encore au-deſſus de *Laocoon* de toute

la tête, & de la partie ſupérieure de leur corps : *Superant capite & cervicibus altis.* Couvert de leur venin, il fait de vains efforts pour ſe dégager, & pouſſe vers le Ciel des cris affreux. Le Peuple ſaiſi de frayeur, diſoit hautement, que c'étoit un châtiment que *Laocoon* avoit mérité, lui dont la main ſacrilége avoit oſé inſulter le Cheval ſacré offert à Pallas. « On pré» tend, dit M. l'Abbé des Fontaines, que » cette deſcription que Virgile fait ici, a » été copiée d'après le Grouppe de Phi» dias, qui repréſentoit l'Hiſtoire de *Lao*» *coon* & de ſes deux enfans dévorés par » deux Serpens. » Pline aſſure qu'il a vu ce Grouppe dans le Palais de l'Empereur Titus. Il pouvoit être à Rome du temps de Virgile. Il éxiſte encore aujourd'hui à Rome ; & l'on en a fait en France pluſieurs copies eſtimées, ſur-tout celle qui eſt en bronze à Trianon.

Laodamie,

Femme de Protéſilas, ayant appris que ſon mari avoit été tué au Siège de Troye ; pour ne pas perdre de vûë l'objèt de ſa douleur & de ſon amour, fit faire une Statuë, qui reſſembloit à ſon mari, & qu'elle tenoit toujours auprès d'elle. Un Eſclave

ayant vu cette Statuë, dans le lit de *Laodamie*, alla dire à Acaste, son père, que la Princesse étoit couchée avec un homme. Le Roi accourt aussi-tôt à son appartement, & n'ayant trouvé que cette Statuë, il la fait enlever, pour ôter à sa fille ce qui entretenoit sa douleur. *Laodamie*, affligée de cette seconde perte, demanda aux Dieux pour toute grâce, qu'il lui fût permis de voir & d'entretenir son mari pendant trois heures seulement : ce qui lui fut accordé. Mercure alla retirer des Enfers Protésilas, & le lui présenta ; mais le terme étant expiré, *Laodamie* ne peut se résoudre à la séparation ; elle aime mieux suivre son époux dans le Royaume de Pluton, que rester sans lui sur la terre : c'est-à-dire, que la tendre *Laodamie* mourut de regrèt de la perte de son mari.

LAOMÉDON,

Fils d'Ilus, & père de Priam, règna à Troye vingt-neuf ans. Il fit environner sa Capitale de si fortes murailles, qu'on attribua cet ouvrage à Apollon, Dieu des beaux Arts. Les fortes Digues qu'il fit faire aussi contre les vagues de la Mèr, passèrent pour l'ouvrage de Neptune : & comme dans la suite les vents & les inondations ruinèrent une partie de ces ouvra-

ges, on publia que Neptune ayant été frustré de la récompense qui lui avoit été promise, s'étoit vengé du perfide *Laomédon*. Des Historiens disent, que *Laomédon*, pour fortifier & embellir sa Capitale, se servit des trésors qui avoient été consacrés à Apollon & à Neptune, ou qui étoient déposés dans leur Temple: il ne les voulut pas remettre ensuite; ce qui donna lieu à la Fable de dire, que ces deux Divinités avoient eux-mêmes bâti la Ville, & n'avoient pas été payées de leur service. Apollon se vengea aussi par la peste, qui désola les Troyens. On courut à l'Oracle pour faire cesser ces deux fléaux, & la réponse fut, que le Dieu de la Mèr ne pouvoit être appaisé, qu'en exposant à un Monstre marin la Fille du Roi: c'est-à-dire, que *Laomédon* ne sçachant comment remédier au débordement de la Mèr, qui menaçoit sa Ville d'une ruine entière, promit sa fille en mariage à celui qui trouveroit le moyen d'arrêter l'inondation par de nouvelles digues. Hercule s'offrit pour ce travail avec ses compagnons, & en vint à bout; mais *Laomédon* ayant manqué à sa parole, vit saccager sa Ville & son pays, enlever sa Fille de force, & se vit lui-même la victime de sa perfidie. Une des Fatalités de Troye étoit, qu'elle

ne pouvoit être prise, tant que subsisteroit le tombeau de *Laomédon*, que Priam son fils avoit fait élever sur une des Portes de la Ville. Les Troyens levèrent eux-mêmes cet obstacle, lorsque pour faire entrer le Cheval de bois dans la place, ils firent une brèche à leurs murailles, & abattirent ce Tombeau.

LAPHRIA,

Surnom que les Calydoniens donnèrent à Diane, lorsqu'ils crurent que la colère qu'elle avoit fait sentir à Ænée & à ses Sujèts, s'étoit appaisée avec le temps. L'Empereur Auguste ayant dépeuplé Calydon & toute l'Italie, pour en transférer les Habitans à Nicopolis sa nouvelle Ville, donna à ceux de Patra en Achaïe une partie des dépouilles de Calydon, & nommément la Statuë de Diane *Laphria*, que ces Peuples gardèrent précieusement dans leur Citadelle. Cette Statuë étoit d'or & d'yvoire, & représentoit la Déesse en habit de chasse. Les Habitans de Patra, après lui avoir élevé un Temple, établirent une Fête annuelle en son honneur. Pausanias nous décrit les Cérémonies qu'ils y observoient. « Ils arrangent en rond, dit-il, » tout autour de l'Autel, des pièces de » bois verd, de la longueur de seize cou-

» dées; & au milieu de ce circuit, ils
» mettent une quantité de bois sèc. La
» veille de la Fête ils apportent de la terre
» molle, dont ils font des gradins, afin
» de pouvoir monter à l'Autel. Ensuite la
» Cérémonie commence par une Procef-
» fion, où l'on porte la Statuë de la Déeffe
» avec toute la pompe imaginable: une
» Vierge, qui éxerce le Sacerdoce, paroît
» la dernière, portée fur un char attelé de
» deux cerfs. Le lendemain, on prépare
» le Sacrifice, & tous y affiftent avec au-
» tant de dévotion, que d'alégreffe. En-
» tre la Baluftrade & l'Autel, il y a un
» grand efpaçe, où l'on jette toutes fortes
» d'Animaux tout en vie; premièrement,
» des Oifeaux bons à manger; en fecond
» lieu, des Victimes plus confidérables,
» comme des Sangliers, des Cerfs, des
» Chevreuils, des Louveteaux, des Our-
» feaux, même des Loups & des Ours;
» troifièmement des Fruits de toute efpèce:
» enfuite on mèt le feu au bucher. Alors
» ces Animaux, qui fentent la chaleur de
» la flamme, deviennent furieux; quel-
» ques-uns même s'élancent par deffus la
» Baluftrade, & cherchent à s'échapper;
» mais on les reprend, & on les ramène
» à l'Autel. Ce qu'il y a de particulier,
» c'eft qu'au rapport de ces Peuples, il

» n'en arrive point d'accident, & que ja-
» mais perſonne n'a été bleſſé en cette
» occaſion. » Cette Diane *Laphria* eſt auſſi nommée *Triclaria.*

ÉNIGME LXIII.

Je couche ſur la dure,
Je ne me ſers jamais de lit :
Mon vêtement eſt ſans couture,
Je ne change jamais d'habit.

Comme je n'aime pas le monde,
Le long du jour je ſuis chez moi :
Vois-je quelqu'un faiſant ſa ronde,
Je rentre, ou je demeure coi.

On me fait une rude guerre,
Quoique mon naturel ſoit doux ;
Et pour me garantir des coups,
Je me cache au fond de la terre.

Mais, hélas ! quelle ſûreté !
Dans ce noir creux, à peine j'entre,
Qu'on a pour moi la dureté
De m'y chercher juſqu'en ſon centre.

Un facheux Sergent tout velu
Vient m'aſſiéger à domicile ;
Et me pouſſant d'un air fort réſolu,
M'oblige bien de faire gille.

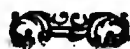
Alors sans nul ménagement,
Lorsqu'on me tient, on résout mon supplice.
Corde, feu, fer, sont les tourmens
Que de mes ennemis prépare l'artifice.

Lapis.

On donne ce nom à Jupiter, en mémoire de la Pierre que Saturne avoit dévorée à la place de son fils; & sous cette dénomination, il étoit confondu ordinairement avec le Dieu Terme. Le Serment que l'on faisoit par ce nom mystérieux, étoit très-respectable, comme nous l'apprend Apulée. C'est ce que Cicéron appelle *Jovem lapidem jurare*.

Lara,

Fille du Fleuve Almon, ayant eu l'indiscrétion de faire confidence à Junon des galanteries de Jupiter; ce Dieu, dit Ovide, lui fit couper la langue, & ordonna à Mercure de la conduire aux Enfers. Le triste état où elle étoit, n'avoit pas éteint tous ses charmes; son conducteur en devint amoureux, & la rendit mère de deux jumeaux appellés Lares.



Énigme

ÉNIGME LXIV.

Aux animaux vivans je ne fais point la guerre ;
De ma rigueur ils ſe plaindroient à tort :
Mais il en eſt beaucoup dans l'air & ſur la terre,
Qui reçoivent de moi cent coups après leur mort.
Ma queuë eſt aſſez longue, & ma tête eſt fenduë.

J'ai grand commerce avecque le pourçeau ?
Il ſuit par-tout ma traçe ; & quand je m'évertuë,
J'en entraîne toujours quelque petit morçeau.
Avant que de ſervir, je ſuis fort maigre & sèche :
Mais mon travail bientôt m'engraiſſe un peu.
Lecteur, je vais d'un mot te découvrir la mèche :
Mon ouvrage n'eſt fait que pour le mettre au feu.

LARES.

C'étoient les Dieux domeſtiques, les Génies de chaque maiſon, comme les Gardiens des Familles. Apulée dit, que les *Lares* n'étoient autre choſe que les âmes de ceux qui avoient bieu vécu, & bien rempli leur carrière. Au contraire, ceux qui avoient mal vécu, erroient vagabonds & épouvantoient les Hommes. Selon Servius, le Culte des Dieux *Lares* eſt venu de ce que l'on avoit coutume autrefois d'enterrer les corps dans les maiſons; ce qui donna occaſion au peuple crédule de

s'imaginer, que leurs âmes y demeuroient aussi, comme des Génies secourables & propices, & de les honorer en cette qualité. On peut ajouter, que la coutume s'étant ensuite introduite d'enterrer les morts sur les grands chemins, ce pourroit bien être de-là qu'on prit occasion de les regarder aussi comme les Dieux des Chemins. C'étoit le sentiment des Platoniciens, qui, des âmes des bons, faisoient les *Lares*, & les *Lémures* des âmes des méchans.

Les *Lares*, dit Plaute, étoient représentés anciennement sous la figure d'un Chien; sans doute parce que les Chiens font la même fonction que les *Lares*, qui est de garder la maison; & on étoit persuadé que ces Dieux en éloignoient tout ce qui auroit pu nuire. Leur place la plus ordinaire dans les maisons, étoit derrière la porte, ou autour des foyers. Quand les jeunes garçons étoient devenus assez grands pour quitter les bulles, qu'on ne portoit qu'en la première jeunesse, ils les pendoient au col des Dieux *Lares*. « Trois » garçons revêtus de tuniques blanches » entrèrent, dit Pétrone; deux desquels » mirent sur la Table les *Lares* ornés de » bulles; l'autre tournant avec une coupe » pleine de vin, crioit: Que ces Dieux » soient propices. » Les esclaves y pen-

doient aussi leurs Chaines, lorsqu'ils reçevoient la liberté.

La Victime qu'on offroit aux *Lares*, étoit un Porc, quand on leur sacrifioit en public; mais en particulier, on leur offroit presque tous les jours du Vin, de l'Encens, une Couronne de laine, & un peu de ce que l'on servoit à table. On les couronnoit de Fleurs, & sur-tout de Violette, de Myrte & de Romarin. On leur faisoit de fréquentes Libations; on alloit même jusqu'aux Sacrifices. Les Statuës de ces Dieux étoient en petit; on les tenoit dans un Oratoire particulier : on avoit un soin extrême de les tenir proprement : il y avoit même, du moins dans les grandes maisons, un domestique uniquement occupé au service de ces Dieux : c'étoit la charge d'un affranchi chez les Empereurs. Cependant il arrivoit bien quelquefois qu'on perdoit le respect à leur égard, dans certaines occasions, comme à la mort de quelques personnes chères; parce qu'alors on accusoit les *Lares* de n'avoir pas bien veillé à leur conservation, & de s'être laissé surprendre par les Génies malfaisans. Un jour Caligula fit jetter les siens par la fenêtre, parce, disoit-il, qu'il étoit mécontent de leur service.

On distinguoit plusieurs sortes de *La-*

res, outre ceux des maisons, qu'on appelloit aussi *Lares* Familiers : les *Lares* Publics, qui présidoient aux bâtimens publics ; les *Lares* de Ville, *Urbani* ; ceux des Carrefours, *Compitales* ; les *Lares* des Chemins, *Viales* ; les *Lares* de la Campagne, *Rurales* ; les *Lares* Ennemis, *Hostilii*, ceux qui avoient soin d'éloigner l'ennemi. Les douze grands Dieux étoient mis même au nombre des *Lares*. Asconius Pedianus expliquant le *Diis Magnis* de Virgile, prétend que les grands Dieux sont les *Lares* de la Ville de Rome. Janus, au rapport de Macrobe, étoit un des Dieux *Lares*, parce qu'il présidoit aux Chemins, Apollon, Diane, Mercure étoient aussi réputés *Lares*, parce que leurs Statuës se trouvoient au coin des rues, ou sur les grands chemins. En général, tous les Dieux qui étoient choisis pour Patrons & Tutélaires des Lieux & des particuliers, tous les Dieux dont on éprouvoit la protection, en quelque genre que ce fut, étoient appellés *Lares*. Propèrce nous dit que ce furent les *Lares* qui chassèrent Annibal de devant Rome, parceque ce furent quelques Phantômes nocturnes qui lui donnèrent de la frayeur.

Les *Lares* avoient un Temple à Rome dans le Champ de Mars : on les y hono-

roit ſous le nom de *Grondiles*, c'eſt-à-dire, Grognants, comme font les Porcs. C'eſt Romulus qui leur donna ce nom, en mémoire de la Truie, qui avoit mis bas trente petits Cochons en une ſeule fois. Ils avoient auſſi une Fête particulière, qui arrivoit le onze avant les Calendes de Janvier. Macrobe l'appelle la Solemnité des petites Statuës, *Celebritas Sigillariorum*. On honoroit ces Dieux chaque jour dans les maiſons particulières où il y avoit une eſpèce d'Oratoire, qu'on appelloit Laraire. Ce que dit Lampide du Laraire d'Aléxandre Sévère, mérite d'avoir plaçe ici : Lorſque cet Empereur ſe trouvoit dans les diſpoſitions néceſſaires, il ſacrifioit le matin dans ſon Laraire, où il avoit plaçé les grands Hommes, que leur ſainteté avoit fait mettre au rang des Dieux ; à Apollonius de Tyane, à Abraham, à Orphée, à Aléxandre le Grand, au Christ.

Il eſt ſingulier de trouver ce dernier nom, parmi les Divinités d'un Prince Païen. Outre ce Laraire, il en avoit un autre, où il mettoit les grands Hommes qu'il n'avoit pas déïfiés : tels étoient Virgile, Cicéron, Achille & autres. Marc-Aurelle avoit auſſi un Laraire, où il mettoit les grands Hommes, & ceux qui

avoient été ses Maîtres en différens genres de Littérature. Il portoit tant d'honneur à ses Maîtres, dit Lampride son Historien, qu'il tenoit leurs Statuës d'or dans son Laraire, & se rendoit même à leurs tombeaux pour les honorer, en leur offrant des sacrifices & des Fleurs.

LARMES. (EXCELLENCE DES)

Pour avoir de la joie, il faut semer des pleurs;
Pour jouir des plaisirs, souffrir mille douleurs :
C'est par-là que du Ciel nous rencontrons la voie.
La Tribulation doit faire nos desirs :
Ainsi semant des pleurs, on recueille de la joie;
Et souffrant des douleurs, on trouve des plaisirs.

Cet emblême nous est figuré par des yeux qui regardent le Ciel & qui versent des *Larmes*. Cela signifie, que ceux qui les répandent sur la terre pour leurs péchés qu'ils ont commis, trouveront leur consolation devant Dieu, où ils verront leur tristesse changée en joie, & leurs douleurs converties en plaisirs.

LARVES.

C'étoient, dans le sentiment des Anciens, les âmes des méchans qui erroient çà & là pour nuire aux vivans, & des Spectres qui les effrayoient. *Larve* signifie propre-

ment un Masque; & comme autrefois on les faisoit si grotesques qu'ils épouvantoient les enfans, on s'est servi de ce nom pour les mauvais Génies, que l'on croyoit capables de nuire aux hommes.

LASSITUDE.

Ma maigreur, mon habit, ma posture indolente,
Me dépeignent naïvement.
Je travaille, j'agis, je cours, je me tourmente,
Et puis c'est tout, le plus souvent.

La *Lassitude* est représentée par une femme fort maigre & légèrement vêtue, ayant la gorge découverte. Sa main gauche est appuyée sur un bâton. Elle tient de la main droite un Éventail, dont il semble qu'elle s'évente.

Ce sujèt ne peut être aussi caractérisé que par l'abattement des yeux, l'abandonnement du corps, qui désigne la Fatigue, & par la négligence dans les vêtemens. Le bâton sur lequel elle se soutient, indique le secours nécessaire à la *Lassitude*.

LATIALIS.

Surnom de Jupiter, à qui les Villes du Latium sacrifioient dans les Féries Latines. Tarquin le Superbe érigea à Jupiter

Latialis une Statuë sur une haute montagne proche d'Albe, où se tint dans la suite l'assemblée des Féries Latines. Les Romains qui, dans un Traité de paix, avoient éxigé des Carthaginois, qu'ils ne sacrifieroient plus leurs enfans à Saturne, les Romains eux-mêmes sacrifioient tous les ans un homme à leur Jupiter *Latialis*. Eusebe cite Porphire, qui le rapporte comme une chose qui étoit encore en usage de son tems.

LATIAR.

C'est le nom de la Fête instituée par Tarquin le Superbe, en l'honneur de Jupiter Latialis. Tarquin ayant fait un Traité d'Alliance avec les Latins, proposa, pour en assurer la perpétuité, d'ériger un Temple commun, où tous les Alliés, les Romains, les Latins, les Herniques & les Volsques s'assemblassent tous les ans, pour y faire une Foire, & y célébrer ensemble des Fêtes, & des Sacrifices. Telle fut l'institution du *Latiar*. Tarquin n'avoit destiné qu'un jour à cette Fête. Les premiers Consuls en ajoutèrent un autre, après qu'ils eurent conclu l'Alliance avec les Latins. On en ajouta un troisième, lorsque le Peuple de Rome, qui s'étoit retiré sur le Mont sacré, fut rentré dans la

Ville ; & un quatrième, après qu'on eut appaisé la sédition qui s'éleva à l'occasion du Consulat, auquel le Peuple vouloit avoir part. Ces quatre jours étoient ceux qu'on appelloit *Féries Latines ;* & tout ce qui se faisoit pendant ces *Féries*, Fêtes, Offrandes, Sacrifices, tout cela s'appelloit *Latiar*.

LATONE,

Fille du Titan Cœlus & de Phœbé sa sœur, selon Hésiode ; ou fille de Saturne, selon Homère ; fut aimée de Jupiter. Junon en conçut tant de jalousie, qu'elle persécuta sa Rivale avec fureur : elle fit sortir de terre le Serpent Python, à qui elle confia sa vengeance : & comme si l'Univers entier avoit épousé le ressentiment de Junon, *Latone* ne trouva aucun lieu où elle pût accoucher ; car la Terre avoit juré qu'elle ne lui donneroit aucune retraite. Neptune, touché du triste sort de son Amante infortunée, fit sortir d'un coup de son Trident l'Isle de Délos du fond de la Mèr. C'est là que *Latone*, métamorphosée en Caille par Jupiter, se retira ; & à l'ombre d'un Olivier, elle mit au monde ses deux enfans, Apollon & Diane.

Lucien, dans son Dialogue des Dieux

marins, fait parler ainſi Iris & Neptune, au ſujèt de *Latone*. « *Iris*. Jupiter te commande d'arrêter cette Iſle qui flotte ſur la » Mèr Égée. *Neptune*. Pourquoi cela ? *Iris*. » Pour ſervir aux couches de *Latone*, qui » eſt en travail d'enfant. *Neptune*. Quoi ! » le Ciel & la Terre ne ſont pas ſuffiſans » pour lui rendre ce ſervice ? *Iris*. La colère de Junon lui ferme le Ciel, & la » Terre a juré de ne la point reçevoir : ſi » bien que cette Iſle, qui n'étoit point du » Monde alors, n'eſt point obligée au » ſerment. *Neptune*. Arrête à ma voix, » Iſle flottante, pour ſervir à la naiſſance » de deux Jumeaux, qui feront l'honneur » du Ciel & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les Vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront paſſer l'Accouchée. Pour le Serpent qui la » pourſuit, il ſervira de Trophée à ces » jeunes Dieux, dès le point de leur naiſſance. Va dire à Jupiter, que tout eſt » prêt, & qu'elle vienne, quand il lui » plaira. »

A peine *Latone* fut-elle accouchée, que la vindicative Junon ayant découvert ſa retraite, ne lui permit pas de goûter le repos dont elle avoit beſoin : elle l'obligea encore de ſortir de cette Iſle, & d'emporter avec elle ſes deux enfans à la ma-

melle. Après avoir long-temps erré à l'aventure, elle arriva en Lycie, où étant un jour accablée de lassitude & de soif, à cause qu'il faisoit fort chaud, elle pria des Paysans, qui coupoient l'herbe d'un étang, de lui donner un peu d'eau pour appaiser la soif dont elle étoit dévorée.: mais ceux-ci non-seulement lui en refusèrent; mais même ils troublèrent l'eau, pour lui ôter le moyen d'en pouvoir boire. *Latone*, pour punir cette méchanceté, invoque Jupiter, qui changea ces Brutaux en Grenouilles. Elle se vengea d'une manière plus cruelle encore des mépris que Niobé lui témoigna. Hérodote dit, que *Latone* n'étoit que la nourrice d'Apollon, & qu'Isis en étoit la mère. Selon cet Historien, *Latone*, pour dérober Apollon aux persécutions de Typhon, le cacha dans l'Isle de Cheinnis, qui est dans un Lac auprès de Butès, où demeuroit *Latone*. Il paroît que les Grècs n'ont fait que déguiser une Histoire véritable des Egyptiens. Ceux qui prennent Apollon pour le Soleil, lui donnent pour mère *Latone*, dont le nom signifie caché, parcequ'avant que le Soleil fut créé, tout étoit caché dans l'obscurité du Chaos.

Latone, malgré la haine de Junon, fut admise au rang des Déesses, en considé-

ration de ses deux enfans, qui firent deux grandes Divinités. Elle eut un Temple dans l'Isle de Délos, auprès de celui de son fils. Athénée en rapporte une Histoire assez plaisante. Parméniscque Métapontin, qui, par sa naissance & par ses richesses, tenoit le premier rang dans son Pays, ayant eu la témérité d'entrer dans l'Antre de Trophonius, en punition de sa faute, ne pouvoit plus rire, quelqu'occasion qu'on lui en donnât. Il consulta l'Oracle d'Apollon, qui lui répondit, que sa mère dans sa maison lui rendroit la faculté de rire, qu'il avoit perduë. Parménisque entendit par sa mère sa Patrie, & crut que, dès qu'il seroit arrivé dans sa maison, il riroit, selon la parole de l'Oracle. Il s'en retourna chez lui, & voyant qu'il ne rioit pas plus qu'auparavant, il crut que l'Oracle l'avoit trompé. Depuis ce temps-là, il fit un voyage à Délos, vit avec admiration tout ce qu'il y avoit dans l'Isle, & entra dans le Temple de *Latone*, croyant y voir quelque excellente Statuë de la Déesse : mais il n'y trouva qu'une Statuë de bois d'une figure si misérable, qu'il en fit un éclat de rire. Il comprit alors le sens de l'Oracle ; & se trouvant guéri de son mal, il rendit de grands honneurs à *Latone*.

Cette Déesse eut un autre Temple à Argos, dont Pausanias fait mention. Sa Statuë étoit un Ouvrage de Praxitèle. Les Égyptiens honoroient beaucoup cette Déesse. Des six grandes Fêtes qu'ils célébroient chaque année, la cinquième étoit en l'honneur de *Latone ;* la grande Solemnité étoit dans la Ville de Butis. C'étoit encore la Divinité tutélaire des Tripolitains. Les Gaules ont aussi honoré *Latone*, comme on le prouve par quelques Inscriptions : on croit même qu'elle avoit un Temple dans un Bourg du Comté de Bourgogne, appellé *Laone*, en retranchant le T, en Latin *Latona :* c'est aujourd'hui S. Jean de Laone. Ce n'étoient pas seulement les femmes en couche auxquelles *Latone* présidoit ; elle aidoit aussi les femelles des Animaux à mettre bas leurs petits, comme on le voit par une Épigramme de l'Anthologie.

Lavation.

Fêtes que les Romains célébroient en l'honneur de la Mère des Dieux. On portoit ce jour-là en pompe la Statuë de la Déesse sur un Char ; & on alloit ensuite la laver dans le Fleuve Almon, à l'endroit où il tombe dans le Tibre. Cette Solemnité, qui arrivoit le vingt-cinq de Mars,

fut instituée en mémoire du jour que le Culte de Cybèle fut apporté de Phrygie à Rome. Voici comme Saint Augustin parle de cette Fête. « Le jour où on lavoit » solemnellement Cybèle, cette Vierge & » Mère de tous les Dieux, de malheureux » Bouffons chantoient devant son Char » des choses si obscènes, qu'il eût été très- » indécent, je ne dirai pas que la Mère » des Dieux, mais que la mère de quel- » que personne que ce soit, ni de ces » Bouffons mêmes, les eût entenduës. » Car il y a une certaine pudeur que la » Nature nous a donnée pour nos parens, » que la malice même ne peut nous ôter. » Ainsi ces Baladins auroient eux-mêmes » eu honte de répéter chez eux, & devant » leurs mères, pour s'éxercer, toutes les » paroles & les postures lascives qu'ils fai- » soient en public devant la Mère des » Dieux, à la vûë d'une multitude de » personnes de l'un & de l'autre sèxe, qui » ayant été attirées à ce Spectacle par leur » curiosité, devoient au moins s'en aller » avec beaucoup de confusion, d'y avoir » vu des choses qui blessoient si fort la » pudeur. »



ÉNIGME LXV.

De mon pouvoir voici de grandes marques.
J'attaque ſans être apperçu ;
Je ſuis également reçu
Par les Sujèts & les Monarques.

Comme je ne vois point, j'ai beſoin en chemin
D'être guidé d'un bâton à la main :
Mais auſſi j'ai ce privilége,
Qu'auſſi-tôt que j'arrive, on me préſente un ſiége.

On a de moi très-mauvais ſentiment,
Et ce n'eſt pas ſans fondement.
J'excite une guerre inteſtine,
Qui d'un bien toutefois eſt ſouvent l'origine.

J'ai pour domaine une ſombre Province,
Dont on ne trouve l'air agréable ni doux :
Mais je puis aſſurer que l'on m'y traite en Prince,
Puiſque l'on m'y ſert à genoux.

LAVERNA,

Déeſſe des Larrons & des Fourbes. « *La-* » *verne*, dit Horace, donne-moi l'art de » tromper, & de paroître juſte, ſaint, in- » nocent : répand les ténèbres & l'obſcu- » rité ſur mes crimes & ſur mes fourbe-

» ries. » Les Larrons étoient appellés *Laverniones*, à cause de leur Déesse. On lui avoit consacré un Bois où les Brigands s'assembloient dans le lieu le plus sombre & le plus caché : ils y apportoient leur proie, & en faisoient entre eux le partage. Il y avoit là une Statue de la Déesse, à laquelle ils rendoient leurs honneurs. Son image étoit une tête sans corps. Les Sacrifices & les Prières qu'on lui offroit, se faisoient en grand silence. Une des Portes de Rome s'appelloit de son nom, *Lavernale*, parcequ'elle étoit voisine du Bois sacré de *Laverna*.

Laurier.

Arbre consacré à Apollon depuis l'aventure de Daphné. Mais une autre raison plus vraisemblable pour laquelle on le croyoit consacré à Apollon, c'est qu'on étoit persuadé que ceux qui dormoient, ayant sous la tête quelques branches de cet Arbre, reçevoient des vapeurs, qui les mettoient en état de prophétiser. Ceux qui alloient consulter l'Oracle de Delphes, se couronnoient de *Laurier* au retour, s'ils avoient reçu du Dieu une réponse favorable. C'est ainsi que, dans Sophocle, Œdipe voyant Oreste revenir de Delphes la tête ornée d'une Couronne

de *Laurier*, conjecture qu'il rapporte une bonne nouvelle. Les Anciens annonçoient les choses futures sur le bruit que faisoit le *Laurier*, quand il brûloit ; ce qui étoit un bon augure : mais aussi, s'il brûloit sans aucun pétillement, c'étoit un mauvais signe. On mettoit à la porte des malades des branches de *Laurier*, comme pour se rendre favorable Apollon, Dieu de la Médecine. La Couronne de *Laurier* se donnoit aux excellens Poëtes, comme favoris d'Apollon. On dit que, sur le coupole du Mausolée de Virgile, qui est près de Pouzols, il est né des *Lauriers*, qui semblent couronner l'édifice ; & quoiqu'on en ait coupé deux à la racine, qui étoient les plus grands de tous, ils renaissent, & poussent des branches de tous côtés, comme si la Nature eût voulu elle-même célébrer la gloire de ce grand Poëte. La Couronne de *Laurier* étoit particulière aux Jeux Pythiques, à cause d'Apollon, à qui ces Jeux étoient consacrés. Enfin on couronnoit de *Laurier* les Victorieux, & on en plantoit des branches aux Portes du Palais des Empereurs, le premier jour de l'année, & en d'autres temps, lorsqu'ils avoient remporté quelque Victoire : aussi Pline appelle le *Laurier*, le Portier des Césars, le fidèle Gardien de leurs Palais.

ÉNIGME LXVI.

Je ſuis mâle aujourd'hui, quoiqu'autrefois femelle ;
J'avois le grand Art de charmer ;
Et des Dieux je me fis aimer,
Pour être jeune, aimable & belle.

Mais je coûte aujourd'hui du ſang ;
Et les Héros du premier rang
Mettent en moi toute leur gloire.
Il n'eſt pas juſqu'aux grands eſprits,
Qui de m'avoir étant épris,
Se font entr'eux une victoire.

On me tiendroit bien malheureux,
Si je perdois mes beaux cheveux,
Comme mes compagnons le font en leur campagne.
Quoique le Ciel ſoit en courroux,
Par un deſtin qui m'accompagne,
Ma tête eſt en tout temps à l'abri de ſes coups.

LECTISTERNE.

Cérémonie religieuſe, pratiquée à Rome dans des tems de calamités publiques, dont l'objèt étoit d'appaiſer les Dieux. C'étoit un Feſtin que, pendant pluſieurs jours, on donnoit, au nom & aux dépens de la République, aux principales Divini-

tés & dans un de leurs Temples; s'imaginant qu'elles y prendroient part effectivement, parcequ'on y avoit invité leurs Statuës, & qu'on le leur avoit présenté. Mais les Ministres de la Religion, s'ils n'avoient pas l'honneur du Festin, en avoient tout le profit, & se régaloient entr'eux aux dépens de ces imbéciles superstitieux. On dressoit dans un Temple une table, avec des lits autour, couverts de beaux tapis & de riches coussins, & parsemés de fleurs & d'herbes de senteur, sur lesquels on mettoit les Statuës des Dieux invités au festin : pour les Déesses, elles n'avoient que des siéges. Chaque jour que duroit la Fête, on servoit sur la Table un repas magnifique, que les Prêtres avoient soin de desservir le soir. Le premier *Lectisterne* parut à Rome vers l'an 356 de sa fondation ; un mauvais hiver ayant été suivi d'un esté encore plus fâcheux, où la peste fit périr un grand nombre d'Animaux de toutes sortes : comme le mal étoit sans remède, & qu'on n'en pouvoit trouver ni la cause ni la fin, par un Décret du Sénat, on alla consulter les Livres des Sibylles. Les Duumvirs Sibyllins rapportèrent que, pour faire cesser ce fléau ; il falloit faire une Fête avec des Festins à six Divinités qu'ils nommèrent : sçavoir, Apollon, La-

tone, Diane, Hercule, Mercure & Neptune. On célébra pendant huit jours cette nouvelle Fête, dont le soin & l'ordonnance fut confiée aux Duumvirs, & dans la suite on leur substitua les Épalons. Les Citoyens en leur particulier, pour prendre part à cette Solemnité, laissoient leurs maisons ouvertes, avec la liberté à chacun de se servir de ce qui étoit dedans. On exerçoit l'hospitalité envers toutes sortes de gens, connus, inconnus, étrangers. On vit en même tems disparoître toute animosité: ceux qui avoient des ennemis conversèrent & mangèrent avec eux, de même que s'ils eussent toujours été en bonne intelligence: on mit fin à toutes sortes de procès & de dissensions: on ôta les liens aux prisonniers, & par principe de Religion, on ne remit point dans les fers ceux que les Dieux en avoient délivrés. Tite-Live, qui rapporte tout ce détail, ne nous dit pas si ce premier *Lectisterne* produisit l'effet qu'on en attendoit; du moins étoit-ce toujours un moyen de se distraire, pendant ce temps-là, des fâcheuses idées qu'offre à l'esprit la vûe des calamités publiques. Mais le même Historien nous apprend, que la troisième fois qu'on tint le *Lectisterne*, pour obtenir encore la cessation d'une

peste, cette Cérémonie fut si peu efficace, qu'on eut recours à un autre genre de devotion, qui fut l'Institution des Jeux Scéniques; dans l'espérance que n'ayant point encore paru à Rome, ils seroient plus agréables aux Dieux.

Valere Maxime fait mention d'un *Lectisterne* célébré en l'honneur de trois Divinités seulement; Jupiter, Mercure & Junon. Encore n'y avoit-il que la Statuë de Junon, qui fut couchée sur le lit, pendant que celles de Jupiter & de Mercure étoient sur des siéges. Arnobe fait aussi mention d'un *Lectisterne* préparé à Cérès seulement.

Le *Lectisterne* n'est pas d'Institution Romaine, comme on l'a cru jusqu'au temps de Casaubon: ce Sçavant critique a fait voir qu'il étoit aussi en usage dans la Grèce. En effet, Pausanias parle en plusieurs endroits de ces sortes de coussins; *Pulvinaria*, qu'on mettoit sous les Statuës des Dieux & des Héros. M. Spon, dans son voyage de la Grèce, dit, qu'on voyoit encore à Athènes le *Lectisterne* d'Isis & de Sérapis: c'étoit un petit lit de marbre de deux pieds de long, sur un de hauteur; sur lequel ces deux Divinités étoient représentées assises. Nous pouvons juger par là de la forme des anciens *Lectisternes*. Le

nom de la Cérémonie eſt pris de l'action de préparer des Lits, de les étendre.

ÉNIGME LXVII.

Vous l'avez beau, liſez ſans vous gêner l'eſprit.
Avant que de finir de ces Vers la lecture,
Vous trouverez tout mon nom par écrit.
Cherchez ; je n'ai ni forme, ni figure,
Et cependant je ſuis fille d'un corps.
J'entretiens les vivans, reſſuſcitant les morts ;
J'amuſe Sages, Sots, Orateurs & Poëtes,
Eh bien, Lecteur, découvrez-vous mon nom ?
Quoi, vous rêvez ! Allez, je le dis ſans façon,
Vous ne ſçavez ce que vous faites.

LÉDA,

Fille de Theſtius, épouſa Tyndare, Roi de Sparte. Jupiter l'ayant trouvée ſur les bords de l'Eurotas, Fleuve de Laconie, où elle ſe baignoit, en devint amoureux; & pour pouvoir l'approcher ſans aucun ſoupçon, il commanda à Vénus de ſe métamorphoſer en aigle : pour lui, il prit la figure d'un Cygne, qui étant pourſuivi par cet aigle, alla ſe jetter entre les bras de *Léda*, & ſe répoſa ſur ſon ſein. Au bout de neuf mois la Reine de Sparte accoucha d'un œuf, d'où ſortirent Pollux & Hélène,

D'autres content qu'elle accoucha de deux Œufs ; & que de l'un d'eux, sortirent Castor & Pollux ; & de l'autre, Hélène & Clytemnestre.

LÉÉNA,

Fameuse Courtisanne d'Athènes, ayant été soupçonnée d'avoir eu part à la conjuration contre les fils du Tyran Pisistrate, parce qu'elle étoit amie d'un des meurtriers d'Hipparque ; Hippias, frère d'Hipparque, sous ce prétexte, fit souffrir à cette femme toutes sortes de cruautés, jusqu'à ce qu'elle expirât dans les tourmens. Les Athéniens, lorsqu'ils se virent délivrés de la tyrannie des Pisistratides, érigèrent à cette Courtisanne une Statuë, sous la figure d'une Lionne sans langue ; pour marquer, que la force des tourmens n'avoit pu arracher une seule parole de la bouche de *Lééna*, qui même se coupa la langue, dans la crainte de succomber à la douleur.

LÉGÈRETÉ.

Lorsque j'ai traité le sujèt de l'Agilité, je l'ai expliqué comme Synonyme de la *Légèreté* du corps. Celui-ci, qui traite de la *Légèreté* d'un caractère volage & changeant, se personnifie par une jeune femme

qu'aucun de ces deux Animaux fût vaincu, les avoient métamorphosés en pierres. Les Poëtes ont fait l'Histoire & la Généalogie de ce Chien. Vulcain, selon eux, l'avoit formé, & en avoit fait présent à Jupiter, qui le donna à Europe. Procris, qui le reçut de Minos, le donna ensuite à Céphale.

LÉMURES.

C'étoient, dans le systême des Païens, des Génies malfaisans, ou les âmes des morts inquièts, qui revenoient tourmenter les vivans. On institua à Rome des Fêtes appellées *Lémuries* ou *Lémurales*, pour appaiser les Lémures, ou pour les chasser. On croyoit que le meilleur moyen de les écarter des maisons, étoit de leur jetter des féves ou d'en brûler, parceque la fumée de ce légume roti leur étoit insupportable. Apulée, dans son Démon de Socrate, dit que, dans l'ancienne Langue Latine, *Lemure* signifioit l'âme de l'homme séparée du corps après la mort. Les Lémuries se célébroient au mois de Mai; tous les Temples étoient fermés à Rome, & il n'étoit pas permis de se marier pendant ces Fêtes. Elles se célébroient pendant la nuit; car Ovide les appelle Fêtes nocturnes; c'est aussi le tems des Latins.

Enfin elles furent instituées par Romulus, qui voulut appaiser les Mânes de son frère Rémus qu'il avoit tué. C'est pourquoi on croit que le nom de *Lémure* est pris pour *Rémures*, ou Fêtes en l'honneur de Rémus.

LERNE.

C'est l'ancien nom d'un Lac dans le Territoire d'Argos, dont le circuit n'a guères plus d'un tiers de stade, dit Pausanias. Ce Lac est renommé dans les anciens Poëtes, à cause de l'Hydre de *Lerne*. Cette Hydre étoit un Monstre à plusieurs têtes: les uns lui en donnent sept, d'autres neuf, & d'autres cinquante. Quand on en coupoit une, on en voyoit autant renaître qu'il en restoit après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. Le venin de ce Monstre étoit si subtil, qu'une flèche qui en étoit frottée, donnoit infailliblement la mort. Cette Hydre faisoit un ravage incroyable dans les Campagnes & dans les Troupeaux. Hercule reçut ordre d'Eurysthée d'aller combattre ce Monstre: il monta sur son char, Iolas lui servit de Cocher. Junon voyant Hercule prêt à triompher de l'Hydre, avoit envoyé à son secours un Cancre marin, qui le piqua au pied. Hercule

l'ayant aussi-tôt écrasé, la Déesse le plaça parmi les Astres, où il forme le Signe de l'Écrevisse. L'Hydre fut tué ensuite sans obstacle. Ce fut un des travaux d'Hercule. On dit qu'Eurysthée ayant sçu qu'Iolas avoit accompagné Hercule dans le combat, ne voulut pas admettre celui-ci pour un des douze travaux, auxquels le Destin avoit assujetti le Héros. On croit que le Lac de *Lerne* étoit infecté de serpens, qui sembloient multiplier à mesure qu'on les détruisoit. Hercule, avec l'aide de ses amis, l'en purgea entièrement, en y mettant le feu, pour brûler les roseaux; & rendit ainsi ce lieu habitable & fertile.

LÉTHÉ,

Un des Fleuves de l'Enfer, autrement nommé le Fleuve d'*Oubli*. Les eaux de *Léthé*, dit Virgile, baignoient les Champs Elysées: sur les bords du Fleuve, voltigeoit une foule d'Ombres de toutes les Nations de l'Univers, qui paroissoient fort empressées de s'y plonger, & d'en boire à longs traits, pour perdre le souvenir du passé: c'étoient les âmes qui devoient animer de nouveaux corps. « Mais est-il » croyable, disoit Énée à son père An- » chise aux Champs Élysées, que les âmes » retournent sur la terre, pour animer une

» seconde fois des corps mortels ? Est-il » possible qu'elles desirent avec tant d'ar- » deur de revoir la lumière, & qu'elles » ayent tant de goût pour cette malheu- » reuse vie ? Anchise lui répond : Lorsque » le temps a achevé d'effaçer toutes les » souillures des âmes dans les enfers, & » qu'elles ont recouvré la pureté de leur » céleste origine, & la simplicité de leur » essence ; un Dieu, au bout de mille ans, » les conduit sur les bords du Fleuve » d'*Oubli*, afin de les rappeller à la vie & » de les unir, suivant leurs desirs, à de nou- » veaux corps. ». Ceux qui admettoient la Métempsycose, pensoient que c'étoit là la cause, pourquoi on ne se souvenoit plus de ce qu'on avoit été auparavant.

ÉNIGME LXVIII.

Je fais souvent bien du chemin,
Quoique je sois sans pied, ni patte ;
Comme je suis aussi sans ratte ;
Mon plaisir est d'aller grand train.
Je cours de Province en Province ;
Mon cours est léger & fort mince.
Le feu m'allarme, & je crains l'eau.
Quelquefois je deviens un très-pesant fardeau ;
Ce trait & le suivant vous le feront connoître :
Je me transforme en ceux qui m'avoient donné l'être.

ÉNIGME LXIX.

Eſt-il un ſort plus déplorable ?
Lecteur, ouvre un moment les yeux.
Souvent, ſans que je ſois coupable,
En me voyant, on devient furieux.
Mon corps inanimé ne peut pas ſe défendre ;
Il faut ſouffrir, il faut ſe rendre :
Que faire en cette extrémité ?
Toujours de ma ſincérité
Naquit mon malheur & mon crime :
Toujours je ſuis innocente victime.
Quelquefois je jouis d'un traitement plus doux ;
Quelquefois mon aſpect diſſipe des allarmes ;
Souvent de joie on en verſe des larmes :
Mon ſort rend les Amans jaloux.
Je me vois accabler des plus vives careſſes,
Mais je ſuis inſenſible à toutes leurs douceurs ;
Et je goûte auſſi peu leurs excès de tendreſſes,
Que je reſſens leurs injuſtes fureurs.

LÉVANA,

Divinité tutélaire des Enfans. Elle préſidoit à l'action de celui qui levoit un enfant de terre : car quand un enfant étoit né, la Sage-femme le mettoit par terre, & il falloit que le Père ou quelqu'un de ſa part le levât de terre, & le prit entre ſes bras, ſans quoi il paſſoit pour illégiti-

me. Vossius prétend que *Lévana* est la même qu'Illithie ou Lucine.

LEUCOPHRINE,

Surnom de Diane, pris d'un lieu situé sur les bords du Méandre dans la Magnésie, où cette Déesse étoit adorée dans un Temple, où étoit une Statuë qui la représentoit à plusieurs mamelles, & couronnée par deux victoires.

LIBATIONS,

Cérémonies qui se faisoient dans les Sacrifices des Anciens, où le Prêtre épanchoit du vin, du lait, ou autre liqueur, en l'honneur de la Divinité à laquelle on sacrifioit; & souvent le Sacrifice n'étoit qu'une simple *Libation:* mais les *Libations* accompagnoient toujours les Sacrifices. Dans les commencemens, ce n'étoit que de l'eau qu'on répandoit, lorsque l'usage du vin n'étoit pas établi, ou ne l'étoit qu'en quelques endroits. Aléxandre immola un Taureau à Neptune; & pour faire une Offrande aux Dieux Marins, il jetta dans la Mèr le vase d'or, dont il s'étoit servi pour faire les *Libations*. Les Païens avoient peut-être emprunté l'usage des *Libations* de chez les

Juifs : car on voyoit que Dieu les avoit ordonnées par sa Loi.

LIBENTINA.

Déesse du Libertinage. Quelques-uns prétendent que *Libentine* étoit un surnom de Vénus, & que c'étoit à Vénus *Libentine* que les filles, quand elles devenoient grandes, consacroient les amusemens de leur enfance. Perse parle de cet usage dans sa seconde Satyre. Plaute appelle cette Déesse *Lubentin*, la Déesse qui permet de faire tout ce qui plaît.

LIBER,

Surnom de Bacchus, qu'on lui donna, ou parcequ'il procura la Liberté aux Villes de Béotie, ou parce qu'étant le Dieu du Vin, il rend l'esprit libre de soucis, & fait qu'on parle librement.

LIBÉRA.

Il y avoit aussi une Déesse *Libéra*, qu'on croit être Proserpine. On la trouve couronnée de feuilles de vignes, & accompagnant Bacchus. Il y a des Monumens consacrés à Liber & à *Libéra* ensemble; ces deux Divinités ayant les mêmes Symboles. Ovide, en ses Fastes, dit que le nom de *Libéra* fut donné par Bacchus à

Ariadne. Cicéron fait *Libéra* fille de Jupiter & de Cérès.

LIBÉRALES,

Fêtes qui se célébroient à Rome en l'honneur de *Liber Pater*, ou de Bacchus. Saint Augustin en parle comme de Fêtes pleines de la plus grande dissolution. Voici comme il s'explique. « Varron dit, qu'en » certains lieux de l'Italie, on célébroit » des Fêtes de Liber, avec tant de licen- » ce, qu'on révéroit en son honneur des » figures infâmes, non dans le secret, » pour épargner la pudeur, mais en pu- » blic, pour faire triompher l'iniquité. » Car on les mettoit honorablement sur » un chariot, que l'on conduisoit dans la » Ville, après l'avoir d'abord promené » par les champs. Mais dans Lavinium, » il y avoit un mois entier pour les seu- » les Fêtes de Liber, pendant lesquelles » on disoit les plus grandes saletés du » monde, jusqu'à ce que le chariot eut » traversé la place publique, & fut arri- » vé au lieu que l'on avoit destiné pour » mettre ce qu'il portoit. Après quoi il » falloit que la plus honnête Dame de la » Ville allât couronner cet infâme dépôt » devant tout le monde. C'est ainsi qu'on

» croyoit rendre le Dieu Liber favorable » aux sémences ; & qu'on espéroit détourner des terres les Charmes & les Sortiléges. » Cette Fête étoit différente de celle des Bacchanales. Varron ajoute, que de vieilles femmes couronnées de Lierre, se tenoient assises avec des Prêtres de Bacchus à la porte de son Temple, ayant devant elles un foyer, & des liqueurs composées avec du miel, & qu'elles invitoient les passans à en acheter, pour faire des Libations à Bacchus, en les jettant dans le feu. On mangeoit en public ce jour-là ; & chacun avoit la liberté de dire ce qu'il vouloit.

LIBÉRALITÉ.

Cette vertu est personnifiée sur les Médailles Romaines. C'est une femme, qui, dans un revers d'Hadrien, répand une Corne d'Abondance : dans une autre, elle tient la Corne d'Abondance d'une main ; & de l'autre une Tablette marquée de points ou de nombres : c'étoit pour indiquer la quantité ou de grains, ou de vin, ou d'argent, que l'Empereur donnoit. Outre ces Figures de la *Libéralité* représentée en femme, il y en a plusieurs autres, où l'action même du Prince qui fait ses *Li-*

beralités au Peuple, est représentée. On appelle même ces Médailles, *Liberalitas*.

La *Libéralité* est aussi une vertu morale, qui tient le milieu entre la Prodigalité & l'Avarice : on l'habille d'étoffes riches, pour marquer qu'il n'appartient qu'à ceux qui possédent les biens, d'être Libérals. Sur l'autorité de Pline, l'Aigle est le Symbole qui lui convient. On lui donne aussi pour Attribut un Bassin d'or, rempli de joyaux, & de pièces de monnoies qu'elle distribue à des Génies qui sont près d'elle.

Chacun desire l'Abondance ;
Chacun veut des biens, mais pour soi.
J'en desire à mon tour, mais ce n'est pas pour moi.
Le plaisir qu'ils me font, c'est que je les dépense.

Liberté.

C'étoit une Déesse chez les Grècs, sous le nom d'Eleutherie. Mais son culte fut bien plus célèbre chez les Romains, si amoureux de la *Liberté*, qu'ils lui bâtirent plusieurs Temples, & lui élevèrent un grand nombre de Statuës. Tibérius Gracchus consacra à la *Liberté* un Temple ; dont les colonnes étoient de bronze, & où on voyoit de très-belles Statuës ; il étoit précédé d'une Cour qu'on appelloit *Atrium*

Libertatis. Les Romains, par un Décrèt public, firent élever un Temple à la même Déesse, pour flatter Jules César; comme si leur *Liberté* étoit rétablie par celui qui en sappa jusqu'aux fondemens. Mais dans une Médaille de Brutus, on voit la *Liberté* sous la figure d'une femme, qui a un Bonnèt; Symbole de la *Liberté*, entre deux poignards, avec cette Inscription, *Idibus Martiis*, aux Ides de Mars: c'étoit le quinzième de ce même mois, où Brutus, Cassius & les autres Conjurés tuèrent César, pour rendre la *Liberté* à la République Romaine. Dans d'autres Médailles, c'est une femme qui tient de la main droite un Bonnèt, & de la gauche une Pique ou une Verge, dont les Maîtres frappoient leurs Esclaves, lorsqu'ils vouloient les mettre en *Liberté*.

La *Liberté* est caractérisée par sa stature robuste, & par l'action de briser un joug sous son pied. Le Scèptre qu'elle tient, signifie que, s'étant soustraite au pouvoir qui la gouvernoit, elle n'est plus soumise qu'à sa propre volonté. On la coëffe d'une Toque ou petit Bonnèt, par allusion à l'usage des Romains, qui voulant accorder la *Liberté* à leurs esclaves, leur permettoient de se couvrir devant eux. Le Chat est l'Emblême de ce sujèt; parceque cet

Animal ne peut souffrir la contrainte. L'Oiseau qui s'envole, ayant un fil rompu à la patte, est aussi un Attribut de la *Liberté*.

De tous les biens temporels,
Dont jouissent les Mortels
Sur cette terre misérable ;
Avoir la LIBERTÉ, c'est le plus desirable.

LIBITINE,

Déesse qui présidoit aux Funérailles. Plutarque prétend que Vénus, à qui on donnoit ce nom, pour avertir les hommes de la Fragilité de la vie, & leur faire comprendre que la fin n'en étoit point éloignée du commencement, puisque la même Divinité présidoit à l'un & à l'autre: c'est aussi le sentiment de Denis d'Halicarnasse. D'autres croyent que c'étoit Proserpine. *Libitine* avoit un Temple à Rome, qui étoit environné d'un Bois Sacré : c'étoit dans ce Temple, qu'on vendoit tout ce qui étoit nécessaire pour les Funérailles. Par une ancienne coutume établie par le Roi Servius Tullus, on portoit à ce Temple de l'argent pour chaque personne qui mouroit. On mettoit cet argent dans le Trésor de *Libitine* ; & ceux qui étoient préposés pour le recevoir, écrivoient sur un Registre le nom

de chaque pour lequel on venoit apporter cette eſpèce de Tribut. Ce Regiſtre s'appelloit le Regiſtre de Libitine, *Libitinæ ratio*. C'eſt par-là qu'on ſçavoit combien il mouroit de monde chaque année. On appella *Libitinaires* des Officiers publics qui avoient ſoin des Funérailles, & de tout ce qui concernoit cette cérémonie. Il paroît par la troiſième Ode du troiſième Livre d'Horace, qu'on donnoit auſſi le nom de *Libitine* à cette eſpèce de Lit, dans lequel on portoit les corps morts à leur ſépulture

Libre Arbitre.

Saint Thomas & Ariſtote s'accordent ſur la définition du *Libre-Arbitre*, qui eſt en nous la Faculté d'élire entre pluſieurs choſes, celle qui ſemble devoir nous conduire à une fin. On le repréſente entre la Jeuneſſe & l'Age viril. Son vêtement royal, ſon ſceptre & ſa couronne déſignent, qu'il eſt en ſa puiſſance de vouloir ce qui lui plaît; ſon manteau de diverſes couleurs ſignifie l'Incertitude qui ſe trouve ſouvent dans le choix. La Lettre *Y*, qui eſt au haut de ſon Scèptre, eſt, ſelon Pythagore, l'Image de la vie humaine, qui a un bon chemin & un mauvais.

Chacun se fait Fête d'un Titre,
Qui n'est quelquefois que du vent.
Le Titre le plus beau, le meilleur, le plus grand,
C'est d'être indépendant, d'avoir son Franc-Arbitre.

Licence effrénée.

C'est l'Abus de la Liberté; il fait dégénérer les choses permises en vices. On peint une femme nuë, couchée nonchalamment sur le gazon, & coëffée de Raisins & de Pampres. Elle est en action de parler, regardant un frein rompu.

Lierre.

Cet Arbre étoit spécialement consacré à Bacchus, ou parcequ'il fut jadis caché sous cet Arbre, selon quelques-uns; ou parceque le *Lierre*, toujours verd, marquoit la jeunesse de Bacchus, qu'on disoit ne point vieillir. Plutarque dit, que ce Dieu enseigna à ceux qui étoient épris de ses fureurs, à se couronner de *Lierre*; parce qu'il a la vertu d'empêcher qu'on ne s'enivre. On couronnoit aussi les Poëtes de *Lierre*, comme on le voit dans la Première Ode d'Horace, & dans la septième Églogue de Virgile, sur laquelle Servius dit, qu'on le faisoit; parce que les Poëtes sont consacrés à Bacchus;

& sont sujèts à des enthousiasmes ; ou bien parceque l'éclat des beaux Vers dure éternellement, & acquiert à leurs Auteurs l'Immortalité.

LIGUE OFFENSIVE ET DÉFENSIVE.

Deux jeunes Femmes vêtuës en Guerrières, & qui s'embrassent, expriment ce sujèt : elles foulent sous leurs pieds un Renard ; Symbole de Fourberie. L'une a sur son casque une Corneille, & l'autre un Héron : ces deux sortes d'Oiseaux sont ennemis du Renard : ainsi l'Emblême convient au sujèt.

ÉNIGME LXX.

Très-petit habitant d'un humide terroir,
Où la bienfaisante Nature
Me fait naître avec mon manoir,
Et me fournit ma nourriture ;
J'en sors plusieurs fois tous les ans :
Et quoique mes pas soient lents,
J'en laisse la traçe à mesure
Que je promène dans les Champs
Mon corps à grotesque figure.
On m'aime assez pourtant, je sers à des repas ;
Fort souvent on m'en trouve digne,
Sur-tout quand je viens d'une vigne.

De moi le Gascon fait grand cas.
Je porte au-dessus de ma tête . . . . .
Lecteur, en cet endroit, il faut que je m'arrête,
Car j'aurois le malheur de ne vous plaire pas :
Mais seroit-ce un grand mal que de vous l'oser dire ?
Si vous me ressemblez, vous ne devez qu'en rire.

LIMÉNÉTIS.

Surnom de Diane, qu'on lui donnoit, lorsqu'elle présidoit sur les Ports ; & sous cette idée, sa Statuë la représentoit avec une espèce de Cancre marin sur la tête.

ÉNIGME LXXI.

Dans les Champs & dans les Hameaux,
J'occupe la simple Bergère ;
Et dans les Palais les plus beaux,
J'amuse quelquefois la Reine la plus fière.
Je pare le plus saint Prélat,
Et la fille la plus coquette :
Tantôt on me voit en cornette,
Tantôt je parois en rabat.
Je suis toujours admis aux tables,
Où l'on reçoit les plus notables.
Quoique je ne sois pas malin,
Je suis cependant assez fin,
Pour me glisser à la toilette ;
Même au coucher, au lit enfin,
De la Dame la plus discrète.

Lion.

Plutarque dit que le *Lion* étoit consacré au Soleil, parceque de tous les Animaux qui ont des griffes recourbées, c'est le seul qui voit en naissant, & parcequ'il dort fort peu & les yeux ouverts : mais c'est une Fable. Le *Lion* étoit consacré à Vulcain en Égypte, à cause de son tempérament tout de feu. Les Poëtes attèlent le Char de Cybèle de deux *Lions*, comme il paroît par plusieurs Médailles. On portoit aussi une effigie de *Lion* dans les Sacrifices de cette Déesse ; parce que les Galles, ses Prêtres, avoient trouvé le secrèt d'adoucir & même d'apprivoiser des *Lions*, jusqu'au point de pouvoir les toucher & les caresser sans crainte, à ce que dit Varron. Les Léontins adoroient le *Lion*, & en mettoient une tête sur leurs Monnoies. Quant au *Lion* de Nemée, qu'Hercule tua, c'est le *Lion* dont les Poëtes ont fait la constellation du *Lion* Céleste.



ÉNIGME LXXII.

Voici deux sœurs des plus aimables,
Dont l'une est Reine, & l'autre Roi.
Leurs appas sont divins, si l'on en croit les Fables :
Et sans eux, ou sans leurs semblables,
Vous qui pouvez de bonne foi
A mille cœurs donner la loi,
Jeunes Beautés, (que de deuils & de larmes)
Vous n'auriez pas la moitié de vos charmes.

En faveur de leurs grands attraits,
On les aime par toute terre ;
L'une sur-tout en France, & l'autre en Angleterre :
Et ces Etats en ont grand nombre de portraits,
Des plus riches & des mieux faits.

Le Roi se soutient de lui-même ;
Il est grand, droit, & vigoureux :
La Reine est foible & tendre, & mérite qu'on l'aime ;
Aussi son air est amoureux.

Mais la Belle a des Gardes
Armés de bonnes hallebardes,
Pour la défendre, ou la venger
De l'Etourdi qui la veut outrager.



ÉNIGME LXXIII.

La maladie & la santé
Connoissent mon utilité.
Je suis ami de la paresse ;
Du Sèxe délicat j'entretiens sa foiblesse.
Le Guerrier, le Héros, par un je ne sçais quoi,
Ne voudroient pas mourir chez moi.
Le Roi, pour annoncer ses volontés suprêmes,
Me tient dans des besoins extrêmes ;
Et par de politiques Loix,
Au-delà du trépas je sers encore aux Rois.

LITES.

C'étoient, selon Homère, les Prières, filles de Jupiter : « Ces Déesses, dit-il, » sont boiteuses, ridées, toujours les yeux » baissés, toujours rampantes, & toujours » humiliées. Elles marchent toujours après » l'Injure ; car l'Injure altière, pleine de » confiance en ses propres forces, & d'un » pied léger, les devance toujours ; par-» court la terre, pour effrayer les hom-» mes, pendant que les Prières la sui-» vent, pour guérir les maux qu'elle a » faits. Celui qui les respecte & qui les » écoute, en reçoit de grands secours : » elles l'écoutent à leur tour dans ses be-» soins, & portent ses vœux aux pieds du

» grand Jupiter ». Ce ſont des Divinités allégoriques que le Poëte a imaginées, pour marquer le caractère des humbles Prières, & les bons effets qu'elles produiſent.

Lituus.

Bâton Augural, recourbé par le bout, que tenoient les Augures lorſqu'ils vouloient pronoſtiquer ſur le vol des Oiſeaux. Les Augures dont on a conſervé la repréſentation, ſont toujours accompagnés du *Lituus*. C'étoit auſſi une eſpèce de Trompette courbée, & un Signe militaire.

Énigme LXXIV.

Je ſuis, ou peu s'en faut, de tout temps, de tous lieux;
Mais je ne ſuis pas ſeul, & j'ai beaucoup de frères;
Petits, grands, bons, mauvais, enfin jeunes & vieux.
Nous avons tous différens pères.
Je fais vivre le mort, & mourir le vivant,
Selon que chacun s'en rend digne.
Nos Sujèts ſont rangés ſur une droite ligne,
Dont je forme un quarré qu'on a battu ſouvent.
Quelquefois on me brûle; & ce cas arrivant,
J'en ſuis toujours plus rare & plus inſigne.

ÉNIGME LXXV.

Quoique ſouvent couvert de peau
De Mouton, de Chèvre, ou de Veau,
Sur quoi quelques traits de dorures
Relèvent nos plates figures;
Ce n'eſt jamais ſur ces brillans dehors,
Que les eſprits ſenſés fondent leur eſpérance.
Celui qui n'a pas d'apparence,
Vaut quelquefois mille tréſors.
Riche & pauvre chez nous, ſoit antique ou moderne,
Qui paroît ſans mérite, eſt digne qu'on le berne.

LOCUTIUS.

Le Dieu de la parole. Les Romains firent ce Dieu à l'occaſion d'une voix qu'on entendit à Rome, dit-on, quelque temps avant que les Gaulois arrivaſſent pour s'en rendre maître. Cette voix ordonnoit aux Romains d'avertir les Magiſtrats que l'ennemi approchoit. On ne douta point que ce ne fût la Voix d'un Dieu, & on le nomma *Locutius*, On lui bâtit un Temple dans la ruë neuve, parce que c'étoit l'endroit où la voix avoit été entenduë. La voix du prétendu *Locutius* étoit apparemment celle du premier des Citoyens, qui s'apperçut de l'arrivée des ennemis,

LOGIQUE.

Sans moi, les plus Sçavans n'ont qu'un léger sçavoir :
A mille questions je suis prompte à répondre.
Je prouve que le blanc est noir ;
Et ce n'est que par moi que l'on peut me confondre.

Cette Sçience, qui enseigne la justesse du raisonnement, se représente allégoriquement par une femme dans une attitude vive & prompte, élevant un Estoc, & tenant quatre Clefs, qui signifient quatre moyens de trouver la Vérité. Elle est vêtuë de blanc, & son Casque est de fer ; ce qui indique sa Candeur & la Solidité de son Jugement, dont la pénétration se trouve aussi symbolisée par le Faucon qui termine son Casque.

LOI.

L'allégorie de ce sujèt vient de cette définition prise du Grèc :

Lex est sanctio sancta, jubens honesta,
Prohibens contraria.

Son ancienneté est indiquée par l'âge avancé dans lequel on peint cette Figure, & par son aspect imposant. Elle a un Dia-

dême rayonnant, pour marquer que son origine est sainte. Le Scèptre qu'elle tient, dénote son autorité; & le Livre ouvert avec les paroles, *in Legibus salus*, signifie la récompense qu'elle promèt à ceux qui lui obéissent.

Loi ancienne.

Ce sujèt représente la Loi que Dieu a donnée aux Juifs par Moyse.

On habille cette Figure à l'Hébraïque, mais d'une étoffe de couleur bleuë éclatante, par allusion à l'éclat qu'avoit Moyse lorsqu'il descendit de la Montagne, où il avoit reçu les Tables où sont écrits les dix Commandemens.

L'indocile Peuple d'Israël avoit besoin d'être traité avec rigueur, puisque l'Écriture dit :

Reges eos in virgâ ferreâ.

C'est pourquoi on peint cette Figure tenant une Verge de fer, & un Pieu de plomb, auquel est attachée l'Inscription : *Pondus grave.*



Loi canonique.

On voit règner dans la vie
Mille & mille dérèglemens.
Ce ſont ces abus auxquels je remédie :
Mais la plûpart du temps,
Tous mes efforts ſont impuiſſans.

La *Loi Canonique* eſt repréſentée par une Dame d'une beauté ſingulière, toute brillante de Rayons qui lui couronnent la tête. Elle tient de la main droite une Balançe, où d'un côté eſt une Couronne, & de l'autre un Calice reſplendiſſant ; elle porte de la main gauche une Mître ſur un Livre ouvert, ayant un Miroir devant elle : Emblême de la Foi, la Juſtice, la Dignité, la Science & la Sageſſe, qui eſt l'illuſtre éclat de la Gloire qui accompagne cette *Loi*, ſans laquelle il n'y auroit ni règle, ni conduite dans les plus importantes actions de la vie.

Loi naturelle.

Fais pour autrui ce que tu veux
Juſtement qu'un autre te faſſe :
C'eſt la Loi du Païen, la Loi même de ceux
Qui vivent dans la Grâce.
Elle eſt écrite dans les cœurs
Des gens de bien & des pécheurs.

La

La *Loi Naturelle* fut inſpirée par la Nature même à nos premiers Pères : on la repréſente nuë, & ſans aucun art, ni dans ſa coëffure, ni dans ſon ajuſtement ; puiſqu'elle n'eſt couverte que de quelques feuillages. Elle tient un Compas, avec lequel elle tient deux paralleles au-deſſus & au-deſſous du mot : *Æquâ Lance ;* ce qui ſignifie que le ſeul fondement de cette *Loi* eſt de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait.

Loi nouvelle.

Celle-ci ſe repréſente jeune & de toute beauté : elle a la tête environnée de rayons, & ſur le front un bandeau éclatant, ſon vêtement eſt de lin : elle embraſſe une Croix, par alluſion à la Cérémonie du Baptême ; proche d'elle eſt un Autel ſur lequel eſt poſé un Livre d'Évangile ouvert ; & derrière elle eſt une Pierre quarrée, ſoutenuë par deux aîles, & ſur laquelle eſt l'inſcription : *Onus leve.*



ÉNIGME LXXVI.

Ainsi que la Coquette,
J'amuse l'Espérance, & la trompe souvent.
On fait bien des projèts, comptant sur ma conquête ;
Puis en deux tours de main, les projèts sont au vent.
Sans choix & sans amour, je dispense mes grâces,
Pour un heureux, mille autres renversés.
Je produis tour à tour les desirs insensés,
Par le dépit qui marche sur les traces
De l'Espérance & de l'Ambition.
On voit des gens de poids remplis de passion,
Aux lieux où je répands mes faveurs dangereuses,
Ainsi que la Fortune, une roue à la main,
Je refuse, ou je fais le bonheur souverain.
Comme le jeu, je tends des amorces trompeuses,
Et j'emprunte du sort le caprice fatal.
Quand je veux dispenser, ou le bien, ou le mal,
Ainsi qu'au pays de Cythère,
Un enfant au hasard accomplit le mystère.

LOTUS.

On voit souvent dans les Monumens Égyptiens Isis assise sur une Fleur, qu'on appelle ordinairement la Fleur du *Lotus*. Plutarque dit que les Égyptiens peignent le Soleil naissant de la Fleur du *Lotus* ; &

en effet, on le trouve ainsi peint en jeune homme avec une couronne radiale, assis sur cette Fleur; non pas qu'ils croyent que le Soleil soit né ainsi, mais parce qu'ils représentent allégoriquement la plupart des choses. Ce *Lotus* est une Plante aquatique qui croît dans le Nil, & qui porte une tête & une graine à peu près comme le Pavot: elle se trouve dans les Mystères des Égyptiens, à cause du rapport que les Peuples croyoient qu'elle avoit avec le Soleil, à l'apparition duquel elle se montroit d'abord sur la surface de l'eau, & s'y replongeoit dès qu'il étoit couché; phénomène d'ailleurs très-commun à toutes les espèces de Nymphéa ou Plantes Aquatiques. Cette Fleur de *Lotus* étoit aussi consacrée à Apollon & à Vénus, puisqu'elle accompagne quelquefois leurs Statuës.

LOUANGE.

On me profane à tous, tant le siècle est étrange.
Rien n'est plus commun que l'encens,
Et rien n'est plus rare en ce temps,
Que la véritable LOUANGE.

La *Louange* est une hommage que l'on doit à la Vertu & au Mérite: ainsi on la personnifie par une Femme gracieuse,

ayant un genou en terre; elle eſt vêtuë de blanc, couleur ſymbolique de la Sincérité, & couronnée de Fleurs, pour indiquer combien elle eſt agréable. Le Livre qu'elle tient, ſignifie qu'elle paſſe à la poſtérité par le ſecours des Écrits. Elle ſonne une Trompette, de laquelle ſort une éclatante lumière qui eſt alluſive à l'éclat de la Renommée.

La Statuë Équeſtre qu'on voit dans le fond, ſignifie que ces ſortes de Monumens font partie des *Louanges* duës aux Héros.

Loup.

Les Égyptiens avoient en vénération cet animal, parce qu'ils croyoient qu'Oſiris s'étoit ſouvent déguiſé en *Loup*. C'eſt que ce Prince portoit pour habillement de guerre une peau de *Loup*. Le *Loup* étoit même adoré à Lycopolis, qui ſignifie la Ville du *Loup*. Cet Animal étoit conſacré à Apollon, parce que le *Loup*, dit-on, a la vûë fine & perçante. Mais Pauſanias en donne une meilleure raiſon, » Il y avoit, dit-il, près du Grand Autel » d'Apollon à Delphes, un *Loup* de bron» ze: c'étoit une offrande faite par les ha» bitans de Delphes eux-mêmes. On dit » qu'un ſcélérat, après avoir dérobé l'ar-

» gent du Temple, alla se cacher dans » l'endroit le plus fourré du Mont Parnasse. Là s'étant endormi, un *Loup* se » jetta sur lui & le mit en pièces. Ce » même *Loup* entroit toutes les nuits » dans la Ville, & la remplissoit d'heurlemens. On crut qu'il y avoit à cela » quelque chose de surnaturel : on suivit » le *Loup*, & on retrouva l'argent sacré, » que l'on remporta dans le Temple ». En Mémoire de cet évènement, on fit faire un *Loup* de bronze, pour le consacrer au Dieu de Delphes.

LOUVE.

Nourrice de Rémus & de Romulus. Ces deux enfans jumeaux, dit Virgile, suçoient ses mamelles, badinoient sans crainte autour de la bête féroce, qu'ils regardoient comme leur mère ; & qui tournant la tête les caressoit avec sa langue. C'étoit la Tradition populaire des Romains. Cette *Louve* se trouve souvent dans toutes sortes de Monumens Romains. Telle est cette belle Statuë du Tibre, copiée sur l'Antique à Rome, que l'on voit dans le Jardin des Tuileries.



LOYAUTÉ.

On ne sçait aujourd'hui ce que c'est que franchise.
Le nom de LOYAUTE'
Et de Fidélité
Est un nom dont on rit, un nom que l'on méprise.

Cette belle Qualité de l'Ame se personnifie par une jeune fille de toute beauté. Elle est vêtuë d'une légère draperie blanche ; & sur son sein découvert, est traçé un Cœur. Elle est en action de jetter loin d'elle un Masque, qui est l'Attribut de la Feinte & du Mensonge. On lui donne pour Emblême une Lanterne de Crystal, dans laquelle est une Bougie allumée : ce qui indique, qu'à l'éxemple de la Lumière (qui paroît plus brillante en passant à travers le Crystal), la *Loyauté* se manifeste extérieurement avec éclat.

LUA,

Divinité Romaine, qu'on invoquoit à la Guerre. Tite-Live, *Livre 8*, dit qu'après un combat contre les Volsques, le Consul qui commandoit l'Armée Romaine, consacra & voua à la Déesse *Lua* les armes des morts qui étoient sur le champ de bataille. On croit que c'étoit la Déesse des Expiations ; & que cette

Offrande étoit pour expier l'Armée victorieuse du sang humain répandu.

LUCARIES.

Fêtes Romaines, qui prenoient leur nom de *Lucus*, Bois sacré. Ce Bois sacré, où se faisoient les *Lucaries*, étoit entre le chemin appellé *Via salaria*, & le Tibre. Les Romains célébroient là cette Fête, en mémoire de ce qu'ayant été défaits par les Gaulois, ils s'étoient cachés dans ce Bois; & y avoient trouvé un asyle assuré. Plutarque dit qu'on payoit ce jour-là les Comédiens de l'argent qui provenoit d'une coupe qu'on faisoit dans ce Bois sacré. D'autres tirent l'origine de cette Fête, des présens de monnoie qu'on faisoient à ces Bois sacrés, & qu'on appelloit *Luci*. Ces Fêtes se célébroient au mois de Juillet.

LUCIFER.

C'est le nom que les Poëtes donnent à l'Étoile de Vénus, lorsqu'elle paroît le matin : comme elle paroît avec l'Aurore, on a dit que *Lucifer* étoit né de l'Aurore. On le fait aussi le Chef & le Conducteur des Astres : c'est lui qui a soin des Chevaux du Char du Soleil, qu'il attèle & qu'il détèle avec les Heures. Enfin on lui donne des Chevaux blancs.

Lucine,

Déesse qui présidoit aux accouchemens des femmes, & à la naissance des enfans. Tantôt c'est Diane, & tantôt Junon ; mais plus souvent Junon. On la représentoit comme une Matrône, qui tenoit une Coupe de la main droite, & une Lance de la gauche ; ou bien assise sur un chaise, tenant de la main gauche un enfant emmaillotté, & de la droite une espèce de Fleur de Lys. Quelquefois on lui donnoit une Couronne de Dictamne, parcequ'on croyoit autrefois que cette Herbe facilitoit l'enfantement, & procuroit aux femmes une prompte & heureuse délivrance.

Énigme LXXVII.

Le corps qui des Mortels frappe le plus les yeux,
Me donna la naissance ;
Et par reconnoissance,
Je m'attache à son sort, & le suis en tous lieux.
Souvent une aimable pucelle,
Par mon père enrichie, & moins belle que lui,
Fait voir de mes attraits l'image peu fidelle ;
De mon éloignement, pour adoucir l'ennui,
Et quelquefois aussi sa course meurtrière,
En me cachant mon père,

Voudroit bien me faire périr :
Mais ce n'eſt qu'un moment qu'elle peut m'obſcurcir ;
Car mon père bien-tôt remportant la victoire,
Sçait me rendre à ſes yeux mon éclat & ma gloire.

ÉNIGME LXXVIII.

La peine ſuccède au plaiſir,
Le travail au loiſir :
Et c'eſt moi qui ramène
Le travail & la peine.
J'abrège même le ſommeil,
Pour appeller les gens à leurs ſoins ordinaires,
A leur commerce, à leurs affaires ;
Et je fais étaler avec grand appareil
Ce qu'on ne vendroit pas en plus d'une Semaine.
Enfin je ſuis un des fils du Soleil,
Et j'ai la Lune pour marraine.

LUNDI.

Ce ſecond jour de la Semaine ſe trouve perſonnifié dans les Monumens par une figure de Diane : Lune qui porte le Croiſſant ſur ſa tête ; ornement ordinaire de Diane.



ÉNIGME LXXIX.

Je change très-souvent & de genre & de nom,
Aussi je suis toujours la même ;
Faite par une main suprême,
Nul ne peut ajouter à ma perfection.
Je ne suis pas si belle,
Lorsque je suis nouvelle ;
Et cependant dans cet état,
Je sers à distinguer un fameux Potentat.
Je puis de quelques jours avancer la venuë
De mainte personne inconnuë.
Sans me couper, on me mèt par quartier :
Par une maligne influence,
On dit que je fais les ratiers :
Ami Lecteur, crains-en l'expérience.

LUNE.

Le Soleil & la *Lune* furent les premiers objèts de l'Idolatrie, chez la plûpart des Peuples de la terre. Les hommes, frappés à la vûë de ces deux Astres, qui leur étoient si utiles, se persuadèrent aisément que ces Corps lumineux étoient les Maîtres du Monde, & les premiers Dieux qui le gouvernoient. Comme on s'imaginoit que la *Lune* causoit plusieurs maux par ses influences, on la croyoit animée ; & parcequ'on la voyoit toujours la même, & sans aucune altération, on la croyoit

immortelle : dès-lors on commença à se prosterner devant elle, & à lui adresser des vœux, pour se la rendre favorable. Un Auteur Païen, c'est Macrobe, a prétendu même prouver que toutes les Divinités du Paganisme pouvoient se rapporter à ces deux Astres; les Divinités du Sèxe féminin à la *Lune*, comme celles du Sèxe masculin au Soleil. Selon cet Auteur, c'est la *Lune* que les Égyptiens adoroient sous le nom d'Isis, dont le nom signifie la Vieille ou l'Antique; ce qui convient fort à la *Lune*. C'est elle que les Phéniciens adoroient sous le nom d'Astarte; les Arabes, sous le nom d'Alizat; les Perses, sous le nom de Mylitra; les Grècs & les Romains, sous les noms d'Artémis, de Diane. Dans l'Écriture Sainte, il est souvent parlé du Culte que l'on rendoit à la Reine du Ciel. Hésiode dit que la *Lune* étoit fille de Théa, c'est-à-dire, de la Divinité : il donnoit la même origine aux autres Astres. Les Grècs & les Romains l'honorèrent comme une Déesse, sous le nom propre de *Lune*. Son Culte étoit aussi fort répandu dans les Gaules. On trouve qu'il y avoit un Oracle de la *Lune*, desservi par des filles Druidesses de profession, dans la petite Isle de Sain, située sur la côte méridionale de la Basse

Bretagne, au rapport de l'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois. Les Magiciennes de Thessalie disoient avoir un grand commerce avec la *Lune* : elles se vantoient de pouvoir, par leurs enchantemens, la faire descendre sur la terre ; ce qu'on appelloit, *Lunam deducere*. Lucien, dans son Philopseudès, parle d'un homme qui faisoit descendre la *Lune* ; & Pétrone fait dire à Chrysis, que les femmes de Crotone faisoient descendre la *Lune* quand elles vouloient.

ÉNIGME LXXX.

Heureux secours d'une foiblesse humaine,
Et l'unique pour mon talent ;
Je sers au pauvre ainsi qu'à l'opulent,
Et rarement sans m'attirer leur haine.
De me montrer on se fait une peine ;
Mais le temps mèt à la raison
Celui qui voit en venir la Saison.
Lors sans m'aimer, par-tout on me promène.
A la Ville & dans la Maison,
On a bien vu que j'étois nécessaire,
Depuis que dans le monde on m'a fait reçevoir.
Aussi par-tout j'ai le pouvoir
D'être utile à plus d'une affaire.
Je fais plaisir aux Artisans ;
J'ai les Sages pour partisans,
Et cependant je ne puis plaire.

On ne me vient chercher qu'à son corps défendant ;
Et lorsque l'on m'a mis une fois en usage,
On ne me voit pas moins que le nez au visage,
Tant mon service a d'ascendant.

LUPERCALES.

Fêtes instituées à Rome en l'honneur du Dieu Pan. Elles se célébroient, selon Ovide, le troisième jour après les Ides de Février. Servius en attribue l'institution à Évandre. Valère Maxime prétend que ces *Lupercales* ne furent commencées que sous Romulus & Rémus, à la persuasion du Berger Faustulus. Ils offrirent un Sacrifice, immolèrent des Chèvres ; & firent ensuite un festin, où s'étant échauffé la tête à force de boire du Vin, ils divisèrent la Troupe de Bergers, qui s'étant ceints de peaux de bêtes immolées, alloient çà & là folâtrant les uns avec les autres. En mémoire de cette Fête, des jeunes gens couroient tout nuds (remarquez que c'étoit au mois de Février), tenant d'une main les couteaux dont ils s'étoient servis pour immoler les Chèvres ; ils se teignoient le front de ce sang, & ensuite se faisoient essuyer cette teinture avec de la laine trempée dans du lait. Dans l'autre main, ils avoient des cour-

rois, dont ils frappoient tous ceux qu'ils trouvoient sur leur chemin. L'Opinion où étoient les femmes, que ces coups de fouèt leur servoient à devenir fécondes, ou à accoucher heureusement, faisoit que, loin de s'éloigner pour éviter leurs rencontres, elles s'en approchoient, pour reçevoir ces coups si favorables. Ces Cérémonies & ces sortes de Fêtes n'étoient, je pense, que pour le bas Peuple. La raison qui faisoit courir tout nud aux *Lupercales*; c'est, dit-on, qu'un jour que Rémus & Romulus célébroient cette Fête, des Voleurs profitèrent de l'occasion, & enlevèrent leurs Troupeaux. Les deux frères & toute la jeunesse qui étoit avec eux, s'en étant apperçus, mirent bas leurs habits, pour courir plus aisément après ces Voleurs; & les ayant atteints, ils leur enlevèrent le butin. Comme cela leur avoit réussi, la coutume de courir nud aux *Lupercales* s'introduisit & s'établit. Du temps d'Auguste, cette Fête, qui commençoit à s'abolir, fut rétablie, & se continua depuis au-delà même du Paganisme, qui fut aboli à Rome dès le quatrième siècle; & cependant les *Lupercales* se faisoient encore à la fin du cinquième.



LUSTRATION.

Expiations, Sacrifices, Cérémonies, par lesquelles les Païens purifioient, ou une Ville, ou un Champ, ou une Armée, ou les personnes souillées par quelque crime, ou par quelque impureté. Il y avoit de trois sortes de *Lustrations*, ou on les faisoit de trois manières; par le Feu & le Soufre; avec l'eau, ou par l'Air; c'est-à-dire, en remuant & agitant l'Air autour de la chose qu'on vouloit purifier. Il y avoit un jour fixé auquel on faisoit des *Lustrations* sur un enfant, avant de lui donner un nom; c'étoit le neuvième après la naissance pour les garçons, & le huitième pour les filles; quelquefois pourtant on prenoit le cinquième. On trouva aussi que le dernier jour de la Semaine étoit particulièrement affecté aux *Lustrations* pour les enfans. C'étoit un jour de Fête, auquel la Déesse Nondina présidoit: les Sages-Femmes & les Domestiques passoient & repassoient l'enfant autour du Feu qui étoit sur les Autels des Dieux, puis ils jettoient de l'Eau sur lui par aspersion. De vieilles femmes mêloient dans cette Eau de la salive, & de la poussière qu'elles prenoient ordinairement

dans les bains. Enfin on faisoit un grand Festin.

ÉNIGME LXXXI.

Je suis de bizarre figure,
Sans pieds, sans mains, courbé, bossu;
Et je dois beaucoup plus à l'Art, qu'à la Nature,
L'honneur d'être par-tout reçu.
J'émeus les passions, je charme les ennuis:
Je parle tout mort que je suis;
Mais on auroit peine à m'entendre:
Ou je m'expliquerois très-mal,
Sans le secours d'un animal.

ÉNIGME LXXXII.

Je ne sçais pas chanter, cependant chaque jour
Je fais chanter en chœur & tour à tour
Bien des Musiciens, qui aimeroient mieux boire.
Je ne connois pas trop Dieu;
Cependant en plus d'un lieu
J'aide à publier sa gloire.
J'ai causé de grands combats;
Et quoique je ne sois pas
Meublé d'attraits comme Hélène,
Cependant pour m'enlever,
Quelqu'un s'est mis fort en peine;
Un autre pour me sauver,
S'est mis souvent hors d'haleine.

Luxe.

Déja ſous le Règne de *Philippe le Bel*, & même ſous ceux de pluſieurs de ſes Prédéceſſeurs, les Bourgeois, comme aujourd'hui, affectoient des airs de grandeur, & copioient ridiculement l'homme de Cour. Ils vouloient, comme les Seigneurs, avoir des voitures pour ſe faire traîner, des flambeaux pour s'éclairer, des habits riches pour ſe faire remarquer, des bijoux ſans nombre pour briller d'un éclat emprunté.

Philippe le Bel, par ſon Édit donné en 1293, pour rémédier à un abus doublement funeſte, en ce qu'il ruinoit l'orgueilleux imitateur, & le rendoit l'objèt de la riſée publique, ordonna que nulle *Femme bourgeoiſe* n'auroit *Char*; qu'elle ne ſe feroit point accompagner la nuit avec la torche de cire : cela étoit également défendu à l'Écuyer ou ſimple Clerc, & à tout Roturier. Un Bourgeois & ſa femme ne pouvoient porter *vair*, *gris*, *hermine*, *or*, *pierres précieuſes*, *couronnes d'or ou d'argent*.

Les premières Loix ſomptuaires qui règlent le prix des étoffes, & qui diſtinguent l'état & le rang des particuliers par rapport à leur habillement, furent don-

nées par *Charlemagne*, sur la fin de son Règne. Ce Prince *ne portoit en hiver*, dit Eginhard, *qu'un simple pourpoint de peau de Loutre, sur une tunique de laine bordée de soie. Il portoit sur ses épaules un sayon de couleur bleuë; & pour chaussure, il se servoit de bandes de diverses couleurs, croisées les unes sur les autres.* Nous devons à *Louis le Débonnaire*, son fils, des Loix très-sages : sa haine pour le *Luxe* paroît dans celle qu'il fit sur les habits des Ecclésiastiques & des Gens de Guerre. Il défendit aux uns & aux autres les robes de soie & les ornemens d'or & d'argent; & aux premiers de porter les anneaux garnis de pierres précieuses, des ceintures, couteaux ou souliers garnis de boucles d'or ou de pierreries, & d'avoir des mules, palefrois, & chevaux avec bride & frein doré. *C'est une de nos premières Loix somptuaires.*

Philippe le Bel, en 1293, promulgua une *Loi Somptuaire*, qui fixe la quantité de mèts qu'on servira sur les tables; le nombre de robes qu'on se donnera tous les ans; le prix qu'il est permis de mettre aux étoffes; l'état enfin que chacun doit tenir, selon sa naissance, ses facultés, son rang & sa profession.

On appelloit, dans ce temps, *Grand*

mangier, le Souper qui étoit encore alors le grand repas, comme chez les Romains, où il n'étoit permis que de servir deux mèts & un potage au lard, sans fraude; & au *Petit mangier*, qui étoit le diner, un *mèts* & un *entremèts*. Les jours de jeûne, on donnoit deux potages aux Harengs & deux mèts; ou bien un potage, trois mèts; jamais plus de quatre plats pour les jours de jeûne, & jamais plus de trois pour les jours ordires. Quelle différence de nos tables avec celles de ce temps-là! On doit être aujourd'hui surpris de cette simplicité de mœurs & de cette grande sobriété, qui étoit celle de nos Rois mêmes & de *Philippe le Bel*, le plus dépensier de tous les Rois ses prédécesseurs.

Les Rois d'Angleterre observoient la même étiquette dans leurs repas; & l'on rapporte un beau trait de *Henri II. Des Moines de Winchester* vinrent un jour se plaindre de ce que leur Abbé ne leur donnoit que dix plats au lieu de treize, qu'on avoit coutume de leur servir; le Monarque indigné, leur répondit: *On ne m'en sert que trois dans mon Palais; malheur à votre Abbé, s'il vous en accorde plus que la Sobriété n'en permèt à votre Roi.*

Le meilleur vin qu'on buvoit alors ; étoit celui d'Orléans, qui portoit alors le titre *d'excellent*, & c'étoit une faveur insigne que d'en reçevoir en présent.

Il falloit, comme nous l'avons dit au mot *Habillement*, être Duc, Comte, Baron, & avoir six mille livres de terre, pour se donner à soi-même & à sa femme quatre robes par an. *Nulle Demoiselle, si elle n'étoit Châtelaine ou Dame de deux mille livres de terre, ne pouvoit en avoir qu'une.* Le prix que l'on mettoit aux étoffes, étoit depuis dix sols *l'aune de Paris*, jusqu'à vingt-cinq sols ; & les Dames de la première qualité avoient seules le droit d'y mettre jusqu'à trente sols, & de prendre de la toile à un sol huit deniers *l'aune*.

Enfin, pour mettre de la différence entre les états, il étoit ordonné que nulle bourgeoise n'auroit de Char, & ne se feroit conduire le soir qu'avec une torche de cire, & ne porteroit ni vair, ni gris, ni hermine, ni or, ni argent, ni pierres précieuses, ni couronne d'or ni d'argent.

Pour faire exécuter une si belle Ordonnance, on eut recours aux amendes pécuniaires. Elles étoient depuis *cent livres*, pour les Barons & les Prélats, jus-

qu'à *cent sols* pour ceux qui n'avoient pas mille livres de bien. Mais cette Ordonnance n'eut point son effet, ainsi que bien d'autres *Loix Somptuaires*, données depuis par quelques successeurs de *Philippe le Bel.*

Sous *Philippe de Valois* & *Jean*, son successeur, tems où le Royaume étoit dans un état de langueur, croiroit-on qu'on auroit pu connoître le *Luxe*? A la honte de nos Ayeux, on le voyoit sortir du sein de la misère, étaler son faste à côté de la paresse & de l'ignorance, & s'accroître par la calamité publique.

Charles VII, en 1437, après son entrée dans Paris, & en avoir chassé les Anglois, dressa plusieurs Règlemens contre le *Luxe*; mais ce renouvellement des *Loix Somptuaires* eut le sort de celles qui l'avoient précédé. La Loi qui prescrivoit la qualité des étoffes, suivant le rang & les conditions, ne fit qu'irriter le desir de l'éluder, ou de la violer. On ne corrigera jamais le *Luxe*, en l'attaquant directement : né de la cupidité, il lui sert d'aiguillon & d'aliment. Il appartient aux mœurs de le réprimer; & malheureusement les mœurs ne se commandent pas.

Henri IV voyant que tous les Édits de ses Prédécesseurs, portés contre le *Luxe*,

devenoient inutiles, il en rendit un en 1604, dans lequel, après avoir expressément défendu à ses Sujèts de porter ni or, ni argent sur leurs habits, il ajouta : *Excepté pourtant aux Filles de joie & aux Filous, en qui nous ne prenons pas assez d'intérêt, pour leur faire l'honneur de donner attention à leur conduite.*

Cet Édit eut son effèt ; & les Filous & les Filles de joie n'en portèrent pas même, ayant un trop grand intérêt pour n'être pas reconnus & distingués du Public.

Luxure.

Sans Cérès & sans Bacchus,
Il fait froid auprès de Vénus.

Les seuls Attributs qu'on peut donner à ce sujèt, sont le Bouc & la Vigne. Les Anciens lui donnoient aussi un Satyre : mais ce qui peut caractériser principalement cette figure, est son attitude lascive, & son vêtement peu modeste. Selon Aristote, *de Phil. Cap.* 69, la complexion luxurieuse s'annonce par les cheveux crêpus & touffus sur les tempes ; les yeux brillans, & en même temps languissans ; les jouës vermeilles, & le nez retroussé. On la peint assise, & dans l'inaction.

LYCAON,

Roi d'Arcadie, fut célèbre par sa cruauté. Il faisoit mourir, dit la Fable, tous les Étrangers qui passoient dans ses États. Jupiter étant allé loger chez lui, *Lycaon* se prépara à lui ôter la vie, pendant que son Hôte seroit endormi : mais auparavant il voulut s'assurer si ce n'étoit pas un Dieu ; & pour cela il lui fit servir à souper les membres d'un de ses Hôtes, qu'il venoit d'égorger. Un feu vengeur, allumé par l'ordre de Jupiter, consuma bien-tôt ce Palais, & *Lycaon* se vit changé en Loup. Pausanias, après avoir rapporté cette Métamorphose, ajoute : « La chose n'est pas » incroyable ; car outre que le fait passe » pour constant parmi les Arcadiens, il n'a » rien contre la vraisemblance. En effet, » ces premiers hommes étoient souvent les » Hôtes & les Commensaux des Dieux ; » c'étoit la récompense de leur justice & » de leur piété : les bons étoient honorés » de la visite des Dieux, & les méchans » éprouvoient sur le champ leur colère. » De-là vient que plusieurs d'entre les » hommes furent déïfiés, & qu'ils jouissent encore des Honneurs divins. Par » la raison contraire, on peut bien croire » que *Lycaon* fut changé en bête. Mais

» aujourd'hui que les hommes sont généralement corrompus, on ne voit plus que » les Dieux en adoptent aucun, si ce n'est » par de vaines Apothéoses qu'invente la » flatterie; & la Justice Divine, plus lente » & plus tardive, se réserve à punir les » coupables après leur mort. Or de tout » temps les événemens extraordinaires & » singuliers, en s'éloignant de la mémoire » des hommes, ont cessé de paroître vrais, » par la faute de ceux qui ont bâti des » Fables, sur les fondemens de la Vérité. » Car depuis l'aventure de *Lycaon*, l'on » a débité qu'un autre *Lycaon*, sacrifiant » à Jupiter Lycéus, avoit été aussi changé » en Loup; qu'il reprenoit figure d'hom» me tous les dix ans; si dans cet inter» valle il s'étoit abstenu de chair humaine; » & qu'autrement il demeuroit Loup. »

Les autres Historiens Grècs, moins crédules que Pausanias, nous représentent *Lycaon* comme un Prince également poli & religieux, qui fut d'abord chéri de son Peuple, à qui il apprit à mener une vie moins sauvage qu'auparavant. Il bâtit sur les Montagnes d'Arcadie la Ville de Lycosure, la plus ancienne de toute la Grèce, & y éleva un Temple en l'honneur de Jupiter Lycéus, à qui il commença à sacrifier des Victimes humaines. Voilà le fondement

dement de sa Métamorphose, & ce qui a fait dire à Ovide, qu'il avoit donné à Jupiter un Festin, dans lequel il lui avoit fait servir les membres d'un Esclave qu'il avoit fait égorger. Sa cruauté & son nom, qui, en Grèc, veut dire un Loup, l'ont fait changer en cet Animal aussi féroce, que carnacier. Il règnoit en Arcadie, du tems que Céctops règnoit à Athènes.

Suidas raconte autrement la Fable de *Lycaon*. Ce Prince, dit-il, pour porter ses Sujèts à l'observation des Loix qu'il venoit d'établir, publioit que Jupiter venoit le visiter souvent dans son Palais, sous la figure d'un Étranger. Pour s'en éclaircir, ses enfans, dans le moment qu'il alloit offrir un Sacrifice à ce Dieu, mêlèrent parmi les chairs des Victimes, celles d'un jeune enfant qu'ils venoient d'égorger, persuadés que nul autre que Jupiter, ne pouvoit s'en appercevoir. Mais une grande tempête s'étant élevée avec un vent orageux, la foudre réduisit en cendres tous les Auteurs de ce crime; & ce fut, dit-on, à cette occasion, que *Lycaon* institua les Lupercales.

LYCÉUS,

Surnom de Jupiter, pris du Mont-Lycée en Arcadie, qu'on nommoit autre-

ment le Mont Sacré; parce que les Arcadiens prétendoient, au rapport de Pausanias, que Jupiter avoit été nourri sur cette Montagne, dans un petit canton nommé *Crétée*, par trois Nymphes, Thisoa, Néda & Hagno. » Sur ce Mont-Lycée, est une Fontaine qui porte le nom » de la troisième de ces Nymphes. Dans » les tems de sécheresse, lorsque la terre » arride & brûlée ne peut nourrir les ar» bres & les fuits qu'elle donne, le Prê» tre de Jupiter *Lycéus*, tourné vers la » Fontaine, adresse ses prières au Dieu, » & lui fait des Sacrifices, en observant » toutes les Cérémonies prescrites : en» suite il jette une branche de Chêne sur » la surface de l'eau; car elle ne va point » au fond. Cette légère agitation qui ar» rive à la Fontaine, en fait sortir des » exhalaisons qui s'épaississent & se for» ment en nuages, lesquels retombans » bientôt en pluie, arrosent & fertilisent » le Pays. Le Mont-Lycée est fameux par » bien d'autres merveilles, continuë Pau» sanias. Il n'est pas permis aux hommes » d'entrer dans l'enceinte consacrée à Ju» piter *Lycéus*. Si quelqu'un, au mépris » de la Loi, est assez osé pour y mettre » le pied, il meurt infailliblement dans » l'année. On dit aussi que tout ce qui

» entre dans cette enceinte, hommes & » animaux, n'y font point d'ombre. Si » une bête pourſuivie par des Chaſſeurs, » peut s'y ſauver, elle eſt en sûreté; les » Chaſſeurs ne paſſent pas outre : ils ſe » tiennent en dehors; mais ils remar- » quent que le corps de cette bête, quoi- » qu'oppoſé aux rayons du Soleil, ne fait » aucune ombre. Il faut croire que l'Hiſto- » rien ne parle que d'après ces Peuples. » Sur la croupe de la plus haute Mon- » tagne, on a fait à Jupiter un Autel de » terres rapportées, d'où l'on découvre » preſque tout le Péloponnèſe. Devant » cet Autel, on a poſé deux colomnes au » Soleil levant, ſur leſquelles il y a deux » Aigles dorés d'un goût fort ancien. » C'eſt ſur cet Autel qu'ils ſacrifient à » Jupiter *Lycéus*, avec un grand myſtère. » Il ne m'eſt pas permis de divulger les » Cérémonies de ce Sacrifice; ainſi laiſ- » ſons les choſes comme elles ſont, & » comme elles ont toujours été. « Ces derniers mots de Pauſanias renferment une eſpèce de formule, dont les Anciens uſoient, pour éviter de cenſurer ou de divulguer les Myſtères d'un Culte étranger.



Lycurge.

Légiſlateur de Lacédémone, voulant faire reçevoir ſes Loix, eut recours à l'Oracle de Delphes, pour les faire confirmer. On dit que la Pythie l'appella le *Bien-aimé* des Dieux, & Dieu lui-même plus qu'homme. Il reçut enſuite un Oracle qui contenoit toutes les Loix qu'il vouloit preſcrire, & qui promettoit aux Spartiates l'État le plus floriſſant du monde, s'ils obſervoient bien ces Loix. Quand il eut conſommé cet Ouvrage, il fit jurer le Sénat & le Peuple d'obſerver ces Loix juſqu'à ſon retour, diſant qu'il alloit à Delphes conſulter Apollon ſur quelques difficultés; mais il alla ſe cacher en quelqu'endroit d'où on n'entendit plus parler de lui. Des Hiſtoriens ont dit qu'il mourut en Crète, & qu'il avoit ordonné que ſon corps fut brûlé, & ſes cendres jettées à la Mèr, de peur qu'on ne les tranſportât à Lacédémone, & que le Peuple ſe crut dégagé de ſon ferment, ayant un prétexte d'enfreindre ſes Loix. Les Spartiates portèrent à ſa mémoire le même reſpect qu'ils avoient eu pour ſa perſonne; & lui bâtirent un Temple comme à un Dieu, dit Pauſanias.

L Y N X,

Animal que les Anciens ont dit avoir une vuë si fixe & si pénétrante, qu'il voyoit à travers les murailles, & même en dormant. C'est un Animal qui n'existe que dans le Pays des Fables. Il étoit consacré à Bacchus. Sa figure accompagne quelquefois les images de ce Dieu; elle approche beaucoup de celle du Chevreuil.

L Y R E,

Ancien Instrument de Musique, que les Anciens mettent ordinairement entre les mains d'Apollon. Les uns attribuent l'invention de la *Lyre* à Orphée, d'autres à Amphion, d'autres enfin à Mercure & à Apollon. Quelqu'un a dit que c'étoit un Instrument fait d'une coquille de Tortuë, qu'Hercule vuida & perça, & puis la monta de cordes de boyau, au son desquelles il accorda sa voix. Elle étoit d'une figure presque tiangulaire, avec un petit nombre de cordes au milieu, qu'on pinçoit avec les doigts. Apollon est souvent représenté tenant la *Lyre* entre ses mains; c'est même son Sym-

bole le plus ordinaire. La *Lyre* ne ser-voit, dit-on, que pour louer les Dieux.

FIN du second Volume.



TABLE

DES ÉNIGMES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table.

